

Essai sur les différentes espèces de fievres. Avec plusieurs autres traités ... On y a joint deux autres essais: l'un sur la manière de nourrir et d'élever les enfans [par un médecin, i.e. J. Cadogan] ... l'autre, sur leurs maladies [par R. Conyers] ... Traduit de l'anglois, par MM. Eydous et Laveri / [John Huxham].

Contributors

Huxham, John, 1692-1768
Cadogan, William, 1711-1797
Conyers, Richard, 1707-1759
M. E. (Marc Eidous)
Goulin, Jean, 1728-1799
Lavery.

Publication/Creation

Paris : D'Houry, 1768.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ga5z3c6w>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

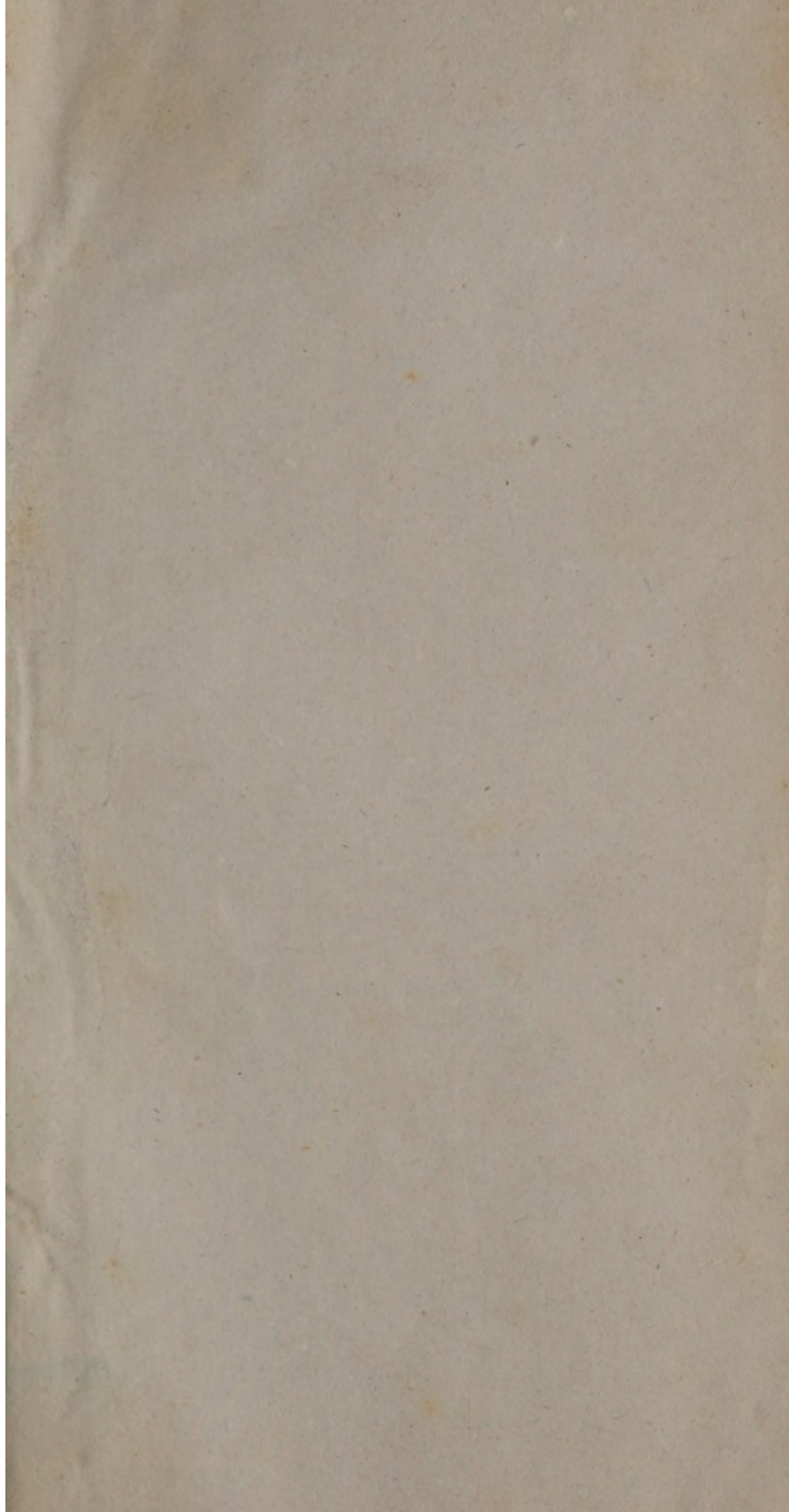
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

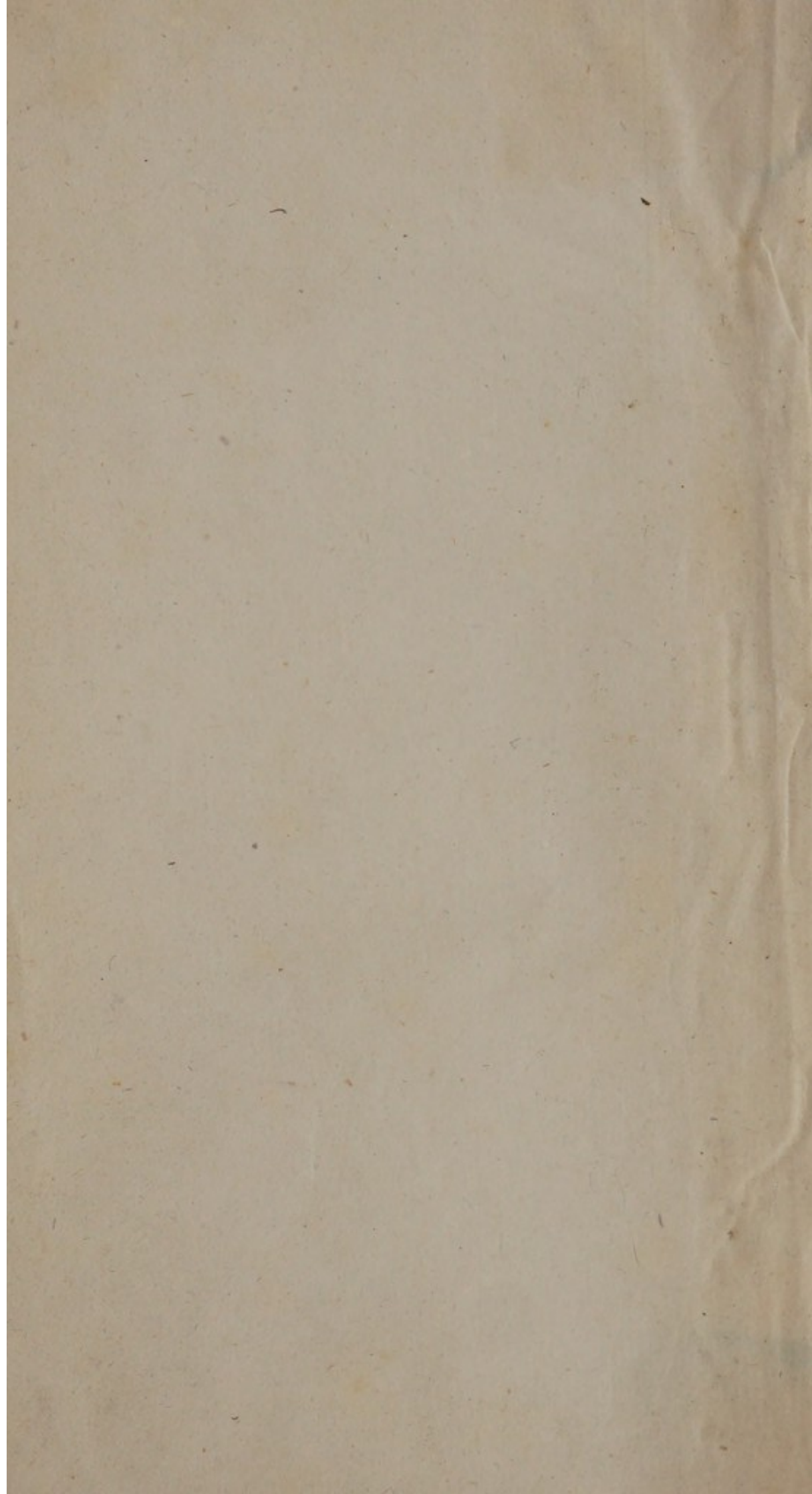


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



34476/A





des
DE FIÈVRES
AVEC PLUSIEURS AUTRES
ESSAI

SUR

LES DIFFÉRENTES ESPECES

DE

FIÈVRES.

ESSAI

SUR

LES DIFFÉRENTES ESPÈCES

DE

FIERES

ESSAI
SUR LES DIFFÉRENTES ESPÈCES
DE FIÈVRES,
AVEC PLUSIEURS AUTRES TRAITÉS.

S Ç A V O I R ;

- | | |
|--|---|
| 1°. ESSAI sur la Petite-Vérole. | maux de Gorge gangréneux. |
| 2°. DISSERTATION sur les Pleurésies & les Péripleumonies. | 5°. OBSERVATIONS médicales & chimiques sur l'Antimoine. |
| 3°. METHODE pour conserver la santé des Mariniers, dans les voyages de long cours. | 6°. HISTOIRE & traitement d'une Colique épidémique qui régna en 1724, dans le Devonshire. |
| 4°. DISSERTATION sur les | |

Par JEAN HUXHAM, Docteur en Médecine, &
Membre de la Société Royale de Londres.

NOUVELLE ÉDITION

Revue & corrigée sur la dernière édition Angloise.

ON Y A JOINT ;

- 1°. UN Essai sur la manière de nourrir & d'élever les Enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de trois ans.
2°. UNE Dissertation sur leurs maladies.



A PARIS,

Chez D'HOURY, Impr.-Libr. de Mgr le Duc d'ORLÉANS &
& Fils, rue Vieille-Bouclerie, au Saint-Esprit, &
Grand'Salle du Palais, au Soleil d'Or.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

23313

23313

DE FIEVRES

AVEC PLUSIEURS AUTRES TRAITE

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA

PAR J. B. LAMARCA



A PARIS

PAR J. B. LAMARCA

M. DCC. LXXII

Avec Approbation & Privilege du Roi



AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle édition.

IL y a trente ans que M. Huxham est connu comme bon Praticien, comme bon Observateur, comme bon Ecrivain. Sa réputation justement méritée n'a plus besoin de nos foibles suffrages; l'empressement avec lequel on a reçu tout ce qui est sorti de sa plume, tant en Angleterre, qu'en France & dans les Pays étrangers, en fait un éloge plus flatteur, que tout ce que nous pourrions dire.

La traduction françoise de l'*Essai sur les Fièvres*, parut en 1752. Cette première édition épuisée, on en a donné une autre sans aucun changement, mais avec plusieurs additions du même Auteur, lesquelles avoient été instamment demandées. On ne sçauroit se dissimuler qu'il étoit échappé au Traducteur quelques méprises qui déparoissoient l'Ouvrage. On les a corrigées dans celle-ci. Pour y réussir, on a suivi l'original de l'Auteur, de peur qu'outre les erreurs qu'on avoit déjà reconnues, il n'en soit resté encore d'autres, dont on

ne se fût pas apperçues. En s'occupant de cette révision, on a eu l'attention en même temps de retoucher la diction & le style dans les endroits qui en avoient besoin.

Par-là on se flatte que cette nouvelle édition aura un mérite de plus que les précédentes. On a placé de suite les différents morceaux qui sont du célèbre M. Huxham, & rejeté à la fin ceux qui ne lui appartiennent pas. On n'a pas cru devoir en priver le Public, qui les a goûtés, & qui en est en possession depuis plus de quinze ans. La matière dont ils traitent est importante.

Il s'agit d'une part de la conservation des mariniers dans les voyages de long cours; on ne sçauroit trop s'occuper de la santé d'hommes si nécessaires à tous les états.

Il s'agit d'autre part de la manière de nourrir & d'élever les enfans, dont tout le monde parle, & dont on ne s'occupe pas encore assez. Ce sont pourtant ces êtres foibles qui peuvent faire un jour la force de l'Etat. Pourroit-on négliger des avis sages qui tendent à les conserver, & à leur donner une santé vigoureuse!



PRÉFACE.



Je publiai, il y a environ dix ans, un petit Recueil d'observations sur la nature de l'Air & des maladies épidémiques qui régnerent depuis 1727, jusqu'à la fin de 1737; & je viens depuis peu d'en donner un autre sur celles qui ont eu cours depuis 1738, jusqu'en 1747 inclusivement; dans lequel je me suis un peu plus étendu sur leur caractère, & sur la manière de les guérir. Comme un trop long détail sur ce sujet, m'eût infailliblement écarté de l'ordre que je me suis proposé dans ces Observations, j'ai renvoyé ce que j'avois à dire sur

la nature & la cure de ces différentes maladies au présent Essai, où l'on verra ma façon de penser & d'agir, tant à l'égard des Fièvres en général, qu'à l'égard de celles qui font le sujet de cet Ouvrage. Ces Essais sont le fruit d'une longue expérience, & les jeunes Médecins en tireront une utilité proportionnée à l'exactitude des Observations qui les composent. Je ne sçais quel succès aura mon Ouvrage; mais quel qu'il puisse être, j'ose me flatter qu'on le recevra avec quelque reconnaissance, lorsqu'on sçaura que l'intérêt de ma profession, & l'amour des hommes, y ont eu infiniment plus de part que l'ambition & la gloire.

Je renvoye souvent dans les Essais suivans, aux deux Recueils d'Observations dont je viens de parler, & de ces Recueils aux présens Essais; au moyen de

quoi, ces deux Ouvrages se prêtent réciproquement des lumières.

Je me suis sur-tout attaché aux faits & à l'expérience, & je n'ai eu recours à l'analogie que dans les cas où je n'ai pu m'en dispenser; mais j'ai toujours appuyé ma doctrine & ma pratique, de l'autorité des Anciens, & sur-tout d'Hippocrate, tant pour leur faire honneur des lumières que j'ai acquises, qu'à dessein d'en recommander la lecture aux jeunes Praticiens. Je sçais que mes conseils ne font pas d'un grand poids; mais peut-être auront-ils quelque force sur leur esprit, lorsqu'ils sçauront que je ne pense à cet égard, que comme les plus grands Maîtres ont déjà pensé.

Je ne prendrai point sur moi, de dire qu'on ne peut devenir habile Médecin, sans l'étude d'Hippocrate & des Anciens; mais j'ose avancer qu'on fera beaucoup plus

de progrès dans la Médecine , en les étudiant avec soin : je me suis même persuadé que ceux qui se sont distingués dans cet Art, n'ont dû leur réputation, qu'à l'étude assidue qu'ils en ont faite. On a toujours regardé Hippocrate comme le pere de la Médecine , & le plan qu'il en a dressé , comme la base & le fondement de tout ce qu'elle contient de plus solide. Le tems n'a point affoibli sa réputation ; & ceux qui sont venus après lui, l'ont toujours regardé comme leur Maître. Il a dû cette glorieuse prérogative à l'étude assidue qu'il a faite de la nature , & il l'a suivie avec tant de soin , que ses observations passent encore pour les plus justes, & les plus exactes qui aient jamais été faites.

Ce n'est pas seulement dans la Médecine , que les Anciens passent pour nos Maîtres ; nous leur devons encore le peu que nous

ſçavons des autres Arts. Veut-on exceller dans la Poëſie , dans la Peinture , dans la Sculpture , que l'on conſulte leurs ouvrages ; c'eſt là que l'on verra la nature dans toute ſa beauté. Le conſeil d'Horace a lieu , non-ſeulement à l'égard de la Poëſie , mais encore par rapport à la Médecine.

. *Vos exemplaria Græca
Nocturnâ verſate manu , verſate
diurnâ.*

. *Liſez & relifez jour & nuit
les Ouvrages des Grecs.*

& l'on ne peut mieux faire , que de le pratiquer.

En effet, les Anciens joignoient à un vaſte génie , l'application la plus infatigable , (c'eſt ainſi que les Hiftoriens Latins nous dépeignent les grands Hommes dont ils parlent ,) toujours attentifs aux choſes qu'ils décrivent ; ils nous en donnent les portraits achevés, & cela vaut infiniment mieux que

la pompe & l'affectation des Modernes. La beauté des descriptions consiste dans leur justesse, & les portraits ne valent qu'autant qu'ils ressemblent à leurs originaux. Comme l'admiration que l'on a pour la nature, est proportionnée à la connoissance qu'on en a, il s'en suit que celui-là doit passer pour le plus grand Maître, qui nous la dépeint le mieux. Hippocrate a sur-tout excellé en ce point, & il mérite d'autant plus les éloges qu'on lui a donnés, que c'est par là seulement qu'il a trouvé le moyen de connoître les maladies, & de les guérir. Si les Médecins qui sont venus après lui, s'étoient inviolablement attachés à sa méthode, la Médecine auroit acquis infiniment plus de perfection; mais comment pouvoit-elle tenir pied aux découvertes prétendues que l'on a faites depuis un siècle dans la Physique, dans

l'Anatomie, dans la matière Médicale & dans la Chimie ? l'Homme à la vérité n'est point immortel, & la Médecine ne sçauroit le rendre tel ; mais il faut aussi convenir qu'on pourroit remédier à ses maux, beaucoup mieux qu'on n'a coutume de le faire.

Du tems de Galien, & même long-tems avant, l'amour de la nouveauté & des hypothèses, & l'esprit de parti, avoient jetté les Médecins dans l'erreur, en les écartant du droit chemin, & la même chose est arrivée aux modernes. Il faut cependant avouer que nos plus habiles Médecins se sont toujours conformés à la doctrine d'Hippocrate, & que ce n'est que par-là qu'ils ont réussi dans la pratique. On peut voir ce qu'en disent les Docteurs Barker & Glafs, le premier, dans l'Essai qu'il vient de publier ; & le second, dans les Commentaires où il expose la pratique d'Hippocrate.

On auroit tort de croire que je blâme toute théorie dans la Médecine, je la regarde au contraire, comme le fondement de la pratique, pourvû, comme dit Hippocrate, qu'elle s'accorde avec la nature: (1) ce n'est même que par-là, qu'on peut perfectionner la Médecine; mais je doute qu'on puisse y réussir par des hypothèses chimériques, & par la charlatanerie. Veut-on exceller dans cet Art, que l'on étudie les Anciens, & ce que les Modernes ont écrit sur l'économie animale? Quelques-uns font leur chemin avec moins de peine. La faveur d'un Grand, ou, ce qui vaut infiniment mieux, d'une Maîtresse; l'attachement à une cabale, un magnifique équipage, beaucoup de hardiesse & peu de sçavoir, font tout le mérite de quelques

(1) *De Vict. Acut. Sect. 10. Liv. vi. Edit. Linden.*

Médecins, à la honte de la profession, & au grand détriment de la Société.

Celse passe avec raison pour l'Hippocrate des Latins ; car outre que ses écrits ne sont qu'un Recueil des passages de ce grand homme, il le suit pas à pas dans la pratique. Il joint à beaucoup d'élégance, une grande connoissance de la Médecine & de la Chirurgie.

Personne n'a suivi Hippocrate de plus près, qu'Arétée de Capadoce : (2) il emprunte jusqu'à

(2) Il est étonnant que personne n'ait parlé d'Arétée, avant Aëtius qui vivoit dans le cinquième siècle. Il est vrai qu'il est nommé dans un Ouvrage qui court sous le nom de Dioscoride, (*Euporista*), mais bien des gens le croient supposé. Ni Galien, ni Cælius Aurelianus, ni Oribase n'en disent mot, quoiqu'ils n'oublient aucun des Médecins qui se sont distingués de leur tems. Il paroît cependant qu'Arétée n'étoit pas moins verté dans la pratique que dans la lecture des bons Auteurs de l'antiquité. Il affecte un style extraordinaire, il employe plusieurs mots inusités, & un grand

ses termes & à son style. Il est admirable dans ses descriptions , &

nombre d'expressions propres à Homere & à Hippocrate , usant partout de la Dialecte ionique qui étoit inusitée de son tems ; car , n'en déplaît à Vossius , cet Auteur paroît n'avoir écrit qu'après le siècle de Neron. Toutes ces choses suffisoient pour le rendre célèbre , surtout s'il exerçoit la Médecine à Rome ou aux environs , comme il y a lieu de le croire , vu qu'il prescrit les vins de son territoire à ses malades , entr'autres , ceux de Falerne , de Fundi , &c.

Ajoutez à cela , que Galien & Aëtius rapportent plusieurs passages d'Archigenes qui sont absolument les mêmes pour le sens , la doctrine , la méthode & le style de ceux que l'on trouve dans Arétée , à cette seule différence près , qu'il leur donne une tournure ionique. Ils prescrivent tous deux des remèdes dont aucun Auteur n'a parlé , surtout l'usage externe des Cantharides , ce que l'on ne trouve dans aucun Auteur antérieur , à l'exception de Celse.

Archigenes a-t-il copié Arétée , ou bien celui-ci le premier ?

On sçait qu'Archigenes exerça la Médecine à Rome avec beaucoup d'applaudissemens ; & en effet , Juvenal , Galien , Cælius , Oribase , Aëtius , &c. nous le dépeignent comme un très-bon Médecin , & comme un excellent Auteur. Il est vrai que Galien le critique en plusieurs endroits ; mais on ne voit pas qu'il

extrêmement judicieux dans sa pratique.

Galien est le meilleur Commentateur que nous ayons sur Hippocrate, & je ne sçaurois trop en recommander la lecture. Il contient une infinité d'observations

l'accuse de plagiat. Au contraire, il n'est fait mention d'Arétée que dans Aëtius & Paul Eginete; il y a plus, il n'en est pas même parlé dans la Bibliothèque de Photius. Cela est étrange & donneroit lieu de croire qu'Arétée avoit copié Archigènes, & que pour mieux cacher son jeu, il avoit employé le style d'Hippocrate & la Dialecte ionique. Peut être Arétée a-t-il fait, à l'égard d'Archigènes, ce que Cælius Aurelianus fit quelque tems après à l'égard de Soranus: mais si cela est, on peut dire qu'il a beaucoup mieux réussi à mettre Archigènes en grec, que Cælius n'a réussi à mettre Soranus en latin. Cette supposition une fois admise, il n'est pas étonnant qu'Arétée recommande à ses Malades les vins de Rome, quoiqu'il ait exercé la Médecine, & composé ses Ouvrages en Cappadoce. Ce sont-là mes conjectures. Mais, quoiqu'il en soit, on ne peut disconvenir que les écrits d'Arétée ne renferment une description très-exacte des maladies, & une méthode très convenable pour les guérir; de sorte qu'il est fâcheux qu'ils ne nous soient pas parvenus entiers.

utiles sur toutes les parties de la Médecine , & il est le premier qui ait étudié le pouls ; mais malheureusement il est trop attaché aux péripatéticiens , & trop diffus dans ce qu'il dit. Rien ne seroit plus utile qu'un bon abrégé de ses Ouvrages , mais il faudroit le faire avec jugement.

Cælius Aurélianus seroit un Auteur inestimable , s'il avoit égalé le style de Celse. C'est lui qui nous a fait connoître la doctrine des Méthodiques , particulièrement celle du judicieux Soranus , aussi-bien que les sentimens des Anciens sur une infinité de maladies que nous aurions entièrement ignorées. Il est plein de barbarismes , mais rien n'est plus exact que ses descriptions.

Alexandre de Tralles est encore un Auteur qu'on ne peut trop lire. Il suit à la vérité Hippocrate & Galien qu'il qualifie de

Divins ; mais il est plein d'une infinité de remarques utiles , & contient un grand nombre de remèdes qu'il applique avec beaucoup de jugement. Sa façon d'écrire est extrêmement exacte & régulière.

Ces Essais sont moins une dissertation particulière & méthodique des maladies dont je traite , qu'un recueil d'Observations relatives à leur cure. J'ai tenu cette conduite pour ne point grossir inutilement mon Ouvrage.

Les recettes n'y sont pas fort nombreuses , car , comme dit Hippocrate , celui qui connoît une maladie , connoît bien-tôt le moyen de la guérir. Dès qu'un Médecin connoît les cas qui exigent des remèdes irritans ou sédatifs , laxatifs ou astringens , atténuans ou incrassans , il trouve bien-tôt parmi l'amas des drogues que fournit la nature, de quoi

satisfaire à l'indication. Il doit s'attacher aux plus efficaces, & rejeter toutes celles dont la plûpart se servent avec plus de passion que de discernement. En agissant ainsi, il connoîtra bientôt leurs vertus & leurs effets, & distinguera sans peine les symptômes de la maladie de ceux qu'occasionnent les remèdes, ce qui est extrêmement important dans plusieurs cas. J'ai vu des Médecins employer un si grand nombre de drogues dans leurs Recettes, qu'Apollon lui-même eût eu peine à deviner leur intention. Il faut pourtant convenir qu'il y a des cas qui exigent un certain contraste, & un certain degré de combinaison dans les remèdes.

Les formules ou Recettes en général, ne sont pas d'une fort grande utilité. Il y a des Malades sur qui vingt ou trente grains de Rhubarbe, produisent autant d'ef-

fet, que le double de jalap sur d'autres. La connoissance du tempérament & du régime des sujets, n'est pas moins nécessaire dans les ordonnances, que dans les Maladies. Une personne sobre & modérée, qui a coutume de vivre de laitage, d'eau & d'herbages, ne sçauroit supporter les médicamens qui échauffent, non plus que les eaux & les esprits composés; ceux qui usent de ragoûts & de liqueurs fortes, s'en accommodent beaucoup mieux. On ne sçauroit donc être trop circonspect dans l'usage des remèdes & des alimens que l'on prescrit aux Malades, & il y a des cas où les choses que l'on employe par grains & par scrupule, produisent le même effet que celles que l'on prodigue à pleine main. Hippocrate & les autres Médecins de l'antiquité n'étoient pas moins scrupuleux à cet égard qu'à celui du régime, & les jeu-

nes Praticiens ne peuvent mieux faire que de les prendre pour modèles. Quant à ceux qui ne veulent ni lire , ni raisonner , mais s'en tenir à la routine ; je les renvoye au sixième commandement.



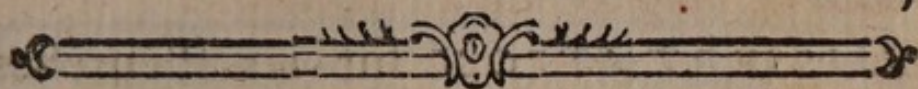


TABLE DES TRAITÉS

ET des Chapitres de chacun.

ESSAI sur les Fièvres & leurs
différentes espèces, *Page 1 & suiv.*

CHAP. I. *Des Fièvres simples*, 1.

CHAP. II. *Des Fièvres intermittentes*,
22.

CHAP. III. *De l'état des solides*, 33.

CHAP. IV. *De l'état des fluides*, 43.

CHAP. V. *De l'état de dissolution & de
putréfaction du sang*, 50.

CHAP. VI. *De la différence qu'il y a
entre la Fièvre lente ner-
veuse, & la Fièvre mali-
gne putride*, 88.

CHAP. VII. *De la Fièvre lente nerveuse*,
91.

CHAP. VIII. *Des Fièvres malignes pu-
trides, pétéchiales*, 114.

ESSAI sur la Petite Vérole, 156.

xxiv TABLE DES CHAPITRES.

DISSERTATION sur les Pleurésies
& les Péripleumonies, 209 & suiv.

CHAP. I. *Du pouvoir qu'ont les vents &
les saisons de produire ces
maladies ,* 209.

CHAP. II. *De la Péripleumonie & de la
Pleuro - péripleumonie ,*
218.

CHAP. III. *De la fausse Péripleumonie,*
274.

CHAP. IV. *Des Pleurésies ,* 290.

MÉTHODE pour conserver la santé
des mariniens dans les voyages de
long cours , 321.

DISSERTATION sur les maux de
Gorge gangréneux, 329.

OBSERVATIONS médicales &
chimiques sur l'Antimoine, 387,
390 & suiv.

HISTOIRE & traitement d'une Co-
lique épidémique qui régna en 1724,
dans le Devonshire, 455.

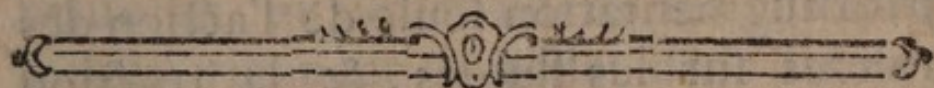
ESSAI sur la manière de nourrir &
d'élever les Enfans, &c. 517.

DISSERTATION sur les maladies
des Enfans, par Richard Conyers,
557.

ESSAI



ESSAI
SUR LES FIEVRES,
ET
LEURS DIFFERENTES ESPECES.



CHAPITRE PREMIER.

Des Fièvres simples.



DERHAAVE commence ses *aphorismes* par les maladies de la fibre simple ; & en effet, le seul moyen de s'instruire d'une science est de commencer par ses principes ; car on comprend plus aisément ce qui est simple , que ce qui est composé : la méthode & la clarté sont les suites naturelles de ce procédé.

Ayant donc à examiner la nature des fièvres , il me paroît à propos de com-

mencer par la fièvre la plus simple. Supposons d'abord une personne en parfaite santé, tant à l'égard des solides qu'à l'égard des fluides, laquelle fasse un violent exercice en courant, ou de telle autre maniere que ce soit; un pareil exercice, si elle le continue longtemps, augmentera considérablement la vitesse, le frottement & la chaleur du sang, qui poussés au-delà de l'état naturel, constitueront l'état fébrile. Voilà donc une fièvre simple produite par l'augmentation seule de l'action des solides sur les fluides, & la réaction des fluides sur les solides; elle se dissipe par la cessation du mouvement & du violent exercice.

Supposons une autre personne également en santé, dont la transpiration ait été considérablement arrêtée par l'impression d'un air froid & humide; les humeurs augmenteront, la nature redoublera ses efforts pour s'en débarrasser, & pour lever les obstructions, d'où il résultera un état fébrile, qui cède souvent à la chaleur douce & relâchante du lit, & à tout ce qui seconde les efforts de la nature.

Une troisième enfin, qui se porte aussi bien que les deux premières, se gorge

de vin ou d'autres liqueurs spiritueuses, qui, augmentant la quantité des humeurs, aussi-bien que le mouvement du sang par leur qualité stimulante, occasionnent une fièvre que l'on guérit par l'abstinence.

Dans ces cas, on n'a qu'une simple fièvre éphémère qui dure peu de temps; mais s'il arrive dans le premier cas que le sang soit violemment agité & raréfié, & qu'à raison de l'accélération de son mouvement, & de la dilatation des vaisseaux, quelques-uns de ses globules rouges viennent à passer dans les artères lymphatiques, il en résultera bientôt une obstruction inflammatoire, comme on le voit arriver à l'extérieur, lorsque les globules rouges ont été poussés dans les vaisseaux de la conjonctive, qui n'admettent que la lymphe ou la sérosité. Que si avec cela la vitesse & la chaleur du sang augmentent au point de dissiper ses parties les plus ténues, le restant s'épaissira, sera moins disposé à passer dans les vaisseaux capillaires, & la lymphe elle-même se convertira en une espèce de gelée; car une chaleur peu excédente de celle de la fièvre ordinaire, coagule la sérosité du sang, & la consistance de cette gelée est pro-

portionnée à la violence & à la durée de la chaleur. Je dis donc que dans ce cas , la simple accélération du mouvement du sang causera une fièvre inflammatoire d'une plus longue durée , & d'une plus fâcheuse conséquence. Si l'inflammation se jette sur les poulmon , ce fera une péripleumonie ; si elle s'empare de la plèvre , une pleurésie ; & si elle se fixe dans le cerveau , ou dans ses membranes , une phrénésie. Ces maladies sont infiniment plus violentes , lorsque le sang venant à augmenter de mouvement , trouve de la force dans les fibres , & qu'il est lui-même abondant & épais.

Si , dans le second cas , l'obstruction des pores & la suppression de la transpiration est considérable , si les fibres sont fortes & tendues , le sang abondant & épais , il en résultera une fièvre de même espèce.

Dans le troisième , si les fibres étant tendues , le sang épais & visqueux , on boit une grande quantité de vin ou d'autres liqueurs stimulantes , le volume & la vitesse du sang , peuvent augmenter au point de causer une fièvre aiguë très dangereuse , qui est trop souvent la suite des excès du vin.

Puis donc qu'une seule des causes précédentes suffit pour exciter la fièvre, il s'ensuit qu'étant réunies, elles doivent en produire une beaucoup plus violente: par exemple, si l'on s'expose subitement au froid après un violent exercice, de manière que la sueur & la transpiration soient interceptées, il surviendra une fièvre inflammatoire, qui sera beaucoup plus violente, si le sang a été fort échauffé, & augmenté par une grande quantité de boissons spiritueuses, bues immédiatement auparavant. On observera en passant, que rien ne prévient plus efficacement les mauvais effets de l'ivresse, que de se tenir chaudement, & de se coucher dans un lit, pour y *cuver son vin*, comme on dit ordinairement.

En faisant donc attention aux causes prochaines de ces fièvres, la méthode de les traiter est aisée à saisir; elle consiste à diminuer le plutôt qu'il est possible, la vitesse, le volume, & l'acrimonie du sang: rien n'est meilleur pour cet effet que la saignée, parce qu'elle diminue la quantité des globules rouges, aussi-bien que la force qui les met en mouvement. En saignant le malade jusqu'à défaillance, comme Galien &

quelques anciens médecins le pratiquoient dans les fièvres inflammatoires, le mouvement du sang cesse presque tout-à-fait pendant quelque temps.

La saignée est donc le premier remède qu'on doit employer dans la cure des fièvres qui naissent de la trop grande quantité & de la trop forte agitation du sang; & plus on la diffère, plus le sang acquiert d'acrimonie & de viscosité, par la dissipation de ses parties les plus tenues, par la condensation de ses globules rouges, & par la chaleur qu'acquiert la lymphe, chaleur qui la convertit en une espèce de gelée. Les fels & les huiles animales acquérant une acrimonie proportionnée à la violence & à la durée de la chaleur, la masse entière des humeurs se corrompt à la fin, & ne peut plus servir aux usages auxquels la nature les a destinés. Ajoutez à cela que les obstructions, qui se sont formées aux extrémités des branches des artères sanguines, ou aux origines des artères lymphatiques, augmentent à proportion de la rapidité avec laquelle le sang circule; de sorte que, si l'on n'a pas pratiqué la saignée au commencement des maladies aiguës, il n'est plus temps d'y recourir dans les pé-

riodes suivants de la fièvre, lorsque l'engorgement de la matiere obstruante, l'épaississement & la viscosité des humeurs ont fait de si grands progrès, que la force des atténuans & des délayans ne peut plus rien.

En général, la quantité du sang que l'on tire doit être déterminée par les forces du malade, par celles du pouls, par l'intensité de la fièvre & de la chaleur, & par la violence des symptômes; je veux dire, la douleur, la difficulté de respirer, &c. On doit aussi avoir égard à la corpulence du sujet; car il est certain, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, qu'un homme fort & replet est en état de perdre plus de sang qu'un autre qui l'est moins; il est cependant plus à propos de faire une petite saignée qu'une grande, parce qu'il est aisé d'y revenir, dès qu'elle se trouve indiquée. Si la douleur, la chaleur & la difficulté de respirer ne diminuent point après la première, on doit en faire une seconde.

J'avertirai ici le jeune médecin de ne point se laisser tromper par l'oppression du pouls, qui n'a souvent d'autre cause que la trop grande plénitude des vaisseaux, ce qui est prouvé

par les battemens des arteres qui deviennent plus libres & plus forts dans ce cas après la saignée, comme l'expérience journaliere le prouve. S'il avoit quelque doute là - dessus, il n'a qu'à appliquer le doigt sur le pouls de l'autre bras, pendant que la veine est ouverte: s'il le trouve foible, tremblottant, ou intermittent, il doit faire fermer la veine; au contraire il doit la laisser ouverte, s'il le trouve fort & développé, le malade s'en trouvera bien. Il y a, à la vérité des personnes très-fujettes à tomber en foiblesse, pendant la saignée, parce que leurs fibres sont naturellement lâches, & qu'elles n'ont point l'élasticité nécessaire pour contracter les vaisseaux à mesure qu'ils se vuident. Le moyen de prévenir cet accident est de les saigner couchées, & de fermer de temps en temps l'ouverture. Quoique ces sortes de personnes aient les fibres & les vaisseaux extrêmement lâches, elles ne laissent pas d'être pléthoriques, & comme telles, elles ont besoin de saignée, sur-tout lorsque le volume des humeurs commence à surmonter la force élastique du cœur, ainsi qu'il arrive dans les cas où le pouls est oppressé.

La saignée diminue non seulement le volume & la vitesse du sang, elle le met encore en état de recevoir les liqueurs délayantes qui trouvent par-là une entrée plus facile. Les délayants sont absolument nécessaires dans toutes les fièvres, sur-tout dans les fièvres ardentes & inflammatoires, parce que le sang alors se trouve extrêmement dense & visqueux, par la dissipation de ses parties les plus ténues, & que la lymphe qui reste se convertit en une espèce de coagulum, à cause de la violence & de la continuation de la chaleur. Les liqueurs rafraîchissantes, légères & délayantes, deviennent donc absolument nécessaires pour réparer la dissipation de la lymphe & de la sérosité, & pour entretenir la masse entière dans un état de fluidité convenable. Ces liqueurs en général doivent être aigrettes, & légèrement savonneuses; aigrettes pour rafraîchir & prévenir l'acrimonie alcalinescente des humeurs qui, sans cela, augmenteroit de plus en plus par la chaleur du sang, & les frottements qu'il éprouve: (car les sels des animaux s'exaltent considérablement, & deviennent corrosifs par la chaleur fébrile, & leurs huiles devien-

nent à la fin rances & très-âcres par la même cause ; les huiles les plus douces, & le beurre , acquierent une qualité caustique sur le feu) ; il faut mettre en usage les savonneuses , afin de dissoudre la viscosité des humeurs , & faciliter leur mélange , en unissant intimement les sels , les soufres & l'eau avec le sang. J'ai souvent vû des malades , attaqués de fièvres aiguës , rendre l'eau qu'ils avoient prise abondamment , presque aussi claire & aussi insipide qu'ils l'avoient bue ; ce qui est , pour le dire en passant , un très-dangereux symptôme. L'eau ne sçauroit se mêler avec les liqueurs oléagineuses , & il n'est pas étonnant qu'après que la férosité du sang a été coagulée par la chaleur , & que ses parties oléagineuses ont été exaltées , & se sont augmentées , par la fonte de la graisse contenue dans la membrane adipeuse ; il n'est pas étonnant , dis-je , que l'eau ne se mêle pas bien avec le sang , & ne soit pas capable de le délayer. Il est donc nécessaire d'y joindre quelque chose de savonneux ; par exemple , du sucre , des syrops , des gelées , ou du rob de fruits , tels que les groseilles , les framboises , les cerises , &c. Le suc de

SUR LES FIEVRES, &c. II
limon ou d'orange mêlé avec un peu
de sucre, & délayé dans une quantité
d'eau convenable, forme une boisson
extrêmement agréable, & tient lieu
d'un délayant acide & savonneux.

Si les délayans sont utiles pour rendre
aux humeurs leur fluidité, ils ne le
sont pas moins pour relâcher les fibres
& les vaisseaux, sur-tout lorsqu'on les
boit à un léger degré de chaleur. La
tension excessive des fibres est ordinai-
rement la suite de l'agitation, de la
chaleur & de la densité du sang, qui
accompagne, ou plutôt qui constitue
l'essence des fièvres inflammatoires.
Personne n'ignore l'effet des bains tié-
des sur les parties extérieures du corps;
pourquoi les délayans pris intérieure-
ment ne produiroient-ils point un effet
analogue? Tous ces moyens diminuent
la viscosité, la rapidité & la chaleur du
sang, ce qui est extrêmement utile dans
la cure des fièvres ardentes & inflam-
matoires; ajoutez à cela que c'est le re-
mède le plus sûr pour dégager les vais-
seaux capillaires, lever les obstructions,
& faciliter la transpiration, puisque
par-là la fluidité est rendue aux li-
queurs, & la perméabilité aux petits
vaisseaux; car il est bon de sçavoir, que

toutes les fois que l'usage des liqueurs rafraîchissantes & humectantes est suivi d'une sueur générale & modérée, il survient une crise qui emporte la fièvre. Je dis une sueur modérée, car celles qui sont trop copieuses ne valent rien sur-tout au commencement des fièvres, vû qu'elles dissipent les parties les plus subtiles du sang, & épaississent le reste, ce qui cause des obstructions. Je me suis toujours aperçu qu'elles étoient funestes au commencement des pleurésies, des péripneumonies, & dans la petite vérole, & l'on peut en dire autant des évacuations abondantes qui se font par les selles & les urines.

De tous les moyens dont on se sert pour provoquer la sueur au commencement des fièvres, le plus pernicieux est de donner au malade des remèdes chauds, volatils & alexipharmques, de le tenir dans un lieu chaud, & de le charger de couvertures; car on augmente par-là le mouvement & la chaleur du sang, qui ne sont déjà que trop forts, & l'on verse de l'huile sur le feu. Je dis plus, ces moyens, loin de provoquer la sueur, l'empêchent souvent en accélérant le mouvement du sang, & retardent par-là les sécrétions na-

SUR LES FIÈVRES, &c. 13
turelles. Tout le monde ſçait que plus
la fièvre eſt forte, moins les excré-
tions par les ſueurs, les urines & la ſalive
ſont abondantes.

Si l'augmentation ſeule de mouve-
ment dans le ſang peut exciter la fié-
vre, il eſt certain que tout ce qui tend
à augmenter ce mouvement, doit de
néceſſité l'entretenir & l'augmenter.

C'eſt encore pour la même raiſon,
que les véſicatoires qui jettent un ſel
âcre dans le ſang, & qui irritent vio-
lemment les fibres, ne valent rien
au commencement des maladies, ſur-
tout des fièvres ardentes & inflamma-
toires. Cependant combien voit-on
de médecins, qui après avoir ſaigné
copieuſement leurs malades, leur ap-
pliquent les véſicatoires, & leur don-
nent auffitôt des alexipharmques &
des cordiaux, &c. ſous la forme de
bols; ce qui eſt auffi peu raiſonnable,
que ſi après avoir éteint une partie
d'un incendie, on entreprenoît d'étein-
dre le reſte, en jettant deſſus de la
poudre à canon, ou de l'eſprit de vin,
ou, pour uſer d'une autre comparai-
ſon, que ſi l'on vouloit appaiſer un che-
val fougueux, en ſe ſervant du fouet
ou de l'éperon. C'eſt-là juſtement le cas

de ceux qui se servent des vésicatoires , lorsque l'élasticité des vaisseaux est trop forte , & le mouvement des fluides trop rapide.

Après la saignée , rien n'est meilleur dans la cure des fièvres aiguës , lors même qu'elles ne font que commencer , que les clysteres rafraîchissans , émolliens & laxatifs ; ils procurent la sortie des excréments qui séjournent dans les intestins , & des matières âcres & bilieuses qui passeroient sans cela , du moins en partie , dans la masse du sang , par la voie des vaisseaux lactés. Ce ne sont pas-là les seuls avantages qu'ils procurent ; ils servent à échauffer & à relâcher les parties contenues dans le bas-ventre , ils déchargent la tête , les hypochondres , & facilitent l'évacuation des urines.

Les légers purgatifs sont aussi fort utiles pour nettoyer les intestins , & emporter la saburre putride qui les surchargent , pourvû qu'ils n'ayent rien de violent. Les meilleurs sont ceux qui agissent sur les premières voies , comme la manne , la crème de tartre , le sel cathartique de Glauber , la rhubarbe , les tamarins , &c. Je mets au nombre des purgatifs violens & dangereux , dans

ce cas les teintures & les pilules où entre l'aloës. Toute évacuation excessive a cela de mauvais, qu'elle diminue la partie lymphatique du sang, & épaisit le reste. Lorsque la crise paroît devoir s'ouvrir cette voie, on peut l'aider avec une dose de rhubarbe, & ensuite avec quelque peu des espèces de diascordium, un calmant composé de syrop diacode, ou autre chose semblable.

On peut dire en général, que rien n'est plus utile pour la cure des fièvres inflammatoires, que d'évacuer à propos, de délayer & de rafraîchir avec quelques remèdes nitreux, & avec les sucres savonneux & acides des végétaux; car outre qu'ils entretiennent la fluidité du sang, ils l'empêchent encore de se corrompre. En les donnant en abondance, on ne fait que suivre la nature qui les demande avec empressement, peut-on se tromper en la prenant pour guide? Elle rejette les alimens solides dans les fièvres, mais elle est avide de boisson, & c'est un fort mauvais symptôme, lorsque le malade n'est point altéré avant que la fièvre ait considérablement diminué.

Supposé donc qu'un malade soit attaqué d'une fièvre inflammatoire pour

quelqu'une des causes susdites, tandis que les humeurs ont de l'acrimonie, elle sera des plus violentes, parce que les sels acrimonieux, semblables à autant d'aiguillons, accéléreront le mouvement du sang, & hâteront sa putréfaction : il faut donc employer des délayans pour dissoudre & emporter ces sels (car il n'y a que l'eau qui puisse les dissoudre) aussi-bien que des remèdes contraires à cette acrimonie. Ces délayans doivent avoir aussi une qualité savonneuse, pour les raisons susdites ; sur-tout lorsque les parties oléagineuses du sang augmenteront considérablement par la fonte de la graisse produite par la chaleur de la fièvre. Cette augmentation est souvent considérable & très-prompte dans les personnes chargées de graisse. Ces parties huileuses, devenant de plus en plus rances & âcres, ont besoin de quelque intermède savoneux, pour pouvoir s'unir avec les parties aqueuses ; autrement elles causent des obstructions funestes, & acquièrent une acrimonie, à laquelle il est impossible de remédier.

Quant à la maniere de prescrire les délayans, je suis d'avis qu'on laisse boire le malade autant qu'il en aura en-

vie, mais peu à la fois, pour ne point surcharger son estomac, ce qui ne manqueroit pas de lui causer des nausées, des indigestions, des vents, des anxiétés, & enfin le vomissement ou la diarrhée.

La coutume qu'avoit Asclépiade d'interdire toute sorte de boisson à ses malades, durant les trois premiers jours de la fièvre, est des plus monstrueuses, & entièrement opposée à la maxime qu'il établit de guérir *tutò, celeriter & jucundè*, puisqu'au rapport de Celse, dont je rapporte les propres termes, *convellebat vires ægri luce, vigilia, siti ingenti, sic ut ne os quidem primis diebus elui sineret. Cels. Lib. 3. Cap. 4.* Je suis très-assuré qu'il ne tenoit cette méthode, ni d'Hippocrate, ni de la nature, ni de l'expérience : mais est-il étonnant qu'un homme, qui de déclamateur étoit devenu médecin, ait pris une route entièrement opposée à celle des médecins de son temps, pour se faire un nom dans le monde ? Mais la nouveauté de cette pratique le soutint, comme elle soutient encore les charlatans, & les soutiendra toujours, tant qu'il y aura des fous dans le monde.

La meilleure maniere, selon moi

de délayer les humeurs , est de boire peu & souvent ; parce que les vaisseaux absorbans, placés entre la bouche & l'estomac , reçoivent par ce moyen une plus grande quantité de liqueurs , que si on l'avaloit tout-à-la-fois ; parce qu'en avalant ainsi la liqueur à différentes reprises , les parties de l'eau sont plus souvent & plus long - temps appliquées à l'orifice de ces vaisseaux , & que d'ailleurs l'estomac & les intestins l'envoient plus aisément dans les veines lactées & méfaraïques.

On peut encore hâter le délayement des liqueurs & le relâchement des vaisseaux à l'aide des fomentations émollientes , des bains tièdes , des clysteres rafraîchissans & lénitifs , &c. Rien encore n'est meilleur dans les fièvres inflammatoires , ainsi que je l'ai éprouvé moi-même , que de se baigner les bras , les mains , les jambes , les pieds , & même les hypochondres ; mais il faut que la chaleur du bain n'excéde point celle du corps , & c'est ce que l'on connoitra par le moyen d'un thermomètre. Cette méthode humecte non-seulement le sang , elle lève encore les obstructions , & relâche les fibres qui sont alors dans un état de tension considérable. Elle est

fur-tout utile aux personnes d'un tempérament sec. Les peaux & les vessies des animaux ne laissent point sortir l'eau lorsqu'elles sont séchées ; mais elles ne sont pas plutôt humectées , qu'elles lui donnent passage à travers leurs pores. L'usage fréquent des liqueurs tièdes émollientes, est en même temps une espèce de fomentation pour les viscères & les premières voies, & devient extrêmement salutaire, sur-tout dans les inflammations des poulmons, de la plèvre, &c. Les anciens n'employoient presque autre chose dans les fièvres que des délayans aqueux, tels que la ptisane d'orge, l'hydromel, l'oxymel, auxquels ils joignoient l'usage fréquent des fomentations & des lavemens.

Comme le trop grand mouvement des humeurs occasionne la fièvre, il s'ensuit que tout ce qui augmente le mouvement du sang, doit la rendre plus violente, & par conséquent que la violence de la fièvre est en raison composée des forces accélératrices ; la tension des fibres, par exemple, un sang abondant & épais, chargé d'une grande quantité de sels âcres qui rendent les contractions du cœur & des

artères plus fortes & plus fréquentes. L'usage excessif des épiceries donne la fièvre à ceux qui se portent le mieux.

Au contraire, plus les fibres sont foibles & lâches, plus le sang est dissous & appauvri, moins la fièvre est violente. C'est ce dont nous avons un exemple dans les fièvres lentes ou nerveuses, lesquelles sont occasionnées par des alimens foibles, aqueux & mal sains, par la crudité des fruits, par des temps pluvieux, chauds & humides, & par la tristesse & le découragement. Ces causes, en épaisissant les humeurs, deviennent la cause prochaine de la fièvre; mais elle n'est point de l'espèce inflammatoire, (ou de celle que les anciens désignoient sous le nom de *plegma phlegmonodes*, qui est inhérente dans les globules rouges du sang) car elle a son siège dans les vaisseaux séreux & lymphatiques, où il se forme obstruction. Ce mauvais état du sang empêche la génération des esprits animaux, trouble leur sécrétion & leur distribution; & de-là naissent les symptômes nerveux dont la fièvre tire son nom. Les obstructions sont cependant cause que la lymphe qui croupit, acquiert de plus en plus de l'acrimonie,

& qu'il survient une fièvre plus ou moins violente, que l'on connoît à la fréquence du pouls, à l'irrégularité de la chaleur, au frisson, &c. Toutes les humeurs du corps acquièrent une acrimonie proportionnée à leur séjour, les jambes s'enflent & s'enflamment, quoiqu'elles fussent d'abord froides comme un marbre, & les humeurs acquièrent à la fin une âcreté qui est suivie d'érysipeles, de phlyctaines, d'ulcères, &c. ainsi qu'on le remarque à la fin des hydropisies.

Comme donc ces fièvres paroissent avoir leur siège dans les plus petits vaisseaux, ou dans les artères séreuses & lymphatiques, & même dans les origines des nerfs, qu'elles sont toujours accompagnées du relâchement & de l'engourdissement des nerfs & des fibres, & que les obstructions sont éloignées de la route du sang; il n'est pas étonnant qu'elles résistent aux remèdes, & qu'elles durent plus long-temps que celles qui ont leur siège dans les vaisseaux sanguins. On remarquera de plus, que les nerfs & les fibres sont long-temps à reprendre leur ton ordinaire; aussi voit-on que cette espèce de fièvre est plus long-temps à se former

& plus long-temps à cesser, que la fièvre inflammatoire ordinaire.

Comme ces deux espèces de fièvres naissent de causes diamétralement opposées, elles ont aussi des symptômes & des effets différens. C'est ce que nous allons éclaircir par l'examen de la fièvre intermittente, qui tient le milieu entre l'une & l'autre.

CHAPITRE II.

Des Fièvres intermittentes.

LES fièvres sont ordinairement causées par un air épais qui s'élève des terrains marécageux & humides, par des froids, des pluies & des brouillards continus; aussi observe-t-on que les fièvres intermittentes sont endémiques dans les lieux bas & marécageux, & épidémiques dans les temps dont on vient de parler. Une pareille constitution de l'air relâche les fibres, empêche la transpiration, rend le sang épais & visqueux; d'où s'ensuivent des obstructions & des stagnations dans les extrémités des artères sanguines, comme

cela paroît par la froideur, la couleur pâle & livide des doigts, des ongles, des lèvres, &c. laquelle précède immédiatement le frisson d'un accès de fièvre intermittente. Le sang se retire dans le cœur, la nature emploie tous ses efforts pour lever les obstructions, enforte qu'au premier accès de chaleur, elles s'en vont par les sueurs & les urines. Ceux qui se baignent dans l'eau très-froide sont saisis d'une espèce d'accès de fièvre intermittente, accompagné de pâleur, de froid, de frisson, d'une stagnation du sang dans les artères cutanées, & de sa répulsion vers le cœur; mais ils ne sont pas plutôt hors de l'eau, que le cœur, les artères, &c. surmontent la résistance qu'occasionnoit la contraction des vaisseaux, & font revivre la chaleur dans le corps. Mais si le sujet est foible, l'eau extrêmement froide, & qu'il y reste long-temps, il peut mourir dans le bain, de même qu'un malade d'une complexion foible, peut mourir dans le frisson; (comme cela est assez ordinaire, lorsque la maladie est mortelle) le cœur n'étant point en état de surmonter la résistance.

Lorsque les fibres sont fortes, la

viscosité du sang & l'obstruction légères, le paroxysme cède aisément à cet effort de la nature; mais si la viscosité & les obstructions sont considérables, les fibres fortes & tendues, la fièvre augmente dans l'accès de chaleur, & se change lorsqu'on la traite mal, en une fièvre aiguë continue. On remarque en effet dans certaines épidémies que, dans certains tempéramens, les fièvres intermittentes prennent d'abord l'apparence des fièvres ardentes, & finissent par suivre le type des fièvres quotidiennes & tierces; il arrive même souvent qu'une fièvre quotidienne ou tierce, lorsqu'on la traite par des substances chaudes, comme des esprits volatils, de l'eau-de-vie, du poivre, le polygala, &c. dégénère en une fièvre inflammatoire, accompagnée d'une phrénésie, d'une pleurésie ou d'une péripneumonie; en sorte que l'état des solides & des fluides dans quelques espèces de fièvres, ne diffère pas beaucoup de celui où ils se trouvent dans les fièvres inflammatoires. Je me souviens que la fièvre catarrhale qui régna en Europe dans le printemps de 1743, sous le nom d'*influence*, dégénéra souvent en pleurésie ou péripneumonie

pneumonie, & au bout de deux ou trois jours en une fièvre quotidienne ou tierce, la différence des tempéramens altérant ainsi la face & la nature de la maladie.

Les fièvres quotidiennes, de même que les fièvres tierces & demi-tierces, régnernt quelquefois en même temps que les pleurésies & les péripneumonies épidémiques, ainsi que cela est arrivé en 1744 (1); la froideur de la saison refroidissant les fibres, & épaississant le sang de certains sujets, au point de causer ces fièvres inflammatoires, lorsqu'ils viennent à se refroidir ou à essuyer quelque autre accident; au lieu que dans ceux dont le système des nerfs & des fibres est plus lâche & plus foible, & les humeurs plus aqueuses, elle augmente la force des vaisseaux, & échauffe le sang au point de prévenir, par les accès réitérés d'une fièvre intermittente régulière, les suites fâcheuses du défaut de transpiration, & de l'épaississement des humeurs. On voit souvent des personnes dont les esprits sont épuisés, & le tempérament bilieux, être attaquées de la fièvre, pour avoir usé de

(1) *Vide Obs. nost. de aëre & morb. epidem. vol. II. Martio, Aprili, Maio. 1744.*

médicamens chauds , & cet accident tourne à leur avantage , lorsqu'on a soin de seconder la nature. Le moyen de guérir promptement le malade , est de faire en sorte que la fièvre lente nerveuse se change en une fièvre intermittente régulière.

J'ai souvent vû régner dans des printemps froids & secs des pleurésies , des péripneumonies & des rhumatismes inflammatoires , qui ont été suivis l'été suivant , d'un grand nombre de fièvres intermittentes , la chaleur diminuant la roideur des fibres , & résolvant en quelque manière la densité & la viscosité du sang. Mais si la tension des solides eût continué , & que le sang fût devenu plus gluant & plus épais , le froid , ou toute autre cause , eût produit des fièvres inflammatoires , au lieu de simples fièvres.

Les fièvres intermittentes régulières qui surviennent dans le printemps , détruisent la viscosité morbifique du sang , & deviennent par-là extrêmement salutaires , en cela semblables aux tempêtes qui purifient l'air , & dissipent les brouillards. La vigueur que le corps acquiert au printemps , jointe à la chaleur & à la sécheresse de l'air , raréfie

& atténue les humeurs grossieres & visqueuses, ouvre les pores, ce qui fait que les fièvres qui surviennent dans cette saison, disparoissent à l'approche de l'été. Il y a même apparence que les fièvres ne sont si fréquentes au printemps, qu'à cause qu'il met la nature en état d'agir & de se débarrasser des humeurs qui se sont amassées dans le corps durant l'hyver. Il est certain que tous les animaux éprouvent dans cette saison une espèce d'orgasme, & il n'est pas jusqu'aux végétaux qui ne reçoivent une nouvelle vigueur, & leur suc épais reprend leur mouvement.

L'expérience nous apprend (2) que le sang est plus épais & plus gluant dans les fièvres quotidiennes que dans les fièvres tierces, & dans les tierces plus que dans les quartes; qu'en supposant toutes choses égales, il est infiniment plus disposé à s'enflammer dans les premières que dans les secondes. On remarque même communément, que lorsque la fièvre, de tierce régulière qu'elle étoit, dégénere en une fièvre demi-tierce, ou quotidienne, ou anticipe considérablement sur le temps du

(2) Voyez la Théorie moderne du Docteur Langrish, &c. Chap. 5.

paroxysme régulier, elle se change en fièvre rémittente ou continue. C'est-là l'effet que produit un régime trop chaud, ou l'usage précipité du quinquina. On remarque en effet, que les fièvres quotidiennes & les fièvres doubles-tierces, qui, pour le dire en passant, sont souvent les mêmes, ne demandent le quinquina qu'après qu'on a mis en usage les potions salines, les atténuans & les délayans, & dans quelques cas, la saignée, les purgatifs & les vomitifs. Je trouve effectivement qu'il est de la prudence, dans ces sortes de fièvres intermittentes, de ne jamais donner le quinquina, sous quelque forme que ce puisse être, qu'après le quatrième ou cinquième accès, & qu'après avoir tiré plus ou moins de sang aux sujets disposés à la pléthore. Cette méthode a lieu sur-tout dans les fièvres qui régnent au printems. On doit encore remarquer que les vomitifs étant ce qu'il y a de plus salutaire dans la cure des fièvres intermittentes, puisque la nature elle-même fait tous ses efforts pour se procurer le vomissement dans le paroxysme; on doit pour en assurer l'effet, les faire précéder de la saignée, lorsque le sujet est pléthorique, sur-

tout, lorsqu'on le donne durant l'accès. Cette méthode n'est pas nouvelle, & Celse l'a connue. *Cùm primùm, dit-il, aliquis inhorruit, & ex horrore incaluit, dare ei oportet potui tepidam aquam sub-salsam & vomere eum cogere.* Lib. III. Cap. 12.

On voit donc qu'il y a certaines fièvres qui tendent à l'inflammation, & qui demandent des rafraîchissans, des délayans, & souvent même la saignée, & les autres espèces d'évacuations. L'expérience m'a fait connoître la nécessité qu'il y a de joindre le nitre au quinquina durant tout le temps de la cure, & même d'en suspendre quelquefois l'usage un jour ou deux, & de donner au malade du sel d'absinthe avec le suc de limon, dans une infusion de fleurs de camomille & d'écorce d'orange de Séville. S'il arrive que la fièvre intermittente dégénere en une fièvre inflammatoire continue, on lui fera reprendre son premier caractère, au moyen de la saignée & d'un purgatif antiphlogistique.

Comme quelques fièvres intermittentes sont disposées à dégénérer en une fièvre inflammatoire, de même il y en a un plus grand nombre, sur-tout en

automne qui se changent en des fièvres remittentes irrégulières, en putrides, ou en fièvres lentes nerveuses. Il n'est pas rare de voir des fièvres quotidiennes dégénérer en fièvres tierces & quartes, & à la fin en une hydropisie, sur-tout dans certains lieux & en certains temps. Cela prouve évidemment que les fibres s'affoiblissent de plus en plus, & que le sang s'appauvrit & devient aqueux. Les fièvres tierces du printemps qui cessent souvent sans remèdes, lorsque la saison est favorable, deviennent souvent extrêmement opiniâtres lorsque l'été est pluvieux & humide, & reviennent souvent après qu'on les a guéries à la plus légère occasion. C'est ce qu'on a particulièrement remarqué dans les années 1734. & 1735. (3), que l'été fut extrêmement froid & humide. J'ai éprouvé dans ces cas, que rien n'est meilleur pour prévenir les rechutes, que de prendre des bains d'eau froide, & de se faire frotter tous les jours le corps avec une brosse. Il y a de l'apparence que les fièvres ne cessent en hyver qu'en conséquence du resserrement des fibres.

(3) *Vide Obs. nost. de aëre & morbis epidem.*
vol. I.

que le froid occasionne, & l'on a remarqué qu'elles font extrêmement opiniâtres, lorsque cette saison est chaude & humide.

Une purgation donnée à contre temps, une saignée faite mal-à-propos, une nourriture grossiere & mal-saine, des alimens grossiers & visqueux, des boissons vapidés, comme des eaux croupies, de mauvaise biere, &c. rendent ces fièvres irrégulières, opiniâtres & dangereuses, & les font souvent dégénérer en fièvres malignes putrides, ou lentes nerveuses, ou bien en une hydropisie, en une jaunisse, ou en une obstruction générale des viscères du bas-ventre, & souvent en des maladies du genre nerveux. En un mot, tout ce qui détruit le ressort des fibres & appauvrit le sang, occasionne ces sortes de maladies, sur-tout lorsque la transpiration est souvent interrompue par le froid, par le défaut d'exercice, par des alimens pesans & grossiers, tels que le poisson, la laitue, le concombre, & autres fruits aqueux & insipides, que l'on sçait intercepter considérablement la transpiration.

Ces observations prouvent évidemment la nécessité d'un régime chaud,

fortifiant & atténuant dans la cure des fièvres intermittentes, qui affectent les personnes dont l'habitude est lâche, & le sang appauvri; sur-tout lorsque le temps est sale & humide. Le quinquina, quelque bon qu'il soit, devient souvent inutile dans ces circonstances, à moins qu'on n'y joigne des alexipharmques convenables, tels que la racine de serpentaire de Virginie, la contrayerva, la myrrhe, le camphre, &c. auxquels on peut ajouter les chalibés chauds au bout de quatre ou cinq accès. Ne vous hâtez jamais d'employer le quinquina ni les chalibés, lorsque le malade est jaune, qu'il a le ventre tendu, & constipé. Il vaut mieux alors commencer par des apéritifs mercuriels & savonneux avec la rhubarbe, l'aloës, le tartre soluble ou régénéré, que l'on peut joindre au quinquina dans certaines occasions. Il suit de ce qui précède, que la fièvre tierce régulière tient le milieu entre la fièvre inflammatoire & la fièvre lente nerveuse; que d'un côté, la constitution des solides & des fluides, peut s'exalter au point de jeter le sang dans une inflammation continue, & d'un autre, s'affoiblir au point de causer une fièvre lente nerveuse, ce qui

SUR LES FIEVRES, &c. 33
nous met au fait des causes & de la
cure de ces fortes de fièvres.

Au reste, comme la fièvre en général consiste dans un effort que fait la nature pour se débarrasser de ce qui l'incommode, nous devons la seconder de notre mieux, en usant des moyens que la raison & l'expérience nous suggèrent. On doit sur-tout être très-circonspect au commencement, soit qu'il faille l'animer ou la modérer, jusqu'à ce qu'on soit au fait de la nature, du degré & de la qualité de la maladie, & de la constitution du malade. Pour cet effet, il convient d'examiner avec soin; premierement, l'état des solides, & ensuite celui des fluides.

CHAPITRE III.

De l'état des Solides.

LA force du corps & du tempérament dépend vraisemblablement des premiers rudimens dont nos corps sont composés, & j'ose même dire que la force ou la foiblesse de leur tissu, influe sur notre santé pour tout le reste

de notre vie. Nos fibres ont reçu de la nature, une force & une constitution déterminée, dont elles ne peuvent s'écarter qu'il n'en résulte une maladie. Cet écart peut venir de la mauvaise constitution de nos parens, aussi-bien que des fautes que l'on commet à l'égard du régime, de l'exercice, &c. & il mérite une attention particulière dans la pratique.

La santé parfaite consiste dans un juste milieu, entre la trop grande tension des fibres & leur trop grande flexibilité. La trop grande tension des fibres épuise trop promptement le suc nourricier, & produit enfin le marasme; comme au contraire le trop grand relâchement des vaisseaux, les fait céder sous le poids des fluides, & occasionne la leucophlegmatie ou l'hydropisie. Dans le premier cas, les fluides animaux se digèrent trop promptement; & dans le second, il ne se fait pas une assimilation suffisante des alimens.

Lorsque les vaisseaux ont trop d'élasticité, ils agissent avec force sur les liqueurs qu'ils contiennent, d'où résultent un frottement considérable, une chaleur violente & une dissipation

abondante & continue des parties les plus aqueuses & les plus subtiles du sang ; ce qui rend ses globules rouges plus nombreux, plus denses, & plus compactes, & les humeurs en général plus gluantes, comme on le remarque dans le sang des personnes qui travaillent beaucoup.

Lorsque cette dissipation excède les bornes de la nature, elle devient une maladie de tempérament, & cause une fièvre continue, qui se termine par l'atrophie & le marasme complet, si quelque inflammation ne vient pas emporter beaucoup plutôt les personnes de ce tempérament, lesquelles sont très-exposées à cette espèce de maladie ; & dont (en raison de la densité & de la viscosité de leur sang,) elles échappent bien plus difficilement que ceux qui ont les fibres plus lâches & le sang plus pauvre & plus fluide. L'homme est si malheureux, qu'il ne sçauroit jouir d'aucun bonheur complet, & ceux qui se portent le mieux ne sont point à couvert des inconvéniens dont on vient de parler.

Les alimens & les liqueurs farineuses conviennent parfaitement à ces sortes de tempéramens, mais rien ne

leur est plus utile que l'usage fréquent des bains demi tièdes, sur-tout lorsque la saison est extrêmement froide & sèche. Lorsque ces fortes de personnes sont attaquées de fièvres inflammatoires, par exemple, de pleurésies, de péripneumonies, &c. je leur fais boire une grande quantité de liqueurs aqueuses, émollientes & délayantes tièdes, à dessein de relâcher les parties & les canaux des poulmons, de faciliter la circulation du sang dans ce viscere, de hâter & d'augmenter l'expectoration, & de délayer le sang le plus qu'il est possible : je leur applique aussi des fomentations émollientes & délayantes médiocrement chaudes sur les pieds, les jambes, les mains, les bras, les hypochondres & la poitrine ; ce qui produit infiniment plus d'effet que tous les remèdes officinaux, dans lesquels on mettoit autrefois tant de confiance.

Les personnes d'un tempérament sec & d'une constitution trop ferrée, se trouvent très-mal des bains froids, parce qu'ils augmentent la tension des fibres. On remarque communément, que ceux qui en font usage, perdent une partie de leur embonpoint, quoi-

qu'ils acquièrent plus de force & d'activité. Il y a quelques années qu'un gentilhomme d'un tempérament fort maigre, mais d'un esprit extrêmement vif, qui faisoit beaucoup d'exercice, & qui avoit coutume de se baigner dans la mer, même dans les temps les plus froids, vint me consulter sur son indisposition : il dépérissoit tous les jours à vûe d'œil, & étoit extrêmement abattu. Je compris que l'usage immodéré du bain avoit occasionné une trop forte tension dans les fibres, & une trop grande évacuation de la lymphe & du fluide nerveux, par la transpiration; & ce qui me le persuada, fut qu'il prenoit beaucoup de nourriture, sans avoir d'évacuation extraordinaire. Je lui prescrivis des alimens humectans, émolliens & nourrissans; je lui interdis l'usage du bain, & l'envoyai au bout de quelque temps aux eaux de Bath. Ce régime eut tout le succès possible, & il recouvra son embonpoint & sa première vigueur. Les bains froids sont extrêmement utiles, pour fortifier & resserrer les fibres dans ceux qui les ont trop foibles & trop lâches. Ils produisent de très-bons effets sur les enfans foibles & rachitiques, & c'est à

cet effet que la plupart de nos bains doivent la réputation qu'ils ont acquise dans les siècles d'ignorance & de superstition.

La doctrine du *strictum* & *laxum* des anciens méthodistes bien entendue, peut avoir son utilité dans la médecine, quoiqu'ils les aient souvent confondus dans la théorie & dans la pratique. Mais Boerhaave a fait sur les maladies qui naissent de ces deux causes, d'excellentes observations très-utiles dans la pratique. Il y a un autre état des fibres, dont aucun auteur n'a parlé, je veux dire, la fibre *tendre*, ou la délicatesse des solides, qui rend les personnes de cette constitution plus susceptibles des impressions du plaisir & de la douleur; le plus léger accident suffit pour rompre leur tissu. Telles sont les personnes délicates, dans lesquelles la vivacité de l'esprit l'emporte sur la force du tempérament; aussi sont-elles sujettes au crachement de sang, & aux autres espèces d'hémorrhagies, à la colliquation, à la pulmonie, à la consommation.

On vient de voir les mauvais effets qui résultent de la trop grande tension des fibres; nous allons maintenant

examiner ceux qui proviennent de leur relâchement excessif.

Les vaisseaux trop foibles n'agissent point suffisamment sur les fluides qu'ils contiennent, ne broient, n'atténuent, & n'assimilent point assez les particules du chyle. En effet, le chyle ne sçauroit jamais être bien préparé, lorsque les organes de la digestion sont affoiblis. Lorsque les vaisseaux ont un ton convenable, & agissent avec vigueur sur les sucs nourritiers qu'ils reçoivent de l'estomac, &c. au bout de quelques heures on ne trouve plus dans le sang de parties chyleuses; au lieu que dans les personnes leucophlegmatiques & d'une constitution foible, elles ne se convertissent point, ou du moins fort tard, en globules rouges & en sérosité. D'ailleurs dans ces sortes de sujets, le sang ne circule pas avec assez de force, pour entretenir la chaleur vitale, ni pour atténuer les sels, les sulfres & les huiles, autant que les besoins de l'animal l'exigent; sans compter que les globules rouges du sang, qui sont le principe de la vie & de la chaleur, n'acquièrent ni la consistance, ni la rotondité nécessaires; d'où naissent des concrétions irrégulières dans les vais-

seaux , une viscosité dans la sérosité & dans la lymphe , l'épuisement des esprits animaux , & la diminution des sécrétions , & à leur suite la cachexie , la leucophlegmatie , & les différentes espèces d'hydropisie , des fièvres intermittentes , ou rémittentes régulières , & des fièvres lentes nerveuses. Ces maladies sont l'effet de la putréfaction que les humeurs acquièrent par leur stagnation dans les petits vaisseaux , en conséquence des obstructions qu'occasionnent leur inaction & leur atonie.

Les humeurs du corps qui croupissent se corrompent , & acquièrent une acrimonie , qui est bien-tôt suivie de fièvres très-dangereuses : car quoique la circulation soit extrêmement languissante à cause de la foiblesse des vaisseaux ; elle est néanmoins suffisante pour produire par son acrimonie , un certain degré de chaleur fébrile , & pour causer enfin une putréfaction générale , témoin les fièvres du chlorosis , qui ont souvent des suites extrêmement funestes. Les tumeurs hydropiques froides des jambes dégénèrent souvent en une espèce d'érépipèle & de gangrene.

Un médecin ne sçauroit donc exa-

miner trop soigneusement l'état des solides, non seulement dans les maladies chroniques, mais encore dans les maladies aiguës, puisqu'il influe presque toujours sur celui des fluides. Par exemple, on a tout lieu de croire qu'un homme d'un tempérament robuste, dont les fibres sont fortes & tendues, & qui fait beaucoup d'exercice, a le sang dense & épais, & sujet à s'enflammer à la moindre fièvre, & par conséquent qu'il ne reste d'autre moyen de prévenir cette inflammation, que de le saigner promptement; & qu'au contraire celui qui est d'un tempérament foible, mou & lâche, a le sang tenu, aqueux, & extrêmement appauvri, & que par conséquent la saignée & les autres évacuations, lui sont préjudiciables.

Cet examen est extrêmement utile au commencement des maladies aiguës, sur-tout dans la petite vérole, & dans les autres fièvres, accompagnées d'éruptions, puisqu'il décide de la nécessité, ou de l'inutilité de la saignée.

Par exemple, lorsqu'un homme robuste, dont le pouls est fort, est saisi des violents symptômes de la petite vérole, ce seroit une faute impardon-

nable de ne le point saigner avant l'éruption, puisqu'on a tout lieu de craindre une fièvre inflammatoire extrêmement violente dans un pareil tempérament; mais il y auroit de la témérité à saigner une personne d'un tempérament contraire, à moins que la nécessité n'y obligeât. Cependant combien voit-on de médecins qui négligent cette observation dans la pratique! les uns emploient la saignée & les vomitifs sur la moindre apparence de petite vérole, tandis que d'autres, crainte d'affoiblir leur malade, & sans avoir égard à la malignité du mal, aiment mieux les laisser mourir d'une inflammation, que de les saigner.

Si le médecin connoît le malade, il pourra facilement juger de sa constitution; aussi Celse (1) veut-il que l'on préfère les médecins que l'on connoît aux étrangers, quand même ils seroient également habiles. Dans le cas où un médecin ne connoît point son malade, il lui est aisé de s'appercevoir à la dureté & la fermeté de la chair, à la sécheresse & à la chaleur de la peau, à l'altération & à la couleur du malade, à la chaleur de son haleine, aux

(1) *Præfat. sub finem.*

douleurs qu'il souffre, à la force, à la tension & à l'agitation du pouls, que ses fibres sont fortes & extrêmement élastiques, & qu'il est attaqué d'une fièvre ardente ou inflammatoire. Un pouls foible, fréquent & mou, une chaleur modérée, point de couleur, une altération médiocre, une urine pâle, une chair & une peau molles, des sueurs gluantes, partielles, irrégulières, froides, ou copieuses, de la pesanteur & des anxiétés, plutôt que de douleurs violentes, une langue humide & couverte d'une pellicule blanche, marquent le contraire. Comme ces choses s'apprennent plutôt par l'expérience que par aucun précepte que ce puisse être, je n'en dirai rien de plus.

CHAPITRE IV.

De l'état des Fluides.

ON a vû ci-dessus que l'état des fluides dépend de celui des solides, & nous allons maintenant l'examiner.

Je dis donc en premier lieu, qu'il y a

un état du sang, dans lequel les humeurs sont trop épaisses & trop gluantes, dans lequel les globules rouges & séreux, sont en trop grande quantité, trop compactes, ou trop denses; en un mot, dans lequel toute la masse des fluides est trop gluante & trop disposée à devenir solide & concrete. Les personnes d'un tempérament vigoureux, qui ont les fibres extrêmement fortes, qui font beaucoup d'exercice, & qui se nourrissent bien, sont particulièrement sujettes à cet état. Lors donc que les globules rouges sont épais & nombreux, & les vaisseaux forts & élastiques, la vitesse des fluides augmente, le frottement devient plus fort, & la chaleur plus violente, au moyen de quoi il se fait une dissipation considérable des parties les plus fluides du sang, de manière que le reste devient plus gluant & plus épais, & moins propre à circuler dans les plus petits rameaux des artères capillaires d'où naissent des obstructions & des inflammations.

Ajoutez à cela que toute chaleur tend à coaguler la sérosité. Une chaleur un peu au-dessus de la chaleur ordinaire dans une Fièvre ardente, suffit pour coaguler la sérosité du sang, ainsi que

l'expérience le prouve ; de-là vient que le sang, que l'on tire dans les fièvres inflammatoires, paroît couvert d'une pellicule épaisse & glutineuse, qu'on appelle coëgne pleurétique. Je l'ai moi-même trouvée épaisse d'environ un pouce dans quelques sujets attaqués de pleurésies & de rhumatismes. Une preuve que la chaleur fébrile lui donne cette consistance, c'est que le sang, que l'on tire au malade dès le commencement de la fièvre, est extrêmement vermeil, quoiqu'épais ; au lieu qu'à la seconde, troisième ou quatrième saignée, il est extrêmement gluant & couvert d'une coëgne épaisse, ce qui provient de la durée & de l'augmentation de la chaleur. On remarque en général que l'épaisseur & la ténacité de cette pellicule, est proportionnée à la violence de la fièvre, & à la force du malade, & cela se remarque sur-tout dans les fièvres accompagnées de douleurs violentes, telles que les pleurésies, les rhumatismes, &c ; car la douleur étant une espèce d'aiguillon qui augmente le mouvement, le frottement & la chaleur, elle doit épaisir la sérosité à proportion de sa violence. La mucosité inflammatoire, s'attachant aux

vaisseaux capillaires des membranes, les distend & augmente la douleur & l'inflammation, de maniere qu'elles se prêtent mutuellement des forces. Quoique cette densité du sang, dans ceux qui se portent bien, soit accompagnée d'une grande force de corps, d'un pouls fort & élevé, & de beaucoup de chaleur naturelle; cependant au plus léger accès de fièvre, elle produit des symptômes très-graves, qui deviennent bien-tôt funestes, à moins qu'on n'en prévienne les suites par des saignées & par des boissons & des remèdes rafraîchissans, délayans & émolliens.

Toute plénitude de sang, quelque bon qu'il puisse être, tient de la maladie, ce qui a fait dire à Hippocrate (1) qu'une santé athlétique est à craindre, & à Celse, (2) que ceux qui en jouissent doivent la tenir suspecte. Une pareille phlétore distend non-seulement, plus qu'il ne faut, les artères sanguines, elle dilate encore excessivement les orifices des artères séreuses & lymphatiques, enforte qu'à la plus légère occasion, les globules sanguins s'y insinuent comme on dit par erreur de lieu, ce

(1) *Aphorism. 3, sect. 1.*

(2) *Lib. 2. cap. 2.*

qui occasionne des inflammations & des ruptures de vaisseaux, sur-tout dans le cerveau & les poumons. La saignée, prescrite avec prudence, est ce qu'on peut employer de mieux dans ces sortes de cas, puisque loin d'affoiblir le malade, elle augmente ses forces en rétablissant l'équilibre entre les solides & les fluides. Le maintien de cet équilibre est une chose très-délicate dans certaines constitutions; quoiqu'en général il soit susceptible d'une étendue considérable, laquelle est même compatible avec la santé. Il y a des personnes pléthoriques si délicates, qui ne peuvent commettre la moindre erreur dans le régime sans s'en trouver mal; & j'en ai connu quelques-unes qui avoient tous les mois une évacuation aussi réglée que celle des personnes de l'autre sexe. L'homme le plus fort & le mieux nourri ne conserve pas sa vigueur athlétique plus de vingt-quatre heures, (3) il en déchoit en peu de temps, comme dit Celse, (4) en parlant d'un sujet plétorique. *Quia non*

(3) Voyez le D. Bryan Robinson sur la nourriture & les évacuations du corps humain

(4) *Lib. II. cap. 2.*

ultra progredi potest, retrò quasi ruinâ quâdam revolvitur.

Il y a une autre constitution du sang entièrement opposée à la première, dans laquelle les globules rouges sont peu nombreux & très-désunis, la sérosité aqueuse & sans force, & quelquefois même extrêmement gluante. Toutes les sécrétions qui émanent de ce sang foible & pituiteux sont imparfaites, & ne participent pas assez à la nature animale; la bile est sans force; les esprits animaux foibles & peu abondans; la salive n'est qu'une mucosité insipide, & ainsi du reste. De-là naissent l'indigestion, la foiblesse, le froid, la pâleur, la cacochymie, l'hydropisie, &c en un mot, le cours des humeurs se ralentit au point que ne pouvant plus circuler, elles forment des concrétions dans quelques vaisseaux, des stagnations dans d'autres, & acquierent en se corrompant un degré d'acrimonie qui est suivi de fièvres malignes très-dangereuses. Ces effets sont d'autant plus prompts, que les vaisseaux ont perdu une grande élasticité, & le sang la plûpart de ses principes vitaux; en sorte qu'à la fin la mucosité se jette sur le cœur & s'y arrête, ou bien les humeurs

meurs corrompues corrodent & détruisent les parties les plus délicates & les plus essentielles de la fabrique animale, particulièrement le tissu du cerveau, où les humeurs ont un cours fort lent, & les vaisseaux une structure extrêmement déliée. Comme une circulation trop rapide occasionne souvent la rupture des vaisseaux capillaires, de même celle qui est trop lente, fait que les humeurs s'y arrêtent, se corrompent & les corrodent à la fin.

On peut appeller assez proprement ces deux différens états des fluides, *constitutionnels*, puisqu'ils sont une suite naturelle de l'état respectif des solides, en sorte qu'un sang riche & abondant accompagne toujours un système de vaisseaux fort élastique; & un sang aqueux accompagne aussi toujours une constitution foible & humide. Lorsque ce fluide pèche par l'un ou l'autre de ces excès, il cause une maladie réelle qui mérite l'attention du médecin, dans les différens cas qui se présentent (5).

(5) Les fièvres ardentes & inflammatoires sont l'effet naturel de l'élasticité & de la tension des fibres & de la viscosité du sang; & les fièvres lentes nerveuses, celui du trop

CHAPITRE V.

De l'état de Dissolution & de Putréfaction du sang.

IL y a un troisième état du sang infiniment plus dangereux que les deux précédens ; c'est celui qui tend plus immédiatement à la dissolution & à la putréfaction. Tel est le cas de quelques scorbutiques , qui sans presque aucun dérangement précédent , excepté une espèce de lassitude & de langueur , se trouvent tout d'un coup couverts de taches violettes , livides , noires ou bleues , & tombent dans des hémorrhagies considérables , dangereuses , & même funestes , dans le temps qu'ils se croyoient en santé. Ces sortes d'exemples ne sont pas rares , j'ai vû plusieurs enfans & plusieurs adultes dans ce cas , & leur ai souvent prédit l'hémorrhagie dont ils étoient menacés.

grand relâchement des vaisseaux , de la foiblesse & de la ténuité de sang. Il y a cependant plusieurs maladies , sur-tout celles qui naissent de la contagion , qui proviennent de ces deux causes.

Lorsque ces sortes d'éruptions, ou des marques noires, ou bleues, semblables à des coups de fouet, ou de grandes taches irrégulières, comme des meurtrissures surviennent aux femmes, elles sont toujours suivies d'un écoulement de sang abondant par les vaisseaux de l'utérus, ou de quelque autre hémorrhagie. Les personnes de l'un & de l'autre sexe qui sont affectées de ces sortes de taches, sont sujettes à de grandes hémorrhagies à la moindre plaie qu'elles reçoivent; quelquefois même elles rendent une grande quantité de sang par les gencives, le nez, le fondement ou l'urethre, sans avoir reçu la moindre blessure.

Le sang, que l'on tire à ces sortes de personnes, pour arrêter l'hémorrhagie, (méthode dangereuse, à moins qu'il n'y ait des signes évidens de pléthore;) paroît comme une espece de sanie, qui ne se sépare point en caillot ni en sérosité, mais ne compose qu'une masse à demi figée, ordinairement d'une couleur livide ou plus foncée qu'à l'ordinaire; & quoiqu'il reste quelque fois vermeil, il ne tarde cependant pas à se corrompre. On remarque encore que leur haleine & leur urine sont ex-

trémement puantes avant l'éruption , ce qui marque un commencement de corruption dans les humeurs , lesquelles devenant de plus en plus acrimonieuses , corrodent à la fin les vaisseaux. Ces fortes d'hémorrhagies arrivent souvent à des personnes dans lesquelles on n'apperçoit pas le moindre signe de pléthore , dont le pouls n'est ni trop plein ni trop vif , qui n'ont que peu ou point de fièvre , & qui ne font presque point d'exercice violent ; ce qui prouve qu'elles sont causées par la corrosion des vaisseaux , plutôt que par leur rupture produite par la trop grande quantité & le trop grand mouvement du sang. On trouve, il est vrai , des personnes si foibles & si délicates , que le plus petit effort suffit pour rompre leur vaisseaux , comme on le remarque dans ceux qui sont sujets aux crachemens de sang & au saignement de nez au moindre accident ; mais il est rare que ces fortes d'hémorrhagies soient précédées ou suivies de taches livides ou violettes , &c. Dans ces cas , il convient de leur tirer un peu de sang , pour ralentir l'effort que fait le sang contre des vaisseaux trop foibles , quand même on n'appercevrait aucun signe de pléthore.

Quoique je sois pleinement persuadé que ces sortes d'hémorrhagies naissent ordinairement de l'acrimonie des humeurs, qui détruit la contexture du sang, & ronge les extrémités des arteres capillaires, je sçai qu'elles peuvent aussi quelquefois provenir du tissu trop lâche des globules rouges, lesquels ne sont point suffisamment liés par l'action du cœur, des arteres, &c. faute de quoi ils deviennent des sphéroïdes allongés, ou des molécules irrégulieres, au lieu de globules réguliers; ils augmentent par conséquent de diamètre, & ont moins de solidité que dans leur état naturel. Il paroît par les observations que l'on a faites avec le microscope solaire, que les globules sanguins, en passant dans les plus petites ramifications des arteres sanguines, prennent une figure oblongue, pour pouvoir plus aisément passer dans ces petits vaisseaux. Et il est aisé de concevoir comment ces globules si peu liés, peuvent se briser dans leur passage, l'augmentation de leur diamètre le rendant plus difficile. Ces parties brisées, étant d'un moindre diamètre que les globules primitifs, elles peuvent s'insinuer aisément, & même

passer à travers des conduits excrétoires , & fuinter , comme disent les anciens , *per diapedesin*. C'est ce que semblent prouver les écoulemens de sang par les selles , les urines , & les autres especes d'hémorrhagies , qui arrivent quelquefois sans douleur ni violence , & sans qu'on puisse soupçonner la moindre rupture. J'ai vû une ou deux fois des malades attaqués de fièvres malignes , & dont le sang circuloit avec beaucoup de lenteur , rendre par les aisselles (6) une espece de sueur sanguinolente qui teignoit le linge d'une couleur approchante de celle du vin de Bourgogne. Lorsque ces sortes d'hémorrhagies prennent leurs cours par le nez , la matiere qui en sort est une sanie sanguinolente , qui ne se fige point comme le sang qui sort du nez des personnes qui se portent bien , ou qui ont une fièvre inflammatoire , lequel est ordinairement épais , luisant & vermeil. Les filles , qui ont les pâles couleurs , sont fort sujettes à saigner du nez , mais à peine leur sang teint-il le linge. Les

(6) Le D. Hodges dit avoir vû des pestiférés rendre une sueur de couleur de pourpre , même de couleur de sang.

SUR LES FIEVRES, &c. 55

éruptions pétéchiales, ou les marques ou stigmates livides, dont ces hé-morrhagies sont accompagnées, prou-vent que les globules rouges sont dissous ou brisés, & qu'ils pénètrent dans les artères séreuses, & dans les vaisseaux exhalans où ils s'arrêtent, & causent des taches, &c. J'ai vû quel-ques fièvres malignes putrides, accom-pagnées d'un grand nombre de taches jaunes (7) ou plutôt brunes, qui n'ont pas été moins funestes que les autres. Cela venoit de ce que les globules san-guins étoient divisés en des particules si petites, qu'ils ne conservoient plus rien de leur couleur primitive: les sueurs fuligineuses & les urines de couleur fon-cée ou noires, avec un sédiment livide, qu'on remarque quelquefois dans les fièvres malignes, viennent peut-être de l'atténuation & de la corruption des globules rouges. J'ai vû plusieurs ma-lades rendre une urine presque noire avec une grande quantité de sédiment, dont la couleur approchoit de celle du café moulu. J'en ai vû d'autres, dont le visage & les mains étoient continuel-

(7) *Vide obs. nost. de aëre & morb. epidem. vol. I. ann. 1735. Mart. & Aprili: & vol. II. anno 1740. Junio.*

lement couverts d'une espèce de suie, malgré les soins qu'on se donnoit pour les tenir propres.

Il y a certaines substances qui paroissent rompre l'union des globules rouges, & hâter la séparation des fix globules séreux qui les composent. On peut mettre de ce nombre le laurier cérisé qui atténue la partie grasse du sang, l'amollit au-de-là du naturel, & rend la lymphe rouge, où de la couleur du vin de Bourgogne, ainsi qu'on peut le voir dans les expériences (3) de Mrs Nichols & (4) Langrich. La morsure du serpent *hemorrhous* (5) dissout le sang à un tel point, qu'il sort par toutes les parties du corps, même par les pores, & cause une hémorrhagie universelle. Il y a de l'apparence que les sueurs abondantes, la diarrhée, le diabète & les salivations spontanées, sont occasionnées par la dissolution des globules séreux. L'usage du mercure continué long-temps à forte dose, convertit

(3) Voyez le traité des poisons du D. Mead, 3^e édition, p. 270.

(4) Voyez ses expériences sur les animaux.

(5) Voyez Lucain, Dioscoride, Nicandre, & le Docteur Mead.

toute la la masse du sang en une liqueur purement aqueuse.

Mais comme , j'ai dit ci-dessus , cet état d'atténuation & de corruption des globules rouges du sang , est en général l'effet de l'acrimonie. (6) Le sel volatil huileux, mêlé avec le sang nouvellement tiré, dissout ses globules en moins d'une minute; (7) l'esprit de corne de cerf, pris en grande quantité , cause des hémorrhagies ; & j'ai remarqué plus d'une fois quel 'usage fréquent & à grande dose des remèdes aloëtriques , produit le même effet. Il faut pourtant avouer que cet état du sang est ordinairement produit par des alimens & des remèdes acrimonieus. Par exemple , les viandes salées dont on nourrit les Matelots dans les voyages de long cours , occasionnent une si grande âcreté & une si grande corruption dans les humeurs , qu'elles deviennent presque inutiles pour les usages ordinaires de la vie ; ce qui donne naissance à de grandes foiblesses , à des langueurs , à des douleurs errantes & à des maux de tête ; elles rendent l'haleine puante , elles corrodent les

(6) Voyez Leuwenhoek. Epist. ad Christoph. Weren, Arcan. Natur.

(7) Arbuthnot de la Diete , pag. 106.

gencives, elles causent des taches noires, bleues & livides, des ulcères noirs, livides & fongueux, des gangrenes, &c. à quoi l'on peut ajouter que ces fortes de scorbutiques tombent souvent dans des fièvres pétéchiâles, dans des dyssenteries sanguinolentes, des hémorrhagies & autres maux de même nature. Rien n'est plus étonnant, que ce que rapporte M. Walter, dans l'Histoire du Voyage de l'Amiral Anson. Il dit avoir vû des scorbutiques, dont les plaies se sont r'ouvertes au bout de vingt à trente ans, quoiqu'elles eussent été parfaitement cicatrisées. J'ai vû un grand nombre de matelots qui s'étoient embarqués pour des voyages de long cours en bonne santé, revenir au bout de deux ou trois mois rongés du scorbut, & les deux tiers étoient hors de service. Environ quatre ou cinq semaines après leur départ, ils tomboient malades les uns après les autres, & à la fin par douzaine, de sorte qu'il y en avoit à peine la moitié qui pût vaquer à la manœuvre. Il y a quelques années que l'Amiral Martin revint en Angleterre avec près de douze cens malades dans son Escadre, quoiqu'ils fussent tous partis en bonne santé, & qu'ils

n'eussent resté que douze ou treize semaines en route (8).

Ceux qui font un grand usage de sels alcalis volatils & fixes, d'épiceries, & des remèdes où entre l'aloës, sont plus sujets que les autres à ces sortes de maladies. La plupart de ceux qui ont fait un long usage du remède de mademoiselle Stephens & des lessives favonneuses, sont tombés dans la phthisie, dans le scorbut, dans des hémorrhagies & des dysenteries, &c. C'est ce qui est arrivé il n'y a pas long-tems à un gentilhomme de la province de Cornouailles qui étoit attaqué de la pierre depuis plusieurs années : il étoit d'une constitution délicate. Ayant usé plusieurs semaines de la lessive dont je viens de parler, ses gencives s'enflam-

(8) J'ai proposé à cette occasion une méthode pour prévenir le scorbut ; je la communiquai à plusieurs capitaines & à plusieurs chirurgiens de vaisseaux. Je l'insérerai ensuite dans le *Général evening-post*, Octobre 1747 ; il fut réimprimé dans le *Gentleman's magazine*, Octobre 1747. Comme cette méthode a été employée depuis avec succès, non-seulement dans les vaisseaux de guerre, mais encore dans les armateurs, & que je suis convaincu de son utilité, j'ai cru devoir l'ajouter à la fin de cet ouvrage.

merent & se corrompirent au point, qu'on pouvoit en emporter aisément des lambeaux. Elles saignoient considérablement, pour peu qu'on les pressât, & rendoient sans cesse une sanie tenue & sanguinolente. Tout son corps se couvrit de taches livides, ses jambes & ses cuisses devinrent rouges & livides, de maniere qu'on appréhendoit une mortification. M. Hingston, célèbre apothicaire de Penryn, m'ayant consulté sur sa maladie, je ne doutai point que le régime qu'il avoit tenu, joint aux symptômes dont il étoit attaqué, n'eût jetté ses humeurs dans une putréfaction alcaline, & son sang dans une dissolution totale; surquoi je lui ordonnai la décoction & l'extrait de quinquina avec l'élixir de vitriol, avec des alimens & des boissons aigrelettes. Ces remedes dissipèrent en peu de temps l'inflammation, arrêterent la corruption & le saignement des gencives, & firent disparoître la couleur livide des cuisses. Au bout de deux ou trois semaines, tout son corps se couvrit d'une quantité de pustules rougeâtres, dont je tirai un bon augure. Mais affoibli par une complication de maux, & la phthisie étant entièrement confir-

mée, il mourut de conſomption au bout de 15 jours ou de 3 ſemaines. On trouva dans ſa veſſie une pierre du poids de 8 onces demi-gros, qui avoit la figure d'une poire, & dont la pointe regardoit le col de la veſſie.

Il paroît par les expériences faites ſur l'urine de ceux qui ont long-temps uſé du remède de mademoiſelle Stéphenſ, que cette liqueur, auſſi-bien que la ſéroſité du ſang dont elle a été ſéparée, acquierent une qualité alkaline, (8) ce qui eſt un grand préjugé en faveur de la vertu lithontriptique ou diſſolvante de ce remède. Je ne doute point qu'il ne diſſolve les calculs qu'on fait macérer dedans, après qu'on les a tirés du corps; mais je craindrois en même temps qu'un long uſage n'en devint extrêmement funeſte, ſur-tout aux perſonnes d'un tempérament délicat.

Tout le monde ſçait que les ſels alkalis volatils, étant mêlés avec le ſang qui vient d'être tiré, ou tandis qu'il ſort de la veine, entretiennent ſa fluidité, & préviennent la ſéparation de ſes parties. L'expérience eſt aiſée à faire, & par conſéquent il eſt inutile

(8) Voyez les expériences de MM. Hartley-Rutty, & Morand.

que je m'y arrête. La même chose arrive au sang des scorbutiques & des personnes attaquées de fièvres pétéchiiales putrides, lorsqu'on les saigne de bonne heure.

Toutes les humeurs du corps acquièrent en se corrompant, une qualité alkaline; le sang corrompu perd sa consistance, & bientôt après sa couleur, & se convertit en une sanie de couleur jaune foncée. On a observé le même phénomène dans le sang de ceux qui sont attaqués de fièvres putrides & pétéchiiales; il a paru se putréfier aussi-tôt après être sorti de la veine (9); il arrive la même chose à l'urine, si-tôt qu'elle est rendue, tant la putréfaction fait de progrès du vivant même du sujet. La promptitude, avec laquelle les corps des pestiférés se corrompent, est une preuve manifeste de cette vérité. J'ai vû de ces cadavres aussi corrompus au bout de sept à huit heures, que ceux des personnes mortes de maladies ordinaires le sont dans l'espace de sept à huit jours, & répandre une sanie extrêmement putride; ce qui, pour le dire en passant, montre la

(9) Voyez *Vander-Mye, de Morbis Bredanis, Morton Pyretolog. Prolegomen. p. 26.*

SUR LES FIEVRES, &c. 63
nécessité d'enterrer au plutôt ceux qui
meurent de ces maladies.

Quelques venins , entr'autres celui
de la vipere & de certains autres ani-
maux venimeux , corrompent & dissol-
vent le sang en peu de temps, & le con-
vertissent en une espèce de sanie jau-
nâtre ; le virus pestilentiel détruit aussi
très-promptement la crase ou l'état na-
turel du sang , & dispose les humeurs
à la gangrene, témoin les hémorrha-
gies fatales & fréquentes ; les sueurs, les
vomissemens & les déjections très-fé-
rides qui sont suivis d'une mortifica-
tion universelle ; ce que les meilleurs
auteurs ont observé dans la peste &
& dans les fièvres pestilentiellles. (10)
Les hémorrhagies en particulier sont
très-abondantes & très-opiniâtres dans
la peste ; j'ai remarqué plusieurs fois
la même chose dans les fièvres pesti-
lentiellles & pétéchiales , & que le
sang qui sort par cette voie , ne se
coagule point (11) ce qui marque

(10) Voyez entr'autres Diemerbroek ,
Hodger , & les auteurs cités dans le traité de
la peste fait par ordre du Roi , & imprimé à
Paris en 1744 , in-4°.

(11) Traité de la Peste, part. 1 , pag. 343.

l'acrimonie & la dissolution excessive du sang.

La contagion de la petite vérole , semble affecter quelques personnes de la même manière , occasionnant des taches , corrompant le sang , & excitant des hémorrhagies excessives en plusieurs parties du corps , & cela quelquefois dans le même instant. J'ai vu des sujets attaqués de cette maladie , dans lesquels il paroissoit des taches pourpées sur toutes les parties du corps , accompagnées d'hémorrhagies abondantes , sur-tout par le vagin , les conduits urinaires , & le nez ; les pustules devenoient tout-à-fait noires , & répandoient une grande quantité de sanie sanguinolente , sans qu'aucun symptôme eût précédé. Je traitai il y a environ quatorze ans , une jeune fille de cinq ans , d'une maladie toute semblable. L'éruption se fit presque sans fièvre & sans douleur ; mais son corps se couvrit de taches larges , noires & livides ; les pustules étoient en petit nombre ; mais quelques-unes de celles qui étoient autour des lèvres , sur l'intérieur des joues , & sur la langue , devinrent noires , & répandirent beaucoup de sang. La malade tomba plu-

sieurs fois dans de légères défaillances , au sortir desquelles elle retournoit à ses amusemens ordinaires. A la fin cependant elle rendit par les felles quantité de sang très-vermeil , parmi lequel il y en avoit une partie de noir & de caillé ; elle s'affoiblit peu à peu , & mourut le neuvième jour.

La même chose arriva dernièrement à une jeune demoiselle , qui , un peu avant que la petite vérole s'annonçât , s'étoit extrêmement fatiguée par un temps chaud à se promener , à monter à cheval , & à danser. Elle avoit sur le corps un million de petites pustules entremêlées d'une infinité de taches noires & bleues qui se manifestèrent le troisième jour ; ses jambes & ses cuisses étoient de couleur de pourpre ; elle saignoit copieusement du nez & des gencives , quoique ses règles eussent paru six jours avant le retour ordinaire. Elle mourut le sixième jour après l'éruption. Elle sentit depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fin , une pesanteur excessive sur la poitrine ; elle éprouva des anxietés , des syncopes fréquentes , elle avoit un pouls fréquent, foible & entrecoupé.

C'est toujours un mauvais progno-

stic , lorsque le pourpre & l'hémorrhagie surviennent en même temps que l'éruption de la petite vérole , & lorsque cela arrive , le malade ne va pas au-delà du neuvième jour , parce que le sang se dissout & se corrompt sur le champ. Je suis persuadé que de mille malades qui se trouvent dans ces circonstances , il s'en trouve à peine un qui en échappe , sur-tout lorsque les taches sont très-livides , noires & nombreuses. La seule ressource , qui reste au médecin dans ces cas désespérés , est de donner au malade des acides , auxquels il doit joindre le quinquina & les alexiteres astringens. Ces remèdes produisent souvent de bons effets dans les fièvres pétéchiales , accompagnées d'hémorrhagies. Le docteur Mead , dans son sçavant traité de *Variolis & Morbillis* , (12) nous apprend la méthode de les employer dans les hémorrhagies & dans les petites véroles pétéchiales , & relève nos espérances , parce qu'il dit de leurs effets.

La dissolution du sang accompagne souvent les fièvres malignes putrides qui naissent souvent de contagion ;

(12) *Cap. 3, de Variolarum curationibus.*

SUR LES FIEVRES, &c. 67
mais elle est quelquefois le pur effet
d'une fièvre qui attaque des sujets, dont
le sang & les humeurs ont beaucoup
d'acrimonie, ainsi qu'on le voit dans
les scorbutiques confirmés. La premiere
agit sur le sang d'une maniere analo-
gue au venin de la vipere; & la seconde,
par l'action des pointes salines sur les
globules sanguins; action qui augmente
considérablement en conséquence du
mouvement fébrile & de l'effervescence
du sang. C'est ainsi que les tumeurs
inflammatoires, dans les sujets d'un bon
tempérament, rendent une matiere
louable lors de leur suppuration; au
lieu que dans ceux dont les humeurs
sont âcres, elles dégènerent en une sa-
nie gangreneuse, ou un ichor cancé-
reux. L'effet que la chaleur animale &
le mouvement peuvent faire sur les sels
contenus dans les humeurs, se remar-
quent parfaitement dans ceux qui sont
morts de faim. Prenez la personne la
plus saine, & privez-la de tout ali-
ment liquide & solide. Ses sels acquer-
ront de plus en plus de l'acrimonie, &
l'irritation qu'ils causent produira à
la fin une fièvre & un délire, qui sera
bientôt suivi d'une putréfaction géné-
rale & de la mort. Pour mieux voir

les progrès de cette putréfaction des humeurs , choisissez une nourrice bien saine , & examinez son lait quelques heures après qu'elle a mangé , vous le trouverez blanc , fluide , doux & agréable au goût. Privez-la de manger pendant seize ou dix-huit heures , il deviendra épais , jaune , salé & désagréable. Poussiez plus loin cette abstinence , il deviendra d'un jaune plus foncé , nauséabond & puant : ces effets seront bien plus prompts , si elle est attaquée de la fièvre ; au lieu du sang que vous croyez trouver dans ses mamelles , vous n'en tirerez qu'une espèce de matière sanguinolente. Si cela arrive à l'humeur la plus douce & la plus acrescente du corps , que fera-ce de la bile & de la lymphe !

Lorsque la chaleur & le frottement du sang sont considérables , sa putréfaction fait des progrès surprenans. Boerhaave (13) ayant enfermé un chien dans l'étuve d'une sucrerie , la masse des humeurs se corrompit au bout de quelques minutes , à un point , qu'on ne pouvoit en supporter l'odeur ; leur

(13) *Vide Boerhavi Chem. cap. de igne , experiment. 20 , coroll. 1.*

dissolution fut si grande, que sa salive étoit sanglante & si infecte, que celui qui faisoit cette expérience, tomba en défaillance, quoiqu'il fût extrêmement robuste.

Les humeurs animales sont naturellement disposées à se dissoudre & à se corrompre, à moins qu'on ne les renouvelle tous les jours par des alimens acescens. Celui qui ne se nourriroit que de poisson, de viande, d'épiceries, & d'eau, seroit dans peu attaqué de fièvre putride. Le pain est le soutien de la vie, non-seulement comme aliment, mais encore parce qu'il corrige par sa qualité acescente, les sucs rances des viandes animales, & les empêche de se corrompre. Les prisonniers, que nous avons faits sur les François & les Espagnols, s'étant gorgés de viande, périrent la plupart par des fièvres; ils en étoient si avides, qu'ils mouroient, pour ainsi dire, le morceau à la bouche.

Après avoir vû la maniere dont s'engendre l'acrimonie alkaline du sang, j'ajouterai seulement qu'il semble résulter de ce qui a été dit, que les sels animaux deviennent dans quelques cas alkalis, volatils & corrosifs, & détruisent, du vivant même de l'animal,

les globules sanguins , aussi-bien que les vaisseaux capillaires. Lorsque les huiles animales se trouvent considérablement exaltées & rances , elles s'unissent avec ces sels , & forment un savon très-destructif , qui approche beaucoup de la bile corrompue , & qui détruit & dissout tous les principes vitaux.

Puis donc que d'un côté l'acrimonie du sang peut être compliquée avec la trop forte tension des fibres , & avec une viscosité inflammatoire , il peut arriver de l'autre qu'elle soit accompagnée de la dissolution du sang , aussi-bien que de la foiblesse & du relâchement des fibres.

Substituons la contagion à l'acrimonie (car elle agit de la même manière , & devient telle par accident) & nous aurons des exemples de ces cas dans la petite vérole. Cette maladie est quelquefois accompagnée de la viscosité du sang , d'une fièvre très-inflammatoire , de douleurs violentes & aiguës , de la péripneumonie , de la phrénésie , & d'autres accidens semblables. Quelquefois aussi le sang est dissous & appauvri , le pouls lent & concentré , ou foible & fréquent ; il survient des symptômes nerveux , les urines sont crues

& ténues, les hémorrhagies abondantes, il n'y a point de douleur, ou fort peu, point d'enflure ni aucun autre symptôme semblable. Dans le premier cas, la fièvre est violente & consume le malade; & dans le second, elle n'est pas assez forte pour hâter l'éruption des pustules, & pour les murir, de sorte qu'elles ne peuvent s'élever, & ne contiennent qu'une matiere crue & indigeste; de-là vient qu'à la fin la masse entiere du sang se convertit en un ichor putride & corrosif, ou en une sanie gangréneuse.

Examinons cette matiere sous une autre face. J'ai vû plusieurs personnes dont le sang étoit âcre & dissous, attaquées de fièvres pneumoniques, ou pleuro-péripneumoniques, accompagnées d'une inflammation considérable. Cela arrive souvent à ceux qui sont attaqués du scorbut sur mer.

Plusieurs personnes furent saisies en 1740 & 1745, d'un frisson auquel succéderent des chaleurs violentes, la fièvre & la difficulté de respirer, une toux opiniâtre, des douleurs poignantes dans la poitrine, dans le dos, dans les côtés, & quelquefois même dans la tête & dans les tempes. Leur pouls

étoit le plus souvent fréquent, dur, & comme concentré; leur haleine très-chaude & malfaisante, leurs crachats quelquefois clairs & cruds, & quelquefois jaunes comme du saffran; mais le plus souvent elles crachoient une matiere ténue, glaireuse, fanguinolente, assez souvent très-fétide, & quelquefois d'une âcreté si grande, qu'elle produisoit l'enrouement, excitoit de la douleur dans la gorge & dans la trachée-artère, & y caufoit quelquefois des excoriations. Leur sang étoit, ou d'un noir livide, & couvert d'une pellicule verdâtre, ou de couleur de plomb, ou tout-à-fait vermeil, surtout à la premiere saignée; mais d'une consistance molle après qu'il étoit refroidi, au grand étonnement du chirurgien & de l'apothicaire, qui croyoient trouver le sang tout autre, vû les symptômes dont la maladie étoit accompagnée. Néanmoins dans la plûpart de ces fièvres, le sang étoit couvert d'une coënnne très-épaisse, non pas de couleur jaunâtre, comme elle a coutume de l'être dans les pleurésies & les pleuro-péritneumonies ordinaires, mais d'une couleur approchante de celle de la cornaline, ou un peu plus pâle que celle

de la gelée de groseilles. J'ai toujours observé que cette couleur de la coëgne étoit d'un très-mauvais augure, c'est sans doute parce qu'elle marque une grande viscosité, & une grande quantité de sels âcres dans le sang, qui atténuent ses globules, le dissolvent & le corrompent; car cette couleur paroît venir de la dissolution des globules, lesquels se trouvent enveloppés dans la gelée inflammatoire. Si l'on mêle une portion de sel alcali avec le sang d'une personne attaquée d'une pleurésie violente, tandis qu'il sort de la veine, la surface du coagulum ne différera en rien de celle du sang dont je viens de parler. On remarquera de plus que la sérosité de cette espèce de sang est souvent presque aussi rouge que le vin de Bourgogne, & cela arrive quelquefois à celle des autres espèces de sang; mais elle est pour l'ordinaire d'une couleur jaune sale. L'urine étoit communément fort haute en couleur, & quelquefois noire, avec une espèce de sédiment de couleur de plomb, & presque toujours en petite quantité; il survenoit souvent des sueurs légères, variables & partielles, su-tout au visage & à la tête, mais qui devenoient

extrêmement abondantes & colliquatives, lorsque les malades étoient sur le point de mourir ; il survenoit souvent vers l'état de la maladie des taches livides ou noires, qui ne manquoient presque jamais d'être suivies de la mort, les noires & les brunes n'étoient pas d'un meilleur présage. La fièvre se terminoit quelquefois par une démangeaison universelle par tout le corps, & quelquefois par l'éruption d'un grand nombre de pustules ulcérées sur le col, les bras & les épaules, mais sur-tout sur le nez & les lèvres.

Je parlerai ci-dessous plus au long de cette espèce de fièvre péripleuristique & de la manière de la traiter ; je me contenterai d'observer pour le présent, que dans le temps que cette péripleuristique maligne, (si je puis l'appeler de ce nom,) régnoit à Plymouth & dans le voisinage, il régnoit par-tout le pays des pleurésies, des péripleuristiques, & des pleuro-péripleuristiques épidémiques & inflammatoires, causées par les vents froids & secs du nord & de l'est qui avoient régné pendant long-temps. Le sang des personnes qui en étoient attaquées, étoit

extrêmement dense & épais, & pour l'ordinaire couvert d'une coënnne blanche ou jaunâtre très-épaisse, & le malade supportoit aisément une saignée de quarante onces de sang, & même au-delà, sans en être incommodé. Le sang de ceux qui avoient des fièvres pneumoniques malignes, étoit tel que je l'ai décrit ci-dessus, & lorsqu'il étoit très-coënnneux, la coënnne étoit comme je l'ai dit. Les malades se trouvoient considérablement abattus dès la première ou seconde saignée, ce qui me surprenoit d'autant plus, que la dureté du pouls, l'oppression de poitrine, la douleur aiguë du côté, & la violence de la toux sembloient l'exiger. Il est bon de sçavoir encore, que quoique ces derniers rendissent par la bouche une grande quantité de matiere crue & tenue, ou le plus souvent putride & sanguinolente, ils ne s'en trouvoient pas plus foulagés, au lieu que cette expectoration faisoit tout le bien possible aux premiers.

Je ne dois pas laisser ignorer au lecteur qu'outre ces deux maladies, il régnoit encore dans cette ville & aux environs, sur-tout parmi les marins & les prisonniers, & ceux qui les fré-

quentoient , une fièvre pétéchiale , putride & contagieuse , & que c'étoit principalement sur ces personnes , que la fièvre pulmonique maligne exerçoit sa fureur ; en sorte que cela sembloit être une complication de la péripneumonie inflammatoire ordinaire , avec la fièvre pétéchiale contagieuse ; la contagion agissant sur le sang à la maniere des fels acrimonieux , & détruisant son tissu. Il est certain que ces sortes de péripneumonies sont souvent causées par l'acrimonie des humeurs de ceux qu'elles affectent.

Ce sont-là les fièvres dans lesquelles la viscosité inflammatoire est compliquée avec beaucoup d'acrimonie , ou mêlée avec une espèce de virus vénimeux & dissolvant. Il y en a d'autres dans lesquelles l'acrimonie des humeurs est accompagnée du relâchement des vaisseaux & des globules sanguins ; ce qui est ordinaire dans les fièvres pétéchiales , sur-tout dans celles qui sont accompagnées d'hémorrhagie.

Je ne crois point qu'il y ait jamais eu de fièvres plus violentes , que celle dont je viens de donner l'histoire. Le lecteur me sçaura d'autant plus gré de l'avoir rapportée , qu'elle renferme la

méthode que j'ai employé pour la guérir; méthode qui a lieu non-seulement dans ce cas, mais aussi dans plusieurs autres de même nature, & que je crois préférable à tout autre, quelque éloignée qu'elle paroisse de la pratique ordinaire.

Un fameux chirurgien d'une ville voisine, d'un tempérament foible, mais extrêmement actif, & qui étoit fort sujet à la fièvre & aux rhumatismes scorbutiques, pour peu qu'il s'exposât au froid, fut attaqué dans le mois d'Octobre de l'année 1741, d'une espèce de fièvre lente, accompagnée de légers frissons, de fréquens accès de chaleur, d'un pouls foible & fréquent, de foiblesse, de dégoût, d'une oppression de poitrine, & d'une difficulté de respirer. Il négligea d'abord cet accident, & continua ses exercices ordinaires, montant à cheval, & se fatiguant pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent l'accès. Je le rencontrai dans la maison d'un de mes malades, & l'ayant trouvé dans l'état que je viens de dire, & avec une haleine extrêmement puante, je lui conseillai de prendre des précautions, & de se mettre en régime. S'étant trouvé deux jours après chez un gen-

l'homme du voisinage, il fut tout d'un coup faisi d'une syncope si violente, qu'il tomba de son siège. Ceux qui le releverent apperçurent sur ses bras & sur son cou plusieurs taches livides & violettes. Quoique sa maison ne fût qu'à deux ou trois milles de-là, on eut toutes les peines du monde à l'y ramener, à cause des foiblesses dans lesquelles il tomboit à tout moment. Sa maladie augmenta à vûe d'œil, il tomba dans une langueur universelle, accompagnée de douleurs, d'une oppression des viscères, & de fréquens soupirs; son haleine étoit extrêmement puante, ses gencives rendoient une matiere sanguinolente fétide, & tout son corps étoit couvert de taches livides, noires & violettes.

On lui tira près de 12 onces de sang, sans lui procurer aucun soulagement, puisque les symptômes augmentèrent au lieu de diminuer. Il fut de plus surpris d'un saignement de nez si violent, qu'on jugea à propos de lui tirer encore dix onces de sang, douzé heures après la première. Cette seconde saignée ne le soulagea point; au contraire la foiblesse augmenta; les anxiétés, les agitations, & l'oppression continuerent,

sans pouvoir absolument reposer. Il continua à saigner du nez & des gencives; & pour surcroît de malheur, il rendit aussi du sang par la gorge. Il est vrai que le saignement du nez diminua quelque peu; mais celui des gencives augmenta, il rendit du sang par la caroncule d'un de ses yeux; sa langue & l'intérieur de sa bouche se couvrirent de plusieurs pustules livides, d'où sortoit une grande quantité de matiere tenue & sangui-nolente.

A peine l'hémorrhagie commençoit-elle à diminuer, qu'il survint une dysfenterie accompagnée de douleurs, de tranchées & de syncopes violentes; la fièvre & les inquiétudes augmentèrent, son pouls devint intermittent à chaque sixieme ou huitieme battement, après quoi il reprenoit sa vîtesse ordinaire; les tremblemens & les soubresauts des tendons, ne discontinuerent jamais. L'hémorrhagie continua; lorsqu'elle cessoit dans un endroit, elle recommençoit dans un autre; de sorte que son urine devint sanglante & presque noire. On me fit appeller aussi-tôt après la seconde saignée. Je le trouvai dans l'état que je viens de dire, extrêmement inquiet, mais sans délire, quoiqu'il n'eût

point dormi depuis plusieurs jours. Il avoit la langue très-noire & l'haleine si puante, qu'on ne pouvoit en supporter l'odeur, même dans l'éloignement; ses excréments étoient si fétides, que les gardes ne pouvoient les enlever sans vomir & sans s'évanouir.

M'étant fait montrer son sang dès mon arrivée, je n'y apperçus aucune séparation des parties, pas même dans le premier, quoiqu'il eut reposé plusieurs heures; je le trouvai à demi figé, & d'une couleur bleue livide sur sa surface; il se séparoit pour peu qu'on le touchât; il ressembloit à une sanie purulente, & déposoit une espèce de poudre de couleur de suie. L'hémorrhagie, sur-tout celle de la langue, des lèvres & des gencives continuoît toujours, il rendoit par le nez une sanie tenue & sanguinolente, & il étoit réduit à une foiblesse extrême, sans que les tremblemens, les soubresauts des tendons, & les syncopes diminuassent.

Que devois-je faire dans cette occasion? Devois-je lui donner des alexipharmques, des cordiaux volatils, & lui appliquer des vésicatoires, comme sembloient l'indiquer son ex-

trême foiblesse, les défaillances, la pesanteur des hypochondres, les tremblemens, &c. ? Mais ces remèdes n'eussent-ils pas été mortels ? Ne l'auroient-ils pas conduit au tombeau, en augmentant l'acrimonie & la fièvre, en détruisant la contexture du sang, qui étoit presque entièrement dissout & réduit en une espèce de sanie putride, & lui auroient été funestes.

J'en portai ce jugement, & comme j'avois déjà éprouvé les bons effets du quinquina (14) pour prévenir & arrêter les progrès de la gangrène, je le lui donnai souvent à petites doses avec l'élixir de vitriol, après l'avoir fait précéder d'une petite quantité de rhubarbe. Je lui ordonnai aussi la teinture de roses avec l'eau de canelle, que je rendis la plus acide que je pus, de même qu'une décoction d'écorce d'orange de Séville, de roses rouges, de canelle & d'un peu de terre du Japon, parfaitement aigrelette. Je lui permis l'usage du vin clair et & du vin d'O-

(14) Je l'avois employé avec succès dans la fièvre pétéchiale maligne, qui régna en 1735.

Vide obs. de aëre & morb. epidem. mense Majo.

porto , mêlé avec environ la moitié d'eau ; & comme il se trouvoit bien du quinquina , j'en augmentai la dose , & le lui donnai avec quelque peu de confection de Fracastor sans miel , pour arrêter la dyssenterie , y joignant de temps en temps une petite dose de rhubarbe , pour évacuer les matieres sanguinolentes , bilieuses ou purulentes qui pouvoient se trouver dans les intestins. Je lui ordonnai pour nourriture du ris , de la panade , de la gelée de corne de cerf , des rôties avec du vin clair et ou du vin d'O-porto , & voulus qu'on lui appliquât sur le bas ventre , des herbes aromatiques & astringentes , cuites dans du vin.

Ce régime lui rendit la santé ; mais il demeura long-temps extrêmement foible ; & lors même qu'il fut en état de sortir , il saignoit du nez & des gencives , pour peu qu'il les touchât , & son haleine conserva sa puanteur. Ces accidens s'évanouirent par l'usage du quinquina , de l'élixir de vitriol , &c. mais ses jambes resterent long-temps enflées , & ses chairs si tendres & si sensibles , qu'on ne pouvoit presque pas les toucher. Les purgatifs composés avec la rhubarbe , les chalybés stomachiques ,

SUR LES FIEVRES, &c. 83
l'élixir de vitriol, les eaux de Pyrmont
avec des diuretiques convenables, join-
tes à un exercice modéré, dissipèrent
ces symptômes, & le rétablirent parfai-
tement au bout de deux ou trois mois.

Je traitai plusieurs de ces fièvres pé-
téchiales, compliquées avec des hé-
morrhagies dans l'été & l'automne de
1745. Une femme entr'autres d'An-
thony, près de Plymouth, fut attaquée
d'une pareille Fièvre, avec des symp-
tômes approchans de ceux dont j'ai
parlé, quoique moins violens. Elle eut
d'abord un saignement de nez considé-
rable, & ensuite une perte de sang
très-abondante, quoiqu'elle ne fut pas
encore au temps de ses règles, elle sai-
gnoit aussi des gencives, & elle fut à
la fin attaquée d'un flux de ventre san-
guinolent. Elle tomba dans une phré-
nésie violente, avant que de saigner
du nez, & tout son corps se couvrit
de taches pourprées & noires, dont
quelques-unes étoient de la grandeur
d'un denier. Je la traitai comme ci-
dessus, & elle guérit parfaitement,
excepté que ses jambes restèrent en-
flées, & qu'elle conserva pendant long-
tems une très-grande foiblesse. On l'a-
voit saignée deux fois avant mon arri-

vée. Je ne vis point le premier sang, mais M. Freke, son chirurgien, me dit qu'il étoit extrêmement riche & vermeil, mais très-fluide & peu chargé de sérosité. Je vis le second, il étoit d'un noir foncé & couvert d'une pelli-cule mince, grisâtre. Son urine, pendant tout le temps que dura la fièvre, ressembloit au vin blanc, ou au cidre qu'on a laissé long-temps exposé à l'air, & devenoit noire; mais elle déposa à la fin une espèce de sédiment farineux, & noir.

La fièvre, qui accompagne les gangrenes, est pour l'ordinaire de cette espèce, elle dissout & corrompt la masse du sang. La sanie de la partie gangrénée, passant dans le sang, dispose les humeurs à la gangrène, & dissout les globules rouges, d'où résultent des taches, des hémorrhagies, des délires, &c. Celse (15) observe très-bien que la gangrène est accompagnée d'une fièvre aiguë, du délire, d'une soif excessive & de la puanteur de l'haleine, tous signes qui annoncent la corruption & l'acrimonie du sang. En voici un exemple qui n'est pas des plus communs.

(15) *Lib. 5, cap. 26.*

Mademoiselle Elizabeth S*** native de Saint-Germain dans la Province de Cornouailles, âgée d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament foible, d'une mauvaise habitude de corps; & qui n'avoit jamais été réglée, fut saisie à la fin du mois de Mai de l'année 1742, d'une douleur dans le pied droit près des orteils, accompagnée d'un engourdissement total dans la jambe. Comme la douleur augmentoit, elle envoya querir M. Dyer, chirurgien de *Looe*, lequel lui frotta la partie affligée avec de l'esprit de vin camphré, & lui donna quelques remèdes nervins & cardiaques. Ces remèdes n'ayant produit aucun effet, il fomenta de nouveau la partie avec une décoction aromatique, & y appliqua des cataplasmes composés avec des esprits, de la thériaque, &c. la partie perdit aussi-tôt sa couleur, & devint froide & insensible. J'y fis faire des scarifications profondes, mais il n'en sortit que quelques gouttes de sang tout-à-fait noir, dont le volume n'excédoit pas la grosseur d'un poids. Les peaux & les chairs étoient les mêmes que si la jambe eût été amputée depuis plusieurs jours, quoique la maladie ne

fut qu'à son quatrième. Il ne s'éleva aucune vessie sur la jambe, & quoiqu'on fit ensuite d'autres scarifications, elles ne rendirent aucune odeur, ni matière ou sanie. Je lui ordonnai sur le champ le quinquina avec l'élixir de vitriol & la confection Raleigh, & un julep acidulé chaud, qu'elle but avec beaucoup d'avidité. Elle fut attaquée dès l'après midi d'une douleur violente dans la cuisse & dans l'aîne droite; la fièvre survint, elle eut des tranchées violentes & un flux de sang qui l'abattit considérablement, & la jeta dans des syncopes fréquentes.

Elle tomba dans le délire la nuit suivante, sa langue devint tout-à-fait noire, elle perdit la parole, son pouls étoit entièrement agité, mais foible & ondoyant, avec des tremblemens & des soubresauts continuels des tendons. M'étant apperçu que le quinquina ne restoit point dans son estomac, je le lui donnai en teinture avec la décoction de Fracastor, l'élixir de vitriol, &c. ce qui réussit au mieux.

Elle resta trois ou quatre jours dans cet état, attendant la mort d'un moment à l'autre. Cependant la gangrène ne fit aucun progrès, & ne passa jamais le

genou, quoique la malade sentit dans la cuisse une douleur violente, laquelle paroissoit s'être fixée dans le périoste. A la fin il parut une ligne noire & livide tout au autour de la partie, immédiatement au-dessous du genou, qui marquoit l'endroit où devoit se faire la séparation. Le chirurgien employa tous les moyens possibles pour l'accélérer, la malade, non plus que ses parens, n'ayant jamais voulu permettre qu'il en vint à l'amputation. La mortification augmenta jusqu'au vingt-quatrième Juillet; & le Chirurgien, ayant remarqué que la séparation étoit complète, amputa la jambe dans l'articulation même, sans attendre le consentement de la malade qui ne le sentit point, & qui ne s'en apperçut presque qu'après l'opération. Elle ne fut pas plutôt faite, que la malade commença à se mieux porter, & elle recouvra en peu de temps la santé, à l'aide du régime & des remèdes que je lui prescrivis.



CHAPITRE VI.

De la différence qu'il y a entre la fièvre lente nerveuse , & la fièvre maligne putride.

JE trouve à propos , avant que de finir cet Essai sur les fièvres , d'apprendre au Lecteur , en quoi la fièvre maligne putride , diffère de la Fièvre lente nerveuse , car elles se ressembtent à quelques égards , quoiqu'elles soient absolument différentes , & les erreurs que l'on commet dans la pratique , ne viennent que de ce qu'on ne sçait pas les distinguer. Je trouve d'autant plus à propos de marquer cette différence , que je ne m'y suis point suffisamment arrêté dans ma dissertation sur les fièvres lentes & nerveuses , & que je ne connois aucun auteur qui en ait parlé , à la réserve du docteur Langrish , dans sa théorie & pratique moderne.

Il paroît évidemment par ce que j'ai dit ci-dessus , que les fièvres putrides malignes & les fièvres pétéchiales affectent particulièrement le sang , au

lieu que les Fièvres lentes nerveuses n'affectent que les fucs nerveux & lymphatiques. Les premières sont accompagnées de la corruption des humeurs, & de la dissolution du sang ; au lieu que les secondes durent souvent un tems considérable , sans causer la moindre putréfaction.

Ces deux différentes espèces de Fièvres peuvent être occasionnées par deux sortes des régimes , ainsi que l'expérience le prouve. Les alimens & les remèdes chauds , âcres , salins & volatils , un air chaud , &c. causent des fièvres putrides malignes ; au contraire les substances froides , aqueuses , gluantes , mucilagineuses , comme les concombres , les melons , les fruits verts , les liqueurs insipides , un air froid & épais , en occasionnent de lentes & de nerveuses.

En supposant que les unes & les autres naissent de la contagion , (ce qui est ordinaire dans les fièvres pestilentielles & pétéchiiales , & quelquefois dans les fièvres lentes nerveuses) je comparerois volontiers l'action des écoulemens morbifiques dans le premier cas , à celle du venin de la vipere , qui affecte & détruit immédiatement la

contexture des globules sanguins , & les corrompt en peu de temps ; & dans le second , au virus d'un chien enragé , lequel agit très-lentement , & paroît affecter la lymphe & le suc nerveux , & ne donne aucun signe de corruption que lorsque la rage est tout à fait déclarée.

Ces fièvres ayant donc une origine différente , elles se manifestent par différens symptômes , & demandent un traitement différent. Je suis cependant persuadé qu'elles vont souvent ensemble ; je veux dire , que l'acrimonie du sang est souvent compliquée avec le relâchement des vaisseaux , & n'agit pas avec autant de violence , que si les facultés motrices & les vaisseaux avoient plus de force & d'élasticité , & étoient plus susceptibles des impressions des sels âcres & morbifiques ; ce qui fait qu'elle agit avec plus de lenteur , quoique ses effets soient également funestes. Je ne doute point que dans le cas où la contagion est la cause prochaine de la maladie , l'état des fibres & des facultés naturelles n'influe considérablement sur la fièvre. On comprendra parfaitement la nature & la différence de ces fièvres à l'aide de la description que j'en vais donner.

CHAPITRE VII.

De la Fièvre lente nerveuse.

JE commence par la description de la fièvre lente nerveuse , telle que je l'ai tirée d'après un grand nombre de sujets qui en ont été les victimes.

Cette fièvre se manifeste d'abord par une espece d'indifférence pour toutes choses , par de légers frissons , par des feux passagers qui viennent au visage, & par une lassitude universelle, pareille à celle que l'on sent après un violent exercice. Ces symptômes sont toujours accompagnés d'une espece d'affoupissement & d'abattement d'esprit , d'une douleur & pesanteur de tête, & du vertige. Le dégoût vient ensuite sans aucune altération considérable , mais avec de fréquens efforts pour vomir , lesquels ne produisent d'autres effets que l'évacuation de quelque peu de phlegme insipide.

Le malade jouit à la vérité de temps à autre de quelques heures de repos; mais les symptômes reviennent avec plus de violence, sur-tout à l'approche

de la nuit : la pesanteur de tête , le vertige & la chaleur augmentent , le pouls devient plus fréquent , mais plus foible , & la respiration plus embarrassée. On sent dans la partie postérieure de la tête un engourdissement excessif , une froideur & une douleur sourde , & quelquefois une douleur violente sur son sommet , laquelle s'étend tout le long de la future coronale. Ces deux symptômes vont communément avec les fièvres lentes nerveuses , & sont presque toujours suivis du délire.

Le malade demeure souvent 5 ou 6 jours dans cet état ; il est extrêmement pâle & défait , & quoique sa maladie ne paroisse pas fort considérable , il est fort éloigné de se bien porter. L'inquiétude & l'agitation où il est l'empêchent de dormir , quelque envie qu'il en ait , & dans le temps qu'il paroît dormir le plus profondément , il se plaint de ne pouvoir fermer l'œil.

Le pouls , durant tout ce temps-là est fréquent , foible & inégal , quelquefois ondoyant , quelquefois profond pendant quelques minutes , & même intermittent & accompagné d'une rougeur soudaine au visage , un moment

après extrêmement agité ou calme & égal, & ainsi alternativement. Les chaleurs & les frissons sont irréguliers & incertains, la chaleur & la rougeur s'emparent quelquefois subitement du visage, tandis que le Malade a le nez & les oreilles froides, & le front couvert d'une sueur froide. Il lui arrive même assez souvent d'avoir le visage en feu, & les extrémités du corps froides, comme un marbre.

L'urine est communément pâle, & souvent limpide, fréquemment de la couleur du petit lait, ou semblable à de la petite biere éventée; elle n'a pour l'ordinaire aucun sédiment; ou si l'on y en trouve, il ressemble à du son éparpillé. La langue, au commencement de la maladie, n'est ni sèche ni livide; mais elle est quelquefois couverte d'une mucosité ténue & blanchâtre. Il est vrai cependant qu'à mesure que la maladie avance, elle devient sèche, enflammée & pleine de crevasses, ou de la couleur de l'écorce de grenade: cela arrive surtout dans le dernier période de la maladie. Malgré cette sécheresse de la bouche & de la langue, le malade n'est presque point altéré; mais il a quelquefois la langue brûlante.

Le vertige, la douleur ou la pesanteur de tête augmentent vers le septième ou le huitième jour; elles sont accompagnées d'un tintement d'oreilles continuel qui incommode beaucoup le malade, & le jette souvent dans le délire. L'oppression, la langueur & l'anxiété augmentent aussi, de manière que le malade tombe en foiblesse, pour peu qu'il tente de se lever. Une sueur froide se répand aussi-tôt sur son front & sur le dos de ses mains (quoiqu'il ait les joues & la paume des mains brûlantes) & disparoît avec la même promptitude qu'elle est venue. Si l'urine devient avec cela pâle & plus limpide, on doit s'attendre à un délire, à un tremblement & soubresaut universel des tendons. Le délire n'est presque jamais violent, & ne consiste à proprement parler, que dans une confusion de pensées & d'action, le malade balbutiant, & marmottant continuellement entre ses dents: il s'éveille quelquefois agité & troublé, & ne tarde pas cependant à revenir à lui; mais bien-tôt il recommence à marmotter & à s'assoupir.

La langue devient souvent sèche, dans l'état de la maladie, sur-tout

dans le milieu; elle se revêt d'une bande jaunâtre de chaque côté, & est affectée d'un tremblement considérable lorsque le malade veut la sortir. C'est toujours un fort mauvais signe, lorsqu'elle s'humecte dans ce temps-là, & que la salive augmente. La difficulté d'avaler est aussi un dangereux symptôme, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée du hoquet.

Il survient souvent vers le neuvième, dixième, ou douzième jour, des sueurs copieuses sur tout le corps, lesquelles sont pour l'ordinaire froides & gluantes aux extrémités, & accompagnées de déjections extrêmement ténues; les unes & les autres sont en général colliquatives, & épuisent considérablement le malade. C'est cependant un fort bon signe, lorsque la peau se couvre d'une légère moiteur, & qu'il survient une diarrhée, puisqu'elles font cesser le délire & l'assoupissement.

La nature s'épuise insensiblement, les extrémités deviennent froides, & les ongles pâles & livides, le pouls paroît plutôt trembler & ondoyer que battre; ses battemens sont si foibles & si prompts, qu'on a de la peine à les distinguer: il est quelquefois profond

& quelquefois intermittent. Le malade tombe dans un assoupissement & dans une insensibilité si profonde , que le bruit le plus violent & la lumière la plus forte ne font aucune impression sur ses sens , quoiqu'il fût au commencement fort sensible à l'un & à l'autre. Le délire dégénere en un coma profond , qui est bien-tôt suivi de la mort. Les déjections , les urines & les larmes s'écoulent , sans qu'il en ait aucun sentiment , & annoncent une dissolution prochaine , de même que le tremblement & le tiraillement des nerfs & des tendons présagent une convulsion générale qui tranche tout d'un coup le fil de ses jours. Ainsi meurent les malades après avoir languï quatorze, dix-huit ou vingt jours , & quelquefois plus.

Tous les sujets perdent l'ouïe & le sentiment vers la fin de la maladie , (cette surdité est cependant plus forte dans les uns que dans les autres) quoiqu'ils fussent au commencement susceptibles du moindre bruit ou de la plus légère lumière. La plûpart s'abandonnent à des frayeurs immodérées , & désespèrent de leur vie , lors même qu'ils paroissent n'avoir rien à craindre.

Il s'en trouve qui se privent du sommeil, par la crainte qu'ils ont de mourir, ou pour se mettre à couvert des inquiétudes & des agitations qui l'accompagnent, & dont ils conservent le souvenir à leur réveil. C'est pour l'ordinaire un bon signe, lorsque la surdité aboutit à un abcès dans l'oreille, de même que c'en est un aussi, lorsque quelque parotide vient à suppuration, ou qu'il s'élève de grosses pustules autour du nez & de la bouche.

Telle est la description de la fièvre lente nerveuse dans ses circonstances les plus aggravantes. J'ai décrit ses symptômes dans l'ordre qu'ils se présentent, & je crois que c'est ainsi qu'on doit toujours en agir, lorsqu'on entreprend de décrire une maladie. Cette fièvre attaque communément les personnes, dont les nerfs sont affoiblis, l'habitude lâche & le sang tenu & appauvri. Elle est aussi causée par des évacuations excessives, par la tristesse, par des veilles & des études immodérées, par la violence des exercices, par la mauvaise qualité des alimens, des boisons & de l'air, par des salivations trop copieuses, par l'usage trop fréquent des purgatifs, & par l'usage immodéré des

femmes. Elle paroît donc avoir son principe dans le trop grand relâchement des solides, dans l'appauvrissement du sang, aussi-bien que dans la viscosité des suc lymphatiques & nourriciers, puisqu'on la guérit avec des alimens & des remèdes atténuans, irritans, fortifiens & cardiaques. Hippocrate observe que l'on connoît la nature d'une maladie par le succès de la méthode qu'on a employée pour la guérir.

Voyons maintenant celle qui convient à cette espèce de fièvre.

C'est une autre maxime d'Hippocrate, que quiconque connoît la nature d'une maladie, connoît aussi la méthode de la guérir (1). Il est au moins du devoir d'un médecin d'étudier avec soin le tempérament de son malade, aussi bien que la nature de son mal, avant que de lui prescrire aucun remède; car, comme Celse le dit fort bien, *Æstimatio causæ sæpe morbum solvit* (2). Cela est sur-tout nécessaire dans les fièvres, dans lesquelles le temps est court, & l'expérience dangereuse. Lorsque la maladie n'est pas violente, il vaut

(1) *Lib. de Art. sub finem.*

(2) *Celsi Præfat. sub finem.*

mieux user de délai, & observer les mouvemens de la nature, que de précipiter la cure. Mais il est rare qu'on appelle le médecin au commencement des fièvres lentes, & souvent lorsqu'on recourt à son ministère, il n'est plus temps d'y remédier.

Il paroît par l'histoire que je viens de donner de la fièvre lente nerveuse, que les évacuations abondantes, sur-tout la saignée, ne conviennent point aux personnes d'un tempérament lâche & foible, lesquelles y sont infiniment plus sujettes que les autres. J'ai vû un purgatif ordinaire, qui pour avoir été donné à contre-temps au commencement de cette fièvre, a été suivi d'une langueur surprenante, de syncopes, & de plusieurs autres fâcheux symptômes. Il convient cependant quelquefois, même dès le commencement de la maladie, de nettoier les premières voies, par un léger purgatif, tel que la rhubarbe, la manne, &c. mais il faut bien se garder d'employer les drastiques, le malade s'en trouveroit mal, & le médecin s'en repentiroit; j'observerai cependant que la nature s'accommode beaucoup mieux d'un léger vomitif, que des purgatifs ordinaires, &

il devient même nécessaire dans le cas où l'estomac est surchargé, & les nausées fréquentes, ce qui est assez ordinaire au premier accès de cette fièvre. Les lavemens composés avec du lait, du sucre & du sel, produisent un fort bon effet, étant réitérés tous les deux ou trois jours, lorsque la nature ne fait pas ses fonctions.

Ces fièvres demandent les cordiaux, les diaphorétiques, les tempérans, & des alimens nourrissans & délayans. Ces derniers tous seuls, lorsqu'on sçait en faire un bon usage, hâtent considérablement la cure, sur-tout lorsqu'on y joint à propos les vésicatoires, & qu'on a soin de tranquilliser le malade, tant à l'égard du corps que de l'esprit. Les opiats sont ordinairement nuisibles, pour grandes que soient les inquiétudes & l'insomnie. Les doux diaphorétiques, tels que la poudre de contrayerva composée avec un peu de safran, quelques petites doses de thériaque d'Andromaque, ou de l'élixir parégorique, valent infiniment mieux, vû qu'en provoquant la sueur, & facilitant la transpiration, ils calment l'agitation du sang & des esprits, & procurent le sommeil. Dans les cas où

les esprits sont considérablement abatus, on doit y ajouter du galbanum ou du silphium, avec un peu de camphre, & appliquer au plutôt les vésicatoires à la nuque, à l'occiput, ou derriere les oreilles. Il est à propos durant tout ce temps-là, que le malade boive d'une tisane agréable, ou de l'eau de gruau, à laquelle on peut ajouter un peu de vin léger. Dans ce cas, c'est un bien que le malade boive souvent; & quoiqu'il ne faille pas qu'il boive dans cette espèce de fièvre en si grande quantité que dans les fièvres ardentes, & dans les fièvres malignes putrides, il faut cependant qu'il boive assez pour délayer le sang, pour entretenir les sueurs, & pour tempérer l'acrimonie du sang. C'est pourquoi je serois d'avis qu'on lui donnât de l'eau de poulet, surtout vers le déclin de la maladie, aussi bien que de la gelée de corne de cerf, de la panade, en y ajoutant quelque peu de vin & du jus d'orange, ou de de limon.

Il est bon de remarquer que le malade n'est jamais plus à son aise, que lorsqu'il sue légèrement, parce que cette sueur apaise la violence de la chaleur, la fermentation des humeurs, &c.

Mais on doit bien se garder de la provoquer , & encore moins d'employer pour cet effet , des remèdes chauds & violens , comme peuvent être les fels alcalis volatils , les esprits , &c. surtout dans le commencement ou vers le milieu de la fièvre : car ils épuisent en peu de temps le fluide vital , abattent les esprits , causent des tremblemens & des soubresauts dans les tendons , & quelquefois des frissons , des sueurs froides & gluantes , des syncopes , ou une disposition comateuse. Il survient quelquefois des accès irréguliers & partiels de chaleur , accompagnés d'inquiétudes , d'anxiétés , du délire , de difficulté de respirer & d'oppression des hypochondres , ce qui fait croire aux médecins ignorans , que la maladie tient de la péripneumonie. Qu'on se garde bien d'employer la saignée dans ce cas , car le pouls , quoique fréquent , est extrêmement petit & inégal. Non-seulement la petitesse & l'ondoyement du pouls doivent détourner de la saignée , mais encore la pâleur , l'aquosité & la limpidité de l'urine qui l'accompagnent. Ces symptômes marquent que la pesanteur , les anxietés & l'oppression viennent du système nerveux , plu-

tôt que d'une obstruction ou d'une inflammation péripleurétique. Dans ce cas la respiration quoiqu'embarassée & laborieuse, n'est point chaude, & ressemble à celle des personnes qui soupirent, ou qui avalent quelque liqueur; outre que pour l'ordinaire il n'y a pas de toux; de sorte que ce symptôme vient de quelque degré de spasme dans les parties vitales, plutôt que de l'inflammation. C'est de quoi nous avons un exemple sensible dans les paroxysmes hystrériques. On doit donc employer les nervins & les cordiaux, & appliquer les vésicatoires sur les cuisses, les jambes ou les bras du malade, puisque les uns & les autres sont indiqués. Voici la potion & le bol dont je me fers pour l'ordinaire.

℞ De la poudrē de	℥ Pul. contrayerv.
contrayerva compo-	c. gr. xv. (3)
sée,	gr. xv. Croc. Anglic. gr. iij.
De safran d'Angle-	Confect. ralegh, ℥ j.
terre,	g. iij. Syr croci. q. s. m. f.
De confection ra-	bolus.
legh,	℥ j.
De syrop de safran,	q. s.
Mêlez le tout, faites un bol.	

(3) Lorsqu'il y a tremblement & soubrefauts des tendons, je substitue avec succès un demi scrupule de musc à la poudre de contrayerva composée.

℥ Du sel de corne	℥ Sal. C. C. 3 ℥.
de cerf, 3 ℥.	Suc. limon. 3 iij.
De suc de Limons,	Aq. al xit simpl. 3 j ℥
3 iij.	M. peractâ efferves-
De l'eau alexitaire	centiâ, adde sp. la-
simple, 3 j ℥.	vend. c. syr. cr. à 3 j ℥.
Mélez le tout, &	m. f. Haust.

après l'effervescence, ajoutez-y de l'esprit de lavande composé, du syrop de safran, à. 3 j. ℥.

Mélez le tout, faites une potion.

Je donne ces remèdes, ou tels autres approchans à mes malades toutes les 5, 6 ou 8 heures, avec un julep cordial tempéré. On peut aussi leur donner de temps en temps de l'esprit volatil aromatique ou fétide, dans du petit vin, ou dans du cidre, ou, ce qui vaut infiniment mieux pour quelques cas, dans de l'eau de moutarde. Ce remède, quoique simple, n'est pas à mépriser, sur-tout pour les pauvres. Ces substances aiguillonnent les vaisseaux, & leur rendent leur élasticité; elles atténuent & délayent les humeurs, & provoquent des sueurs qui appaisent l'éréthisme, pour user de l'expression des anciens. La potion saline, dont j'ai donné ci-dessus la formule, passe plus aisément par les pores de la peau, que lorsqu'on y emploie le sel d'absinthe,

car ce dernier provoque les urines. Puisque je garantis l'effet de cette potion dans les maladies qui tiennent de l'asthme, on ne sçauroit douter de son efficacité dans celle-ci. Je reviens à mon sujet.

La difficulté de respirer, l'anxiété & l'oppression dont je viens de parler, annoncent souvent l'éruption miliaire qui survient le septième, le neuvième ou l'onzième jour de la fièvre, & quelquefois plus tard; l'on a effectivement remarqué, que de grandes anxiétés & une grande oppression dans les hypochondres précèdent toujours l'éruption des pustules dans routes les différentes espèces de fièvres. Il est aisé de sentir que la saignée ne vaut rien dans cette occasion, puisqu'il est de la dernière importance de ne point retarder l'opération de la nature, qui excite souvent une crise favorable. On doit au contraire, la hâter le plus qu'il est possible, à l'aide des cordiaux & des délayans, auxquels il est bon quelquefois d'ajouter une petite dose de la thériaque d'Andromaque ou de l'élixir asthmatique, tant pour appaiser le mal-être dont les malades se plaignent, que pour hâter la transpiration ou une

sueur légère qui facilite & accélère l'éruption miliaire.

Quoique ces sueurs soient ordinairement avantageuses, elles cessent de l'être, lorsqu'elles deviennent trop abondantes, lors même que l'éruption est copieuse, & j'ai vû deux ou trois éruptions miliaries se succéder l'une à l'autre avec des sueurs fort abondantes, sans que les malades en aient reçu aucun soulagement; elles leur ont été au contraire fort nuisibles, puisqu'elles les ont jetté dans une très-grande foiblesse. Il est vrai que ces sortes de sueurs sont plus communément symptomatiques que critiques, & l'éruption souvent le symptôme d'un autre symptôme; car les glandes miliaries de la peau s'enflent considérablement, & forment une espèce d'éruption pforique dans les personnes qui se portent le mieux, lorsqu'elles viennent à suer copieusement.

Dans ces fortes de cas, je veux dire, lorsque les sueurs sont abondantes & colliquatives, il convient de faire boire au malade un peu de vin rouge, en le trempant s'il le faut; il modère la sueur, il fortifie le malade, & entretient l'éruption, au cas qu'elle ait commencé à

se faire. Celse veut que l'on donne du vin austère pur dans la maladie cardiaque. *Vinum austerum meracum in morbo cardiaco* (4) ; & je crois que cette maladie n'est autre chose qu'une espèce de fièvre nerveuse, accompagnée de sueurs colliquatives. Lorsque la fièvre est sur son déclin, & que les sueurs affoiblissent le malade par leur abondance, je lui donne quelques petites doses de la teinture de quinquina avec le safran & la serpentaire, que je décrirai ci-dessous, & je l'entre-mêle de temps en temps d'une dose de rhubarbe, pour évacuer les premières voies, ce qui rend les rémissions & les intermissions qui surviennent pour l'ordinaire vers le déclin des fièvres lentes nerveuses, plus distinctes & plus manifestes, & dispose le corps à l'opération du quinquina. Je le donne en général vers ce temps-là, dans une potion saline faite avec le sel d'absinthe & le suc de limon, ce qui le rend infiniment plus efficace. Je suis persuadé que cette méthode abrège ces fièvres, même celles qui sont accompagnées d'éruptions miliaires, lesquelles durent

(4) *Lib. III. cap. 19.*

souvent long-temps, & sont suivies de rechûtes dangereuses : j'ai vû plusieurs malades tomber dans cette fièvre, après des sueurs de cinq à six semaines, & après avoir eu trois ou quatre éruptions miliaires, je les ai vû, dis-je, nâger dans leur sueur, & pourrir leurs matelats.

Quoique la diarrhée ait souvent son utilité vers la fin de cette fièvre, lorsqu'elle est modérée, il s'en faut beaucoup que les déjections qui sont crues, ténues & colliquatives, soient salutaires, elles affoiblissent au contraire le malade à un point extraordinaire. C'est un fort mauvais signe, lorsqu'elles sont livides ou plombées, quelle que soit leur consistance.

Il n'y a point d'évacuation d'un plus favorable augure, qu'une salivation copieuse, sans aphthes. Lorsqu'elle survient avec une légère moiteur, je ne désespère jamais de mon malade, quelque foible & assoupi qu'il puisse être. L'insensibilité qu'on remarque dans quelques malades, est souvent une suite de leur surdité; mais on en voit aussi qui n'échappent à la mort que pour rester imbéciles.

Les malades, qui souffrent ces sortes

SUR LES FIEVRES, &c. 109
d'évacuations, ont besoin d'une nourriture fortifiante & délayante pour entretenir les esprits, réparer la dissipation des fucs nourriciers, & corriger celles qui restent. Lorsque les malades sont trop appesantis, elles deviennent aussi nécessaires que le meilleur remède, & par conséquent on ne peut mieux faire que de leur en prescrire l'usage.

Les crises sont extrêmement complètes dans cette fièvre, & elles ne cèdent le plus souvent qu'au temps. L'urine n'est jamais dans une parfaite coction, elle reste crue, pâle & tenue durant tout le cours de la maladie, souvent même elle est trop abondante. Quelquefois cependant après un accès violent, ou dans le fort de la sueur, elle est haute en couleur, mais sans sédiment, en petite quantité, & comme couverte de graisse.

Je suis fortement persuadé que la trop grande viscosité des fucs lymphatiques, & des humeurs les plus exaltées du corps humain, est une des causes conjointes des fièvres lentes nerveuses; & que comme la sérosité, lorsqu'elle est une fois coagulée par la chaleur fébrile, ne peut plus servir aux

usages de l'œconomie animale, & se convertit en une espèce de sanie putride & acrimonieuse ; de même la lymphe stagnante dégénère peu à peu en une sanie purulente qui a besoin d'être évacuée par les émonctoires ordinaires, ou par quelque couloir artificiel. Quoique les pores de la peau & les conduits salivaires passent en général pour les voies les plus commodes, il arrive souvent qu'elle s'écoule en partie par les selles & les urines. Au reste, quoique ces évacuations soient souvent très abondantes, l'expérience fait voir qu'on ne doit point se hâter de les arrêter, de peur que la matière morbifique ne se jette sur les parties vitales. La suppression trop subite des sueurs est ordinairement suivie de convulsions, d'inquiétudes, de l'oppression des hypochondres, de synco pes, &c. comme les nausées, les maux de cœur, les tranchées & le délire sont l'effet ordinaire des astringens administrés à contre-temps. On ne doit pas non plus se hâter de fermer les plaies des vésicatoires ; car plus elles suppurent, & mieux le malade s'en trouve ; c'est même un bon symptôme lorsqu'elles s'ulcèrent un peu ;

car bien que cette ulcération dénote une acrimonie dans les humeurs, c'est une preuve que la nature a assez de force pour s'en débarrasser. Supposez donc que les premiers vésicatoires commencent à se fermer, il faut en appliquer de seconds sur d'autres parties, car leur utilité est fondée sur l'irritation qu'ils causent, aussi-bien que sur l'écoulement qu'ils procurent. Les pustules, qui s'élèvent souvent dans l'état de cette fièvre, ou après, & qui s'ulcèrent, sont des espèces de vésicatoires naturels qui donnent passage à la sanie purulente & corrosive, & qui indiquent un moyen d'aider la nature.

En un mot, toutes les fois que ces évacuations sont excessives, on doit les modérer, mais non point les arrêter tout-à-fait, & par conséquent on doit interdire aux malades tout ce qui peut les supprimer, comme l'air froid, le linge froid, les boissons ou les alimens froids. D'un autre côté on doit bien se garder de provoquer la sueur à l'aide des cordiaux, des sels alcalis volatils, & de la chaleur de l'air, ce feroit-là le moyen d'épuiser le malade, & non de le soulager. Quant aux éruptions abondantes & répétées des pustules mi-

liaires blanches & rouges , elles montrent non-seulement le degré de la maladie , mais souvent encore la mauvaise manœuvre du médecin. Fait-on mieux de hâter l'éruption de la petite vérole , par la chaleur du régime ? Cependant ceux qui le font , vivent plus sûrement à la crise que les premiers. Je demande à tous ceux qui ont acquis quelque expérience dans la médecine , s'ils se sont jamais apperçus de l'utilité des sueurs excessives dans la petite vérole , ou dans la rougeole ? Quant à moi , je les ai toujours trouvées extrêmement préjudiciables.

Je ne me suis étendu sur cet article , que parce que je suis pleinement persuadé que la méthode ordinaire de traiter les fièvres miliaires avec des remèdes & des alimens chauds & sudorifiques , a mis un millier de personnes au tombeau. Je soutiens en un mot , que le médecin ne doit avoir d'autre but , soit dans les fièvres miliaires , soit dans les fièvres nerveuses sans éruption , que de seconder les opérations de la nature & de l'aider , mais d'une manière conforme aux loix générales de l'œconomie animale ; en hâtant par les secours de l'art les évacuations , lorsque la nature

SUR LES FIEVRES, &c. 113
n'est pas assez puissante pour les procurer, ou en les modérant, lorsqu'elles sont excessives; observant en même temps de ne jamais empêcher dans aucune maladie les crises, lesquelles, suivant l'observation & l'expérience, sont toujours régulières, constantes & salutaires; mais au contraire de les favoriser. La fièvre dont je traite me fournira un exemple de ce que j'avance. Lorsque la diarrhée est excessive, on peut la réprimer à l'aide d'un opiat cordial, tel que la thériaque d'Andromaque, ou autre semblable, laquelle en appaisant l'irritation, & excitant une évacuation cutanée, modere cet écoulement; car on a remarqué que les sueurs douces & qui sortent sans peine, sont toujours avantageuses. L'arrêter tout à coup avec des astringens violens, c'est s'opposer aux efforts de la nature, & empêcher les déjections & les sueurs qu'elle tâche de procurer. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond de la méthode de traiter les fièvres lentes nerveuses, peuvent consulter le *Traité de M. Richard Mannigham de Febriculâ*, &c.

CHAPITRE VIII.

Des fièvres putrides , malignes , pétéchiales.

JE vais maintenant examiner la nature des Fièvres putrides , malignes ou pestilentielles , après quoi je donnerai quelques avis sur la méthode de les guérir.

Les fièvres parfaitement putrides , malignes , & même pétéchiales , naissent souvent de l'acrimonie du sang , agité par la fièvre qui survient ; mais en général les fièvres pestilentielles & pétéchiales naissent de la contagion , & peuvent affecter les personnes de tout tempérament , ce qui produit une grande variété dans les symptômes. Car , comme la contagion agit à peu près de même que l'acrimonie , elle doit produire un tout autre effet , lorsqu'elle attaque un sujet d'une constitution forte & vigoureuse & un sang riche & gluant , que lorsqu'elle attaque celui qui est d'une constitution lâche & foible , dont le sang est tenu & appau-

SUR LES FIEVRES, &c. III
vri, & dont les globules sont désunis;
& un effet différent des deux premiers,
lorsque les humeurs ont beaucoup d'a-
crimonie.

On peut dire cependant en général,
que ces fièvres ont infiniment plus de
violence que les fièvres lentes nerveu-
ses; les frissons, au cas qu'il y en ait,
sont plus grands; les chaleurs plus for-
tes & plus durables, mais d'abord fu-
biles, passagères & rémittentes: le
pouls plus tendu ou plus dur, mais
pour l'ordinaire fréquent & petit, quel-
quefois lent & régulier en apparence
pour un temps, & ensuite ondoyant &
inégal. Le mal de tête, le vertige, les
nausées & le vomissement sont beau-
coup plus considérables, même dès le
commencement. On sent quelquefois
une douleur aiguë fixe dans une tempe,
ou dans les deux, sur un sourcil ou sur
tous les deux à la fois, souvent dans le
fond des orbites. Le malade a les yeux
gros, abattus, jaunâtres, & souvent
quelque peu enflammés, le visage de
couleur de sang, & plus pâle qu'à l'or-
dinaire. Les artères temporales battent
beaucoup, & les oreilles tintent d'une
manière incommode. A mesure que la
fièvre augmente, le battement des ar-

rières carotides augmente aussi , quoique le pouls soit petit , & même très-lent. Ce symptôme est un signe infailible de délire , & provient en général de quelque obstruction considérable dans le cerveau.

L'abattement des esprits , la foiblesse & les syncopes sont souvent extrêmes & subites , quoiqu'il n'y ait aucune évacuation excessive , dans le temps même que le pouls a de la force. La respiration est pour l'ordinaire laborieuse & entrecoupée par des soupirs , l'haleine brûlante & puante.

Presque toutes ces fièvres sont accompagnées d'une douleur dans le dos & dans les lombes ; le malade est dans un épuisement universel , & sent des douleurs insupportables dans tous ses membres. Il ressent souvent une chaleur violente , une douleur & une pesanteur dans le creux de l'estomac ; il vomit continuellement une bile porracée ou noire , & est extrêmement incommodé du hoquet ; la matière qu'il rend a souvent une odeur très-nauséabonde.

Sa langue est d'abord blanche , mais elle devient de jour en jour plus noire & plus sèche , quelquefois d'une cou-

leur livide , avec une espèce de vessie noire à la pointe ; quelquefois aussi elle est extrêmement noire , & cette noirceur continue souvent durant plusieurs jours , après même que la crise est faite. Lorsque la maladie est parvenue à son plus haut période , elle devient sèche , noire & inflexible , ou d'un rouge de grenade foncé , aussi le malade n'articule-t-il qu'avec beaucoup de peine.

La soif , dans le fort de la fièvre , est ordinairement fort grande , & quelquefois inextinguible ; cependant le malade ne prend plaisir à aucune boisson , & les trouve toutes amères & désagréables. On est surpris dans d'autres temps de ne le point trouver altéré , quoiqu'il ait la bouche & sa langue extrêmement sales & sèches ; c'est-là un symptôme très-dangereux qui se termine par la phrénésie ou le coma. Les dents & les lèvres , sur-tout lorsque la maladie est fixée , sont couvertes d'une matière noire & tenace.

Lorsque la fièvre commence , l'urine est souvent crue , pâle & vapide , elle devient plus foncée à mesure que le mal augmente , & ressemble souvent à une forte lessive , ou bien elle est jaune

& teinte de quelque peu de sang ; elle n'a ni sédiment ni nuage , & elle reste dans cet état durant plusieurs jours : elle noircit par degrés , devient de la couleur de la grosse biere , & répand une odeur extrêmement puante. J'ai souvent vû l'urine , dans les fièvres pé-téchiales , presque noire & extrêmement fétide ; celle , entr'autres de M. Shirley , chirurgien de vaisseau , étoit presque noire , avec un sédiment de couleur de suie. Il étoit couvert d'une infinité de taches noires & de marques semblables à des coups de fouet , il avoit un flux de sang & une phrénésie comateuse , aussi mourut-il vers le treizième jour.

Les déjections , sur - tout lorsque la fièvre approche de son état ou de son déclin , sont pour la plupart d'une odeur insupportable , vertes , livides ou noires , souvent sanguinolentes & accompagnées de tranchées. Celles qui sont jaunes ou brunes sont moins dangereuses mais elles le sont extrêmement lorsqu'elles sortent à l'insçu du malade , quelle que puisse être leur couleur. C'est encore un fort mauvais symptôme , lorsque le ventre reste dur , enflé & tendu , après des déjections copieuses ;

car cela provient de l'inflammation ou de la mortification des intestins. Une légère diarrhée est très-avantageuse, c'est un moyen dont la nature se sert pour évacuer la matiere morbifique.

Lorsque le corps se couvre de taches noires, livides, obscures ou verdâtres, on ne peut plus douter de la malignité de la maladie. Le danger diminue à proportion qu'elles font vermeilles; mais c'est un bon signe, lorsque les taches noires ou violettes prennent une couleur plus vive. Les larges taches noires ou livides sont presque toujours accompagnées d'hémorrhagies copieuses. Celles qui sont petites, foncées, & pareilles à des taches de rousseur, sont presque aussi dangereuses que les noires & les livides, quoiqu'elles ne soient accompagnées d'aucune hémorrhagie. Elles sont souvent compliquées avec des sueurs copieuses, froides & gluantes, qui les font quelquefois disparoître; mais le malade ne s'en trouve pas plus soulagé. L'éruption des pétéchies n'est point fixe, quelquefois elles paroissent le quatrième ou le cinquième jour, quelquefois elles ne se manifestent que l'onzième ou le douzième. Celles qui sont larges & livides, ou

d'un verd foncé & semblables à des coups de fouets , ne paroissent pour l'ordinaire , que lorsque le malade est sur le point de mourir. Les fièvres malignes sont souvent accompagnées d'une efflorescence , pareille à la rougeole , mais plus noire & plus livide ; & pour lors la peau , sur-tout aux environs de la poitrine , paroît marbrée. Ce symptôme est en général très-mauvais , & j'ai souvent remarqué qu'il avoit des suites funestes.

Les pétéchiez disparoissent quelquefois vers l'onzième ou quatorzième jour , à l'aide d'une sueur copieuse , & sont remplacées par une infinité de petites pustules miliaires blanches. Je ne me suis pas apperçu qu'elles fussent d'aucun avantage ; mais le malade se trouve extrêmement soulagé , lorsqu'il survient à leur place une efflorescence rouge accompagnée de démangeaison. Il en est de même de ces grandes vésicules aqueuses qui s'élèvent sur le dos , la poitrine & les épaules. C'est encore un fort bon signe , lorsqu'il se forme une espèce de gale autour des lèvres & du nez , & sur tout lorsqu'elle cause beaucoup de démangeaison. On ne doit rien attendre de bon des aphthes qui
sont

sont de couleur foncée ; celles qui sont excessivement blanches & épaisses comme du lard , ne promettent pas davantage. Elles sont aussi-tôt suivies de la difficulté d'avaler , de la douleur & de l'ulcération de la gorge , de l'œsophage , &c. & d'un hoquet qui n'a point de fin. Le mal affecte enfin les premières voies , il survient un flux de sang dysentérique , accompagné de la mortification des intestins , laquelle se manifeste par des déjections noires , faniées , sanguinolentes & fétides.

Il paroît souvent , vers le déclin de la fièvre , de grandes taches noires & bleuâtres , semblables à des meurtrissures , qui , lorsqu'elles sont accompagnées de la lividité & du refroidissement des extrémités , annoncent une mort prochaine. J'ai souvent vû ces taches s'étendre jusqu'aux coudes , & le froid s'emparer des mains un ou deux jours avant la mort du malade , de façon qu'elles n'avoient plus de sentiment. C'est de quoi j'eus un exemple remarquable il y a quelques années , en la personne de madame Hopkins , laquelle me fit appeller le septième jour de sa maladie. Je la trouvai dans l'affaîssement & dans un léger délire ,

soupirant continuellement comme une personne extrêmement affligée, & se plaignant d'une grande oppression de cœur. Elle avoit le pouls extrêmement agité, petit, caprifant & irrégulier, la respiration courte & embarrassée; elle ne dormoit point depuis long-temps, quoiqu'elle fût extrêmement assoupie; elle étoit considérablement altérée, bien que la chaleur fût médiocre; sa langue n'étoit point trop sèche, mais noirâtre; elle avoit la gorge ulcérée, & n'avaloit qu'avec difficulté. Ses yeux étoient étincelans, fixes & enflammés. Elle eut le huitieme jour une sueur copieuse, sa langue devint tout-à-fait noire, ou plutôt livide, & sèche. Ses regles la reprirent vers le soir, (elle nourrissoit, & c'étoit la premiere fois qu'elle les avoit eues depuis sa couche) les sueurs continuèrent, & répandirent une très-mauvaise odeur. Il parut le neuvième jour de grandes taches noires sur plusieurs parties de son corps, entr'autres, une sur le bout, & l'autre sur le dos du nez, lesquelles devinrent noires, de même que deux autres de la largeur d'un écu, qui étoient venues sur les deux joues. Ses régles cessèrent le dixième jour, le dévoiement la

prit, & son ventre devint extraordinairement enflé. Ses ongles & ses mains devinrent noires & aussi froides que du marbre. Elle rendit involontairement ses excréments & son urine, & demeura sans sentiment jusqu'à l'onzième jour qu'elle mourut. Son corps répandit, quarante heures auparavant, une odeur insupportable, malgré le soin qu'on en prenoit.

Je n'ignore point que l'épithète de *malignes* que l'on donne aux fièvres, n'est presque plus d'usage depuis quelques années, & qu'on l'a souvent employée pour couvrir son ignorance, ou relever le mérite de la cure qu'on avoit faite : mais cette dénomination a son fondement dans la nature, & sert à distinguer la maladie dont je parle, de la fièvre inflammatoire ordinaire ; & en effet, le terme de fièvre inflammatoire suppose qu'il y a d'autres espèces de fièvres. Il est peut-être indifférent de leur donner les noms de putrides, de malignes, ou pestilentiellles. Lorsqu'elles sont accompagnées de pétéchies, on les appelle *pétéchiales* ; & lorsqu'elles naissent de la contagion, *contagieuses*. Je ne prétends point disputer des mots ; mais il en faut nécessairement pour

communiquer nos idées à autrui , & pourvu qu'on les définisse exactement , on ne doit pas s'embarraſſer du reſte. J'ai tout le reſpect poſſible pour la mémoire de Sydenham , mais j'oſe avancer , que ſ'il n'eût pas traité les fièvres , & même la peſte , comme des maladies purement inflammatoires , ſa méthode eut été plus juſte & plus digne d'être ſuivie , vu qu'elle convient parfaitement à celles qui dépendent d'une viſcoſité inflammatoire. Mais il eſt certain qu'il ne mérite pas toujours d'être ſuivi , même dans la petite vérole qu'il décrit & qu'il traite avec autant d'exactitude que de juſteſſe. Il n'eſt pas douteux qu'il y a des fièvres qui demandent quelque choſe de plus que la ſaignée , la petite biere & les purgatifs. Doit-on traiter ainſi la fièvre lente nerveuſe , quelques eſpèces de petite vérole , les fièvres pétéchiales , les fièvres miliaires ? &c. J'en appelle aux médecins les plus expérimentés ; mais rendons honneur à qui il eſt dû. C'eſt avec beaucoup de raiſon qu'il a rejeté le régime chaud & ſudorifique dont on uſoit communément dans toutes les différentes eſpèces de fièvres , pour lui ſubſtituer des évacuations convenables , & un régime rafraîchiſſant ,

délayant & tempéré; ce qui est une méthode extrêmement convenable dans les fièvres ardentes & inflammatoires. Il est vrai que les évacuations toutes seules, non plus que les délayans froids & aqueux ne conviennent point à toutes sortes de tempéramens ni à toutes sortes de fièvres: mais l'on pousse l'opposition trop loin, & une notion favorite peut obliger un médecin à éteindre presque entièrement le feu vital, tandis qu'elle en porte un autre à l'allumer davantage, de peur que la contagion ne se fixe dans le corps.

S'il est vrai que la fièvre consiste dans un effort que fait la nature pour se débarrasser de la matiere morbifique qui l'offense, comme en effet il n'y a pas lieu d'en douter, il est évident qu'il n'est pas toujours à propos de l'abattre. L'accès d'une fièvre tierce en atténuant la viscosité des humeurs, & en levant les obstructions qui se sont formées dans les extrémités des vaisseaux capillaires, met fin au paroxysme. La saignée faite mal-à-propos, & la purgation la prolongent souvent, & la rendent irrégulière & dangereuse. Lorsque la contagion de la petite vérole vient à passer

dans le sang, elle produit la fièvre, qui, lorsqu'elle est d'une nature bénigne, aboutit à une éruption complète, & cesse ensuite; la fièvre, ou l'effort de la nature, ayant chassé la matiere morbifique. Mais il arrive, souvent, en conséquence d'une trop forte évacuation, d'une frayeur immodérée, d'un épuisement excessif & d'un mauvais régime, qu'elle n'a pas assez de force pour chasser la maladie à l'aide d'une crise convenable; les pustules alors restent pales, affaîlées, & ne peuvent venir à suppuration. La même chose arrive dans les autres fièvres, & même dans la peste.

Lorsque j'ordonne la saignée au commencement de ces sortes de fièvres, c'est pour empêcher qu'elles n'augmentent, & qu'elles n'occasionnent des inflammations dans le cerveau, dans les poudons ou dans les autres parties vitales, à quoi l'abondance, la viscosité, l'agitation & la chaleur du sang ne sont que trop propres. La saignée, à la vérité, ne paroît point indiquée dans les maladies purement contagieuses, parce que la contagion est intimément mêlée avec les humeurs sanguines, & qu'en évacuant une petite quantité de sang,

on ne diminue pas beaucoup la contagion , laquelle produit toujours son effet , soit que l'on saigne ou non. On voit par l'expérience de l'inoculation , qu'il suffit, pour donner la petite vérole à un homme , d'introduire dans son sang une très-petite portion du virus variolique. La même chose arrive dans d'autres cas ; par exemple , dans la morsure d'une vipere ou d'un chien enragé. Dans cette dernière , pour le dire en passant , une petite plaie est infiniment plus dangereuse qu'une grande , parce qu'elle s'oppose davantage à la sortie du venin.

Après qu'on a mêlé intimément un ferment avec une liqueur , on ne peut en arrêter la fermentation , en retranchant une partie de la liqueur , parce que chacune de ses parties , pendant qu'elle fermente , est un ferment. Il en est de même de la contagion , & elle ne s'est pas plutôt insinuée dans le sang , qu'elle agit sur toutes ses parties. On peut à la vérité diminuer la fermentation à l'aide des liqueurs rafraîchissantes & acides , & prévenir la rupture des vaisseaux , en leur donnant de l'air. On peut de même, dans les fièvres contagieuses , diminuer l'abondance du

fang par la saignée, l'empêcher de diffoudre, d'enflammer & de détruire les vaisseaux, & appaiser le chaleur, qui ne manqueroit pas d'augmenter la force de la contagion, & de convertir toute la masse des humeurs en une gelée inflammatoire. Mais si (pour continuer la même comparaison) vous rafraîchissez trop la liqueur qui fermente, & si vous arrêtez trop-tôt la fermentation de votre liqueur, vous lui ôterez sa force, en la rendant vapidé & gluante; elle ne se dépurera point par la despumation, & vous ne pourrez jamais en faire du bon vin. De même, si après que la contagion s'est communiquée au sang, vous épuisez la nature par des saignées trop fortes, & l'empêchez, comme dit Sydenham, d'épurer les humeurs morbifiques, vous concentrez la maladie, & vous êtes cause qu'elle convertit toute la masse du sang en une sanie putride. Cependant, comme la saignée peut diminuer le levain qui entretient la contagion, encore qu'elle ne le détruise point tout-à-fait, on peut l'employer avec succès dans la pléthore. Mais la contagion ne laissera pas de produire ses effets; & j'ai vû des petites véroles aussi abon-

SUR LES FIEVRES, &c. 129
dantes & aussi malignes dans les cas
où l'on a employé la saignée, que dans
ceux où on l'a omise. De plus il est cer-
tain que la peste, qui tient le premier
rang parmi les fièvres contagieuses, de-
mande rarement la saignée, ainsi
que je pourrois le prouver par plusieurs
autorités.

Nous allons terminer ce chapitre, en
annonçant en peu de mots les indica-
tions qu'on peut se proposer pour le
traitement de l'espèce de fièvre dont il
s'agit. On observera d'abord, que quoi-
que les fièvres malignes & pestilen-
tielles abattent considérablement les
esprits du moment qu'elles commen-
cent, & épuisent le malade à un point
extraordinaire, fut tout lorsqu'elles
procèdent de la contagion; on obser-
vera, dis-je, que la saignée ne laisse
pas d'être utile, & même nécessaire
dans les sujets d'un tempérament fort
& pléthorique, non-seulement pour di-
minuer la quantité du sang, & donner
du jeu aux vaisseaux, mais encore pour
prévenir les obstructions inflammatoi-
res, qui peuvent se former dès le com-
mencement, & modérer le frottement
& la chaleur, qui sont souvent con-
sidérables dès les premiers jours de la

maladie, exaltent de plus en plus les fels & les foudres du fang, augmentent l'acrimonie & la putréfaction des humeurs, & fecondent l'action de la matiere morbifique. On ne fçauroit donc l'employer trop-tôt dans le cas où elle eft indiquée. Elle eft abfolument néceffaire, lorsque le pouls eft fréquent & dur, la chaleur violente, la difficulté de refpirer exceffive, qu'il y a palpitation de cœur, & que le malade fent des douleurs violentes dans la tête & aux lombes. Mais on observera qu'encore que la chaleur ait été précédée du friffon, & que l'oppreflion foit confidérable, la faignée doit être moins forte que dans la vraie péripleumonie, qui fe manifefté fouvent par les mêmes fympômes. Il eft cependant aifé de diftinguer la fièvre péripleumonique des autres fièvres, par l'abattement foudain qu'elle caufe, par le tremblement des mains, par la pâleur & la crudité de l'urine, par l'abfence de la toux, & par la chaleur de l'haleine. Il n'eft pas aifé de s'y méprendre lorsqu'il régné des fièvres putrides, peftilentielle ou pétéchiales, & que la constitution de l'air y difpofe le corps. De quelque maniere que la chofe foit, on les di-

stinguera sans peine, si l'on se souvient que le sang, dans les fièvres malignes, est beaucoup plus mou & plus fluide, quoiqu'il paroisse plus vermeil que celui des pleurétiques & des péripneumoniques. Ce dernier paroît extrêmement vermeil à la première saignée, & n'est couvert d'aucune pellicule blanche, sur-tout lorsqu'il est encore chaud, & qu'il ne coule pas de plein jet; mais il n'est pas plutôt refroidi, qu'il se coagule, & ne forme plus qu'une masse extrêmement compacte. Lorsqu'il a toute autre apparence, il faut être plus réservé, & ne point le prodiguer.

Quoique la saignée soit d'une nécessité indispensable au commencement des fièvres contagieuses, lorsque le sujet est fort & vigoureux, on ne doit pas laisser d'avoir égard à la nature de la fièvre, en tant qu'elle naît de la contagion, vû que celle-ci affecte non-seulement le sang, mais encore les esprits animaux, témoin les sueurs soudaines, les foiblesses, les tremblemens & l'abattement dès la première invasion de la maladie. On a vû des gens mourir de la peste aussi subitement que s'ils eussent été frappés de la foudre, sans avoir eu ni fièvre ni au-

cune autre indisposition. Ce n'est qu'en admettant ma supposition, qu'on peut expliquer l'effet de la morsure du serpent à sonnettes, laquelle tue un homme au bout d'une ou deux minutes, de même que celui de quelques odeurs, qui causent une confusion subite dans l'économie animale, & même des convulsions. L'effet, que produisent les effluves électriques, paroît non-seulement confirmer mon opinion, mais montrer encore la maniere analogue dont cela se fait. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond sur cette matiere, peuvent consulter l'introduction qu'on a mise à la tête de la troisième édition de l'*Essai du docteur Méad, sur les poisons*.

Les nerfs & les esprits animaux, étant une fois affectés par les miasmes contagieux, n'agissent plus avec la même force, ni avec la même régularité sur les vaisseaux & les fibres musculaires; alors le système vasculaire n'ayant plus les mêmes vibrations, & se trouvant considérablement affoibli, le sang forme des concrétions dans quelques endroits, & se dissout totalement dans d'autres. Ceux qui meurent de la peste ont le cœur & les oreil-

lottes remplis de grumeaux de sang qui les distendent à un point extraordinaire, & cela parce que ce viscere n'a pas assez de force pour envoyer le sang dans toutes les parties du corps. Mais ce fluide paroît extrêmement atténué & dissout dans les autres vaisseaux ; puisqu'il s'échappe par toutes les voies qui lui sont ouvertes. Timoni (1) & d'autres, observent qu'on a toutes les peines du monde à l'étancher dans la saignée & les ventouses scarifiées, & j'ai souvent remarqué la même chose dans les fièvres pétéchiales & pestilentiellles ordinaires.

C'est à la disposition particuliere des filets nerveux & de la partie la plus subtile & la plus exaltée des fluides animaux, qu'on doit attribuer cette variété étonnante d'effets qui naissent de la même cause. L'odeur d'une plante, d'une fleur, du musc, qui ranime les uns, fait évanouir les autres. La commotion électrique ne produit pas le même effet sur tout le monde ; ce qui vient non - seulement de la différente constitution des esprits animaux, mais

(1) Voyez les Transactions Philos. num.
364.

encore de la différente tension, de la force, &c. des petites fibres nerveuses; à peu près semblables à des cordes d'instrumens inégales, & inégalement tendues, différemment ébranlées par la même note. Cette disposition particulière des nerfs & des esprits animaux, est cause sans doute que les uns sont attaqués de la peste, de la petite vérole, &c. & que les autres en sont exempts, quoiqu'ils vivent au milieu de la contagion.

Quoiqu'il en soit, il est certain que la contagion affoiblit la force des solides, & tend à dissoudre le sang; ainsi lorsqu'on soupçonne qu'une fièvre naît de la contagion, on doit être circonspect sur l'usage de la saignée, quoique les symptômes soient violens & paroissent demander une évacuation abondante de sang. J'ai été plus d'une fois témoin des mauvais effets de la saignée dans les pleuro-pneumonies & dans les péripleumonies malignes, surtout dans celles qui régnerent en 1740, 1741 & 1745. Une première saignée peut bien être utile; mais une seconde ne manqueroit pas de nuire au malade. Le premier sang est ordinairement vermeil; mais celui qu'on tire vingt-

quatre heures après est livide, noir & ténu; le troisième, livide, dissous & fanieux. Cela est fort ordinaire dans les fièvres pétéchiales malignes; & j'ai quelquefois vu la constitution du sang tellement détruite, qu'il déposé une poudre noire comme de la suie, la partie supérieure n'étant qu'un sang caillé, corrompu & livide, ou une espèce de gelée d'un verd foncé & extrêmement molle. A quoi l'on peut ajouter que dans ces sortes de cas, le pouls diminue considérablement après une seconde saignée, & quelquefois même dès la première. C'est ce que j'ai remarqué plus d'une fois avec étonnement, quoique la saignée m'eut paru suffisamment indiquée, tant il est nécessaire d'avoir égard à la nature des fièvres épidémiques.

Presque toutes les fièvres contagieuses causent des maux de cœur & des vomissemens. Comme les effluves morbifiques s'insinuent dans le corps avec la salive, il y a toute apparence que la nature emploie ce moyen pour les évacuer, & pour débarrasser l'estomac des humeurs bilieuses, âcres & putrides qu'il contient, & dont la corruption ne manqueroit pas d'occasionner diffé-

rens symptômes , & d'irriter la maladie. D'ailleurs la nature d'elle-même , & fans le secours de l'art , fait pour se débarrasser , des efforts inutiles , quoiqu'aussi violens que si l'on avoit pris l'émétique & les autres moyens usités en pareil cas. La boisson facilite le vomissement , & l'appaise même en évacuant la matiere morbifique ; mais je suis d'avis qu'on n'emploie pour cet effet , que l'infusion ou la décoction d'ipécacuanha , l'oxymel scillitique , avec une légère infusion de fleurs de camomille , ou autre chose semblable. Je ne suis pas fort porté pour l'usage de l'eau chaude , parce qu'on est souvent obligé d'en boire une grande quantité , avant que de pouvoir faire vomir le malade , ce qui surcharge l'estomac , diminue ses forces , & le met hors d'état de rejeter le fardeau qui l'opprime , de manière que plus on boit , moins il devient capable de faire ses fonctions , outre que la distension extraordinaire que l'eau y occasionne , le rend entièrement inactif , ce qui peut avoir de très-fâcheuses suites. Supposé donc que le malade ne vomisse point après avoir bû une ou deux chopines d'eau , il doit s'exciter à vomir en se passant les doigts

ou une plume dans la gorge, en un mot, il doit employer tous les moyens possibles pour se débarrasser de ce déluge d'eau dont on l'a inondé. Au reste, ce que je viens de dire, que l'estomac demeure dans l'inaction, & n'est plus en état de rejeter ce qui l'offense, lorsqu'il est trop distendu, prouve que le vomissement ne vient point seulement de l'action du diaphragme & des muscles épigastriques, comme M. Chirac & d'autres l'ont cru, vû que leurs efforts ne produisent souvent aucun effet sur l'estomac ni sur la vessie. Il arrive même souvent qu'on est obligé de recourir à la sonde pour procurer l'évacuation de celle-ci.

Lorsque le vomissement continue après que l'estomac est débarrassé, on donnera au malade quelque peu de thériaque d'Andromaque, mêlée avec quelque substance stomachique, tel que le sel d'absinthe, le jus de limon, l'eau de menthe, &c. & on lui appliquera sur l'estomac, une fomentation ou plutôt un cataplasme composé des espèces aromatiques avec la thériaque; ce qui, dans certaines occasions, produirait l'effet que les autres remèdes n'ont pû opérer.

On doit dès le commencement de ces fièvres , évacuer non - seulement l'estomac , mais même tout le conduit intestinal par des moyens simples & aisés , comme sont les lavemens préparés avec du lait , du sucre & du sel , les purgatifs composés avec la manne , la crème de tartre , le sel cathartique de Glauber , les tamarins & la rhubarbe. Les purgatifs âcres & violens ne valent rien , & j'ai été plus d'une fois témoin de leur mauvais effet. Hoffman (2) ne veut pas même qu'on emploie le séné. Les émétiques & les eccoprotiques , que je viens d'indiquer , ont encore cet avantage , qu'on peut les répéter & les donner de temps à autres , tant que les premières voies sont obstruées. Je ne fais point difficulté de les employer en quelque temps que ce soit , pour procurer une selle ou deux , lorsqu'ils sont indiqués par l'amertume de la bouche , par les nausées , par des éructations nidoreuses & fétides , par la constipation , par l'enflure du bas-ventre , la tension de l'abdomen , les borborygmes , les tranchées , &c.

(2) *De Febris petechial. Veris. tom. IV.*

Quoiqu'Hippocrate (3) défende en général d'évacuer les humeurs qui n'ont point encore atteint leur coction au commencement des maladies, il permet cependant de le faire, lorsqu'il y a une turgescence des humeurs, & qu'elles font effort pour sortir. C'est ainsi que le *cholera morbus* est un effort de la nature pour se débarrasser de la bile âcre qui l'offense. Lorsqu'il survient en automne des fièvres malignes & putrides, à l'occasion d'une bile aduste & putride qui séjourne dans la région du foie, dans l'estomac, ainsi qu'il arrive souvent après que les chaleurs de l'été ont augmenté & exalté la bile, les sels & les parties huileuses des humeurs, on doit commencer par les émétiques & les cathartiques dont j'ai parlé ci-dessus.

Il est certain que la bile prédomine à un point extraordinaire dans toutes les fièvres putrides, malignes & pétéchiales. La vessie du fiel, les conduits biliaires, le ventricule, le duodenum (4) &c. de ceux qui meurent de maladies pestilentiennes, sont toujours

(3) *Aphor. 2. sect. 1. & lib. de humoribus.*

(4) *Traité de la Peste, &c. Paris 1744. 4^o.*

remplis d'une grande quantité de bile noire ou verte. Lors donc qu'on n'évacue point cette bile, elle se corrompt de plus en plus, & occasionne des anxiétés considérables, des maux de cœur, des douleurs, &c. & venant à passer dans le sang, elle cause une infinité de maux, elle irrite le genre nerveux, détruit la crase ou texture naturelle du sang, & convertit la lymphe en une sanie corrosive : ainsi quand on apperçoit des signes de sa redondance, on doit l'évacuer aussi-tôt par le vomissement ou les selles, selon que la nature l'indique. J'ai souvent vû avec un plaisir infini, dans ces fièvres putrides, un changement étonnant dans la maladie, après un vomissement ou une ou deux selles, quoiqu'elle eût été précédée d'une anxiété inexprimable, de l'oppression des hypochondres, de nausées continuelles, d'éruclations & de hoquets. Une langue trop chargée, les maux de cœur, les nausées, l'amertume de la bouche, les éruclations, & la puanteur de l'haleine, montrent l'état de l'estomac, de même que la puanteur, la noirceur & la qualité bilieuse des selles, prouvent la nécessité de cette évacuation. Il n'est pas douteux

que s'il venoit à s'insinuer quelque poison dans l'estomac ou dans les intestins, il faudroit l'en chasser le plutôt qu'il seroit possible : or, il est certain qu'une bile corrompue n'est pas moins pernicieuse qu'un poison actuel. Il arrive pour l'ordinaire vers le temps que ces fièvres sont dans leur vigueur, ou entre le septième & le quatorzième jour, que la nature s'efforce de se délivrer de la bile dont elle est surchargée, par le vomissement, & le plus souvent par les selles ; & dans ce cas il ne faut pas manquer de la seconder. C'est dans cette vûe que je donne à mon malade le huitième ou le neuvième jour un léger laxatif, à moins que quelque éruption, ou que quelque sueur ne m'en empêche. Je ne mets jusqu'à ce temps là aucun purgatif en usage, si on en excepte quelque peu de manne, de crème de tartre, &c.] que je lui donne au commencement, sur-tout lorsque je soupçonne que la maladie vient de la contagion, plutôt que d'un amas d'humeurs corrompues ; je lui fais aussi donner tous les deux ou trois jours un clystère laxatif & émollient, selon que les circonstances l'exigent ; je réitère de temps en temps ce laxatif, & pendant qu'il opère,

je lui prescriis tout ce que je juge capable de le fortifier, tant à l'égard de la diète, qu'à l'égard des médicamens. En me conduisant ainsi, je préviens non-seulement l'amas & la corruption de cette matiere putride & bilieuse dans les premieres voies, je l'empêche même de passer dans le sang, & la dirigeant dans le conduit intestinal, j'en facilite l'évacuation hors du corps. J'ai éprouvé pendant plusieurs années, l'avantage qu'il y a de purger ainsi les malades vers ce temps-là dans ces fortes de fièvres; mais je rejette absolument les purgatifs composés avec l'aloës, la scammonée, la coloquinte, &c. dans la persuasion où je suis qu'ils sont extrêmement nuisibles, lorsque le sang est dans l'état de putréfaction, de dissolution & d'acrimonie dont je viens de parler. Il n'arrive que trop souvent que la nature passe les bornes sans le secours de ces puissans stimulans, & produit des diarrhées excessives & des dysenteries, qui ne tardent pas d'être funestes, lorsqu'on diffère d'y mettre ordre. Ces fortes d'accidens ne surviennent que parce qu'on donne le temps aux matieres de se fixer dans les intestins & de s'y corrompre; c'est pourquoi le

seul moyen de les prévenir, est de la délayer à temps & par des intervalles convenables. Lorsque le malade se trouve menacé de ces évacuations immodérées, on doit employer des astringens alexipharmatiques convenables, tels que la thériaque d'Andromaque, la confection de Fracastor, la teinture de rose, le vin rouge imbreigné avec de la canelle; & si le cas est absolument pressant, un clystère astringent composé avec la confection de Fracastor, ou la thériaque d'Andromaque, avec une petite quantité de décoction de tormentille, de roses de Provins ou de terre du Japon. C'est ici que le médecin a besoin de toute sa prudence; car il est toujours dangereux d'arrêter à contre-temps une diarrhée critique, & je crois qu'on ne doit jamais le faire, sans avoir auparavant donné au malade une ou deux petites doses de rhubarbe. J'observerai avant de finir ce paragraphe, que bien que j'aie souvent vu survenir une diarrhée critique & salutaire dans la vigueur ou dans le déclin de ces fièvres, je l'ai toujours trouvée préjudiciable au commencement, sur-tout lorsque les déjections ont été liquides, séreuses & abondantes. La

diarrhée n'est salutaire, que lorsqu'elle est accompagnée d'une légère sueur, ou de la moiteur de la peau.

Quoique la nature évacue souvent la matiere morbifique dans les fièvres malignes putrides, par le vomissement & par les selles, elle le fait cependant pour l'ordinaire par les sueurs, & j'ose assurer que je n'ai jamais vû aucune de ces fièvres parfaitement guérie, qu'après que la sueur a paru. Elle est salutaire, lorsqu'elle est modérée, chaude, & également dispersée sur tout le corps; lorsqu'elle survient dans la vigueur de la maladie, & que le pouls devient plus ouvert, plus mou & plus calme quelque temps auparavant & pendant qu'elle dure. Elle est très-mauvaise lorsqu'elle est excessive, froide & gluante ou partielle, & qu'elle ne paroît qu'autour de la tête & de la poitrine. Les sueurs abondantes qui surviennent au commencement, sont en général pernicieuses, sur-tout lorsqu'elles sont suivies du frisson.

Cependant, comme ces sortes de sueurs sont infiniment plus salutaires lorsqu'elles sont l'ouvrage de la nature, & que l'art n'y aucune a part, on ne doit point se hâter de les exciter par un régime

gime ni des remèdes chauds & violens. Il suffit de les entretenir à l'aide de délayans acidulés & de doux diaphorétiques cordiaux, propres à délayer & à entraîner les fels, tempérer l'acrimonie, à prévenir les progrès de la putréfaction & de la dissolution, à conserver & fortifier le ton des solides.

Comme les personnes qui sont attaquées des maladies contagieuses ne sont pas toutes du même tempérament, il s'ensuit qu'on doit employer différentes méthodes pour les guérir. Celles dont les fibres sont fortes & le sang riche & épais, n'ont pas besoin de remèdes aussi chauds que celles qui sont foibles & phlégmatiques. On remarquera cependant en général, que comme le sang & les humeurs dans les fièvres pestilentiellles & pétéchiales sont disposées à se dissoudre, à croupir & à se corrompre; on doit se servir de moyens capables de conserver l'élasticité des vaisseaux, & d'empêcher les progrès de la putréfaction. Les acides végétaux & minéraux dûement préparés satisfont parfaitement à la dernière indication, & les alexipharmques un peu astringens à la première. Mais je suis fortement persuadé que l'usage des fels &

des esprits alcalis volatils est extrêmement pernicieux , en tant qu'ils augmentent la putréfaction des humeurs, & hâtent la destruction du corps. On a remarqué que l'usage immodéré de ces sortes de substances, lorsqu'il n'y a point de contagion , corrompt & dissout le sang, & cause de pareilles fièvres, même aux personnes les plus saines; & il y a de l'apparence que le virus pestilentiel n'est autre chose qu'un sel extrêmement subtil & exalté. Ce qui confirme ce sentiment est que les fièvres pestilentielles ne sont jamais plus fréquentes qu'après les sièges & les batailles, ce qui vient des exhalaisons putrides qui s'élèvent des cadavres.

Ce que je viens de dire des sels alcalis volatils , me conduit à une réflexion sur l'usage inconsidéré des vésicatoires dans ces sortes de fièvres : quelques médecins fondent sur eux toutes leurs espérances ; mais je suis persuadé qu'on se hâte souvent trop de les appliquer , sur-tout au commencement , que la fièvre est dans toute sa vigueur, & n'a pas besoin qu'on l'irrite davantage. Car les cantharides n'agissent pas seulement sur la peau ; elles affectent encore les nerfs & les

SUR LES FIEVRES, &c. 147
vaisseaux. On fait donc très mal de les
appliquer lorsque les irritations & les
vibrations sont trop fortes, ainsi qu'il ar-
rive souvent au commencement de ces
fortes de fièvres. D'ailleurs, comme
les sels de ces mouches agissent à peu
près de la même manière que les sels
alcalis volatils, ils ne peuvent que hâ-
ter la dissolution, & par conséquent la
putréfaction du sang. Il est pourtant
vrai de dire, que la nature a souvent
besoin d'aiguillon, sur-tout vers le dé-
clin de ces fièvres, lorsque les solides
sont engourdis, la circulation languis-
sante, les esprits sans force, & le ma-
lade dans un état d'assoupissement. On
peut alors employer les vésicatoires, &
j'ose même dire qu'ils deviennent extrê-
mement utiles toutes les fois qu'on
apperçoit de pareils symptômes. Il n'en
est pas de même des circonstances dont
j'ai parlé ci-dessus, & j'ai souvent re-
marqué que leur application prématu-
rée a produit de très-mauvais effets,
comme une insomnie cruelle, le dé-
lire, la suppression d'urine, les trem-
blemens & les soubresauts des tendons,
&c. Je conseille donc aux jeunes mé-
decins, de n'employer ces fortes de re-
mèdes qu'après avoir consulté le traité

de Baglivi *de usu & abusu vesicantium*. Ils l'entendront beaucoup mieux, s'ils prennent auparavant la peine de lire celui qu'il a intitulé, *de Fibra motrice*, de même que *Bellini de stimulis*. J'ajouterai encore que toutes les fois qu'on emploie les vésicatoires dans les maladies aiguës, il faut avoir soin de faire boire abondamment au malade du petit-lait, des émulsions, ou quelque autre liqueur adoucissante; car lorsqu'on n'a pas cette précaution, il souffre infiniment plus de ce remède que de la maladie même.

On doit s'attendre que je mettrai le camphre comme un puissant correctif de l'acrimonie des cantharides. Je l'emploie souvent dans cette vue, sachant que rien n'émousse plus efficacement les pointes des sels que ce soufre végétal, volatil & extrêmement subtil. Il adoucit même celles des préparations mercurielles. Je suis cependant persuadé que la diaphorese qu'il excite dans les fièvres putrides & pestilentielles, est d'une utilité infiniment plus importante, puisque les médecins conviennent unanimement de son utilité dans ces cas. Rien n'est plus propre à l'exciter que le camphre,

& il a de plus cet avantage qu'il échauffe beaucoup moins que les autres fels alcalis volatils, & les esprits ardents, à quoi l'on peut ajouter que sa qualité anodyne & adoucissante le rend propre à appaiser l'éréthisme, à calmer les esprits, & à procurer le sommeil dans les cas où les opiat n'opèrent point, & où ils augmentent même le tumulte & le désordre. Il est vrai qu'étant joint avec un opiat, il devient un des sudorifiques les plus efficaces qu'il y ait dans la nature, & l'élixir asthmaticque ou parégorique est utile dans ce cas & dans une infinité d'autres. Quelque opiat que l'on emploie dans ces sortes de fièvres, on doit le donner en petite dose, sauf à le réitérer si le besoin l'exige. La thériaque d'Andromaque, le mithridate, le diascordium & l'élixir parégorique, tiennent, sans contredit, le premier rang. Le camphre a cet inconvénient, qu'il est très-désagréable & révolte l'estomac; mais étant dissout, ou plutôt intimement mêlé avec du vinaigre chaud, comme dans le jalap à *camphora*; alors il incommode beaucoup moins, & devient un excellent remède, tant pour les fièvres malignes putrides, que pour la

peste. Presque tous les médecins recommandent le camphre & le vinaigre dans les maladies pestilentiellles. Les médecins françois se servirent avec succès de l'un & de l'autre dans la peste de Marseille, & l'on érigea une statue à Heinisius (5) en reconnoissance des services qu'il rendit à la ville de Vérone, durant la peste qui l'affligea, au moyen d'un remède dont le camphre faisoit la base.

Dans l'obligation où l'on est d'employer ces remèdes acides & subastringens dans les fièvres malignes, putrides & pétéchiiales, pour entretenir la texture du sang, pour conserver le ton des vaisseaux, & empêcher la corruption des humeurs, on doit y joindre les diaphorétiques, & entr'autres le camphre, pour faciliter la transpiration ou une douce sueur, que les premiers sont capables de retarder. Le conseil que je donne ici est parfaitement conforme à la pratique des anciens, lesquels mêloient les astringens avec les alexipharmques dans la composition de leurs antidotes, comme on peut

(5) *Vide Etmuller. de Peste, tom. 1. p. 263. edit. Francof. 1688. fol.*

le voir dans la thériaque d'Andromaque, le mithridate, &c. Je suis persuadé que c'est pour cela qu'ils l'emportent si fort. Ils ont pour eux le témoignage des siècles, & sont sans contredit d'excellens remèdes (en les employant à propos) quoiqu'il y ait bien des corrections à y faire, tant par rapport à la quantité qu'à la qualité des ingrédients. L'alun & la noix muscade produisent encore de fort bons effets dans d'autres fièvres que les intermittentes, sur-tout lorsqu'on les mêle avec quelque peu de camphre & de safran. Qu'il me soit permis d'insérer ici une préparation du quinquina que j'ai employée pendant plusieurs années avec succès, non-seulement dans les fièvres intermittentes & dans les fièvres lentes nerveuses, mais encore dans les fièvres putrides, pestilentielles & pétéchiales, sur-tout vers leur déclin, quoique les remissions aient souvent été fort incertaines. Lorsque le malade est constipé & qu'il a le bas ventre enflé & tendu, je commence par lui donner une dose de rhubarbe, de manne, &c.

℥ Du meilleur ℥ Cortic. Peruviani.
Giv

quinquina pulvérisé ,	opt. pulv.	℥ ij
℥ ij.	Flaved. aurant. his-	
De l'écorce de ci-	palensf.	℥ j ℞.
tron de Portugal ,	Rad. serpent. vir-	
℥ j ℞.	gin.	℥ iij.
De racine de serpen-	Croci anglic.	℥ iv.
taire de virginie ,	Coccinel.	℥ ij.
℥ iij.	Sp. vini gallici ,	
De safran d'Angle-	℥ xx.	
terre ,	F. infusio clausa per	
De cochenille, ℥ ij.	dies aliquot (res sal-	
D'esprit de vin de	tem, quatuorve) deinde	
France ,	℥ xx. coletur.	

Faites infuser le tout dans un vase bien bouché, pendant trois ou quatre jours au moins; coulez ensuite la liqueur.

Je donne ce remède à mes malades, toutes les quatre, six ou huit heures, à la dose d'un gros jusqu'à demi once, avec dix, quinze ou vingt gouttes d'elixir de vitriol dans quelque liqueur convenable, ou dans du vin trempé. J'ordonne même aux apothicaires de le tenir toujours préparé dans leurs boutiques, & je suis tellement convaincu de son efficacité, que je crois être obligé de recommander aux médecins d'en faire usage, comme un des meilleurs qu'ils puissent employer dans ces sortes de cas. Il produit aussi quelque fois de bons effets dans les fièvres

SUR LES FIEVRES, &c. 153
intermittentes, dans les cas où les malades ne peuvent supporter le quinquina en substance ou en décoction : c'est souvent un avantage de pouvoir donner, sous une forme liquide, un remède qui est désagréable sous une forme solide. Cette composition fortifie les solides, retarde la dissolution & la corruption du sang, & le rétablit dans son premier état ; il le fait même sans boucher les pores de la peau, ce que produit très souvent le quinquina pris en substance. On remarquera au reste, que, quoique les sueurs excessives soient préjudiciables dans ces fièvres, de même que dans toutes les autres, il faut cependant favoriser une sueur douce facile & modérée, sur-tout dans l'état & dans le déclin, à l'aide des délayans pris en abondance, des alimens liquides, &c. En effet, comme ces fièvres sont ordinairement de fort longue durée, il faut nécessairement sustenter les malades, sans quoi ils succomberoient. Le vin rouge est ce qu'on peut employer de mieux pour cet effet, & je le mets au-dessus de tous les cordiaux que l'art fournit. Je suis même persuadé qu'il est extrêmement utile dans la vigueur, & encore

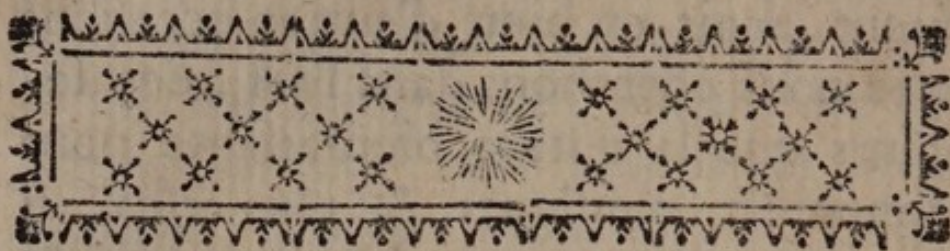
plus dans le déclin des fièvres putrides malignes , sur-tout lorsqu'on y joint le jus des oranges de Séville , ou de limon. On peut aussi l'employer avec quelques drogues aromatiques , telles que la canelle , l'écorce d'oranges de Séville , les roses de Provins , suivant l'indication qui se présente ; on peut même y joindre quelques gouttes d'élixir de vitriol. Je ne dirai point avec Asclépiade (6), que le vin l'emporte sur le pouvoir des Dieux ; mais il est indubitable qu'il est extrêmement utile , non - seulement dans la vie , mais encore dans la Médecine. Les vins blancs de France & du Rhin trempés fournissent une boisson très-salutaire dans les différentes espèces de fièvres , & le bon cidre ne leur cède pas. Je l'ai déjà dit , le vin rouge un peu vieux est un julep cordial un peu astringent. Les Asiatiques & plusieurs autres peuples , chez qui les maladies pestilentiellles sont plus communes que chez nous , comptent infiniment plus sur le suc de limon dans ces fièvres , que sur les alexipharmaques les plus re-

(6) *Plinii hist. nat. ex edition. Harduin. Paris. 1723. fol. tom. II. p. 301.*

SUR LES FIEVRES, &c. 155
nommés. Ce n'est pas en ceci seulement, mais en bien d'autres occasions que nous cherchons dans l'art, des secours que la nature bienfaisante nous donneroit meilleurs & plus aisés, si nous apportions pour les découvrir & pour nous en servir, beaucoup d'attention, d'exactitude, & de sagacité. On ne s'attache point avec assez de soin à la diététique; c'est cependant la voie la plus sûre & la plus naturelle de guérir les maladies, quoiqu'elle soit infiniment moins pompeuse que les bols alexipharmaques, les potions fébrifuges & les juleps cordiaux.

Comme les dissertations suivantes servent à éclaircir & à confirmer la doctrine précédente, je crois faire plaisir au lecteur de les insérer ici.





E S S A I

S U R

LA PETITE VÉROLE.

ON ne s'apperoit jamais mieux des variations que la différente constitution des solides & des fluides apporte dans la même maladie que dans la petite vérole. Car, premierement, lorsque cette maladie s'empare d'une personne dont les fibres sont fortes & le sang riche & épais, elle est ordinairement suivie d'une fièvre inflammatoire violente, dans laquelle les poulmons, le cerveau, la poitrine & les autres parties, sont quelquefois extrêmement enflammées. Le sang que l'on tire au malade est épais & inflammatoire, & l'on est souvent obligé de répéter la saignée, à moins qu'on ne veuille que le malade ne soit emporté

par une phrénésie, ou étouffé par une inflammation peripneumonique. Le pouls est fréquent, plein & tendu; la respiration brûlante, courte & laborieuse; la chaleur excessive, l'urine haute en couleur, la soif extrême, la langue sèche & sale; la douleur de la tête, du dos, des reins & des lombes extrêmement aiguë. Avec de tels symptômes, il faut saigner dans la peste ou dans telle autre maladie que ce soit, autrement le malade seroit dans un danger éminent par la disposition inflammatoire du sang, indépendamment de la contagion.

Je suis cependant fort éloigné d'approuver l'usage de la saignée dans les différentes espèces de petite vérole indistinctement. Car, secondement, cette maladie est souvent accompagnée des mêmes symptômes que la fièvre lente nerveuse, & les malades sont long-temps dans un état de langueur, & d'abattement. La fièvre est lente, les esprits sont abattus, le pouls est petit, fréquent & ondoyant, le visage pâle & défait, l'urine crue & tenue, la soif, & la chaleur médiocres, le vertige & la pesanteur de tête continuels & accompagnés de tremblemens, de nausées,

d'inquiétudes , de foibleſſes , d'un mal aife univerſel , de laſſitudes , &c. J'ai ſouvent vû ces ſortes de ſymptômes continuer durant ſept à huit jours , & aboutir à une petite vérole de très-mauvaise eſpèce ; car les boutons étoient pâles , crus & applatis ; ils ne s'élevoient jamais , ou ne venoient jamais bien à maturité , mais reſtoient plats & mous , ou ſe réunifſoient en de groſſes veſſies aqueuſes , pleines d'une ſanie ténue & indigeſte , & reſtoient en cet état juſqu'à la fin , tandis que ceux du viſage de pâles & de cadavereux qu'ils étoient auparavant , devenoient d'un noir foncé , & formoient une croûte ténace , au cas que le malade vécut aſſez long-temps pour cela , & alors même ils ne manquoient preſque jamais de lui être funeſtes.

Troifiément , la petite vérole eſt quelquefois accompagnée d'une fièvre maligne ou pétéchiale , dans laquelle le ſang ſe diſſout entièrement , il s'éleve des taches noires & livides ſur la peau , il ſurvient des hémorrhagies , les boutons deviennent noirs , gangreneux , & ſouvent ſanguinolens , auſſi-tôt après l'éruption , lors même que la petite vérole eſt diſcrète & peu abondante.

Voilà donc trois différentes fièvres produites par une seule espèce de contagion. On est obligé dans la cure d'avoir égard à la fièvre, aussi-bien qu'à la nature de la maladie contagieuse.

Rien n'est donc plus absurde, que d'employer indifféremment le régime chaud & froid, dans les différentes espèces de petite vérole. Il y a des cas où il convient d'employer la méthode de Sydenham, comme il y en a d'autres où il est à propos de faire usage de celle de Morton. En un mot, chaque cas demande une méthode particulière, & le sçavoir du médecin consiste à sçavoir distinguer celle qui convient le plus.

Quoique la contagion de la petite vérole produise la même maladie, il s'en faut cependant beaucoup que ses degrés soient les mêmes. Il arrive souvent que la même contagion produit dans la même maison, dans la même famille, ou dans le même village, des petites véroles tout-à-fait différentes, les unes étant bénignes & discrètes, & les autres malignes & dangereuses. Dans une infinité d'occasions, on a vû la petite vérole être très-bénigne dans celui qui a été le premier attaqué, & au

contraire confluyente, maligne, & funeste dans le second. Le cas se rencontre tous les jours ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y en ait de bénigne dans l'intervalle. Il est donc évident que les tempéramens des sujets apportent une très-grande variété dans les maladies. La même chose arrive dans tous les autres cas ; car il y a des gens dans qui la plus légère égratignure devient un ulcère opiniâtre, au lieu qu'il y en a d'autres chez qui les plus grandes plaies se guérissent sans la moindre difficulté. Un phlegmon se résout, ou vient à suppuration dans l'un, tandis qu'il dégénère en gangrène, en squirrhe ou en cancer dans l'autre.

La contagion de la petite vérole ne cause pas toujours la fièvre, au moins une fièvre considérable, quoique la petite vérole existe ; l'on a vû des enfans, & même des adultes, l'avoir sans fièvre & sans la moindre indisposition, avant ou après. Le pus variolique affecte souvent la peau des personnes qui l'ont déjà eue, & produit un grand nombre de boutons entièrement semblables à ceux de la petite vérole, tant par rapport à la durée, que par rapport à la manière dont ils viennent à

maturité, sans cependant leur causer la moindre fièvre. C'est ce qui arrive fort souvent à ceux qui soignent ces sortes de malades, sur-tout lorsqu'ils ont la peau tendre & délicate. La contagion n'affecte ici que les glandes cutanées; le sang ne s'en ressent point, & l'altération qu'il a soufferte, la première fois qu'on a eu la petite vérole, fait qu'il n'en est plus susceptible. Il y a des tempéramens à l'abri de cette maladie, & l'on voit des personnes qui s'approchent de ceux qui ont la petite vérole, ou les soignent sans l'avoir jamais. Je connois une vieille garde & un apothicaire qui en fréquentent plusieurs depuis un grand nombre d'années, sans l'avoir jamais prise. Il y en a même qui ont tâché de la prendre, en entrant dans l'appartement de ceux qui en étoient infectés, qui n'ont jamais pû y réussir, & l'ont eue naturellement plusieurs mois ou plusieurs années après. Le pus variolique, dans l'inoculation, n'agit pas sur tout le monde, & personne n'ignore que le même pus, tiré d'une même personne, produit plus ou moins de boutons sur différens sujets, & une fièvre plus ou moins considérable. Il est donc évident que l'état antérieur du

sang, de même que la disposition des humeurs contribue beaucoup à déterminer la quantité & la qualité de la petite vérole. Ce n'est pas que les miasmes varioliques ne puissent être d'une nature plus virulente & plus active dans un temps que dans un autre, & sous une constitution de l'air que sous un autre, comme on remarque en effet qu'ils le sont : mais cette différence même peut venir de la disposition particulière de l'air, laquelle introduit telles ou telles qualités dans les solides & les fluides, qui les disposent à telles & telles fièvres. On remarque en effet qu'une disposition de l'atmosphère dispose le corps à des fièvres inflammatoires, une autre à des fièvres lentes nerveuses, à des fièvres remittentes, intermittentes, &c. & une autre à des fièvres putrides, malignes, ou pétéchiales. Lors donc que la contagion coopère avec telle ou telle constitution, elle ne manque pas de produire telle ou telle espèce de petite vérole, ou plutôt telle ou telle espèce de fièvre avec la petite vérole. En effet, on a souvent vû des petites véroles peu abondantes & discrètes, quoique malignes, accompagnées d'une fièvre très-mau-

SUR LES FIEVRES, &c. 16;
vaïse. J'ai vû moi-même que la petite
vérole compliquoit avec une fièvre épi-
démique; que la contagion rendoit seu-
lement la maladie différente, ou plu-
tôt que la fièvre épidémique se com-
pliquoit avec la petite vérole dans le
même sujet. Ces sortes d'exemples ont
été fréquens en 1740, 1741, & 1745.
Il régna pendant ces trois années, sur-
tout en 1745, parmi les mariniers, les
soldats & les prisonniers, une fièvre pe-
stilentielle épidémique, accompagnée
des mêmes symptômes que la fièvre
maligne compliquée avec la petite vé-
role, laquelle fut extrêmement fune-
stes aux uns & aux autres, au lieu que
plusieurs personnes du voisinage qui
n'avoient aucune communication avec
les hôpitaux, & qui se portoient bien
d'ailleurs, en eurent une espèce bé-
nigne. Cette fièvre maligne fut occa-
sionnée selon toutes les apparences par
une disposition scorbutique, aussi-bien
que par la mauvaise nourriture & le
mauvais air qui régnoit dans les prisons
où ils étoient détenus. Celle de 1740
(1) avoit une toute autre origine.

(1) *Vide hujus historiam, obs. nost. de aëre,*
&c. vol. II. mense Junio 1740.

Il sembleroit donc que le moyen d'é-
luder la contagion , seroit de procurer
au sang & aux humeurs , une certaine
disposition particuliere , ou d'entrete-
nir celle qu'ils ont déjà. C'est-là l'opi-
nion de bien des gens ; mais je ne la
crois pas bien fondée. Quelques - uns
regardent certaines préparations du
mercure & du quinquina , comme un
excellent antidote contre la contagion ,
& j'aurois assez de penchant à les
croire ; mais je ne voudrois cependant
pas m'y fier entièrement , ni le con-
seiller.

Il est certain que la différence des
tempéramens influe beaucoup sur l'ef-
fet des remèdes , & ce seroit une folie
de donner comme prophylactique , le
quinquina ou des corroboratifs , à une
personne , dont les fibres sont fortes
& tendues , & le sang épais & visqueux ,
quoiqu'ils puissent être extrêmement
utiles à ceux dont les vaisseaux sont
foibles & relâchés , & le sang pauvre
& aqueux. Les mercuriels , par exem-
ple , ne valent rien dans les cas où le
sang est dissout ; & ils ont souvent pro-
duit de très-mauvais effets dans la pe-
tite vérole , ayant causé des pétéchies ,
des hémorrhagies & des diarrhées exces-

SUR LES FIEVRES, &c. 165
sives, quoiqu'ils puissent être extrêmement utiles dans d'autres circonstances. En un mot, le médecin ne doit se proposer d'autre but, que de corriger les vices de la constitution, ou de suppléer à ce qui lui manque, soit en la fortifiant contre l'assaut de la maladie, ou pour la préparer à la soutenir lorsqu'elle vient. Ces observations méritent toute l'attention des médecins, particulièrement de ceux qui se mêlent de préparer les sujets auxquels on doit communiquer la petite vérole par inoculation.

Je suis fortement persuadé, que la plupart de ceux qui ont la petite vérole ne s'en sentiroient presque pas, si l'on avoit le soin de les préparer d'avance à la recevoir. La malignité de la petite vérole ne vient pour l'ordinaire que de la surabondance du sang, de l'acrimonie des humeurs, & de l'impureté des premières voies, sans compter que l'on commet des erreurs dans le régime, dans l'exercice, &c. après que la contagion est prise; erreurs souvent funestes par la suite. C'est principalement de ces sortes d'erreurs qu'on doit garantir ceux à qui l'on communique la petite vérole par l'inoculation,

puisque c'est en cela que consiste tout le succès de l'opération. Ce n'est pas que la bénignité de la petite vérole dont on emprunte le pus, & la petite quantité de matiere qu'on introduit dans la partie, ne contribuent aussi à diminuer la violence & la malignité de la maladie; & peut-être est-ce là tout l'avantage de l'inoculation, sur-tout si on ne la pratique que sur des jeunes gens robustes qui n'en craignent pas le danger. Personne ne doute plus aujourd'hui des avantages & de l'utilité de cette méthode, & j'ose assurer, tout préjugé mis à part, que l'inoculation est dix fois moins dangereuse que la petite vérole naturelle.

Un médecin, qui veut réussir dans la cure de la petite vérole, & des autres maladies épidémiques, doit avoir égard à la constitution du malade, aussi-bien qu'à celle de l'air.

Car, premièrement, les personnes d'un tempérament fort & robuste, ont les humeurs plus denses & plus gluantes, le sang plus rouge, plus compacte, & rempli d'un plus grand nombre de globules, que celles dont les fibres sont lâches & le sang pauvre & aqueux; elles sont par conséquent plus sujettes aux

SUR LES FIEVRES, &c. 167
fièvres & aux inflammations; d'où vient
qu'elles supportent plus aisément les
évacuations, sur-tout la saignée, que
les dernieres.

Lors donc que les premieres sont
attaquées de la petite vérole, il con-
vient de les saigner, même jusqu'à
deux fois, au cas que les symptômes
l'exigent. La saignée est absolument né-
cessaire lorsque le pouls est plein, dur,
ondoyant, la chaleur excessive, la res-
piration laborieuse, le visage enflammé,
les yeux ardents, & que le malade est
dans la phrénésie. Une douleur de tête
aiguë, l'inflammation des yeux, le bat-
tement des artères carotides & tempo-
rales, dénotent l'inflammation du cer-
veau ou de ses méninges, & par con-
séquent on ne sçauroit trop se hâter
d'y remédier. Après la saignée du bras,
je ne connois rien qui produise un meil-
leur effet que celle du pied.

La saignée ne retarde jamais l'érup-
tion dans ces fortes de cas; ou si cela
arrive, c'est rarement au delà du terme
ordinaire. Lorsque le sang & les esprits
sont excessivement agités, & la circu-
lation extrêmement rapide, la nature
est tellement embarrassée, qu'elle n'est
plus en état de pousser au-dehors
la matiere morbifique, ni encore

moins de la digérer, ou de procurer les sécrétions naturelles. On est souvent obligé dans les fièvres ardentes & inflammatoires, de saigner plusieurs fois les malades, avant de pouvoir les faire suer. On remarquera de plus, qu'il faut un certain degré de coction dans toutes les éruptions critiques, du moins dans celles qui sont salutaires, & de-là vient qu'on trouve en général plus ou moins de sédiment dans l'urine, avant ou durant l'éruption, & que la fièvre diminue. Lorsque les humeurs sont dans l'agitation, & que l'éruption se fait trop tôt, la fièvre continue & devient presque toujours funeste. On ne doit pas craindre en pareil cas que la saignée affoiblisse les facultés naturelles, elle calme au contraire l'agitation du sang, facilite la sécrétion des esprits animaux, & seconde la nature dans ses opérations.

Personne n'ignore que la saignée du pied détourne efficacement les humeurs de la tête & de la poitrine : or, ce sont-là des parties qu'on doit garantir autant qu'on peut de la violence de cette maladie. Dans cette vûe, je fais baigner les pieds & les jambes du malade pendant quelques minutes dans de l'eau chaude,

chaude, ou dans du lait coupé, deux ou trois fois par jour, devant & pendant l'éruption. Je lui fais aussi appliquer sur les pieds des cataplasmes de mie de pain & de lait, de panais cuits dans de l'eau, ou autres choses semblables. J'ai employé cette méthode avec succès durant plusieurs années, aussi l'ai-je particulièrement recommandée dans la description que j'ai donnée d'une petite vérole irrégulière, qui régna dans ce pays en 1724 & 1725 (2). Ces remèdes attirent le sang sur les extrémités inférieures, & dégagent par conséquent la tête & la poitrine. En déterminant le sang vers les extrémités, ils font que la matière variolique s'y jette en plus grande quantité, ils en facilitent l'éruption, & l'empêchent de se porter à la tête; à quoi l'on peut ajouter que la qualité humectante du bain ralentit l'impétuosité du sang, & le délaie en partie. Il est certain que lorsqu'on emploie cette méthode, il s'élève une quantité prodigieuse de pustules sur les extrémités inférieures, & que l'application des cataplasmes y cause quelquefois des

(2) Trans. Philosoph. num. 390.

douleurs violentes. On a tout à craindre des boutons qui s'élèvent sur la tête, sur la poitrine, & dans la gorge du malade. Un érésipele ordinaire est infiniment plus dangereux au visage & à la tête, qu'aux extrémités inférieures. On doit donc bien se garder de trop couvrir la tête du malade, il faut au contraire la lui raser avant l'éruption, sur-tout lorsqu'il a beaucoup de cheveux; on prévient par-là, outre l'éruption des pustules, une infinité d'autres accidens dans le cours de la maladie.

Supposé que la fièvre continue, & que l'éruption n'avance pas, on baignera non-seulement les pieds & les jambes, mais même les bras, les mains, & le tronc du malade, comme je l'ai pratiqué plus d'une fois sur quelques enfans rachitiques, à qui l'usage des bains froids avoit durci la peau, ce qui vraisemblablement retardoit l'éruption. J'en connois un entr'autres actuellement fort & vigoureux, dans qui l'éruption ne se fit que le sixième jour, quoiqu'il eût une fièvre très-aiguë depuis le commencement; mais je ne l'eus pas plutôt baigné dans du lait coupé, que les boutons

parurent en grand nombre & fans violence. Un pareil bain soulage non-seulement la tête & la poitrine, il pousse dehors la matière morbifique, facilite l'éruption sur l'habitude du corps, & garantir les parties internes des ravages que cette maladie a coutume d'y causer. Personne n'ignore que les pustules qui s'élèvent dans les poumons & dans les viscères du bas-ventre, causent souvent la mort au malade. Ma méthode n'est pas nouvelle, puisque Rhazes (3) ordonne de tenir le malade dans une espèce de bain de vapeur, dans la vûe de hâter l'éruption.

Il arrive souvent que les personnes fortes & pléthoriques tombent dans un abattement & une foiblesse extraordinaires, accompagnés d'un pouls lourd & embarrassé, dès le moment qu'elles sont attaquées de la petite vérole; ce qui empêche les médecins qui n'ont point encore acquis l'expérience nécessaire, de les saigner. Cependant la saignée est absolument nécessaire, & rien ne les soulage plus promptement, sur-tout lorsque cet abattement naît de

(3) *Vide Rhaz. de variolis & morbillis, cap. VI. edit. Mead.*

la crainte qu'ils ont de la maladie, comme cela arrive souvent aux adultes, lesquels, pour le dire en passant, supportent parfaitement la saignée, à moins qu'ils ne soient extrêmement âgés. Car outre que la contagion affecte considérablement les esprits animaux, (peut-être même est-ce elle qui produit l'abattement) la crainte d'ailleurs & l'inquiétude affoiblissent tellement les forces de la nature, & troublent tellement ses opérations, que le cœur & les vaisseaux n'agissent plus que faiblement sur les fluides, ce qui ralentit les sécrétions & les excrétions naturelles, particulièrement le cours du fluide nerveux & la transpiration; d'où il arrive que la masse du sang augmente en même temps que la force motrice diminue. Ainsi diminuer la quantité du sang dans ces circonstances, c'est augmenter la force motrice; d'ailleurs, en évacuant une partie des humeurs les plus visqueuses, le reste s'atténue plus aisément, & la génération des esprits animaux devient plus facile. On doit donc saigner le malade le plutôt qu'on peut; mais tirer peu de sang à la fois; car il vaut mieux réitérer la saignée, si le besoin l'exige, ou même fermer la veine

de temps en temps. On prévient par-là les syncopes dans lesquelles les malades ne manquent pas de tomber, à moins qu'on ne les saigne couchés.

Lorsque le malade est effrayé, & considérablement abattu, on est souvent obligé de lui donner des cordiaux, même dès le commencement, & cela en très-forte dose. Ces fortes de remèdes sont extrêmement utiles après qu'on a diminué la quantité du sang, & je les ai souvent employés avec succès dans les cas où les pustules restoient enfevelis sous la peau, & ne faisoient aucun progrès à cause de la frayeur & de l'abattement où étoit le malade. Je ne suis pas fort porté pour les cordiaux, sur-tout au commencement de la petite vérole; cependant je suis d'avis qu'on les emploie dans ces cas, & qu'on y joigne les vésicatoires pour ranimer le ton des vaisseaux, & empêcher le malade de succomber sous la violence du mal. Je n'approuve pas cependant l'usage des vésicatoires au commencement de cette maladie, à moins qu'on n'appréhende une éruption abondante sur la langue, dans la gorge & les narines. Cela ne manque jamais d'arriver, lorsque la maladie commence par une

indigestion, des douleurs ou des ardeurs de bouche ou de gorge, par un rhume opiniâtre, par un enchiffrement, par des éternemens fréquens & par la toux, à moins qu'on ne le prévienne, en appliquant promptement les vésicatoires, dont j'ai souvent éprouvé les bons effets. L'éternuement & le rhume, qui prend son cours par la bouche & les narines, montre que la membrane de Schneider qui tapisse tous ces passages, est considérablement affectée, & qu'il faut s'occuper à rappeler au-dehors l'humeur variolique; car les boutons qui viennent dans la gorge & les narines, quelque petit qu'en soit le nombre, sont infiniment plus dangereux qu'un millier d'autres sur la surface du corps. Leur éruption est inmanquablement suivie de la difficulté d'avaler & de respirer, sur-tout sur la fin de la maladie; le malade en est étouffé, si l'on n'a soin de le gargariser & de lui faire de fréquentes injections dans la gorge. J'ai quelquefois vû l'humeur variolique se jeter sur ces parties avec tant de violence, qu'il en résultoit une salivation excessive, même dès le commencement, ce qui empêchoit le malade de dormir, & lui excorioit la langue, la bouche &

la gorge, & lui causoit des douleurs si grandes, que l'insomnie se continuoit, & que la déglutition des boissons & des alimens solides étoit presque impossible. Lorsque cela arrive, il faut absolument lui appliquer les vésicatoires sur le cou, derrière les oreilles & sur d'autres endroits convenables.

En second lieu, lorsque la petite vérole attaque des personnes dont les fibres sont foibles & lâches, & le sang pauvre & ténu, ou qui ont souffert depuis peu des évacuations excessives, il faut bien se garder de les saigner, on ne feroit que hâter leur mort. Ces sortes de sujets ont pour l'ordinaire le visage pâle & défait, le pouls petit, fréquent & ondoyant; ils sont extrêmement abattus, leur urine est crue, blanchâtre ou limpide, les frissons & la chaleur se succèdent alternativement, ils ne sont presque point altérés, & ne sentent point de douleur, mais ils ont des vertiges, des pesanteurs & des maux de cœur continuels. Le vin des Canaries, le safran, les remèdes nervins & cardiaques, conviennent à ces sortes de malades, mais j'en excepte les sels alcalis volatils, les liqueurs distillées, la racine de bistorte, l'eau-de-

vie , le vin trop fort , &c. J'en ai connu cependant quelques-uns à qui le vin a fait tout le bien possible. On peut aussi leur appliquer des vésicatoires & des cataplasmes irritans sous la plante des pieds , mais je ne crois pas que les bains leur conviennent.

Je connois un remède qui hâte l'éruption dans les cas où les pustules ne paroissent point dans le temps marqué , & demeurent ensevelies sous la peau , c'est de faire vomir le malade au moyen d'un léger émétique. La nature s'efforce presque toujours de procurer le vomissement dans cette maladie , & l'on ne peut mieux faire que de la seconder. Car outre qu'il évacue en partie la matiere morbifique qui affecte l'estomac , il le débarrasse encore de la bile gluante & putride qui peut s'être amassée dans ce viscère , aussi-bien que dans le foie, la vésicule du fiel, &c. On sçait que les efforts qui accompagnent le vomissement , facilitent la transpiration, les sueurs & l'éruption des pustules. On m'objectera que le vomissement pousse le sang vers le cerveau , & qu'il est par-là nuisible au commencement de la petite vérole. Je le crois tel aussi , lorsque le sujet est

pléthorique, & qu'on ne le fait pas précéder de la saignée. Je dirai même qu'il peut avoir des suites funelles, lorsqu'on néglige cette précaution, & j'en ai plusieurs exemples. Mais qu'on considère aussi, qu'indépendamment des secours de l'art, la nature a toujours du penchant pour cet évacuation, & fait des efforts continuels pour la procurer, encore qu'elle n'y réussisse pas toujours. Il est donc certain qu'en secondant ce penchant, & en l'aidant par des potions convenables, on hâte ses efforts, & que le vomissement cesse plutôt. Il est même bon de remarquer que l'éruption n'est pas plutôt faite, qu'il cesse aussitôt, & qu'on le hâte considérablement par cette méthode. Je suis d'avis, qu'aussitôt après l'effet de l'émétique, on applique des cataplasmes sur la plante des pieds, pour les raisons que personne n'ignore.

L'émétique a de plus cet avantage qu'il procure une ou deux selles, ce qui débarrasse les intestins des excréments, & des matières putrides & bilieuses qui s'y sont amassées. Au cas qu'il manque d'opérer, il faut sur le champ donner au malade un clystère émollient & laxatif pour en hâter l'effet. Il est absolu-

ment nécessaire dans plusieurs cas de lui donner un purgatif rafraîchissant, composé avec la manne, la crème de tartre, le sel de Glauber ou la rhubarbe. La diarrhée ne doit pas même empêcher qu'on ne lui donne une dose ou deux de rhubarbe.

Puisque les variations de l'art produisent différens effets sur les sujets les plus sains & les plus robustes, à plus forte raison doivent-elles influencer sur les malades & sur les maladies. On a remarqué depuis long-temps qu'une constitution de l'atmosphère hâte les progrès des maladies épidémiques, sur-tout de la petite vérole, tandis qu'une autre les retarde. Cette dernière maladie commence dans un temps à l'extrémité d'une ville, & la ravage aussi-tôt d'un bout à l'autre; dans un autre, elle naît dans le centre, & s'éteint aussi-tôt. La peste même cesse, dès que le temps, qui étoit chaud & humide, devient froid & sec. La constitution du sang dépend de la constitution présente & passée de l'air, & l'on sçait par expérience, que la contagion produit différens effets, selon qu'elle trouve le sang différemment disposé. Il n'importe donc pas peu dans la méthode que je prescris, d'avoir

égard à la constitution présente de l'air, aussi bien qu'à celle qui a précédé.

Comme le froid & la sécheresse de l'air rendent les fibres extrêmement fortes & élastiques, & le sang épais & gluant, il est raisonnable de conclure, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, que les malades, lorsque la constitution est telle que je viens de dire, ont plus besoin de la saignée, & la supportent infiniment mieux, que lorsque le temps est chaud & humide. Ils ont aussi un plus grand besoin de boissons, d'alimens & de remèdes délayans, émolliens & antiphlogistiques; au lieu que dans le dernier cas, il est plus à propos de recourir aux cordiaux, aux doux astringens & aux antiputrides.

Il est certain que ceux qui ont la petite vérole, crachent beaucoup moins dans une température froide & sèche, ainsi que dans celle qui est chaude & sèche, qu'ils ne crachent dans une constitution opposée. Il faut donc dans le premier cas employer tous les moyens possibles pour délayer les humeurs, & faciliter la salivation, qui est si salutaire & si nécessaire dans cette maladie. Il arrive cependant quelquefois qu'elle devient trop abondante, & cela

à lieu , lorsque le temps est froid & humide , & que le malade est sujet aux catarrhes. J'ai souvent vû la salivation commencer de si bonne heure , & continuer avec tant d'excès , que l'enveloppe commune de la langue , de la bouche & de la gorge en étoit ulcérée , ce qui caufoit au malade des douleurs cruelles , l'empêchoit de dormir & d'avaler , & le réduisoit aux abois. C'est ce qui fait que j'appréhende toujours une salivation prématurée , sur-tout lorsqu'elle est abondante & acrimonieuse.

Comme il y a certaines constitutions de l'air qui retardent la salivation , il y en a d'autres qui en occasionnent d'excessives & d'acrimonieuses. Il y a des catarrhes épidémiques qui ne consistent dans un temps qu'en une évacuation d'une mucosité ténue , molle & insipide ; au lieu que dans un autre , la matiere évacuée est si âcre & si abondante , qu'elle ulcère le nez & les lèvres , la gorge & les autres parties par où elle passe. Il y a toute apparence que la même constitution de l'air qui cause ces salivations excessives , produit aussi cette petite vérole crue , crySTALLINE & indigeste , qui ré-

gne si souvent : car un air humide , épais & froid relâche non - seulement les vaisseaux , & jette dans le sang des vapeurs froides & nitreuses ; il intercepte encore la transpiration , & amasse dans le corps une grande quantité de matières âcres & séreuses. C'est principalement dans ces sortes de saisons , que la petite vérole , dont je viens de parler , régné le plus. Celle qui est noire , petite , confluyente , avec peu ou point de salivation , régné lorsque les vents ont été long-temps au nord - est , & que l'air a été extrêmement chaud , ou extrêmement froid & sec. Cette observation ne nous indique-t-elle pas le régime qui convient dans les différentes saisons ?

Cette petite vérole crySTALLINE ou lymphatique , ne vient jamais à parfaite maturité , la matiere reste crue , & ne compose à la fin qu'une sanie purement aqueuse ; en beaucoup d'endroits les pustules se joignent ensemble , se confondent , & forment de grosses vessies , lesquelles , venant à s'ouvrir & à ronger la peau qui est autour , ne forment qu'un ulcère continu. J'ai vû des malades languir dans cet état pendant vingt ou trente jours , sans que cette matiere âcre ait cessé de

couler; ce qui les a jettés dans un épuisement dont ils ne se font jamais relevés. Il arrive souvent qu'une grande partie de cette matiere crue & tenue passe dans le sang, & laisse un grand nombre de pustules mollasses, vuides ou *siliqueuses*. Cet accident est suivi de désordres terribles, qui finissent presque toujours par la mort du malade. Les frissons convulsifs, la fièvre péripneumonique, le délire, la dyssenterie, la syncope, &c. en sont les suites ordinaires. Néanmoins lorsqu'il se détermine par une diarrhée médiocre, ou par une évacuation abondante d'urine haute en couleur, & pleine de sédiment, le malade en échappe souvent; au lieu que lorsque les déjections sont noires, sanguinolentes ou sanieuses, elles marquent pour l'ordinaire une mortification des intestins, sur-tout lorsque le bas ventre est enflé, douloureux & tendu. La micturition ou envie continuelle d'uriner, sans une évacuation considérable, est un symptôme dangereux, à moins qu'elle ne soit occasionnée par les vésicatoires. Si jamais les sueurs copieuses ont été utiles dans la petite vérole, c'est dans cette espèce, & je leur ai souvent vu produire de très-bons effets.

Cette petite vérole crue, fanieuse, indigeste, accompagnée d'un ptyalisme abondant, dans laquelle la peau & les pustules sont pâles ou livides, le pouls foible, l'urine tenue, crue & aqueuse, demande des remèdes chauds, tels que la poudre de contrayerva composée, la myrrhe, le musc, le safran, le camphre, la thériaque, le mithridate, & la confection cardiaque. Ces substances sont extrêmement utiles pour hâter l'éruption des pustules, & pour cuire la matière, & on peut les donner dans du vin de Canarie, mêlé avec le petit lait, dans la décoction rouge, dans un julep testacé tempéré, ou dans une tasse de café, que l'on mêlera de temps en temps avec un peu de lait. J'ai connu plusieurs malades qui s'en sont bien trouvés, ce qui ne paroîtra pas étonnant, lorsqu'on sçaura qu'il appaise la toux occasionnée par l'acrimonie de la fluxion.

Les opiats ne sont pas moins nécessaires dans le cas présent, & il convient de donner souvent au malade la thériaque, l'élixir parégorique, ou la teinture thébaïque avec le diacode, mais à une dose qui le calme sans l'assoupir. Cette méthode est la plus efficace

& la plus sûre qu'on puisse employer dans les différentes espèces de fièvres ; une dose plus forte procure le sommeil en moins de temps, mais il fait infiniment moins de bien ; & lorsqu'elle ne produit pas cet effet, le malade tombe dans le délire , ou dans un assoupissement dont on a toutes les peines du monde à le tirer. Les opiatés donnés en trop forte dose causent un relâchement & une foiblesse universelle , qui ne cesse qu'à l'aide d'une nouvelle dose , ou de quelque cordial ; leur effet est le même que celui des liqueurs spiritueuses , lesquelles prises en trop grande quantité , produisent un délire ou un assoupissement passager , qui est bien-tôt suivi de foiblesse , de tremblemens , & d'un abattement inexprimable. On ne peut sçavoir l'effet que produira certaine dose d'opium sur un sujet , qu'après en avoir fait l'essai. Quelques-uns sont tellement disposés , qu'ils se ressentent de la plus petite dose , au lieu que d'autres de forces & de tempéramens , les mêmes en apparence , en prennent une quatre fois plus forte , sans en éprouver les mêmes effets. Il y a des gens qui supportent le diacode , & qui se trouvent très-mal de

SUR LES FIEVRES, &c. 185
l'opium; le plus sûr est donc de commencer toujours par des opiats modérés, & de les donner à petites doses.

On peut dire cependant qu'il n'y a point de remèdes qui incrassent les humeurs ténues & acrimonieuses, qui appaisent leur irritation & leur écoulement, & qui mûrissent les pustules avec tant d'efficacité, que les opiats donnés à propos. En effet, lorsque les pustules sont nombreuses, on ne peut presque rien faire sans elles, sur-tout vers l'état de la maladie, où elles sont extrêmement douloureuses; cependant lorsque la salivation est gluante & difficile, & la respiration courte & laborieuse, on doit en user avec précaution, & y joindre la gomme ammoniac, l'oxymel scillitique, &c.

On ne doit point épargner les vésicatoires dans cette petite vérole lymphatique ou cristalline, vû qu'entr'autres plusieurs bons effets, ils donnent une issue à l'humeur morbifique acrimonieuse. C'est pour cette raison qu'on doit ouvrir avec la lancette les grandes vessies que forment les pustules en se confondant & en se réunissant. Il est inutile au reste d'en tirer la matière

avec une aiguille d'or, comme Avicenne (4) le conseille; & toutes les précautions, qu'on emploie, rendent les cicatrices plus difformes, que lorsqu'on s'en remet à la nature. Le danger doit l'emporter cependant sur cette considération; car outre que cette matière corrosive cause souvent une mortification, il en passe encore une partie dans le sang.

Je suis encore d'avis que l'on joigne, aux remèdes alexipharmques, quelques diurétiques convenables, tels que le nitre, le sel de succin, l'esprit de nitre dulcifié, &c. car j'ai souvent observé qu'un écoulement copieux d'urine suppléoit au défaut des autres évacuations; s'il arrive lorsque la salivation commence à cesser, & que les pustules s'affaissent, il ne manque pas d'être salutaire; & cela étant, on doit l'exciter par tous les moyens possibles. Un des meilleurs est de faire mettre le malade à genoux, car tant qu'il reste couché, il n'a ni la volonté ni la faculté d'uriner; au lieu que levé, il en vient à bout sans peine, & abondamment.

(4) *Avicenna, canon medic Lib. IV. cap. variolis, pag. 66. ex edit. Pemplii.*

Il arrive souvent que la matière variolique se jette sur les intestins , & cela d'une manière très-violente. On a vû une infinité d'exemples, où une diarrhée critique a sauvé la vie des malades , & la nature substitue même cette évacuation, dans les enfans, à la salivation des adultes. On doit bien se garder de l'arrêter trop-tôt ; & lors même qu'elle est excessive, il ne faut l'entreprendre qu'après avoir donné au malade une ou deux doses de rhubarbe. On peut alors employer les astringens , les opiatés , la décoction rouge , la décoction de Fracastor , la teinture de roses , &c. Et au cas que ces remèdes ne produisent point leur effet, un lavement avec le diascordium ou la thériaque l'arrêtera infailliblement. On doit en général se contenter de la modérer sur-tout dans l'état, ou après , en observant de sustenter le malade avec des alimens fortifiants , & médiocrement astringens.

Je ne me suis jamais apperçu que les acides végétaux ou minéraux aient été de quelque utilité dans la petite vérole crySTALLINE ; mais j'ai éprouvé plus d'une fois leur efficacité dans la confluyente , où les pustules sont petites ,

noires, & accompagnées de pétéchies, où la putréfaction des humeurs est infiniment plus grande, & la matière des pustules beaucoup plus fétide & fanieuse, que dans la crySTALLINE, dont la matière ichoreuse n'a que peu ou point d'odeur. Quoiqu'il y ait à peine une personne sur quatre qui échappent de la petite vérole noire confluyente, & à peine une sur mille, lorsqu'elle est accompagnée de taches noires, d'un écoulement d'urine sanguinolent, & d'autres hémorrhagies; on n'a pas laissé d'opérer quelquefois des prodiges avec les acides minéraux, les alexipharmques astringens, & les préparations de quinquina, lors même que les pétéchies étoient nombreuses, & les pustules noires, petites, confluentes, & même accompagnées de quelque hémorrhagie. J'ai vû échapper quelques malades dans de pareilles circonstances, par cette méthode; mais je n'ai jamais vû aucun de ceux qui pissoient du sang en revenir, à moins que ce symptôme n'ait été manifestement causé par les cantharides. Cependant, comme cette espèce de petite vérole dure très-long-temps, & que le malade, s'il prend le dessus, reste plusieurs jours entre la

vie & la mort, on doit, outre les remèdes susdits, le sustenter dans le dernier période de la maladie avec des alimens & des boissons analeptiques & antiseptiques, jusqu'à ce qu'il ait renouvelé sa peau comme le serpent. J'ai vû des malades dans un état si désespéré, que leur guérison tenoit du prodige, & paroissoit être une véritable résurrection.

Lorsque je recommande l'usage du quinquina dans quelques espèces de petite vérole, je crois être fondé dans mon sentiment, & ceux qui ne s'en rapportent point à moi, peuvent consulter là-dessus le Docteur Mead (7), le Professeur Monro (8), & le Docteur Wall (9).

Je commence ordinairement par la teinture alexipharmaque de quinquina, dont j'ai donné la formule ci-dessus, après y avoir versé de l'élixir de vitriol, jusqu'à une suffisante acidité; après quoi je passe à sa décoction, ou même à son extrait, s'il est nécessaire. On doit pourtant bien se garder de donner rien de pareil, lorsque la

(7) *De variolis & morbillis*, pag. 45.

(8) *Essais de médecine*, vol. V. pag. 102.

(9) *Trans. Philosoph.* num. 486.

respiration est laborieuse , le ventre constipé , & l'abdomen dur & enflé , à moins qu'on n'ait auparavant remédié à ces symptômes. Il est bon d'observer que la teinture alexipharmaque de quinquina , est particulièrement utile dans la petite vérole lymphatique , & qu'on doit la donner aussi tôt après l'éruption , pour hâter la maturation des pustules , le plus qu'il est possible. Il est certain que le quinquina forme ordinairement un pus louable dans les ulcères sanieux. Morton (10) le donne non-seulement dans le déclin , mais même durant la maturation des pustules , au cas qu'il apperçoive quelque rémission , & cela toutes les trois ou quatre heures , à la dose d'une drachme. Plusieurs médecins l'ont imité depuis plusieurs années avec beaucoup de succès.

Le danger n'est jamais plus grand & la cure plus difficile , que lorsque la petite vérole est parvenue à son état ; ce qui arrive plutôt dans quelques espèces que dans d'autres ; mais beaucoup plutôt dans la petite vérole : car quoi que les choses se soient bien pas-

(10) *De variolis , cap. IX. pag. 250.*

scées jusqu'à ce temps-là, on est surpris le septième, le neuvième, ou l'onzième jour après l'éruption, de voir les choses changer tout d'un coup de face, & se terminer par des symptômes terribles. L'enflure du visage diminue tout d'un coup, le ptyalisme cesse, les pustules deviennent molles, leurs interstices pâles, livides ou de couleur de cendre; le malade est saisi d'un frisson, & d'une fièvre accompagnée de la difficulté de respirer, de foiblesses, de nausées, d'inquiétudes continues, de tremblemens, de soubresauts, du délire, &c. Tel est le changement qui arrive, lorsque les pustules s'élèvent en grand nombre, le premier, le second ou le troisième jour de la maladie; lorsqu'après l'éruption, elles ne grossissent point, & ne deviennent point rondes & pointues; qu'elles restent applaties, qu'elles s'étendent, ou ont une petite tache noire dans le milieu; lorsqu'elles ne sont point entourées d'un cercle vermeil à leur base, qu'elles sont pâles ou noirâtres. Le danger est encore plus grand, lorsque l'urine reste pâle, crue & ténue, ou qu'elle le devient; & que les artères carotides & temporales battent considérablement.

Le médecin doit alors renouveler son attention , vû que quelques heures décident de la vie ou de la mort du malade. Quoiqu'il soit difficile de prescrire des règles certaines dans une maladie aussi accompagnée d'accidens , je ne doute cependant pas, que les observations suivantes ne puissent avoir leur utilité.

Premierement , lorsque l'enflure des mains ne succède point à celle du visage , ni celle des pieds à celle des mains , d'une maniere régulière , on doit regarder cela comme un très-mauvais symptôme ; car c'est là un transport régulier & critique de l'humeur morbifique sur ces parties , lequel arrive communément , lorsque le ptyalisme commence à diminuer , & le visage à se désenfler. Dans ces sortes de circonstances , je suis d'avis qu'on applique des épipastiques aux poignets & aux chevilles des pieds , quelque temps avant que ces parties s'enflent ; car ces remèdes déterminent non - seulement les humeurs vers ces endroits , ils procurent encore leur écoulement. Je crois même qu'il est à propos de n'employer les vésicatoires , qu'après avoir appliqué sur ces parties des cataplasmes ou
des

des fomentations émollientes pour hâter ces enflures critiques. Baglivi (11) dit s'être servi avec succès d'éponges trempées dans des décoctions émollientes. Il arrive quelquefois que la nature pousse la matiere morbifique vers les extrémités avec tant de violence, qu'il en résulte des inflammations, des enflures & des douleurs extrêmement aiguës. Les fomentations émollientes appaisent ces accidens, en relâchant les parties, & en ouvrant les pores.

J'ai recommandé il y a plus de vingt ans cette méthode (12), & je l'ai depuis employée avec succès dans plusieurs occasions. La cessation prématurée des tumeurs critiques a toujours des suites funestes, comme on en a vû des exemples dans la goutte, en sorte qu'on est souvent obligé de la fixer par des cataplasmes âcres. Dans le cas susdit, les vésicatoires attirent non-seulement la matiere morbifique, ils l'évacuent encore. J'ai joint souvent les cantharides aux cataplasmes, & je connois plusieurs fameux médecins qui appliquent des vésicatoires

(11) *De variolis & morbillis.*

(12) *Transact. Philosoph. num. 390.*

res sur la plante des pieds de leurs malades , pour peu qu'ils craignent pour leur vie.

Secondement , lorsque la fièvre , le mal de tête , les nausées , les inquiétudes ou l'assoupissement surviennent le sixième ou le huitième jour après l'éruption , & que le malade est constipé , comme il a coutume de l'être , un simple lavement de lait , de sucre & de sel , ne manque presque jamais de le soulager. Ce remède est sur-tout nécessaire , lorsqu'il fait des efforts inutiles pour aller à la selle ; car les excréments , étant endurcis par la chaleur & par le long séjour qu'ils font dans les intestins , s'accumulent dans le *colon* & dans le *rectum* , où comprimant le fond de l'aorte , les artères iliaques & le col de la vessie , ils empêchent le sang de descendre dans les extrémités inférieures , & l'obligent de refluer vers la tête & la poitrine. Ajoutez à cela qu'ils suppriment l'urine , & empêchent la sortie des vents , des excréments & de l'urine , jusqu'à ce qu'on ait ramolli les excréments , lubrifié & excité les intestins à faire leurs fonctions , à l'aide d'un clystère. Je préviens , autant que je puis , la constipation dans mes malades , sur-tout lorsqu'ils sont

jeunes, en leur faisant ordinairement donner un clystere émollient tous les deux, trois ou quatre jours, jusqu'au moment où je prescris de doux purgatifs; après quoi je passe aux purgatifs, lesquels rafraîchissent le malade, & hâtent l'effet des anodins. Ces derniers n'opèrent souvent, qu'après que le corps est déchargé, souvent même ils produisent une disposition comateuse.

Troisièmement, les anodins sont presque toujours utiles, & même nécessaires dans la petite vérole, sur-tout à l'approche de la crise; & l'on doit toujours les employer, ne fût-ce que pour appaiser les douleurs & l'inflammation que causent les pustules; car si un seul bouton cause tant de douleurs, que fera-ce de dix milliers de pustules qui s'élèvent sur la peau! Les douleurs & les inquiétudes sont néanmoins un très-bon symptôme, & c'en est un fort mauvais, lorsque la peau ni les pustules ne deviennent ni enflammées, ni douloureuses, vû que cela indique l'affoiblissement des facultés vitales, le défaut de circulation dans les derniers vaisseaux capillaires, & un engourdissement universel. J'ajouterai à ce qui précède, qu'il est à-propos, sur-tout

vers l'état, de donner des opiat's au malade vers le soir avant le redoublement, & même en fortes doses, sauf à les réitérer, si le besoin l'exige. Le diacode suffit rarement, à moins que les malades ne soient extrêmement jeunes. On doit augmenter la dose, sur-tout le soir du jour où la crise est attendue, pour calmer l'agitation qui a coutume de survenir la nuit suivante; car, comme Hippocrate (13) l'observe judicieusement, la nuit qui précède la crise est extrêmement fâcheuse dans les fièvres. Lorsque le malade a beaucoup de fièvre & de chaleur, il convient de lui donner un opiat avec quelque acide, ou dans quelque potion saline; & s'il est foible & abattu, avec la thériaque, ou avec quelque autre alexipharmaque.

Quatrièmement, si à l'approche de la fièvre secondaire, le pouls est fréquent, dur & fort, le battement des carotides excessif, si la chaleur augmente, si la respiration devient laborieuse, si le malade a un mal de tête aigu, & qu'il tombe plus ou moins en phrénésie, il faut le saigner aussi-tôt, autrement

(13) Aphorism. 13. sect. ij,

il est perdu. Il est bon d'observer que, dans ces circonstances, le sang est extrêmement gluant, & aussi coëgneux, que dans la plus forte pleurésie. Rien ne prouve mieux son état inflammatoire, que les ophthalmies, les esquinancies, les péripleumonies, les rhumatismes, & les inflammations externes qui surviennent.

Cinquièmement, lors au contraire que le pouls est foible, que le malade est abattu, que les pustules & leurs interstices deviennent pâles ou livides, s'affaissent ou disparoissent, que les extrémités sont froides & gluantes, on ne sçauroit trop donner de cordiaux au malade, ni lui appliquer trop de vésicatoires. J'ai vû le vin chaud, donné en grande quantité, produire des effets étonnans dans ces circonstances.

Sixièmement, la salivation diminue beaucoup pour l'ordinaire vers la fin du troisième période de la petite vérole, & la matière devient si épaisse & si gluante, qu'elle a toutes les peines du monde à sortir, en sorte que le malade court risque d'être étouffé à chaque minute, à moins qu'on n'en facilite l'évacuation avec des gargarismes, des injections, &c. Je ne connois point de meilleurs gargarismes dans ce cas, que

le cidre & le miel, le vinaigre, l'eau & le miel, ou l'oxymel scillitique, avec un peu de nitre ou de sel ammoniac crud. On peut aussi employer la moutarde dans les gargarismes, lorsqu'on n'a point de plus fort stimulant. Les acides végétaux sont beaucoup plus savonneux & plus détersifs que l'esprit de vitriol, auquel on donne cependant la préférence. Il arrive souvent que ces moyens deviennent inutiles, & qu'on est obligé de recourir à un vomitif. Sydenham se sert en pareil cas du *vin bēni*, (vin émétique) à la dose d'une once & demie. On peut en employer de plus doux & d' aussi efficace, & l'oxymel scillitique souvent réitéré opère l'effet qu'on désire, en même temps qu'il facilite l'expectoration & la respiration; il a de plus cet avantage, qu'il procure l'évacuation des urines & des excréments, laquelle est souvent défectueuse dans ce temps de la maladie. Lorsque le cas est pressant, on peut en hâter l'action, avec la décoction ou l'infusion d'ipécacuanha. J'ai eu plusieurs fois le courage d'employer ce remède pour dernière ressource, au risque de perdre ma réputation, & il m'a heureusement réussi; mais il m'est aussi quelquefois arrivé de la perdre avec le

SUR LES FIEVRES, &c. 199
malade. J'aime cependant mieux, suivant l'avis de Celse, hazarder un remède douteux, que de n'en faire aucun. Il est assez ordinaire de voir la langue & la gorge couvertes d'une pellicule épaisse, tenace, blanchâtre ou brune, de sorte qu'il semble qu'elles aient été échaudées; la trachée artère & l'œsophage sont communément dans le même état. Il n'y a ni émétique ni gargarisme, qui puisse la dissiper; c'est un fort mauvais symptôme qui annonce le défaut de sécrétion dans les glandes de ces parties.

La ténacité extraordinaire qu'on remarque dans la mucosité de la bouche, de la gorge, &c. vient souvent de ce que le malade n'a pas assez bu durant le cours de sa maladie; car la boisson est absolument nécessaire pour délayer le sang, entretenir la salivation, remplir les pustules, entraîner les sels morbifiques âcres, & fournir aux vaisseaux des fluides plus salutaires. Les alimens, dans cette maladie, doivent absolument être liquides, puisque le malade ne désire point les solides qu'il lui est impossible d'avaler, & pour lesquels il n'a pas de goût. Dans la petite vérole noire & confluyente, il faut ab-

solumment boire ou mourir. Le petit lait acidulé, *Decoët. Lusitan.* le gruau, le vin du Rhin ou le vin blanc de France trempé, le cidre & l'eau, sont ce qu'on peut employer de mieux, & dans les cas où il survient des pétéchies ou des hémorrhagies, il faut lui donner de la teinture de roses, ou du vin clai-ret, ou d'une eau acidulée.

Septièmement, lorsque la dessiccation des pustules est parfaite, & que la salivation diminue, il faut travailler à procurer quelqu'autre évacuation; ce n'est plus le temps de pousser vers l'habitude du corps; la peau, couverte d'écailles, laquelle enveloppe le corps comme une cotte de mailles, ou plutôt, dans ces circonstances, comme la chemise empoisonnée d'Hercule, ne pouvant alors que fort peu, ou même aucunement transpirer au travers des croutes: car non-seulement elles empêchent la transpiration, mais elles retiennent encore le pus & la sanie qui se putréfient de plus en plus, & qui étant continuellement réforbés dans le sang, excitent, fomentent & augmentent la fièvre secondaire.

Lorsqu'on peut entretenir la salivation, & procurer une évacuation co-

pieuse d'urine bien cuite dans ce période, les choses vont passablement bien; mais il arrive souvent qu'elles cessent tout-à-coup, ce qui jette le malade dans un très-grand danger. Il faut dans ce cas employer tous ses efforts pour retablir ces évacuations, augmenter le nombre des vésicatoires, donner au malade un clystère laxatif & émollient, & ne point épargner l'oxymel scillitique, le lait ammoniac, &c. qui favorisent l'expectoration.

Il convient aussi que le malade change de linge, lequel alors est extrêmement sale, roide & puant, & l'incommode beaucoup; d'ailleurs il corrompt l'air de l'appartement, & le rend si mal sain, que les personnes de la meilleure santé ont peine à le supporter. Non-seulement il nuit à la respiration, mais les miasmes de ce méphitis empoisonné, s'insinuant continuellement dans la masse du sang, par les vaisseaux inhalans, par les poumons, &c. corrompent le sang à un point extraordinaire. On ne sçauroit croire le bien que l'on procure au malade, en renouvelant l'air de sa chambre, en ouvrant avec précaution les portes & les fenêtres, & en lui faisant changer de linge; il re-

çoit une nouvelle vie, pour ufer de ses expressions, car l'air est l'aliment de la vie. Rien au contraire n'est plus dangereux que de le laisser enfermé dans un mauvais air de cette espèce. La méthode absurde de former, dans une même maison, une espèce d'hopital, & d'y tenir plusieurs malades, est une pratique dangereuse, & souvent très-funeste. La puanteur, les gémissemens, les cris de l'un troublent & incommode les autres. Il est rare qu'ils reposent tous à la fois, souvent même ils veillent tous ensemble: de tels voisins ne sont pas agréables. Quoiqu'on dise, le malade ne risque rien à changer de linge, pourvû qu'on ait la précaution de le bien chauffer auparavant. C'est une sottise de faire porter à une autre personne pendant douze ou vingt-quatre heures, la chemise qu'on veut lui mettre. Ne peut-on pas employer d'autres moyens pour la sécher & la chauffer? N'est-elle pas salie & rendue humide par la transpiration ou la sueur d'une personne en bonne santé?

Mais en voilà assez sur cette matière: je reviens à l'évacuation, & finirai ce chapitre par quelques observations sur l'usage des purgatifs dans la fièvre secondaire de la petite vérole.

Lorsque la salivation est régulière, que les pustules grossissent & viennent en parfaite maturité, que l'enflure du visage, des pieds & des mains survient à temps; que le malade goûte un sommeil tranquille, & respire librement, toutes choses vont bien, & la nature s'occupe de son ouvrage; il faut alors la soutenir, & non point la troubler. Dans ces circonstances, je m'abstiens même des lavemens, quand le malade seroit constipé depuis plusieurs jours, jusqu'à l'entière dessiccation. Ils sont alors extrêmement utiles pour le disposer aux purgatifs, dont on ne peut absolument se passer.

Il survient, & même presque toujours dans la petite vérole confluente, durant ce période, ou avant, une fièvre secondaire plus ou moins forte, laquelle est occasionnée, en partie par la résorption de la matière des pustules externes & internes, en partie par la suppression de la transpiration, & en partie par les matières putrides qui se sont amassées dans les intestins. Ces matières ne peuvent être que très-abondantes, vû qu'une partie de la matière morbifique, que les glandes de la bouche, de la gorge, &c. ont séparée,

passé dans le ventricule ; d'ailleurs , il doit se séparer une plus grande quantité de cette humeur dans les glandes des intestins , dans les vaisseaux biliaires , &c. d'où elle est portée dans le canal intestinal : Car , comme il en sort alors une moindre quantité par la transpiration , il doit s'amasser une plus grande quantité d'humeurs dans les intestins ; personne n'ignorant qu'une évacuation augmente à proportion qu'une autre diminue , & qu'il y a une étroite correspondance entre la peau & les intestins. Ajoutez à cela la matiere purulente des pustules , qui peuvent se trouver dans l'estomac & les intestins. Il doit donc y avoir un amas considérable de matiere putride dans les premières voies , laquelle acquérant une virulence proportionnée à son séjour , & passant continuellement dans le sang par les vaisseaux absorbans des intestins , entretient la fièvre , que la nature s'efforce d'éteindre du moins en partie par cette voie. Doit-on l'y laisser , ou l'en chasser ? La réponse est évidente. On voit que la nature s'efforce de l'évacuer elle-même dans les adultes & dans les enfans , en leur procurant une diarrhée qui tient lieu de

ptyalisme. Ne nous montre-t-elle pas les moyens de l'aider dans cette conjoncture ? En effet , quelle quantité de matière putride & fétide , ne rendent pas les malades , après un lavement ou une purgation dans le milieu ou dans le déclin de leur maladie ? Cette masse se corrompt de jour à autre dans les intestins ; acquiert une si grande acrimonie , qu'elle les corrode à la fin ; ou les irrite à un tel point , qu'il en résulte une diarrhée ou une dysenterie , qu'on appréhendoit mal-à-propos d'exciter par un léger purgatif.

Si donc la nature ne peut , ni par elle-même , ni par les secours de l'art , empêcher la matière morbifique de se jeter sur les parties vitales , & qu'elle soit à la veille de succomber sous son poids dans le cas d'un pareil transport , lorsque , par exemple , l'enflure du visage & des mains vient tout-à-coup à diminuer , & la salivation à cesser avant le temps ; n'est-il pas à propos d'évacuer la matière nuisible par quelque autre issue , entr'autres par les intestins qui sont infiniment plus susceptibles de cette évacuation que les pores de la peau , les conduits urinaires ou

salivaires ? Pour moi je suis d'avis, lorsque la salivation cesse, qu'on lui substitue quelque autre évacuation, & si l'on met en usage un clystère ou un doux purgatif, on peut en arrêter l'effet, s'il est trop considérable, par le moyen d'un opiat.

On m'objectera que cette méthode tend à déterminer les humeurs nuisibles de l'habitude du corps, sur les parties vitales. Mais je réponds à cela, que la purgation est absolument nécessaire après la dessiccation des pustules, & la coction de la matière morbifique, du moins autant qu'elle le peut être (car elle ne l'est jamais parfaitement dans la petite vérole lymphatique); qu'elle est sur-tout utile, lorsqu'il est déjà survenu une métastase funeste de la matière morbifique, à laquelle on ne peut remédier autrement; qu'elle supplée à une évacuation critique qui été supprimée, & que la nature travaille à procurer, & exige absolument cette espèce d'évacuation; qu'il n'y a point d'autre méthode pour expulser cette matière putride des intestins, qui entretient la fièvre secondaire; & que toutes les fois qu'il y a une grande quantité de matière corrom-

pue dans les premières voies, de quelque nature qu'elle soit, il en résulte une fièvre; témoin les fièvres vermineuses, bilieuses, & celles qui proviennent de crapule, lesquelles ne cessent qu'aux purgatifs & aux vomitifs; enfin que tout le monde convient de la nécessité de purger les malades à la fin de la petite vérole, sans quoi elle ne manque pas d'être suivie de furoncles, de parotides, d'ulcères malins, de la carie des os, de la corruption des poumons ou d'une consommation.

Lorsque je recommande les purgatifs dans la fièvre secondaire de la petite vérole, j'entends que l'on commence toujours par les cathartiques les plus doux. Les drastiques, composés avec la scammonée & l'aloës, &c. ne valent rien qu'après que la fièvre a diminué : on peut alors en employer de plus forts en y joignant un peu de calomel. Je suis convaincu que l'usage inconsidéré des purgatifs chauds, au commencement de la petite vérole, que le non-usage des anodins après les purgatifs, joint au peu de soin qu'on a eu du malade durant leur opération, a souvent eu des suites funestes : mais je

fuis sûr que la purgation dans la fièvre
seconde, pratiquée comme je viens
de dire, est extrêmement utile, & j'en
ai plusieurs exemples.





DISSERTATION

SUR

LES PLEURÉSIES,

ET

LES PÉRIPNEUMONIES.

CHAPITRE PREMIER.

*Du pouvoir qu'ont les vents & les
saisons, de produire
ces maladies.*

COMME les pleurésies & les péripneumonies, ont été de tout temps extrêmement communes, Hippocrate s'est beaucoup plus étendu sur leur sujet, que sur aucune autre maladie aiguë. Ses observations sont extrêmement

justes , & mériteront toujours d'être lûes avec attention de tous les médecins. Il observe entr'autres choses (1) que les vents de nord-est causent des maux de poitrine , de côté & des poumons ; & ceux qui sont venus après lui , ont reconnu la vérité de cette observation. Ce n'est pas que les pleurésies & les péripneumonies ne régnerent aussi dans d'autres constitutions de l'air , puisque les dernières succèdent souvent à d'autres fièvres aiguës : mais il est certain que ces deux maladies sont beaucoup plus fréquentes , lorsque le temps est froid & sec, & qu'il régné des vents de nord & d'est pendant un temps considérable.

Voici les effets que produisent les vents froids & secs sur le corps humain. Ils resserrent l'habitude extérieure, ils desséchent & rident la peau, ils obstruent les pores, diminuent la transpiration, ou du moins ils ne laissent sortir que la partie la plus tenue des humeurs. Ils rendent le système fibreux plus fort, plus ferme & plus élastique, & l'action des vaisseaux sur les fluides plus puissante, ce qui augmente

(1) Aphorism. 5. sect. ij.

la circulation, la chaleur & l'activité des esprits. Les globules sanguins deviennent plus denses, plus compactes & plus nombreux, & la masse des humeurs plus tenace. A quoi l'on peut ajouter, que comme l'air froid & sec est presque toujours très-pesant & très-élastique, il concourt nécessairement par la plus grande pression qu'il exerce sur le corps, avec la froideur & la sécheresse de ses qualités, à produire de plus grands effets. Il est constant, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, que le sang, dans une pareille constitution de l'atmosphère, est plus dense & plus gluant que dans un temps chaud & humide, & que les asthmatiques souffrent infiniment plus, lorsque les vents de nord-est régneront depuis long temps.

Cependant ces effets ne sont point incompatibles avec la santé, d'où vient que Celse (2) faisant le dénombrement des maladies produites par les vents septentrionaux, dit : *sanum tamen corpus spissat, & mobilius atque expeditius reddit.*

Mais hélas ! les hommes sont si faibles & si fragiles, qu'ils n'ont qu'un

(2) Lib. II. cap. 1.

pas à faire pour tomber de la santé la plus parfaite dans les plus grandes infirmités : car ce sang riche & épais, étant agité par l'action des vaisseaux , acquiert une si grande viscosité , qu'il ne sçauroit plus circuler dans les dernières ramifications des artères ; d'où naissent des obstructions , & par conséquent des inflammations , sur-tout lorsqu'on commet quelque erreur dans la diete ou l'exercice , que la transpiration vient à être interceptée , ou qu'il survient des altérations dans l'air qui raréfient les humeurs , avant que d'avoir eu le temps de relâcher les vaisseaux. De-là naissent pour le dire en passant , ces douleurs dans les membres où il y a eu fracture , dans les cors des pieds , dans l'endroit des cicatrices , (parce que le diamètre des petits vaisseaux a été considérablement diminué , & que leurs tuniques sont devenues calleuses) lesquelles se renouvellent dans les changemens de temps , lorsqu'il doit arriver quelque orage , ou que l'air doit devenir chaud & humide.

Les fomentations émollientes appaisent aussi-tôt ces douleurs , en élargissant & en relâchant les vaisseaux. Les bonnes femmes sçavent que le meilleur

moyen d'appaiser la douleur des cors, est de les tremper dans l'eau chaude. Cette méthode a lieu pareillement dans les douleurs de côté qui subsistent des années entières après des pleurésies ou des pleuro-péritneumonies. Ces douleurs sont occasionnées par le rétrécissement des vaisseaux, & par l'adhésion des poumons à la plèvre, & il arrive souvent, lorsque le sang vient à se raréfier, ou le temps à changer, qu'elles réveillent la maladie, & assujettissent pour toujours les malades à des rechûtes fréquentes.

Il est vrai que les personnes, qui ont le sang gluant & les fibres fortes, sont sujettes à des maladies inflammatoires de toute espèce dans toutes sortes de saisons ; mais il n'est pas moins certain qu'il y a des constitutions de l'air plus propres que d'autres à enflammer le sang, & à produire des inflammations dans certaines parties du corps, plutôt que dans d'autres. Car, lorsque la froideur de l'air resserre l'habitude du corps, ride la peau, & ferme les pores, le sang se jette en plus grande quantité sur les parties vitales, particulièrement sur les poumons, lesquels, par l'étendue de leur surface interne (qui

excède de beaucoup celle de la (3) peau, sont destinées par la nature à seconder l'évaporation qui se fait à travers la peau de l'humidité acrimonieuse & superflue du sang; de maniere que lorsque les pores de la peau sont obstrués, le défaut de transpiration est compensé par l'évaporation qui se fait à travers les poumons.

On remarque en effet qu'on n'a pas plutôt pris du froid, que les poumons sont affectés de la toux & d'une évacuation copieuse de matière ténue, laquelle est souvent très-incommode. Que si ce froid continue à s'insinuer dans ce viscere, il resserre leur membrane interne, il obstrue leurs conduits excrétoires, & empêche l'évaporation de la matiere qu'ils contiennent. A quoi l'on peut ajouter que l'air, affectant par sa froideur le sang renfermé dans les cellules & les vésicules des poumons, est capable de le geler, ou du moins de le condenser à un point extraordinaire. Ce n'est pas la première fois que le froid a causé une stagnation subite & absolue du sang dans

(3) Voy. la statique des végétaux du Docteur Hales.

les poumons , & tué le sujet sur le champ. Les vents froids affectent & resserrent quelquefois la peau des mains , des bras & du visage, au point de la dessécher , de l'ouvrir & de l'ulcérer. Pourquoi donc ne produiroient-ils pas le même effet sur la membrane tendre & délicate de la trachée-artère , des bronches , &c. ? Je n'en veux d'autres preuves que la toux , l'enrouement , &c. qui surviennent lorsqu'on respire un air trop froid. Ce même air froid affecte souvent le pharynx & le larynx , au point d'y causer des tumeurs & des inflammations violentes.

On conçoit donc aisément que , lorsqu'il vient à passer une trop grande quantité de sang épais & gluant dans les poumons , dans le temps que leurs vaisseaux sont rétrécis , & que les conduits excrétoires & les orifices des glandes de la trachée-artère , des bronches , &c. sont obstrués , il doit nécessairement en résulter des inflammations péripneumoniques.

Mais d'un autre côté , la viscosité du sang , qui est la suite naturelle de l'air , dispose non-seulement aux inflammations en général , & aux péripneumonies

en particulier , mais encore aux pleurésies. Car , comme les artères , répandues sur les parties membraneuses , sont extrêmement déliées , elles ne peuvent manquer d'être obstruées par un sang épais & gluant. Ce qui fait que les rhumatismes sont extrêmement communs dans ces sortes de saisons , parce que les parties membraneuses des muscles sont enflammées par une lymphe visqueuse. Comme la plèvre est une membrane fort étendue & parsemée d'un nombre infini de petites artères ; sçavoir , les ramifications des artères intercostales , lesquelles naissant à peu-près à angles droits de l'aorte , reçoivent la partie la plus gluante du sang , comme la plus légère , (la plus pesante , suivant l'axe de la grande artère ,) on ne doit point être surpris qu'elle soit si sujette aux obstructions qui naissent de la viscosité inflammatoire du sang. Les muscles intercostaux & le périoste des côtes , qui reçoivent une partie du sang en conséquence de la même distribution des artères , y sont aussi fort sujets.

De-là vient que les pleurésies & les péripneumonies sont extrêmement communes , & même épidémiques dans
les

les temps froids & secs, & endemiques dans les lieux élevés & exposés aux vents de nord-est. Il est pourtant vrai de dire que les pleurésies, proprement dites, sont très-propres à causer des péripneumonies, & cela arrive souvent pour les raisons qu'on verra dans la suite. Aussi voit-on plus de pleurésies compliquées avec des symptômes péripneumoniques, que de vraies pleurésies, & c'est ce qui a obligé les modernes à donner à cette maladie composée, le nom de *pleuro-péri-pneumonie*.

Comme ces deux maladies sont souvent jointes ensemble, les anciens & les modernes les ont entièrement confondues, attribuant indifféremment les mêmes symptômes à l'une & à l'autre, quoiqu'elles diffèrent essentiellement, tant à l'égard de leur siège, qu'à l'égard de leurs symptômes. Cælius Aurelianus (4) nous apprend que les anciens ont été fort partagés sur le siège de la pleurésie, les uns la plaçant dans la plèvre proprement dite; les autres dans les poumons & dans ses membranes. Ces deux opinions ont eu leurs par-

(4) Lib. II. cap. 16.

tisans parmi les modernes ; mais je me flatte que les remarques suivantes ne laisseront rien à désirer , tant sur la nature de ces maladies , que sur la méthode de les guérir.

CHAPITRE II.

De la péripneumonie & de la pleuropéripneumonie.

LA péripneumonie , en prenant ce mot dans sa signification la plus étendue , est si commune , soit qu'on la considère comme une maladie primitive , ou comme une suite de quelque autre , que les médecins ne sçauroient étudier sa nature avec trop de soin. Comme elle affecte un des principaux organes de la vie , elle est souvent très-dangereuse , & demande différens traitemens dans ses différens périodes. D'ailleurs il y a dans cette maladie différens degrés ; on peut même dire différentes espèces , qui chacune exigent une attention particulière & une méthode qui lui soit propre.

Car la péripneumonie qui naît d'une inflammation violente des poumons , en conséquence d'un sang épais &

gluant qui obstrue plusieurs des artères pulmonaires & bronchiales, demande un traitement tout différent de celui qui seroit nécessaire dans une obstruction des poumons, causée par une matiere visqueuse, pesante & pituiteuse; comme dans ce qui a été nommé fausse péripneumonie par les modernes. Elle demande une autre méthode que celle qui provient d'une fluxion de matiere âcre & ténue sur les poumons.

Elles ont cependant plusieurs symptômes communs, entr'autres, l'oppression de poitrine, la difficulté de respirer, la toux & une fièvre plus ou moins considérable. C'est de ces symptômes que la péripneumonie tire sa dénomination, quoiqu'elle soit d'une nature toute différente, & qu'elle exige un traitement différent. Car dans le premier cas, il faut plusieurs saignées copieuses & répétées, pour ralentir la vitesse du sang, & diminuer sa quantité, sans compter les alimens & les remèdes rafraîchissans, délayans & humectans. Dans le second on peut d'abord tirer un peu de sang au malade, pour empêcher le progrès de l'obstruction, & faire place aux liqueurs atténuan-

tes , incisives & délayantes ; mais lorsque la saignée est trop abondante , on affoiblit le malade , & non point la maladie , qui demande des atténuans , des détersifs , des expectorans , de legers vomitifs , des purgatifs & des vésicatoires , que je crois tout-à-fait pernicious dans le premier cas , si ce n'est sur le déclin de la maladie où ils sont quelquefois nécessaires. Le troisième cas peut demander aussi la saignée pour arrêter le progrès de l'inflammation ; mais on doit y joindre les remèdes adoucissans & lubrifiens , avec quelques doses d'opiat souvent répétés , lesquelles ne valent rien dans le second cas.

On doit aussi avoir égard aux différens degrés de la maladie , & aux différens symptômes qui l'accompagnent. Car , quoique la saignée soit absolument nécessaire lorsque l'inflammation des poumons commence , s'il arrive cependant après la seconde ou la troisième saignée que le malade rende par haut une matiere bien cuite & sangui-nolente , on doit la discontinuer , autrement on l'affoiblit sans nécessité , & on supprime l'expectoration , ce qui ne manque pas de lui causer la mort. Dans le cas où le malade rend une quantité

considérable de sang tenu, vermeil & écumeux, il faut le saigner de nouveau, calmer la toux avec des opiats rafraîchissants, tels que le diacode ou autres semblables, & ne point épargner les acides & les incrassants. La saignée au contraire ne vaut rien, lorsqu'il rend une matière ténue, corrompue & noirâtre; car c'est-là un signe de la malignité du mal, aussi-bien que de la dissolution & de la putréfaction du sang. En un mot, la maladie est toute autre, lorsque l'inflammation commence, que lorsque la matière est cuite, ou qu'elle suppure. Examinons la chose plus en détail.

Lorsqu'une personne qui se portoit bien, vient à être saisie d'un frisson violent, d'une fièvre brûlante, d'une oppression de poitrine, d'une respiration difficile, courte & chaude, & de la toux, au sortir d'un violent exercice, d'une débauche, ou pour avoir pris du froid, il faut la saigner aussi-tôt, & ne point ménager l'ouverture. Plus le malade est fort & pléthorique, plus aussi on doit lui tirer du sang, observant néanmoins d'en arrêter le cours, si on apperçoit en lui le moindre signe de défaillance, ou s'il paroît une sueur

froide sur son front & sur son visage , s'il éprouve des baillemens , &c... Le moyen de le prévenir est de le saigner couché. On remarque en général que les personnes grasses & replètes ne supportent pas si bien la saignée , que celles qui sont maigres & musculeuses , parce que leur sang contient un moindre nombre de parties rouges , & que leurs vaisseaux sont moins élastiques. On doit aussi avoir égard à l'âge & à la corpulence du malade , car il y auroit de la folie à vouloir tirer autant de sang à un nain qu'à un géant , quoiqu'également forts dans leur espèce. La saignée ne convient ni aux jeunes gens ni aux vieillards, quoiqu'elle soit quelquefois nécessaire aux uns & aux autres.

Sanctorius a observé que le corps , à l'approche des fièvres , devient plus pesant & plus pléthorique. Les frissons annoncent la viscosité du sang qui croupit dans les extrémités des arteres capillaires , comme il paroît par la couleur pâle & livide des ongles , des lèvres , &c. & cette viscosité , augmentant de jour à autre , diminue la transpiration , & augmente la quantité des humeurs. La violence de la fièvre est tou-

jours proportionnée à celle du frisson , & des horripilations qui ont précédé ; & cette observation peut nous guider dans la saignée , car plus le frisson est violent & de longue durée , plus la fièvre est forte & le sang gluant.

Supposé que la première saignée n'appaise point les symptômes dont on vient de parler , on la réitérera au bout de huit , dix ou douze heures , & même plutôt , au cas qu'ils viennent à augmenter ; on en fera une troisième , si la fièvre , l'anxiété , la difficulté de respirer , augmentent ou continuent avec la même violence , & que le sang soit ferme & épais , ou couvert d'une pelli-cule épaisse & jaunâtre , laquelle ne paroît souvent qu'à la seconde ou troisième saignée , quoique les symptômes indiquent une inflammation excessive , soit parce que l'ouverture est trop petite , & la bande trop serrée , soit parce que la peau se replie sur l'ouverture , & empêche le sang de sortir de plein jet.

Cette apparence du sang , jointe à la violence du pouls , nous oblige de continuer la saignée , jusqu'à ce que la respiration devienne plus libre & plus aisée. Mais si le caillot est d'un tissu

fort lâche & sans aucune pellicule , & que le pouls s'affoiblisse à proportion que le sang diminue , il faut y renoncer & tenter d'autres moyens. Une pellicule mince & bleuâtre sur le sang , avec une espèce de gelée molle & verdâtre au-dessous , (le caillot lui-même étant livide & mol avec une sérosité trouble, verte ou rougeâtre) indique la dissolution & l'acrimonie du sang , qui s'oppose à une trop forte saignée. Il y a plus , un sang extrêmement vermeil , ténu , fluide , qui ne donne presque point de sérosité , après avoir reposé quelque temps , quelque beau qu'il paroisse aux personnes sans expérience , est bien éloigné d'être aussi louable qu'ils se l'imaginent , & annonce généralement , sur-tout dans cette maladie , une grande tendance à la putréfaction & à l'acrimonie. En effet , lorsqu'on mêle de l'esprit de corne de cerf , ou du sel ammoniac , avec le sang d'une personne saine , tandis qu'il est encore chaud , il devient extrêmement vermeil , ne donne que peu ou point de sérosité , quelque temps qu'on le garde , & reste à demi fluide. Il est bon de sçavoir que l'usage immodéré de l'esprit de corne de cerf , dissout le sang , & cause des

SUR LES FIEVRES, &c. 225
hémorrhagies excessives , ce qui doit
apprendre à ceux qui en usent , à être
plus modérés sur cet article.

La force & la vîtesse du pouls dans
les péripneumonies indiquent toujours
le besoin de la saignée , du moins jus-
qu'à ce que la respiration devienne plus
libre , & l'expectoration plus louable.
Mais il arrive souvent que le pouls
même dès le commencement , paroît
obscur & oppressé , irrégulier , lent , &
quelquefois intermittent , en même
temps que le malade se plaint d'une
foiblesse & d'une oppression considéra-
ble, qui paroissent contreindiquer la sai-
gnée , quoique l'oppression de poitrine,
la difficulté de respirer , l'anxiété & la
chaleur vers les hypochondres , la de-
mandent. Ces contrariétés embarras-
sent souvent les jeunes médecins ; mais
ils doivent faire attention que cet épui-
sement subit des forces & des esprits ,
& cette foiblesse du pouls , ne vien-
nent point du défaut de sang , la
maladie ne pouvant point avoir épuisé ,
dans l'espace de quelques heures , ou
d'un jour ou deux , le fluide vital à
un point considérable. Ce n'est point
le défaut de sang , mais plutôt sa trop
grande abondance qui occasionne les

symptômes dont nous parlons ; car les vaisseaux sanguins étant surchargés d'humeurs & distendus au-delà de leur ton, ne peuvent réagir avec une force suffisante. L'équilibre venant à cesser entre les solides & les fluides , les vaisseaux ne poussent plus le sang avec la force qui convient , & il en est d'eux , à cet égard , comme du piston d'une seringue , qui ne peut plus agir lorsqu'il est trop chargé. De-là ces foiblesses soudaines, occasionnées par le défaut de circulation, ces stagnations, ces concrétions & ces autres fâcheux symptômes qui mettent le malade au tombeau , à moins qu'on ne les prévienne par la saignée. C'est elle qui diminuant la trop grande quantité du sang , rétablit l'équilibre entre les solides & les fluides, & la force élastique des conduits musculaires , qui ont une réaction plus forte sur les humeurs qu'ils contiennent, & remet la circulation dans son premier état. Tout cela tend à atténuer le sang ; à faciliter la sécrétion des esprits animaux , qui augmentent à leur tour l'action du cœur & des vaisseaux. La saignée fortifie donc la nature , loin de l'affoiblir ; cela est si vrai , qu'on n'a pas plutôt saigné les sujets pléthoriques , dont le

pouls étoit oppressé , qu'il reprend sa premiere vigueur.

Il y a certaines péripleumonies violentes , dans lesquelles les deux lobes des poumons sont considérablement enflammés & obstrués ; dans ce cas le malade tombe dans des foibleffes excessives , & dans des anxiétés inexprimables , il a la poitrine oppressée , le pouls petit , foible & caprifant , le froid s'empare des extrémités , il survient des sueurs gluantes , froides & partielles , les yeux sont étincellans , fixes & enflammés , son visage est bouffi & presque livide , il tombe dans l'assoupissement & dans le délire , & quelquefois , mais rarement , dans une paraplégie complete.

Ces symptômes sont , à la vérité , extrêmement dangereux , mais ils sont moins causés par le défaut de sang , que par la manière irréguliere dont il circule & se distribue dans le corps. Car , comme les branches de l'artere pulmonaire sont obstruées , le sang s'amasse dans les poumons , & ne peut plus passer du ventricule droit du cœur dans le gauche , de maniere que l'aorte ni ses branches ne recevant point assez de sang

pour fournir aux besoins de l'œconomie animale, la circulation cesse entièrement, & le malade meurt. L'ouverture des cadavres confirme ce que j'avance; car l'on a trouvé les poumons de ceux qui sont morts dans ces circonstances entièrement remplis d'un sang caillé, rouge, dur & comme charnu, ou plutôt de la couleur & de la consistance du foie, & si pesant, qu'il se précipitoit au fond de l'eau, lorsqu'on y en jettoit quelques morceaux (1). Il ne reste dans ce cas d'autre remède pour sauver le malade, que de le saigner promptement, autrement la perte est inévitable. J'ai quelquefois vû la saignée des deux bras à la fois, produire des effets surprenans, lorsqu'on a sçu la ménager comme il faut, & l'employer à temps.

Il y a cependant quelques espèces de péripneumonies incompatibles avec la saignée, ainsi que de sçavans médecins l'ont observé. J'ai remarqué la même chose dans plusieurs péripneumonies épidémiques, particulièrement

(1) Vide Hoffman. de febribus pneumonicis. obs. I.

sur la fin de l'année 1745, & au commencement de 1746 (2), dans lesquelles après la seconde saignée, & quelquefois même dès la première, le pouls & les forces des malades diminuoient à un point étonnant; ils tomboient dans une espèce de fièvre lente nerveuse, accompagnée de tremblemens & de soubresauts des tendons, de sueurs excessives, ou d'une diarrhée atrabilaire, de la noirceur de la langue, d'un coma ou du délire, quoique dans le commencement la force du pouls, la douleur, la toux & l'oppression parussent la demander par leur violence. Dans ce cas, le sang étoit rarement gluant, communément vermeil, mais d'une consistance lâche & molle, ou d'une couleur extrêmement foncée & couvert d'une pellicule mince, bleuâtre ou verdâtre, sous laquelle étoit une gelée molle & verdâtre, & un caillot d'un noir livide au fond. Quelquefois la coëgne étoit plus épaisse, mais d'un rouge pâle comme celui de la cornaline ou de la gelée de groseilles. J'ai souvent remarqué cette

(2) *Vide obs. nost. de aëre & morb. epidem. vol. ij.*

derniere apparence dans les pleuro-péri-pneumonies vraies. Toutes les fois que le sang est ainsi dissout, je réitère la saignée avec beaucoup de circonspection, sur-tout si je m'apperçois que le pouls ou les forces du malade diminue après la premiere, quand même l'oppression, la pèsanteur & la douleur sembleroient l'exiger. C'est sur de pareilles observations que Lancisi & Baglivi après lui, défendent de réitérer la saignée, lorsque le sang n'a point de pellicule à la seconde saignée. *Dans la pleurésie, la péri-pneumonie, &c. c'est un mauvais signe, lorsqu'il ne se forme pas une pellicule blanche sur la superficie du sang qu'on a tiré: c'est un bon signe, au contraire, si elle commence à paroître à la seconde saignée; mais si elle ne paroît pas à la seconde saignée, qu'on se garde bien d'en faire une troisième, ce seroit donner la mort au malade.* Cap. de Pleuritid. J'adopte avec Baglivi, la premiere & la derniere partie du prognostic, ayant toujours observé que la couleur vermeille du sang tiré au commencement des fièvres péri-pneumoniques, est d'un mauvais augure, car c'est une preuve que le sang est dissout, ou que le sang

inflammatoire croupit dans les artères pulmonaires, & qu'il n'y a que sa partie la plus fereuse & la plus tenue qui suinte, & passe dans le ventricule gauche du cœur.

Il est bon d'observer cependant, que quelquefois dans les pleuropéritipneumonies, le premier, & même le second sang, ne sont point épais, mais que le troisième l'est, fut-tout lorsqu'il coule le long du bras, & qu'il ne sort point de plein jet; & pour lors ce sang, quoique vermeil en apparence, devient extrêmement épais & ténace, après qu'il est refroidi; au lieu que dans le cas ci-dessus, le sang, bien que vermeil, étoit extrêmement mol & fluide, & ne prenoit jamais aucune consistance. Tel étoit le sang des mariniers au commencement de l'année 1746 (3) aussi fut-il toujours accompagné de symptômes funestes. Ces sortes de péripleumonies malignes attaquent souvent les marins après des voyages de long cours, de même que les personnes scorbutiques. Elles se manifestent d'abord par la difficulté de respirer, par

(3) *Vide obs. nost. de aëre &c. vol. ij. mens. Jan. Feb.*

l'abattement, par des syncopes fréquentes, par des frissons & des chaleurs vagues, par des douleurs dans toutes les parties du corps; il survient ensuite une fièvre accompagnée de l'oppression des hypochondres, d'une toux sèche & importune, d'un pouls fréquent, petit & plus mollet, que dans les péripleumonies vraiment inflammatoires, de sueurs froides irrégulières, d'inquiétudes & d'anxiétés perpétuelles. Il survient enfin une expectoration de matière ténue, putride, sanguinolente ou noirâtre, dont on a souvent de la peine à supporter l'odeur. Ces sortes de péripleumonies sont aussi fort souvent accompagnées de pétéchiies rouges, brunes, livides ou noires; l'urine est communément noirâtre, ou de couleur de lessive foncée, comme si on avoit dissout dedans une petite portion de sang, peu abondante & sans aucun sédiment; au lieu que dans les péripleumonies ordinaires, elle dépose quelquefois un sédiment livide, & quelquefois une matière semblable à du son sec qui nage dans sa substance. Comme ces symptômes annoncent la dissolution du sang & l'acrimonie des humeurs, on doit bien se garder d'employer la saignée, mal-

SUR LES FIEVRES, &c. 233
gré la coutume où l'on est du contraire.

Quoique l'apparition d'une pellicule épaisse sur le sang, ne soit point un mauvais symptôme dans les fièvres pulmoniques ; cependant lorsqu'elle est excessivement épaisse & jaune, ou de couleur plombée, elle menace le malade d'un danger prochain, & montre que la viscosité inflammatoire est considérable & extrêmement difficile à résoudre, & qu'elle ne peut se mêler avec les délayans que l'on donne au malade. Cela paroît par la figure irrégulière du caillot de sang qui prend une forme globulaire, ou plutôt d'une espèce de sphéroïde applati après des saignées fréquentes dans les fièvres pleurétiques ou péripneumoniques ; car ce caillot qui nage dans une grande quantité de sérosité tenue, & quelquefois entièrement limpide, est recouvert d'une coënnne très - contractée, concave presque aussi dure que du cuir, & la masse entière aussi ferme qu'un morceau de viande. Alors, comme le sang a été dépouillé d'un grand nombre de ses parties globuleuses dans les différentes saignées qu'on a faites au ma-

lade , le caillot est moins considérable , encore qu'il conserve sa viscosité , & ses globules étant extrêmement compactes s'unissent les uns aux autres avec beaucoup de force ; comme il paroît par la figure & la consistance du caillot ; & quoique la proportion de la férosité puisse avoir été considérablement augmentée par l'usage des délayans , il paroît néanmoins par sa ténuité & sa limpidité , qu'ils ne se sont point suffisamment mêlés avec la partie globuleuse , sulphureuse & huileuse du sang. Il arrive même souvent que les délayans aqueux que l'on donne aux malades dans ces sortes de fièvres , passent par les urines presque aussi limpides & aussi insipides que l'eau , (4) ou s'en vont par les sueurs , sans se mêler avec le sang , & sans agir sur ses sels & ses sulfures , éludant par leur combinaison la force des délayans. C'est de quoi j'ai souvent été témoin dans les pleuropéritonies , la douleur ayant continué

(4) Hippocrate observe que c'est un fort mauvais symptôme dans les pleurésies & dans les péripneumonies , lorsque les malades urinent immédiatement après avoir bu.
Coac. prænot. sect. 5. edit. Lind.

avec la même violence qu'au commencement, après la quatrième ou cinquième saignée ; la partie globuleuse du sang avoit diminué au point que le caillot égaloit à peine la sixième partie de la masse du sang, & étoit aussi ferme qu'un morceau de chair. Ces sortes de cas sont ordinairement funestes.

Si après la seconde ou la troisième saignée, ou même dès la première, le malade commence à rendre par la bouche une matière jaunâtre, bien cuite & légèrement teinte de sang, restez-en là, sur-tout si la respiration devient plus libre ; le saigner de nouveau, ce feroit l'affoiblir sans nécessité, & même lui nuire, puisque vous supprimeriez par-là l'expectoration dont la nature se sert pour le guérir, comme de la crise la plus favorable, & la voie la plus courte. La matière, qui obstrue les extrémités des artères bronchiales & pulmonaires, est alors assez atténuée & assez cuite pour passer librement dans les cavités des vésicules, des bronches, &c. & sortir de la trachée artère par la toux & l'expectoration, au moyen de quoi les dernières branches de ces artères se défobstruent, & le

sang reprend son cours dans les poumons.

On ne sçauroit douter qu'il n'y ait un passage des artères bronchiales dans les cavités de la trachée - artère , & dans ses ramifications , puisque la mucosité oléagineuse , qui dans l'état naturel revêt & humecte la membrane interne de la trachée - artère & de ses branches , vient des artères bronchiales. Il n'est pas moins certain que l'eau , la sérosité , &c. passent librement des artères pulmonaires dans les cavités des bronches & des vésicules , comme Ruyfch & le docteur Hales en ont fait l'expérience. En effet , les artères bronchiales & pulmonaires , dans leurs différentes ramifications , s'abouchant les unes avec les autres par une infinité d'anastomoses , les artères pulmonaires peuvent encore communiquer par ce moyen avec les bronches. Mais lorsque la matière obstruante est parfaitement cuite & atténuée , & les vaisseaux assez dilatés pour lui donner passage , elle se jette dans les cavités des bronches , & sort des poumons par l'expectoration. Il paroît évident que les branches latérales ou séreuses de ces artères sont assez dilatées à leurs ex-

trêmites pour laisser passer les globules rouges dans les cavités des bronches, ainsi qu'on en a un exemple dans les crachemens de sang qui se font par *diapédèse*, pour me servir de l'expression de Galien, & des autres médecins de l'antiquité; car je suis persuadé qu'il y a des crachemens de sang qui arrivent sans aucune rupture des vaisseaux, puisqu'ils ne sont ni précédés ni suivis d'aucune douleur, d'aucune suppuration, ni d'aucun autre accident semblable.

Lorsque ces petits vaisseaux des poumons deviennent susceptibles de dilatation par les secours de la nature ou de l'art, ils se ressentent infiniment moins de la viscosité inflammatoire, que lorsqu'ils sont plus fermes & plus élastiques; aussi Hippocrate remarque-t-il que les personnes robustes & laborieuses sont plus sujettes que les autres aux inflammations de poitrine & de poumons (5). Ce sentiment est confirmé par l'expérience journalière, & il en est de même de la remarque qu'il fait sur l'espèce d'expectoration

(5) *Coac. prænot. 29. Lib. II. cap. 16. de pleuritide, edit. Dureti.*

salutaire dont j'ai parlé ci-dessus. *Dans la péripneumonie, lorsqu'au commencement de la maladie, les crachats sont jaunes & très-peu teints de sang, le malade est soulagé & hors de danger. Hippocrat. Prognostic.* Des gardes-malades mêmes ont observé dans quelques pleuro-pneumonies & péripneumonies épidémiques, que tous ceux qui ont craché du sang s'en sont bien trouvé ; mais cela n'est vrai qu'à l'égard de ceux qui rendent une matière conditionnée, comme j'ai dit ci-dessus, & le contraire arrive toutes les fois que le sang est écumeux, vermeil, noir, à demi-caillé, spongieux, & de la couleur du foie. Un pareil sang montre que la matière obstruante n'est ni cuite, ni digérée, & que l'obstruction étant enracinée, & l'action du cœur violente, il s'est rompu quelques vaisseaux, & que le sang après s'être épanché dans les poumons, en est sorti par l'expectoration. Car lorsqu'il s'est formé de grandes obstructions dans quelques parties des poumons, il faut nécessairement que le sang se porte en plus grande abondance & avec plus de rapidité dans les vaisseaux qu'il trouve ouverts. Ces vaisseaux étant plus di-

stendus qu'il ne faut, se rompent souvent, & le sang s'épanche dans les cavités des bronches, & souvent dans les dernières cellules du tissu vésiculaire. La partie de ce sang qui sort par l'expectoration, est vermeille & écumeuse, & ne cause aucun dommage; mais le malheur est, qu'il en reste une grande partie dans le poumon, laquelle engorge les vésicules pulmonaires, comprime & obstrue les vaisseaux sanguins, ce qui augmente la difficulté de respirer, & retarde la circulation du sang dans ce viscère. D'ailleurs, comme elle ne peut plus être repompée par les cellules vésiculaires, elle se corrompt par son séjour, & se convertit en une sanie corrosive qui détruit entièrement la substance des poumons. Nous traiterons ci-dessous plus au long de cette matière.

Comme toutes les inflammations des poumons, ou étouffent promptement les malades, en empêchant la circulation du sang dans ce viscère, ou aboutissent à des suppurations, des gangrenes, ou des skirrhes, lorsque la matière obstruante ne se résout & ne se digère point assez promptement, il faut tâcher de les apaiser le plutôt qu'on peut, en leur tirant une quantité de

sang suffisante ; car la saignée n'a plus lieu, lorsque l'abcès commence à se former. Bien plus , lorsque le phlegmon est une fois avancé au point de ne pouvoir se résoudre , la saignée devient extrêmement nuisible , en ce qu'elle retarde les efforts que fait la nature pour se débarrasser de la matière qui l'offense, par une légère suppuration. La matière en croupissant , acquiert de plus en plus de l'acrimonie , & affectant les parties voisines , forme un abcès plus considérable qu'il ne l'eût été , si on avoit laissé agir la nature. Il arrive même souvent que cet abcès dégénère en une gangrène , ou en un skirrhe obstiné , qui rend le malade misérable tout le reste de sa vie.

Les médecins ont observé qu'après le quatrième ou le cinquième jour d'une vraie péripneumonie , la saignée est peu utile pour prévenir la suppuration , la plupart des phlegmons commençant à suppurer dans ce temps-là , lorsqu'on n'a pû les résoudre. Cette suppuration se fait plutôt dans les poumons que dans les autres parties du corps , parce qu'ils sont entourés de toutes parts de chaleur & d'humidité , & que le cœur dont ils sont voisins agit continuellement

tinuellement sur l'obstruction inflammatoire. Lors donc que les symptômes péripneumoniques continuent avec la même violence pendant quatre ou cinq jours consécutifs, on a tout lieu de craindre un abcès ou une mortification, & peu d'avantages à espérer de la saignée.

Si cependant la douleur revient avec violence après avoir cessé pendant un temps considérable, ou qu'elle se jette sur une autre partie de la poitrine, c'est un signe qu'il se forme une nouvelle inflammation, & que le malade a besoin d'être saigné de nouveau, mais moins abondamment; car étant de même nature que la première, & affectant le même organe, on a besoin d'employer la même méthode pour en arrêter les progrès & les suites. On doit se régler pour la quantité de sang sur la force du malade & du pouls, sur la violence de la douleur, & sur la difficulté de respirer. On doit aussi avoir égard à la couleur & à la consistance du sang, aussi-bien qu'à la quantité & à la qualité de la sérosité. J'ai quelquefois saigné mes malades le neuvième ou le dixième jour, & trouvé

le sang presque aussi coëgneux, que celui qu'on avoit tiré le second ou le troisième jour, quoique l'ouverture fût fort large; mais ce caillot, bien que extrêmement épais, étoit moins abondant que la sérosité.

On remarque communément, qu'aussitôt que cette seconde douleur survient avec une certaine violence, l'expectoration cesse ou se ralentit considérablement; la violence de la douleur ne permettant point au thorax de se dilater, ni aux muscles des poulmons, de la poitrine & du bas-ventre, d'agir avec une force suffisante, pour faciliter l'expulsion de la matière, sans compter que l'inflammation empêche la sécrétion de la mucosité destinée à lubrifier la membrane interne de la trachée-artère & des bronches, & à procurer l'écoulement de la matière qui y est enfermée. En effet, l'inflammation n'a pas plutôt diminué, que l'expectoration se fait avec la même facilité qu'auparavant.

Quoique la saignée soit absolument nécessaire dans les péripleumonies & les pleuro-péripleumonies avant le cinquième jour, on ne doit pas laisser d'y

recourir de nouveau, comme si l'on avoit à traiter une nouvelle maladie *, supposé que la douleur & la difficulté de respirer reviennent, & que l'expectoration cesse; mais ce doit être avec beaucoup de précaution, les rechûtes étant d'autant plus à craindre, que le malade s'affoiblit journellement, & devient moins capable de supporter la perte de beaucoup de sang. Il y auroit donc de l'imprudence à le saigner pour la moindre douleur, vû que les douleurs continuent souvent dans les pleuro-péritonies, long-temps après même que la fièvre a cessé: *La fièvre doit cesser d'abord, & ensuite la douleur du côté affecté*, dit Baglivi (6).

La saignée devient moins nécessaire, lorsque l'expectoration se fait comme il faut, quand même la matière seroit teinte de sang, pour la raison que j'ai dite ci-dessus; sçavoir, qu'elle marque la résolution & la coction de la matière de la nouvelle inflammation. On doit donc bien se garder d'imiter quelques médecins, qui emploient la saignée &

* Hippocrate saigna *Anaxion* le huitième jour, parce que la douleur continuoît, & qu'il ne crachoit point. *Lib. 3. epid.*

(6) *Prax. medic. cap. de pleuritide.*

les astringens , pour arrêter ce léger écoulement de sang ; ils n'agiroyent point ainsi , s'ils avoient étudié la nature & Hippocrate , son fidele interprète. Il vaut infiniment mieux appaiser la douleur & la toux avec des opiatz , des lénitifs & des expectorans.

Je n'ai plus que deux choses à dire sur l'usage de la saignée dans les maladies des poumons. La premiere , que la saignée de la saphène , ou du pied , est beaucoup moins pratiquée dans ces fortes de cas , qu'elle ne devoit l'être , vu son efficacité dans le crachement de sang , bien entendu qu'elle ait été précédée de celle du bras. Alexandre de Tralles (7) l'a tenue pour très-salutaire dans cette occasion. La seconde , que lorsque le pouls ni les forces du malade ne permettent point de le saigner de nouveau , & que l'oppression , la toux & la suffocation continuent , il est à propos de lui appliquer des ventouses sur les épaules , &c. ce remède procurant souvent un prompt soulagement dans les maladies de la

(7) Cap. VII pag. 94. ex edit. Rob. Stephan. Lutetia , 1548. fol.

poitrine & de la tête, quoiqu'il ne soit pas facile d'en connoître la raison. On observera cependant que la plus grande partie du sang, qui s'écoule par cette voie, vient des artères, & que l'usage des vésicatoires, des cautères, des sétons, & même des ventouses, étant d'une utilité reconnue dans les paroxysmes de l'asthme, dans les fluxions des poumons, &c. il ne peut manquer d'être extrêmement avantageux dans les inflammations des poumons; & c'est ce que l'expérience justifie.

Quoique la saignée soit d'une nécessité indispensable dans toutes les inflammations des poumons, & qu'elle les guérisse quelquefois entièrement, lorsqu'on l'emploie à temps, il ne laisse pas d'y avoir d'autres indications à remplir; car la fièvre & l'inflammation particulière demandent un régime rafraîchissant & délayant, des remèdes nitreux & laxatifs, un air médiocrement froid, & beaucoup de repos de corps & d'esprit. Il ne sert de rien de tirer une partie du sang inflammatoire, si l'on néglige de rafraîchir, de délayer & d'atténuer ce qui reste; & si l'on ne prévient pas par des atténuans

nitreux , des remèdes rafraîchissans & savonneux , des boissons délayantes , relachantes & émollientes , des émulsions , la génération d'un nouvel épaisissement inflammatoire qu'un régime chaud , des remèdes chauds , un air chaud , les grands mouvemens du corps & l'agitation de l'esprit , tendent à augmenter.

Dans les paroxysmes de l'asthme , les malades sont obligés de rester en repos , & de respirer un air frais , s'ils ne veulent pas être suffoqués ; ces précautions sont encore plus nécessaires lorsqu'il y a une obstruction dans les poumons , & même une inflammation dans leur substance. Les appartemens étroits & ferrés ne valent rien pour ceux qui ont la fièvre , & encore moins pour les péripneumoniques , ainsi que je l'ai souvent observé , sur-tout parmi le bas-peuple , qui se loge souvent au nombre de deux ou trois familles dans la même maison. L'avis que Celse (8) donne , de tenir le malade dans un grand appartement , n'est jamais plus nécessaire que dans la péripneumonie ; mais supposé qu'on ne soit pas à même

(8) *Lib. III. cap. 7.*

de choisir, il faut l'aërier le plus souvent qu'on peut, & avec prudence.

Il y a peu de péripleumonies ou de pleuro-péripleumonies qui se terminent favorablement sans une expectoration facile & abondante; c'est-là la crise naturelle de ces maladies, comme Hippocrate & les autres médecins l'ont observé, & ils l'ont toujours regardé comme un signe funeste, lorsqu'elle ne se fait point: *les pleurésies sèches, & dans lesquelles il n'y a point d'expectoration, sont très-dangereuses* (9). C'est un mauvais symptôme, selon lui, lorsque * l'expectoration cesse, & que la matière s'arrête dans le pharynx. Plus l'expectoration est facile, prompte & abondante, dans un état de coction, & mieux le malade s'en trouve. La matière est d'abord crue & ténue, mais elle devient peu de temps après blanchâtre, jaunâtre & plus épaisse, lorsque les choses vont comme il faut; elle est teinte de sang vers le troisième jour, ou bien le sang s'incorpore tellement avec elle, qu'elle en paroît

(9) Coac. Prænot. 3. cap. 16. edit. Duret.

* Sect. VIII. edit. Linden.

sanguinolente, *flavo rubescens*, dit Baglivi * ; ou, pour parler comme Hippocrate, πνελόν ὑφαίμον. L'écoulement de cette matiere facilite la respiration, diminue la douleur & l'oppression, & met fin à la maladie au bout de sept jours.

Rien ne favorise plus efficacement l'expectoration, n'atténue & ne résout plus puissamment la matiere obstruante, que l'usage ample & fréquent des liqueurs rafraîchissantes, humectantes, & médiocrement savoneuses, telles que le petit lait, la ptisanne d'orge avec la réglisse, les figues, &c. la décoction, ou plutôt l'infusion des herbes pectorales, telles que le lierre rampant, le capillaire, le pas-d'âne, l'hyssope, &c. acidulée avec le jus de limon ou d'oranges de Séville. On rendra ces potions plus détersives, en y ajoutant quelque peu de miel. C'est une espèce de savon admirable, naturel, cordial. Je ne sçai pourquoi on l'a banni de la matiere médicale ; car pour une personne qu'il purge, & à laquelle il cause des tranchées, il y en a mille qui s'en trouvent bien, outre qu'on

* *Caput de Pleuritide.*

peut lui ôter sa qualité purgative en le faisant cuire. Hippocrate employoit l'*oxymel* & le *mulsum* dans ces sortes de cas, & défendoit l'usage de l'eau pure dans les fièvres pneumoniques, parce qu'elle excite la toux, & ne facilite pas l'expectoration (10). Les portions susdites satisfont parfaitement à l'indication, étant bues chaudes, & à plusieurs reprises; car par ce moyen une grande partie de la vapeur résolutive passe dans les poumons, & dans leurs vaisseaux, délaye & humecte la matière qui les obstrue. On ne doit point en boire une trop grande quantité à la fois, elles surchargeroient l'estomac, elles causeroient des vents & des indigestions, soulèveroient le diaphragme, & gêneroient la respiration. De-là vient qu'Hippocrate ordonne de se servir pour boire d'une bouteille qui ait le goulot étroit, afin vraisemblablement que la liqueur conserve plus long-temps sa chaleur, que le malade en boive moins à la fois, & qu'il passe une plus grande quantité de vapeur dans la bouche & les narines. Il

(10) *De victu in morb. acut. sect. 30. edit. Linden.*

veut cependant que le malade boive copieusement, pour faciliter l'expectoration, & se garantir de la mort (11). Il prescrit plusieurs boissons pour cet effet, entr'autres, la ptisane d'orge, le miel & l'eau, l'oxymel & le vinaigre trempé avec de l'eau.

Ces potions & ces vapeurs relâchantes & émollientes sont sur-tout nécessaires, lorsque l'expectoration ne se fait pas comme il faut, que la matière en est épaisse, & dans les gens maigres, dont les fibres sont roides, comme dans ceux qui vacquent à des travaux pénibles, & dans ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec; car, comme la sécheresse, la froideur & la chaleur de l'air retardent l'expectoration, la chaleur & son humidité ne peuvent que l'accélérer en relâchant les vaisseaux, & en atténuant les humeurs gluantes. Baglivi de *pleuritide*, recommande les potions chaudes, pour résoudre les obstructions des poumons; mais je crois qu'elles opèrent plus efficacement, lorsque leur chaleur est modérée. Les fomentations

(11) *Lib. de morbis, sect. 26. de locis in homine, sect. 30, 37, edit. Linden. & passim.*

extérieures, qui sont trop chaudes, incraissent les humeurs, froncent la peau, & augmentent l'inflammation des parties. On peut rendre les vapeurs plus ou moins irritantes ou émollientes, selon l'exigence des cas. J'ai éprouvé plus d'une fois les bons effets de la vapeur du vinaigre dans les péripneumonies malignes, & l'on paroît sans doute prescrire avec utilité différens remèdes, sous la forme de vapeur. Celle du vinaigre camphré n'est pas à mépriser dans plusieurs cas.

Hippocrate, & les autres médecins de l'antiquité, étoient tellement convaincus de la nécessité de l'expectoration dans les maladies des poumons, qu'ils s'efforçoient de la procurer, non-seulement par les moyens que je viens d'indiquer, mais encore par des expectorans plus énergiques. (12). Les plus doux étoient la crème d'orge avec le miel ou l'huile, l'oxymel, l'hyssope, la rue, le galbanum, la moutarde, le poivre, le silphium (13). Ils employoient

(12) Le cinquième & le sixième jour il faut mettre en usage les remèdes les plus capables de faciliter l'expectoration.

De locis in homine, sect. 30. edit. Linden.

(13) *Lib. III. de morb. sect. 18. edit. Lin.*

dans les cas défespérés , l'ellébore blanc, (14) l'élatérium, les fleurs d'airain ; & ils devoient être tels en effet , pour justifier aujourd'hui l'usage de pareils remèdes : mais comme ils n'en avoient point d'autres , ils étoient nécessairement obligés de s'en servir. Notre matière médicale étant infiniment plus ample que la leur , nous sommes à même de choisir des remèdes plus doux. Je me suis souvent servi de l'émétique avec succès dans les péripneumonies , lorsque l'expectoration est venue à manquer , & que la difficulté de respirer a augmenté ; mais ç'a été après avoir suffisamment saigné le malade , & lorsque la fièvre a eu diminué ; dans ces fortes de cas , le vomissement est aisé à exciter. L'oxymel scillitique est souvent utile pour cet effet , & personne n'ignore ses vertus dans les maladies asthmaticques. Etant pris en une dose convenable , non-seulement il excite le vomissement , il atténue encore , il rafraîchit , il purge doucement les hu-

den. & alibi passim. Aretée ordonne les mêmes drogues dans les pleurésies & les péripneumonies.

(14) *Lib. III. de morbis. sect. 17. edit. Linden.*

meurs, & provoque les urines. Il est infiniment supérieur à l'oxymel simple, & l'on peut tellement l'incorporer avec des substances oléagineuses & émollientes, qu'il devient un excellent expectorant. Dans les cas où les remèdes adoucissans & lubrifiens sont indiqués, on peut employer avec succès le looch de blanc de Baleine, d'huile d'amandes douces, ou de lin tirée à froid, avec le syrop de guimauve, le coquelicot, le diacode, ou autres semblables. Supposé que les huiles déplaisent au malade, on leur substituera le mucilage de semences de coings, ou de lin, avec le rob de baies de sureau, ou la gelée de groseilles noires ou leur syrop, ou celui de pavot. Le nitre, cet atténuant si nécessaire, peut fort bien entrer dans ces sortes de compositions, & le camphre donné de cette façon est moins défagréable, que de toute autre. L'usage des expectorans doit toujours être précédé de celui de la saignée, autrement ils augmentent l'inflammation & le danger de la suffocation, & arrêtent l'évacuation qu'on vouloit procurer. Il faut que la coction de la matière soit faite avant que de pouvoir l'expectorer. Il y a une autre observation à faire.

sur l'usage de ces sortes d'expectorans, tels que l'oxymel scillitique, les remèdes oléagineux, les mélanges gommeux, & les décoctions pectorales, c'est de ne point purger le malade; on arrêteroit infailliblement l'expectoration, & l'on mettroit sa vie en danger.

Quoique l'expectoration facile, & de bonne coction, contribue infiniment à la guérison des péripneumonies & des pleuro-péripneumonies, & qu'il faille toujours la faciliter; il y en a cependant quelques-unes qui sont d'un très-mauvais présage. Par exemple, c'est un fort mauvais signe, lorsque le malade rend beaucoup de sang vermeil & écumeux, du moins Hippocrate & Aretée l'assurent, quoiqu'ils parlent tous deux avantageusement de la matière qui est parfaitement cuite & teinte de sang. Le premier condamne *les crachats très-sanglants* (15); le second, *les crachats sanglants & d'un rouge très-vermeil*. Aretée dit encore, *les crachats sanglants sont de tous les signes, le plus mauvais* (16) & je pense comme

(15) Coac, prænot. Lib. II. 17. cap. 16. de pleuritid. &c. ex edit. Dureti.

(16) Cap. de pulmonaria.

lui pour la raison qu'on a vûe ci-dessus ; car ce sang vermeil & écumeux provient de la rupture des artères pulmonaires, & non point de la résolution de l'obstruction inflammatoire. Une pareille rupture fait que le sang s'épanche dans les cavités des bronches en si grande quantité, qu'il suffoque sur le champ le malade, à moins qu'on ne l'évacue promptement. Mais assez ordinairement il séjourne dans les vésicules pulmonaires, & souvent l'artère d'où il sort, est profondément située dans le poulmon, de sorte qu'une partie seule est évacuée, tandis que l'autre reste arrêtée dans les dernières ramifications, & dans les interstices cellulaires des bronches, ce qui engorge les poulmons, comprime les vaisseaux qui sont autour, & avec le temps corrompt & corrode tout ce qui l'environne ; d'où résultent une suffocation subite, une vomique dangereuse ou une gangrène. Il est vrai que cette matière extravasée peut être expectorée en partie sous la forme d'une sanie sanguinolente, ou de concrétions noires & livides ; mais cela se fait avec tant de peine & avec une toux si violente, que l'extravasation en devient plus forte.

Cette évacuation est même pour l'ordinaire si imparfaite, qu'il en reste assez dans les poumons pour produire des effets funestes. De-là vient qu'Hippocrate (17) tient cette espèce d'expectoration pour dangereuse; & en effet, elle annonce pour l'ordinaire une mortification actuelle ou prochaine. Il y a quelques années qu'un nommé M. Clarck, maître d'un navire de cette ville, rendit sur la fin d'une péripneumonie une matière semblable à des morceaux de rate cuite & même plus spongieux, dont quelques-uns étoient extrêmement fétides, aussi mourut-il le dix-neuvième jour de sa maladie, ce qui confirme le pronostic que Baglivi a (18) pris de Dodonée; *Ceux qui crachent un sang noir, poreux (19) comme l'éponge, ont quelque partie du poumon tombée en sphacèle, & aucun n'en échappe.*

Aussi-tôt donc que cette expectoration de sang vermeil survient, je fai-

(17) *Prognostic. coac. prænот. 45. cap. de pleuritide ex edit. Dureti.*

(18) *Vide Baglivi opera, Lugduni 1704, 4^o. pag. 87.*

(19) *Vide Hippocr. lib. III. de morbis, sect. 12. edit. Linden.*

gne mon malade proportionnellement à ses forces , pour ralentir le mouvement du sang , diminuer l'inflammation , & prévenir , autant qu'il est possible , l'épanchement du sang dans les vésicules & les cellules pulmonaires , où il ne manqueroit pas de causer de grands ravages. Dans le cas où le crachement de sang continue, on peut l'arrêter en ouvrant la saphène ; & s'il est considérable, en donnant au malade des émulsions nitreuses , adoucissantes , des remèdes mucilagineux , des acides végétaux & même minéraux. La décoction de coquelicot , de pas-d'âne , & de figue , acidulée avec l'élixir de vitriol , fournit une boisson admirable dans ces circonstances.

Quant à la toux on l'appaisera avec le diacode , un looch , ou autre chose semblable. Je désapprouve totalement l'usage des astringens & des opiat , donnés à forte dose , ayant remarqué qu'ils causent souvent des orthopnées , & d'autres symptômes funestes. Il est absolument nécessaire pour la guérison du malade , que le sang extravasé se fraie une issue , mais il ne peut le faire sans la toux. J'ai souvent

vû survenir des abscesses considérables après ces sortes de péripneumonies, bien que le malade eût survécu à la fièvre plusieurs jours, & même plusieurs semaines.

Quoique la viscosité morbifique domine communément dans les fièvres pneumoniques, il s'en trouve cependant où la *ténuité* acrimonieuse prend le dessus; & comme il arrive assez souvent dans les ophthalmies une fluxion de matière quelquefois aussi épaisse que de la glu, quelquefois aussi tenue que l'eau, & aussi âcre que la saumure, au point d'excorier la peau des joues, le long desquelles elle coule; de même la matière expectorée, dans quelques péripneumonies, est extrêmement crue & tenue, & si acrimonieuse, qu'elle excorie la trachée-artère, &c... cause une toux violente qui ne donne aucun relâche au malade.

Les humeurs âcres & tenues, qui accompagnent les fièvres catarrhales, causent souvent des symptômes péripneumoniques, par l'irritation & l'agitation continuelle où elles jettent les poumons, sans compter les accidens qui résultent des secousses occasionnées par

les éternuemens presqu'inséparables de ces fortes de catarrhes acrimonieux, lesquels sont quelquefois si virulents, qu'ils enflamment les narines, & font sur les levres l'effet d'un vésicatoire. Hippocrate, dans son traité admirable des prognostiques, regarde les catarrhes & les éternuemens qui précèdent ou accompagnent les péripneumonies, comme extrêmement dangereux. J'ai vû un simple éternuement rapeller des douleurs péripneumoniques cruelles, qui avoient été suspendues depuis un temps considérable.

Cette péripneumonie catarrhale, si je puis l'appeller ainsi, ne demande pas des saignées copieuses; il faut cependant tirer quelque peu de sang au malade au commencement, pour diminuer la disposition inflammatoire, & prévenir les accidens dont il est menacé. Il faut aussi lui appliquer de bonne heure les vésicatoires, pour détourner les humeurs, & le purger même pour évacuer les sérosités. L'auteur du second livre, *de morbis*, que l'on trouve parmi les écrits d'Hippocrate (20) conseille de purger dans les érysipèles des pou-

mons, lorsque l'expectoration est copieuse, mais ténue. J'ai souvent éprouvé les bons effets des purgatifs dans ces péripneumonies catarrhales, quoiqu'ils soient nuisibles dans celles où la matière expectorée est louable & bien cuite. Il faut beaucoup moins de boisson dans cette péripneumonie, que dans l'espèce sèche; il est bon cependant d'user de quelque ptisanne pectorale adoucissante, pour tempérer l'acrimonie des humeurs; mais il faut la boire chaude; on peut y joindre quelques diaphorétiques, pour provoquer une légère sueur. Le café est ce qu'on peut employer de mieux dans ce cas. Il faut aussi quelques opiats pour calmer la toux, tels que le diacode, ou l'élixir asthmatique, mais en petites doses, & souvent réitérées. On peut y ajouter le blanc de baleine, la myrrhe, l'oliban & le camphre, pour incrasser l'humeur, & empêcher l'irritation qu'elle cause, vû, comme dit Hippocrate, qu'elle est suivie de péripneumonie, &c. Cette irritation cesse, dès que la matière devient plus épaisse & plus louable (21). De toutes les matières

(21) *De veteri medicina, sect. 33. edit. Linden.*

que l'on rend par l'expectoration, il n'y en a point de plus mauvaise que celle qui est livide, corrompue, & fanieuse, souvent semblable à la lie du vin rouge, quelquefois plus noire, & quelquefois fétide; car elle procède, ou de la gangrène des poumons, ou de la dissolution du sang, ce qui est ordinaire dans le dernier degré du scorbut. J'en ai vû plusieurs exemples parmi les mariniers qui étoient revenus de l'Amérique. Le sang de ces sortes de péripneumoniques étoit dissout & corrompu; le caillot étoit d'un tissu mou & lâche; la lymphe trouble & rougeâtre, la langue noire, les dents couvertes d'une matière noire & épaisse, l'haleine puante, l'urine haute en couleur, noirâtre ou rance; ce qui marquoit une grande corruption dans les humeurs, sur-tout lorsqu'il survenoit une dysenterie sanguinolente, ou des taches noires le cinquième, le sixième, ou le septième jour. Il est étonnant combien le pouls & les forces du malade diminuoient après la saignée; elle étoit souvent suivie d'anxiétés, de syncopes, de sueurs froides, d'un pouls intermittent, même dès le commencement de la fièvre, quoique le pouls fût auparavant

très-fort. J'ai remarqué ces symptômes , même dans les pleuro - péricneumonies , dans lesquelles la douleur de côté étoit violente, l'oppression extrême, & la toux considérable ; j'eusse regardé sans cela la péricneumonie , comme un simple symptôme d'une fièvre maligne. Je suis fortement persuadé que cette péricneumonie putride ne souffre jamais une seconde saignée , ni même la première , si ce n'est dans le cas où le pouls est ferme & tendu (22). Dans le cas où je me méfiois de la saignée , j'employois les scarifications & les ventouses , & ce moyen me réussissoit quelquefois. Il m'arriva cependant une ou deux fois de voir expirer le malade avant d'avoir pû arrêter l'écoulement de sang que les scarifications avoient occasionné.

Il faut ici des remèdes pectoraux qui puissent résister à la putréfaction. Le meilleur est une décoction de figues , de pas-d'âne & de coquelicot acidulée d'abord avec le suc d'orange de Séville ou de limon , & ensuite avec l'esprit de soufre ou l'élixir de vitriol. Le nitre ,

(22) *Vide obs. nostr. de aëre , &c. vol. 2. Jan. Feb. 1746.*

l'oliban, la myrre, les fleurs de soufre, & le bol avec la conserve d'alleluia, le rob de sureau ou de groseilles, le mucilage de semence de coings, & le syrop de framboises, le vinaigre camphré avec le syrop de sureau ou de framboises, sont d'excellens remèdes. Il faut donner de temps en temps une ou deux cuillerées de ces deniers au malade. Le cidre, le vin trempé avec le suc d'orange de Séville ou de limon bû chaud, hâte l'expectoration, & corrige l'acrimonie alcaliescente. La teinture de roses avec les fleurs de coquelicot, diminue l'écoulement de la sanie ténue & sanguinolente. Cependant l'oxymel scillitique & l'eau de cannelle étoient nécessaires pour évacuer la mamatière, lorsque le râle & la difficulté de respirer, donnoient lieu de croire qu'elle s'étoit amassée dans les poumons. On appaisoit la toux avec l'élixir asthmaticque, le diacode, &c. Le sagou, la panade, la gelée de corne de cerf, les pommes cuites à la braise, la crème d'orge, ou le gruau avec un peu de vin & de jus de limon donné souvent en petite quantité, étoient nécessaires pour soutenir le malade, auquel on permettoit aussi quelquefois les framboises, les groseilles, les cerises

avec succès ; qu'on ne s'imagine pas que cette méthode soit nouvelle ; puisqu'Arétée (23) prescrit les fruits de la saison , comme les figues , &c. dans la cure des pleurésies. Ce même auteur dit , qu'il faut ménager les alimens , de façon qu'ils servent de remède. J'ai même été plus indulgent sur la diète , puisqu'il s'agissoit principalement de soutenir les forces du malade , & de gagner du temps , jusqu'à ce qu'on ait corrigé l'acrimonie des humeurs , & débarrassé les poumons de la matière qui les opprimoit. La diète fut ce qu'il y eut de plus important sur la fin de la maladie , & il convenoit pour lors de donner au malade des roties avec du vin d'Oporto , de l'écorce d'oranges de Séville , du macis , ou de la cannelle parfaitement acidulées. Les vésicatoires furent rarement utiles dans ce cas , & devenoient souvent nuisibles ; car outre les ulcérations qu'ils causent , ils procurent un écoulement copieux de matière ténue & sanguinolente , & occasionnent des mortifications.

C'est encore un fort mauvais sym-

(23) *De curatione pleuritidis.*

ptôme dans les fièvres péripleuriques, lorsque les crachats sont cruds, jaunes & de couleur de safran ; car c'est une marque que la viscosité inflammatoire est fortement engagée dans les artères des poumons, & qu'il ne s'en échappe que la partie la plus féreuse & la plus ténue du sang : ou bien que la masse du sang commence à se dissoudre, ses principes bilieux à s'exalter, & que tout tend à une putréfaction générale. Il y a des fièvres putrides, dans lesquelles le lait, la sueur & le sang, prennent une couleur jaunâtre, par un effet de la dissolution & de la putréfaction de ce fluide. Hippocrate (24) loue l'expectoration, dans laquelle les crachats sont teints de jaune ; mais il regarde les crachats qui ne sont que jaunes comme dangereux, & il a raison, car ils sont ordinairement accompagnés d'une toux violente, & ne sortent qu'avec une peine infinie. Une pareille expectoration est souvent suivie d'un crachement de sang, en conséquence de la rupture des vaisseaux, surtout lorsque la langue est rouge, sèche, unie, luisante, avec des ves-

(24) *Prognost. sect. 13. edit. Linden.*

fies livides au bout (25), ce qui, pour le dire en passant, est un très-mauvais symptôme dans les fièvres. Il faut distinguer avec soin dans la pratique, les causes d'où procède cette expectoration ténue & bilieuse; & pour cet effet, examiner le pouls, l'état du sang, & le tempérament du malade, car les indications varient suivant les causes.

Je finirai ces remarques sur l'expectoration qui accompagne les fièvres pneumoniques par les observations suivantes d'Hippocrate. » La matière » doit être expectorée aisément & de » bonne heure dans les pleurésies & péripneumonies; elle doit être de couleur jaune parfaitement mêlée avec les crachats, ou une matière jaune, cuite, teinte de quelque peu de sang. Cette expectoration est avantageuse lorsqu'elle survient au commencement de la maladie; mais on ne doit pas trop s'y fier après le septième jour. C'est un fort mauvais symptôme lorsque la matière morbifi-

(25) Hippocrate regarde ces vessies comme dangereuses, parce qu'elles annoncent un crachement de sang. *Coac. prænor. 6. cap. de pleuritide.*

„ que s'amassant abondamment dans
 „ la gorge , cause le râle , & que
 „ rien ne sort. Le défaut d'expectora-
 „ tion est dangereux dans toutes sortes
 „ de cas ; mais elle ne sert de rien , lors-
 „ que la matière est gluante , en pe-
 „ tite quantité , globuleuse ou écu-
 „ meuse. Les crachats jaunes tout purs ,
 „ sont mauvais ; ceux qui sont san-
 „ guinolens ou livides, dangereux , sur-
 „ tout lorsqu'ils sortent de bonne
 „ heure ; les noirs sont les pires de
 „ tous. C'est encore un fort mauvais
 „ signe lorsqu'ils sont verds. Le ma-
 „ lade est en danger lorsque l'expe-
 „ ctoration est difficile , la toux vio-
 „ lente , & que la douleur & l'op-
 „ pression continuent ». *Voyez Coac.*
Prænot. 13 , 14 , 15 , 16 , 17 , 18. edit.
Dureti cap. de pleuritide. Comparez ces
 crachats avec ceux qu'Hippocrate dé-
 crit dans le prognostic : il dit que l'expe-
 ctoration est louable , lorsqu'elle res-
 semble à du pus (26) , qu'elle n'est ni
 tenue , ni corrompue , ni jaune , ni
 sanguinolente , verte , ni liquide. Ces
 sortes de couleurs sont souvent d'un
 fort mauvais augure dans les abscesses ou

les ulcères, parce qu'elles marquent beaucoup d'acrimonie.

Lorsque les obstructions inflammatoires des poumons sont cuites & résoutues, il en passe une partie dans les cavités des bronches, laquelle sort ensuite par l'expectoration, & une partie dans les veines correspondantes qui circulent avec le sang, & s'évacue ensuite en partie par des urines épaisses, troubles, abondantes, qui déposent une grande quantité de sédiment rougeâtre ou jaunâtre, ce qui est un bon signe dans les maladies péripneumoniques; & en partie par des déjections bilieuses. Hippocrate observe que cette urine épaisse, rougeâtre & chargée de sédiment, est d'un bon présage dans les pleurésies (27), & qu'elle met fin aux péripneumonies, lorsqu'elle est épaisse & abondante (28). Il nous représente ces urines avec un sédiment de couleur de brique (29). Il remarque au contraire que c'est un fort mauvais symptôme, lorsqu'elles deviennent tenues, vers le quatrième jour, d'é-

(27) 586. *Coac. prænот. edit. Foëssii.*

(28) *De viét. acut. sect. 53. edit. Linden.*

(29) *Ibid.*

paisses qu'elles étoient auparavant (30) & cela a lieu en effet dans les différens périodes de la maladie , tant que la fièvre continue.

Rien ne provoque plus efficacement les selles & les urines, que les clystères laxatifs & émolliens ; & ils sont en effet des espèces de fomentations émollientes & stimulantes , qui mettent en mouvement toutes les parties du bas-ventre , & chassent non-seulement les excréments & les urines , mais encore les vents , lesquels distendant le bas-ventre , & comprimant le diaphragme , rendent la respiration extrêmement laborieuse. A quoi l'on peut ajouter , que lorsque les gros excréments pressent sur l'aorte & les origines des iliaques , ils obligent le sang à se porter vers les parties supérieures , particulièrement dans la poitrine , ce qui augmente l'inflammation , l'oppression , &c. De là vient qu'Hippocrate prescrit les clystères rafraîchissans (31) dans les fièvres péripneumoniques , sur-tout dans les trois premiers jours (32) & qu'Are-

(30) *Coac. pranot. 53. cap. de pleuritid. 20. cap. de urinis , edit. Dureti.*

(31) *De affect. sect. 8. edit. Linden.*

(32) *De vict. aut. sect. 3. edit. Linden.*

tée ordonne un clystère irritant dans quelques cas , au défaut de la saignée (33). Il faut cependant prendre garde de ne point causer au malade une diarrhée trop forte , elle supprimeroit l'expectoration sans le soulager ; aussi Hippocrate nous apprend-t-il (34) qu'elle est un très-mauvais symptôme dans les pleurésies & les péripneumonies , parce que dans le cas où les humeurs se portent en bas en trop grande quantité , les parties supérieures se dessèchent , l'expectoration cesse , & le malade meurt (35) : il faut donc que le corps ne soit ni trop constipé , car cela augmenteroit la fièvre , ni trop lâche , (36) de peur que l'expectoration & les forces du malade ne viennent à manquer. Telle est la doctrine d'Hippocrate , & je la crois aussi raisonnable & aussi bien fondée que celles des modernes. Je reviens à mon sujet.

Il arrive quelquefois que la matière morbifique se jette sur les extrémités inférieures , & y cause des phlegmons,

(33) *De curatione pulmon.*

(34) Hippocr. aphorism. 16. sec. 3.

(35) *Lib. III. de morb. sect. 17. edit. Linden.*

(36) *Ibid.*

des abscesses, des tumeurs éréthipélateuses ou œdémateuses, des ulcères, &c. sur-tout dans les personnes sujettes à avoir les jambes enflées, ou qui y ont déjà eu quelqu'ulcère, & ces parties s'enflent & suppurent de nouveau à la fin des maladies péripneumoniques, au grand soulagement de la poitrine. Tout le monde sçait que si l'on ferme trop-tôt les ulcères des jambes, les poumons en sont affectés; & que les tumeurs hydropiques de ces parties que l'on répercute avec des brodequins & des bandages, occasionnent aussi-tôt un asthme. Cela prouve la correspondance naturelle qu'il y a entre la poitrine & les extrémités inférieures, & qu'elles sont réciproquement affectées par les maladies. Il est donc à propos dans plusieurs maladies des poumons, de déterminer les humeurs sur les jambes par des bains, par des fomentations, des vésicatoires, &c. & c'est ce qu'on a souvent pratiqué avec succès. Combien de fois arrive-t-il qu'on fait passer la goutte, des poumons sur les pieds, en y appliquant des cataplasmes acrimonieus? On ne doit rien négliger dans le danger. Lorsque les vésicatoires que l'on applique sur les jam-

bes dans les maladies de poitrine mordent fortement, elles ne manquent pas de soulager le malade; mais on a souvent beaucoup de peine à les sécher. C'est une remarque que j'ai faite en 1740, 1741, 1746, 1747 (37). J'ai encore observé, que lorsque les plaies des vésicatoires cessoient tout-à-coup de fluer, non-seulement la toux & la difficulté de respirer revenoient, mais qu'elles étoient quelquefois suivies d'une diarrhée violente, & de sueurs excessives; de sorte que les malades étoient épuisés par la douleur & par l'écoulement des matières, ou abîmés par des diarrhées ou des sueurs colliquatives, auxquelles succédoient souvent des aphtes funestes. Ces accidens proviennent vraisemblablement de l'acrimonie de la lymphe & de la sérosité, lesquelles ayant été figées par la fièvre qui a précédé, & ne pouvant se résoudre, se convertissent en une espèce de sanie putride (car lorsque la sérosité est coagulée par la chaleur, elle ne manque pas de se corrompre ou de se dissoudre): non-seulement elles s'é-

(37) *Vide obs. nost. de aëre & morb. epidem. vol. 2.*

vacuent par les sueurs & les felles, mais encore par plusieurs autres voies; par des urines troubles, fales & acrimonieuses, par des pustules, par des furoncles, des phlyctaines douloureuses & ouvertes sur plusieurs parties du corps, comme les épaules, les bras, le dos, la poitrine, &c. c'est sans doute en conséquence de ces observations que les anciens, qui s'étudioient à seconder les efforts de la nature, appliquoient dans les maladies de poitrine des épithèmes acrimonieux, comme le sel, la moutarde, &c. sur la poitrine, le dos & les épaules de leurs malades. Il est certain qu'il y a beaucoup de correspondance entre la peau & les poumons, comme le prouvent la gale, la petite vérole, & la rougeole, lesquelles étant répercutées, se jettent aussi-tôt sur la poitrine. Il paroît donc qu'on ne peut mieux faire, après avoir saigné les malades, que de leur appliquer des vessicatoires sur les parties dont nous venons de parler, sur-tout vers le déclin des fièvres peripneumoniques.

Quoique la nature emploie quelquefois ces différentes voies pour se soulager dans les maladies péripneumoni-

ques, elle se sert plus communément de l'expectoration. Tant que celle-ci va bien, il faut la seconder, & prendre garde de ne point l'arrêter par des purgatifs violens, des sudorifiques, &c. La nature ne se sert des premiers moyens qu'en passant, & l'on ne doit y déterminer la matière morbifique, que lorsque l'autre route est entièrement fermée ou embarrassée.

CHAPITRE III.

De la fausse péripleumonie.

CE que je viens de dire regarde la nature & le traitement des vraies péripleumonies ou des péripleumonies inflammatoires. Mais il y en a une autre que Sydenham & les médecins modernes appellent *fausse péripleumonie*, dans laquelle, quoique l'oppression de poitrine soit excessive, la respiration embarrassée, & la toux incommode, & quelquefois violente, (ce qui prouve que les poumons sont considérablement affectés) cependant la fièvre & la chaleur sont médiocres, &

souvent imperceptibles, le pouls fréquent, foible & petit, ou lent & oppressé, & jamais dur ni tendu. Comme donc cette maladie a des symptômes tout-à-fait différens, & presque opposés à plusieurs égards de ceux de la vraie péripleumonie, il est naturel de croire qu'elle naît de causes différentes, & qu'elle demande un traitement différent. On remarque en effet que les fausses péripleumonies attaquent communément les sujets vieux & phlegmatiques, les personnes foibles, replètes, pesantes, qui ont le fibre lâche, & qu'elles régner dans les temps humides, mous, nébuleux & froids; au lieu que la vraie péripleumonie attaque les personnes fortes, vigoureuses & actives, & régné fréquemment dans les temps froids & secs, lorsque les vents de nord est ont soufflé quelque temps, & lorsque le barometre est dans sa plus grande élévation. Il paroît donc y avoir autant de différence entre ces deux maladies, qu'entre les fièvres ardentes & les fièvres lentes nerveuses, ou qu'entre une esquinancie inflammatoire, & une esquinancie humorale, ou occasionnée par une surabondance de sérosité. Ces humeurs

âcres & séreuses peuvent se jeter sur les poumons, pénétrer dans les recoins les plus reculés de leurs cavités vésiculaires & cellulaires, occasionner une forte oppression, & même une légère obstruction dans les artères pulmonaires & bronchiales, & retarder par conséquent le cours du sang dans les poumons. Cependant les frissons & les chaleurs passagères qui surviennent, la vitesse & l'irrégularité du pouls, l'anxiété, l'oppression de la poitrine, la douleur de la tête, les vertiges, la saleté de la langue, &c. sont néanmoins des signes évidens de la fièvre.

En un mot, cette maladie paroît venir de la viscosité pituiteuse du sang, de la lymphe & de la sérosité, lesquelles venant à augmenter par le défaut de transpiration, & étant mises en mouvement par la chaleur fébrile, ou par l'agitation soudaine des humeurs, se jettent sur les poumons avec plus de vitesse que de facilité à y passer, (car les humeurs gluantes ne passent jamais aussi librement dans les extrémités des artères, que celles qui sont ténues & fluides); enforte que s'y amassant & obstruant de plus en plus

les vaisseaux pulmonaires, elles forment à la fin une stagnation funeste, qui est bien-tôt suivie de la mort. C'est de quoi l'on peut se convaincre, en causant une péripneumonie artificielle, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Qu'une jeune fille, attaquée de chlorosis & de leucophlegmatique (dans laquelle une pituite pesante & visqueuse, telle que celle dont je viens de parler, prédomine) fasse un long & violent exercice, ses poumons s'embarassent au point, qu'elle ne peut presque plus respirer, & est entièrement suffoquée. C'est ce qui est arrivé en effet à plusieurs filles ainsi affectées, après un trop violent exercice. J'ai oublié de dire que cette viscosité pituiteuse du sang & des humeurs ne fournit pas assez d'esprits animaux pour faire agir les vaisseaux sur le sang, & entretenir la circulation.

Comme il y a plusieurs états intermédiaires entre une forte péripneumonie inflammatoire, & celle dont je viens de parler, il est impossible d'indiquer au juste le traitement qui lui convient; parce que la péripneumonie que l'on a à traiter, incline tantôt plus & tantôt moins vers l'inflammation.

La maladie en effet est un dérangement dans l'œconomie animale, que l'on distingue par tels & tels symptômes, & que l'on désigne par tel & tel nom; mais un Médecin expérimenté doit considérer chaque maladie particulière qui arrive à chaque individu, non point relativement à son nom, mais relativement à la nature, aux causes & aux symptômes qui lui sont propres dans tel sujet, & agir conséquemment. Par exemple, si une personne forte & vigoureuse est attaquée d'une oppression de poitrine & d'une difficulté de respirer, de la toux, &c. si son pouls est plein, fort, fréquent, dur ou tendu, je dois lui tirer une plus grande quantité de sang, que lorsque l'oppression, la toux, &c. ne sont point accompagnées d'un tel pouls, surtout si je sçai que le malade est d'un tempérament foible, lâche ou phlegmatique.

Donc lorsque le pouls est foible & profond, la chaleur médiocre & peu au-dessus de la naturelle, l'urine pâle & crue, & ainsi du reste, je dois employer la saignée avec beaucoup de précaution, quand même l'oppression & la difficulté de respirer seroient

SUR LES FIEVRES, &c. 279
considérables. Le sang, que l'on tire à une personne attaquée d'une fausse péripneumonie, est mol, rénu & vermeil, ou plus communément d'une couleur noirâtre, livide, & n'est point couvert d'une coënné épaisse & gluante, comme dans les inflammations ordinaires des poumons. On remarquera que le malade devient extrêmement foible après une pareille évacuation, quoique l'oppression & l'anxiété aient beaucoup diminué. Car, comme la saignée, dans ce cas particulièrement, affoiblit les facultés naturelles, & ralentit l'action des solides sur les fluides, elle augmente la viscosité morbifique qui cause la maladie. Sydenham étoit tellement persuadé de cette vérité, qu'il défend de réitérer la saignée dans la fausse péripneumonie, sur-tout lorsque les sujets sont d'un embonpoint considérable, & qu'ils ont passé la fleur de leur âge (1), quoiqu'il la regarde comme un moyen presque aussi sûr que l'expectoration dans la vraie péripneumonie, pour évacuer la matière morbifique (2). De

(1) *Cap. de peripneumonia notha.*

(2) *Cap. de pleuritide.*

plus il est certain que les fièvres catarrhales , dans lesquelles la sérosité prédomine , ne demandent point de fortes saignées ; à plus forte raison ne valent-elles rien dans la fausse péri-pneumonie , où la pituite surabonde.

On doit employer la saignée avec beaucoup de précaution dans cette maladie , & l'on doit en faire autant des remèdes chauds & irritans , sur-tout au commencement , si l'on ne veut augmenter l'oppression , & jeter le malade dans une affection soporeuse. En effet , il peut arriver que la viscosité morbifique se porte dans les vaisseaux du cerveau , de même que dans ceux des poumons , & s'y accumule en grande quantité ; & la preuve que cela arrive , c'est que la fausse péri-pneumonie est accompagnée de vertiges , de douleurs & de pesanteurs de tête. Car , comme les humeurs ne peuvent descendre librement du cerveau , à cause de sa plénitude & de la stagnation qui s'est formée dans les poumons , le ventricule droit du cœur n'a point assez de jeu pour se décharger du sang qu'il contient , & en recevoir de nouveau.

On ne sçauroit donc se conduire avec trop de précaution dans le traitement

de cette espèce de maladies, vû le danger dont elles sont menacées, d'autant plus que la douceur des symptômes dont elle est accompagnée en commençant, peut très-bien en imposer au malade & à un médecin peu attentif, ou qui auroit peu d'expérience, & les rendre négligens sur l'état de la maladie. J'ai vû plus d'une fois des médecins prendre cette maladie pour un simple accès *d'hypochondriacisme*, & ne revenir de leur erreur, que lorsqu'il n'y a plus eu de remède. Lorsqu'elle est accompagnée d'un enrrouement continu, d'anxiétés considérables, d'une oppression continue dans les hypochondres, d'une affection comateuse, de la froideur des extrémités, de la couleur livide des ongles & du visage; il faut être plus que stupide, pour ne pas s'appercevoir du danger dont le malade est menacé.

Il faut le saigner dès le commencement à proportion de ses forces, mais le saigner couché, suivant l'avis de Sydenham (3), de peur qu'il ne tombe en foiblesse. C'est-là le moyen de diminuer la plénitude & la disten-

(3) *De peripneum. notha.*

sion des vaisseaux, & de faire place aux potions & aux remèdes dont on peut avoir besoin dans le cours du traitement. On ne doit pourtant la réitérer qu'avec beaucoup de précaution; & qu'après avoir considéré l'état du sang, aussi-bien que la force du pouls & du malade. Il y a certainement des cas où l'on est obligé de réitérer la saignée; par exemple, dans l'asthme, lorsqu'il n'y a point de fièvre. On doit joindre à la saignée les remèdes atténuans & savonneux, les potions légères, délayantes & détersives, & l'application des vésicatoires. Le malade usera pour boisson ordinaire, d'une infusion d'herbes incisives, détersives & pectorales, telles que le lierre terrestre, l'hyssope, le pouliot, la réglisse, ou de l'eau de moutarde édulcorée avec du miel, & aiguisée avec le suc de limon. Il faut laver dans cette maladie, mais moins cependant que dans la vraie péripneumonie, car le malade n'est point excessivement altéré. Cependant comme la viscosité prédomine, on ne peut mieux la dissoudre qu'avec des liqueurs aqueuses chaudes.

Comme la fausse péripneumonie est ordinairement accompagnée de fré-

quents efforts pour vomir, on ne peut mieux faire que de soulager la nature par cette voie. J'ai souvent éprouvé les bons effets d'un doux vomitif après la saignée. Une ou deux cuillerées d'oxymel scillitique ou de vin d'ipécacuanha, avec quelques verrées de petit-lait fait avec la moutarde, sont pour l'ordinaire suffisant; on ne doit pas employer beaucoup de liqueur. Non-seulement les vomitifs débarrassent l'estomac & les poumons d'une grande quantité de puitte, ils secouent encore les vaisseaux, & atténuent les humeurs, ce qui ne manque pas d'être suivi d'une évacuation par les selles ou les sueurs.

La plupart des cures que Ruland (4) & d'autres ont opérées dans les pleurésies, &c. avec l'eau bénite d'antimoine, ont été dûes en grande partie à sa qualité émétique; & c'est à cette même qualité qu'on doit attribuer les effets de la célèbre poudre des Chartreux (5), ou du kermès minéral dans les pleurésies, les péripneumonies & les fluxions de poitrine. Je

(4) *Mart. Rulandi curat. empiric. passim.*

(5) Voyez les mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1720.

ne doute pas qu'elle ne produise aussi de bons effets dans les fièvres catarrhales & dans les péripneumonies pituiteuses ; mais il n'y a qu'un empirique qui osât la donner dans les péripneumonies ou les pleurésies inflammatoires, sans avoir auparavant saigné le malade.

Je ne connois point de meilleure préparation de l'antimoine, que le vin bény ordinaire, ou l'infusion du verre d'antimoine dans du vin (6) ; & l'on a tort d'en chercher d'autres, puisqu'elle possède seule toutes les vertus de l'antimoine. Elle devient un puissant émétique, étant donnée en forte dose, & elle ne fait qu'exciter la transpiration, lorsqu'on se borne à quelques gouttes. Elle excite le vomissement, les selles & les sueurs. Donnée depuis dix jusqu'à cinquante ou soixante gouttes, elle est altérante, atténuante, diaphorétique & diurétique ; elle purge lorsqu'on augmente cette dose, & devient un violent émétique, si on la donne en trop grande quantité. Que feroient de plus les autres préparations de l'antimoine ?

(6) *Vide Obs. nost. de aëre, &c. vol. 1. pag. 140, où je l'appelle essence d'antimoine.*

L'antimoine, alors, étant résout en ses principes, comme disent les Chymistes, & comme en vapeur dans l'état de la plus exacte atténuation, & étant intimément mêlée avec son menstree, devient capable de passer dans les recoins les plus reculés des vaisseaux & de les affecter, & conserve en même temps assez de force pour aiguillonner le conduit des alimens. Les préparations solides d'antimoine ordinaires, ne sont qu'une chaux inactive, fort incertaine dans son opération, agissant tantôt avec violence, tantôt séjournant long-temps dans l'estomac & les intestins, & excitant de violens symptômes, au lieu que celle dont je parle, passe avec la même promptitude qu'elle agit. Elle atténue & désobstrue sans avoir la dixième partie de la chaleur des sels alkalis volatils; elle est même plus sûre & plus efficace dans plusieurs cas, sur-tout dans la maladie en question. En un mot, elle mérite infiniment mieux le nom de *catholicon* ou universel, que plusieurs autres remèdes dont on fait tant de bruit dans le monde. Elle opère des merveilles en bonnes mains. La timidité & l'indolence de quelques médecins sont presque

aussi dangereuses que la hardiesse & l'empirisme de quelques autres. Les premiers laissent échapper le temps & l'occasion qui ne revient plus, tandis que les derniers envoient leurs malades dans l'autre monde par leur hardiesse.

Les vésicatoires sont extrêmement utiles dans la fausse péripneumonie, tant par leur qualité atténuante & irritante, que par la vertu qu'ils ont d'évacuer une partie de la matière morbifique. Il faut en appliquer un très-large à la nuque, dès le commencement de la maladie, & se souvenir que les épispastiques appliqués sur les cuisses & les jambes, soulagent la tête & la poitrine dans les cas où les autres remèdes ne peuvent rien. Mais comme il arrive souvent dans cette maladie que les membres deviennent froids & engourdis, (ce qui est un très-mauvais signe) il faut avoir soin de les frotter, avant que d'y appliquer des vésicatoires, & les envelopper ensuite dans de la flanelle, (cette précaution est souvent nécessaire dans les fièvres lentes nerveuses) tant pour hâter l'éruption des vésies, que pour faciliter l'écoulement de la matière.

Au cas que l'assoupissement & la difficulté de respirer continuent après la saignée, il faut, supposé qu'il y ait du danger à la réitérer, y suppléer par des ventouses & des scarifications sur le cou & les épaules, ce qui produit souvent de très-bons effets. Si l'on appréhende pour la vie du malade, on appliquera des vésicatoires sur les scarifications.

C'est un bien lorsque le malade a le ventre libre. Sydenham (7) veut qu'on le purge tous les deux jours, après l'avoir saigné une ou deux fois; mais je suis d'avis qu'on ne suive point son sentiment. Car, quoique la saignée & la purgation puissent être nécessaires au commencement de la maladie, il n'est pas toujours inutile de réitérer la première; & la seconde demande quelque précaution, sur-tout lorsqu'on y revient une seconde fois. Car le malade est sujet à tomber dans des faiblesses & des sueurs froides, à moins qu'on ne le sustente durant leur opération, ce qu'il est aisé de faire; mais pour l'ordinaire il ne lui faut que de la petite biere & de la tisanne d'orge.

(7) *Cap. de peripneum. notha.*

Il y a une chose à observer sur ces deux évacuations , c'est , qu'au cas que le malade rende par haut une grande quantité de matière louable , ce qui arrive quelquefois dans cette espèce de péripneumonie , il ne faut employer ni l'une ni l'autre , & se borner aux clystères laxatifs ou aux eccoprotiques , du moins tant que l'expectoration dure ; il faut aussi donner au malade de l'eau de moutarde , de l'hydromel ou une décoction pectorale avec quelque peu de vin blanc pour l'accélérer. Hippocrate (8) conseille en plusieurs endroits l'hydromel & le vin léger & aqueux dans les pleurésies & les péripneumonies , pour favoriser l'expectoration. Les diurétiques sont extrêmement utiles dans ce cas , pourvû qu'on puisse procurer un écoulement d'urine trouble & chargée de sédiment : mais on doit peu compter sur l'urine dans cette maladie , tant par rapport à la crise , que par rapport au pronostic ; l'urine tenue , pâle ou limpide , est toujours d'un très-mauvais augure dans les maladies des poumons.

(8) *Lib. III. de mor. b. sect. 24. edit. Linden.*

Le nitre, le blanc de baleine, le safran, la poudre de contrayerva, le camphre, l'esprit volatil oléagineux, le lait ammoniac, l'oxymel scillitique, les décoctions de figues, de réglisse, & d'aunée sont les meilleurs remèdes qu'on puisse employer dans cette maladie. Les potions salines faites avec le sel ou l'esprit de corne de cerf & le suc de limon, ou le vinaigre distillé sont extrêmement utiles; elles facilitent l'expectoration, elles diminuent la difficulté de respirer, & opèrent communément par les sueurs ou les urines. Les opiat & les remèdes oléagineux & mucilagineux ne valent rien, non plus que les substances irritantes & volatiles, si l'on se hâte de les donner, encore qu'elles produisent quelquefois de bons effets sur le déclin de la maladie. Quant à l'usage des remèdes chauds, atténuans ou rafraîchissans, on doit se régler sur les différens degrés de chaleur & de fièvre, sur la difficulté de respirer, sur l'état du pouls, du sang & sur les autres symptômes qui accompagnent la maladie.



CHAPITRE IV.

Des Pleurésies.

LA pleurésie , dans le sens qu'on l'entend communément , est une douleur violente de côté , accompagnée de fièvre aiguë , causée par l'inflammation des muscles intercostaux , du périoste , des côtes , ou même de la plèvre.

Cette dernière inflammation constitue , à proprement parler , la vraie pleurésie , l'autre n'est qu'une espèce de rhumatisme inflammatoire , auquel on donne le nom de fausse pleurésie. Cependant , comme elles affectent considérablement la respiration , lorsqu'elles ont acquis un certain degré de violence , elles ont toujours des suites plus funestes que les rhumatismes , & demandent une attention toute particulière , & un traitement prompt.

Comme la violence de la douleur empêche la dilatation du thorax , la respiration devient extrêmement diffi-

cile, & les poumons ne recevant point une quantité d'air suffisante, le sang ne peut librement passer des artères pulmonaires dans les veines pulmonaires, ni dans le ventricule gauche du cœur, de manière qu'il s'amasse & & croupit dans les poumons. Mais comme le ventricule droit pousse continuellement du nouveau sang dans l'artère pulmonaire, ses branches se distendent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elles compriment & obstruent les branches des artères bronchiales; en sorte que l'inflammation des poumons, ou la vraie péripneumonie, est souvent une suite de la pleurésie véritable ou fausse, lors sur tout que le sang est extrêmement gluant: donc tout ce qui peut interrompre la liberté de l'inspiration & de l'expiration, peut occasionner cette maladie. Aussi voit-on que l'esquinancie cause souvent une péripneumonie, par la difficulté que l'air trouve à s'insinuer dans les poumons. Frédéric Hoffman (1) observe que les coliques venteuses & spasmodiques sont souvent suivies de pleurésies & de pé-

(1) *Consult. medicinal. tom. 1. Francof. 1734. 4^o. pag. 450.*

ripleumonies , lorsqu'elles durent un temps considérable , parce que les douleurs , les spasmes & les flatuosités interrompent l'action du diaphragme , empêchent la circulation du sang dans les viscères du bas-ventre , & l'obligent de se jeter sur les poumons , la plèvre , &c. On a vû des jeunes filles cracher le sang , & devenir poumoniques , pour avoir porté des corps trop étroits qui gênoient l'inspiration. Il ne faut souvent qu'une côte fracturée , & même qu'une simple contusion , pour causer un crachement de sang & une toux opiniâtre. En un mot, il suffit pour faire naître des symptômes péripleumoniques , que les muscles qui servent à la respiration , & même ceux qui sont seulement auxiliaires soient affectés. M. Méry (1) rapporte qu'un jeune homme ayant été blessé au tendon du grand pectoral , fut aussi-tôt saisi d'une grande difficulté de respirer , & d'une fièvre aiguë.

Toutes les douleurs de poitrine , & particulièrement les pleurésies , sont très-dangereuses , puisqu'elles sont capables de causer une péripleumonie.

(1) Mémoires de l'Académie 1713.

en interrompant la respiration, & de là vient qu'on voit plus de fièvres pleurétiques accompagnées de symptômes péripneumoniques, que de vraies pleurésies. Ce qui arrive toutes les fois qu'une grande douleur de côté est accompagnée d'une fièvre aiguë, d'oppression, de toux, de la difficulté de respirer, d'une expectoration ou d'un crachement de sang. C'est à juste titre qu'on a appelé ces maladies des pleuropéripneumonies. En effet, il arrive quelquefois que la douleur de côté cesse, lorsque la péripneumonie survient; ce qui peut avoir lieu quand l'engorgement des poumons est si considérable, qu'il ne passe presque point de sang du ventricule droit du cœur dans le gauche, & que l'aorte ne reçoit pas la moitié du sang qu'elle devoit recevoir; en sorte que la nature ne pouvant plus agir, il se fait une stagnation universelle, & le malade devient insensible, ou, comme dit Arétée, (3) ne se plaint de rien, quoiqu'il ait le pouls intermittent, & les extrémités glacées. C'est de quoi j'ai vu plusieurs exemples. Il y a quatre ans qu'un marinier appelé *Cam*, fut saisi

(3) *De pulmonaria.*

d'une paraplégie complete vers le neuvième jour d'une pleuro-péritneumonie, & environ vingt - quatre heures avant la mort. C'est donc un très-mauvais symptôme, lorsque la douleur pleurétique cesse tout-à-coup, en même-temps que la difficulté de respirer, & l'oppression de poitrine continuent ou augmentent; aussi Hippocrate a-t-il raison de dire que *c'est un mal lorsque la péripneumonie succède à la pleurésie* (4).

Les réflexions suivantes mettront le lecteur plus au fait de la nature & des suites des pleurésies.

1°. La plèvre enflammée est disposée à s'attacher à la membrane externe des poumons, & à leur communiquer son inflammation, lors sur-tout que cette adhérence se trouve déjà formée en partie, soit naturellement, soit en conséquence de quelque maladie antérieure. De-là vient que ceux qui ont eu une pleuro-péritneumonie sont souvent sujets aux rechûtes, parce que la callosité formée par la concrétion, retrecit les vaisseaux sanguins de la plèvre, & les rend sujets aux obstructions.

(4) Hipp. Aphorism. II. sect. 7.

A quoi l'on peut ajouter l'obstacle que l'adhérence des poumons à la plèvre, apporte à la respiration.

2°. Comme la membrane externe des poumons n'est qu'une continuation de la plèvre, l'inflammation peut fort bien se communiquer d'une partie de la plèvre à l'autre, & même à celle qui revêt immédiatement les poumons; car elle peut s'étendre à une distance considérable, de même que l'on voit souvent une petite tache inflammatoire sur l'œil occuper en peu de temps tout son globe, les sourcils, &c. Il peut aussi arriver que l'inflammation affecte principalement la membrane externe des poumons, & dans ce cas il survient des douleurs semblables à celles de la pleurésie, quoique la plèvre ne soit point affectée. Je suis persuadé avec Hoffman, que cela arrive souvent (5).

3°. Le médiastin étant une duplication de la plèvre, l'inflammation peut s'y communiquer, & pour lors on sent des douleurs aiguës sous le sternum,

(5) *Cap. de febribus pneumonicis, tom. IV. pag. 1.*

ou entre les omoplates. Cet accident n'est pas rare, & est dangereux. Hippocrate (6) & Arétée (7) font mention d'une pleurésie dorsale, dans laquelle la douleur s'étend depuis l'épine jusqu'au sternum, & est accompagnée d'orthopnée, de toux, & d'une expectoration difficile & peu abondante. Cette maladie paroît être la même que celle dont on vient de parler. Quelquefois la douleur se fixe sous le sternum, à l'endroit où s'attache le médiastin, & y cause des apostèmes. Lorsque la douleur est située bien avant dans la poitrine, & qu'elle est accompagnée d'oppression & d'anxiété, de palpitation de cœur, & d'une disposition à tousser; le péricarde, dont la membrane externe vient aussi de la plèvre, est ordinairement enflammé. Lorsque la douleur se fait sentir dans toute la région de la poitrine, qu'elle est accompagnée d'oppression & de douleurs poignantes vagues, l'inflammation affecte non-seulement le médiastin, mais même la membrane externe

(6) *Lib. III. de morbis, sect. 21. edit. Lindeni.*

(7) *Cap. de pleuritide.*

des deux lobes des poumons, c'est ce qu'annonce la grande difficulté de respirer, l'oppression, l'anxiété, la toux continuelle & le désir qu'a le malade de se tenir debout. Cette inflammation est aussi dangereuse que celle du péricarde. Les inflammations du médiastin, du péricarde & des membranes des poumons, paroissent être, ce que les anciens appelloient une *érysipele des poumons*. Hippocrate (8) la décrit comme une fièvre aiguë, accompagnée d'une douleur violente dans la partie antérieure de la poitrine & dans le dos, & d'oppression, de plénitude, & d'une toux sèche.

4°. La membrane supérieure du diaphragme, est pareillement une continuation de la plèvre, & peut s'enflammer d'elle-même, ou en conséquence d'une inflammation de la plèvre, proprement dite, & cela arrive plus souvent qu'on ne se l'imagine. C'est-là ce qu'on appelle une *paraphrénésie*, laquelle est accompagnée d'une fièvre très-aiguë, d'une douleur violente qui s'étend depuis les côtes inférieures jus-

(8) *Lib. I. de morbis, sect. 13. edit. Linden.*

qu'aux dernières vertébrés du dos ; d'une respiration courte , convulsive , singulière , d'anxiétés & d'inquiétudes , d'une toux sèche , du hoquet & du délire. Le malade sent à chaque inspiration , une douleur excessive avec élancement , qui s'étend depuis le creux de l'estomac jusqu'aux lombes ; l'hypochondre du côté affecté est tirailé en dedans & en bas sous les côtes (9) ; le bas-ventre se meut à peine dans la respiration , & demeure immobile & convulsif par la violence de la douleur , à mesure que l'inspiration se fait.

Toutes les fois donc qu'une partie de cette membrane est enflammée , il survient une espèce de pleurésie qui affecte les poumons par *continuité* , *contiguité* , *cohésion* , ou *sympathie*. Il arrive même souvent que les poumons adhèrent au médiastin , au diaphragme , & à la plèvre ; mais lors même que cette adhérence n'existe pas , leur inflammation peut être suivie d'une péripneumonie , parce que la difficulté de respirer , empêche le sang de circuler

(9) *Si septum transversum percussum est , præcordia sursum contrahuntur. Celsus lib. V. cap. 26.*

librement dans les poumons. On peut en dire autant de l'inflammation considérable des muscles intercostaux ou du périoste des côtes. Il est vrai que dans ces sortes de cas, les symptômes péripneumoniques ne se manifestent qu'au bout de deux, trois ou quatre jours; mais comme la douleur inflammatoire s'oppose à la dilatation du thorax & des poumons, ils ne tardent pas à s'en ressentir.

Les fièvres pleurétiques produisant trop souvent les effets qu'on vient de dire, il faut s'efforcer d'appaîser l'inflammation dans la vraie ou fausse pleurésie, le plutôt qu'il est possible, par des saignées copieuses & réitérées, par des remèdes nitreux rafraîchissans, par des potions, des fomentations, des opîats, &c. En un mot, il faut traiter cette maladie comme une inflammation des membranes, des muscles, ou du périoste. Mais lorsqu'elle est accompagnée d'oppression, de toux & d'expectoration, &c. il faut avoir égard à ces symptômes, aussi-bien qu'à la douleur de côté.

Je ne me suis tant étendu sur les maladies de la poitrine & des poumons, qu'afin qu'on les connoisse & qu'on

distingue plus aisément, leur nature; leur siège, & leurs différences: car il y auroit de l'absurdité à employer des expectorans, des loochs oléagineux, & des pectoraux dans une simple inflammation des muscles de la poitrine ou de la plèvre, quand même chaque accès de fièvre seroit accompagné d'une légère toux symptômatique, & de quelque difficulté de respirer, tandis qu'on peut y remédier par la saignée & le régime. Il y auroit d'un autre côté autant d'absurdité à compter sur la saignée & les fomentations, lorsque les poumons sont affectés à un point considérable, soit primitivement, soit en conséquence d'une inflammation de la plèvre.

La division des pleurésies en vraies ou fausses, est fondée dans la nature & a son utilité dans la pratique; car lorsque l'inflammation n'affecte que les muscles intercostaux, on doit faire infiniment plus de fond sur les topiques externes, tels que les fomentations, les cataplasmes, les vésicatoires, les ventouses, &c. que lorsque la douleur de côté vient de l'inflammation de la plèvre, ou de la membrane externe des poumons. La sensibilité du malade, si on le touche, la douleur qu'il ressent

en se couchant sur le côté affecté, surtout durant l'inspiration, la tumeur & la rougeur de la partie, distinguent cette pleurésie de l'interne.

Il y a même quelquefois des douleurs de côté violentes, occasionnées par une fluxion acrimonieuse sur les muscles intercostaux & sur le périoste des côtes, qui cèdent plutôt aux topiques, aux édulcorants, & aux purgatifs qu'à la saignée, qui dans ces sortes de cas n'est point nécessaire pour diminuer la pléthore, si tant est qu'il y en ait. En effet, lorsque la douleur provient d'une humeur acrimonieuse, la saignée n'est bonne qu'à affoiblir le malade. La saignée ne guérit pas plus les douleurs scorbutiques ou vénériennes, que les maux de dents, ou les douleurs occasionnées par une épine qui est entrée dans la chair.

Les anciens ont parfaitement bien distingué les douleurs pleurétiques, les douleurs rhumatismales ou flatueuses vagues de la poitrine ou du côté, de la vraie pleurésie. Hippocrate (10) les

(10) *Coac. prenot.* 491, *edit. Foesii*. Comparez ce passage avec l'avis que Duret donne sur la saignée à la fin de son second livre, sur les *Prenotions de Cos*.

qualifie de muables, vagues & légères, & défend en ce cas de saigner les malades. Ils les guérissent par les fomentations, les purgatifs, &c. plutôt que par la saignée; au lieu que l'inflammation fixe, *systrophique* de poitrine, comme l'appellent les commentateurs, la requerent toujours. On remarque que les douleurs scorbutiques & rhumatismales cèdent plutôt à la purgation, aux fomentations, aux diaphorétiques & aux adoucissants, qu'à la saignée. Quelques-une ne cèdent qu'aux mercuriels, aux antimoniaux, aux emplâtres anodins, aux ventouses & aux vésicatoires, & quelques autres ne s'en vont qu'avec le temps, la patience & l'exercice. Lorsque les douleurs résident au bas de la poitrine, dans les hypochondres, ou sous le diaphragme, qu'elles sont accompagnées de borborygmes & de l'enflure du bas-ventre, on ne peut mieux faire que de purger ou de donner des clystères. Ces douleurs sont quelquefois extrêmement aiguës, &, en conséquence des flatuosités enfermées dans les intestins, accompagnées de la difficulté de respirer; mais, comme l'observe Arétée, on leur donne à tort le

SUR LES FIEVRES, &c. 303
nom de pleurétiques. J'ai souvent vu
ces sortes de douleurs s'évanouir ensuite
d'un lavement, ou d'une ou deux selles,
au grand étonnement de ceux qui en
ignoroient la cause. La saignée ne fait
alors qu'augmenter les vents & les dou-
leurs. Cette doctrine est confirmée par
Hippocrate & par l'expérience ; car
ce grand homme dit expressément, que
lorsque la douleur se fait sentir au-des-
sous du diaphragme, & que le bas-ven-
tre est enflé, il faut purger le malade
avec l'ellébore noir, le *peplium*, le
silphium, & quelque peu de cumin,
d'anis, &c. pour chasser les vents avec
les selles (11).

Dans tous ces cas, le pouls, le dé-
gré de fièvre, la langue, le siège de la
douleur, & la respiration, découvrent
au médecin la nature de la maladie,
aussi-bien que le traitement qui lui con-
vient. Lorsque la douleur de poitrine
est violente, le pouls dur, tendu &
fréquent, & la fièvre aiguë, on doit
regarder ces douleurs, comme étant
celles de la pleurésie, sur-tout si elles
ont été précédées du frisson. Les vraies

(11) *De victu acutor. sect. 13. edit. Lin-*
den.

pleurésies commencent presque toujours par le frisson, & le pouls est dur & tendu comme les vibrations d'une corde. Les douleurs sont aiguës, poignantes & fixes, & non point erratiques, comme celles qui sont causées par des vents, ni incertaines & vagues, comme les rhumatismales. La dureté du pouls est un des signes pathognomoniques de l'inflammation des parties membraneuses. Lors donc que les douleurs régner au-dessous du sternum, ou s'étendent depuis l'épine du dos jusqu'au sternum, on peut juger, à la tension du pouls, que le médiastin est enflammé. Les poumons, comme dit Arétée, (12) étant insensibles, (ou du moins n'ayant pas beaucoup de sensibilité) il se forme souvent une vomique dans leur intérieur, sans que le malade ressente aucune douleur. Les membranes des organes sont infiniment plus sensibles que leur parenchyme, les uretères plus que les reins, les meninges plus que le cerveau. Il s'ensuit donc que la dureté du pouls & la violence de la douleur peuvent être les principaux signes diagnostiques dans les maladies de la poitrine, & déterminer le

(12) *Cap. de pulmonar.*

Médecin à la saignée, &c. Je crois que le siège de la douleur ne mérite pas autant d'attention que quelques-uns se l'imaginent; car, comme toutes les parties de la plèvre, les muscles intercostaux ou le périoste des côtes sont susceptibles d'inflammation, la douleur peut se faire sentir dans toutes les parties de la poitrine. J'ai vu des douleurs près des fausses côtes, aussi cruelles que dans aucune autre partie. Hippocrate & ses commentateurs ordonnent la saignée, lorsque la douleur s'étend jusqu'aux clavicules & aux omoplates; mais je la crois également nécessaire, lorsque la douleur se fait sentir avec la même violence dans toute autre partie. La douleur se fait sentir fort bas dans la paraphrénésie, & cependant il n'y en a point qui demande plus nécessairement la saignée. Lorsque l'inflammation affecte le grand pectoral & le petit dentelé antérieur, la douleur doit ordinairement s'étendre jusqu'à l'épaule, parce que leurs tendons s'insèrent près de l'articulation. Cela arrive souvent dans la fausse pleurésie, & l'on y remédie efficacement par la saignée & les fomentations. Ces remèdes sont également nécessaires, lorsque

les muscles intercostaux ou le périoste des côtes est enflammé.

Quoique quelques douleurs de côté diffèrent essentiellement de la pleurésie, & soient moins susceptibles de la saignée, on ne doit cependant pas les négliger, surtout si elles empêchent la respiration : car elles ne manquent jamais d'avoir des suites funestes, ainsi que l'histoire suivante le prouve.

Un gentilhomme de fort bonnes mœurs, d'un tempérament fluët, mais actif, âgé d'environ trente ans, fut attaqué vers les fêtes de Noël de l'année 1728, d'une douleur au côté droit, accompagnée d'une légère fièvre. La douleur étoit si légère, qu'il ne daigna pas se mettre au lit. Il se fit cependant saigner, & prit quelques drogues que lui donna son Chirurgien. La douleur ayant augmenté, au bout de trois semaines ou d'un mois il me fit appeler. Je lui trouvai une fièvre lente, accompagnée d'une légère toux & d'une difficulté de respirer, qu'il me dit procéder de la douleur de côté. Il crachoit peu & avec peine, & ses crachats étoient quelque peu sanguinolents. Je le fis saigner, & lui ordonnai un mélange oléagineux expectorant, le lait ammoniac, l'oxy-

mel scillitique, la mixture saline, la décoction pectorale, & un régime rafraîchissant & délayant. Au bout de quelques jours il commença à cracher une grande quantité de matière purulente, sanguinolente & fétide, laquelle provenoit d'une vomique formée dans le lobe gauche des poumons. Il y sentoît de la douleur, & il me dit que la matière venoit de la gauche du sternum en tirant vers le bas de la poitrine. L'expectoration diminua; la matière ne fut plus ni fétide, ni sanguinolente; la toux s'adoucit de jour en jour, & il ne sentit presque plus d'oppression. La fièvre & la sueur cessèrent au moyen d'une décoction pectorale balsamique de quinquina que je lui donnai; ce qui me fit bien augurer de la guérison. Mais, malgré tous ces symptômes flatteurs, la douleur continua dans le même endroit où elle avoit commencé; elle augmenta même; ce qui m'obligea à le saigner deux fois. Je lui fis aussi appliquer des fomentations émollientes, avec un emplâtre anodyn, composé d'opium, de camphre avec celui de cumin; & ces remèdes n'ayant produit aucun effet, je lui fis aussi appliquer sur la partie les ventouses scarifiées. Tout cela fut inu-

tile, la douleur augmenta de jour en jour, & je ne vins à bout de le tranquilliser & de le faire dormir, qu'à l'aide de plusieurs doses d'opiates. A la fin la partie commença à s'enfler considérablement; l'abcès se manifesta, & je mis tout en usage pour le faire venir à suppuration. Le Chirurgien l'ayant ouvert au bout de quelques jours, il en sortit une si grande quantité de pus, que nous jugeâmes qu'il venoit en partie de la cavité de la poitrine. Ayant examiné les choses plus en détail, je lui trouvai deux côtes cariées, avec deux ouvertures, dont l'une étoit située entre la cinquième & la sixième des vraies côtes, & l'autre entre la quatrième & la cinquième, en comptant de bas en haut. Il tomba à la fin dans une consommation qui le mit au tombeau le 29^e Mars 1729.

On l'ouvrit, & l'on trouva quelques-uns des muscles intercostaux, une partie du grand dentelé antérieur, & la portion supérieur de l'oblique descendant noire & sphacelée, & que l'abcès avoit gagné presque jusqu'à l'épine du dos. La partie inférieure de la plèvre étoit tout-à-fait noire, & le diaphragme livide. L'ouverture supérieure avoit

pénétré dans le lobe droit des poumons, lequel étoit plein de pus à une distance considérable. Nous trouvâmes dans le lobe gauche une espèce de callosité considérable, qui nous fit juger que c'étoit là où étoit la vomique, & près des vertèbres une tumeur plus grosse qu'un œuf de poule, qui étoit prête à suppu-
rer. Il y avoit plusieurs autres petits tubercules, dont les uns étoient durs & presque pierreux, & les autres ouverts & pleins de pus. Les deux lobes des poumons étoient considérablement affectés, & tout-à-fait livides dans quelques endroits. Ils tenoient fortement à la plèvre par plusieurs endroits; dans les uns par des attaches considérables, dans les autres par une espèce de ligamens fibreux. Nous trouvâmes aussi dans la cavité droite de la poitrine, environ demi-chopine de matière extrêmement noire & fétide.

Il y a tout apparence qu'il s'étoit formé quelques obstructions dans les poumons de ce gentilhomme, antérieurement à la douleur de côté, ayant eu auparavant une toux sèche; mais je suis persuadé que l'humeur âcre qui s'étoit jettée sur les côtes & sur les muscles intercostaux, en empêchant la

respiration , ne contribua pas peu aux obstructions & aux suppurations qui se formèrent dans les poumons ; & qu'en s'opposant à la dilatation du thorax , elle augmenta l'adhérence des poumons à la plèvre.

Je vais finir ce chapitre par un ou deux mots touchant la méthode de traiter les pleurésies inflammatoires. Je tiens d'abord que la saignée doit aller devant tous autres remèdes , & qu'on doit se régler pour la quantité du sang sur la force du malade , sur le pouls & la fièvre , sur la violence de la douleur , & sur la difficulté de respirer. La qualité du sang mérite encore une attention particulière ; car la densité & la viscosité de ce fluide indiquent non-seulement la surabondance des globules rouges , mais encore sa disposition inflammatoire ; & que le malade est en état de supporter plusieurs saignées , si le besoin le requiert.

Il est bon d'observer que lorsqu'on n'appaise point à temps l'inflammation de la plèvre par la saignée , ou qu'on ne la résout point par des boissons & des remèdes délayans , antiphlogistiques & émolliens , elle ne manque pas de dégénérer en un abcès ou en une

SUR LES FIEVRES, &c. 311

gangrene ; à quoi l'on peut ajouter que ces sortes de pleurésies dégénèrent presque toujours en une péripleurésie , lorsqu'elles durent long-temps , & par conséquent qu'on ne peut trop se hâter d'appaiser l'inflammation ; car la douleur, qui en résulte , retarde considérablement la respiration , & par conséquent la circulation du sang dans les poumons ; & comme ce fluide est extrêmement gluant (ce qui est la cause de l'inflammation pleurétique) il est beaucoup plus disposé à s'arrêter dans les dernières ramifications des artères pulmonaires ou bronchiales , que s'il étoit plus tenu & plus fluide. C'est-là la raison pour laquelle les douleurs de côté occasionnées par une inflammation , causent plus souvent des péripleurésies , que lorsqu'elles proviennent d'une simple fluxion acrimonieuse. Celle a donc raison de dire , *que la saignée apaise les douleurs récentes , mais qu'elle devient inutile lorsqu'elles sont invétérées* (13).

Le Malade étant saigné , on lui donnera un clystère rafraîchissant & émollient, sur-tout s'il est constipé, tant pour

débarrasser les intestins des excréments & des vents qui les surchargent, que pour attirer une plus grande quantité de sang dans l'aorte descendante & dans les iliaques, & soulager par ce moyen les parties supérieures. Hippocrate (14) ordonne toujours les lavemens au commencement des pleurésies, & nous avertit sur-tout de ne point souffrir que le corps soit trop constipé, de peur que cela n'augmente la fièvre; ni trop lâche, de peur que les forces du Malade n'en souffrent.

Cela fait, on fomentera la partie affectée avec une décoction de semence de lin, de fénugrec & de fleurs de camomille, dans du lait ou de l'eau. Les anciens en usoient ainsi. Hippocrate (15) ordonne les fomentations sèches & humides, tant au commencement que dans le cours des pleurésies, pour procurer la résolution, & pour appaiser les douleurs qui les accompagnent. Je les ai moi-même employées avec succès dans des cas où la saignée n'avoit produit aucun effet. Les douleurs, sur-

(14) *Lib. III. de morbis. sect. 17.*

(15) *De viét. acut. sect. 11, 12, edit. Linden.*

tout les inflammatoires, provenant de la trop grande tension des fibres, ne peuvent manquer de céder aux fomentations qui ont la vertu de les relâcher. Je préfère les fomentations humides, ou les cataplasmes, aux fomentations sèches dans les douleurs inflammatoires de la poitrine ou du côté, parce qu'elles relâchent plus efficacement. Hippocrate (16) ne veut pas qu'on use trop longtemps de fomentations sèches, & en ordonne d'humides à l'approche de la crise (17). Celse veut qu'on en emploie de sèches & de chaudes, après que l'inflammation a diminué, & qu'on passe ensuite aux cataplasmes (18). Après avoir fomenté la partie autant qu'il est nécessaire, j'y applique communément un emplâtre anodyn, fait avec un gros d'opium & un scrupule de camphre uni à l'emplâtre de cumin; mais je fais toujours précéder les fomentations humides. Lorsqu'on craint pour la vie du malade, on doit lui appliquer des fomentations sur le bas-ventre, les aînes, &c. pour diminuer

(16) *Ibid. sect. 12.*

(17) *Lib. III. de morb. sect. 23.*

(18) *Lib. IV. Cap. 6.*

la tension des fibres , & ralentir le mouvement du sang. Les bains émolliens produisent encore de fort bons effets dans le cas où l'on peut les employer commodément : Hippocrate dit qu'ils appaisent les douleurs du dos , des côtes & de la poitrine. Les effets qu'ils produisent dans les coliques & les paroxysmes néphrétiques , doivent nous porter à les employer dans les pleurésies opiniâtres & dans la paraphrénésie. Les anciens ont cru que les fomentations chaudes cuisoient la matière , & facilitoient l'expectoration ; & il est certain qu'elles excitent la dernière , en appaisant la douleur , & en donnant aux muscles intercostaux la liberté de dilater & de contracter le thorax , & de pomper la matière ; donc , à cet égard même , elles ne peuvent qu'être extrêmement utiles dans les pleuropneumonies.

On doit passer ensuite aux remèdes nitreux , & prescrire au malade un régime rafraîchissant , émollient & délayant. Le petit lait, une décoction d'orge & de coquelicot , les émulsions , &c. tiennent lieu de boisson ; & le nitre rafraîchit & atténue le sang. On y joindra les anodins , en les réitérant au

besoin : l'élixir parégorique & le diacode sont les plus convenables. On peut y joindre le blanc de baleine, qui est une huile animale, qui, sans trop échauffer, pénètre & relâche considérablement ; & lorsque les fibres sont extrêmement tendues, les huiles végétales froides, comme celle de lin ou d'amandes douces. Une preuve que les pleurésies exigent des remèdes émolliens & relâchans, c'est que les personnes qui ont la fibre roide & sèche y sont plus sujettes que les autres, & s'en ressentent davantage, & qu'elles regnent ordinairement dans les temps froids & secs.

La violence de la douleur exige qu'on fasse succéder les opiatz à la saignée, & il est certain qu'ils produisent des effets admirables, étant employés à propos. La douleur, étant un aiguillon qui accélère la circulation, échauffe le sang, & le détermine en plus grande quantité qu'il ne faut sur la partie affectée, elle ne peut qu'augmenter l'inflammation. Une épine qui se fiche dans la chair, occasionne une légère fièvre & une inflammation. Lorsqu'il survient une toux opiniâtre, comme dans les pleuropéritneumonies, il faut

L'appaiser avec le diacode ou tout autre calmant, sans quoi l'agitation où elle met le malade, augmenteroit l'inflammation. Ces fortes de remèdes veulent être ménagés avec précaution; ainsi on ne doit jamais les employer qu'après avoir saigné largement, surtout si la douleur est violente, le pouls dur, fréquent & tendu, & la fièvre forte. On verra par l'exemple suivant, quelle est la méthode qu'on peut & qu'on doit employer dans les pleurésies & les péripneumonies, lorsque ces maladies commencent d'une manière violente.

Il y a près de quatre ans qu'un gentilhomme, âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament fort & pléthorique, fut attaqué d'une fièvre & d'une douleur de côté violente, pour laquelle on lui tira seize à dix-huit onces de sang. La douleur diminua; il se leva, s'assit près du feu dans une chambre pleine de fumée, & but près d'une quarte de cidre froid. Il fut aussitôt saisi d'un frisson violent & d'une fièvre aiguë, accompagnée d'une douleur excessive de côté & de poitrine, d'une grande difficulté de respirer, du délire & d'une toux opiniâtre, qui lui fit rendre une grande quantité de sang vermeil & écumeux. Je fus

obligé de le saigner trois fois en vingt-quatre heures, & de lui donner sept grains de laudanum solide, & deux ou trois onces de diacode; ce qui le guérit parfaitement, sans le secours d'aucun autre remède. Ce cas est des plus extraordinaires, & ne fait rien à la méthode dont j'ai parlé ci-dessus. J'ai éprouvé son utilité dans plusieurs cas, & je la crois infiniment plus efficace que le sang de bouctin, le priape de taureau, & les autres remèdes que Van-Helmont préconise pour appaiser l'archée & la *pleura furens* (19), malgré tout ce qu'il dit contre l'usage de la saignée dans les pleurésies. J'ai observé que la sueur est extrêmement utile dans plusieurs pleurésies épidémiques, sur-tout après le troisième ou le quatrième jour; ce qui m'a engagé à ajouter le camphre au nitre dans la vue de l'exciter. Ce remède donné avec quelques petites doses d'élixir parégorique dans du petit lait chaud, ou de la ptisane, ne manque presque jamais de produire son effet. Cette méthode est particulièrement utile, lorsque le temps est froid & humide, & le malade

(19) Vide Helmont. *Pleura furens*.

sujet aux rhumatismes & aux catarrhes , pourvu qu'on ait soin de le saigner auparavant. Les purgatifs minoratifs ont aussi leur utilité dans ces sortes de cas. On sçait par expérience qu'il y a telles constitutions d'air qui ne permettent pas de tirer trop de sang aux pleurétiques , & l'on peut mettre de ce nombre les temps épais & humides. Ils supportent infiniment mieux la saignée dans un printemps froid & sec , que dans un été humide , ou une automne pluvieuse. Il y a même quelques pleurésies qui ne permettent point la saignée , & dans lesquelles la douleur de côté paroît être plutôt un symptôme de la maladie , que la maladie essentielle ; de même que les douleurs qui précèdent ou accompagnent les fièvres malignes, la petite vérole , &c. ne sont point proprement rhumatiques , mais symptomatiques. Ces sortes de douleurs proviennent de l'acrimonie , & non de l'inflammation , & veulent être guéries avec des délayans , des diaphorétiques, des eccoprotiques , des vésicatoires , &c. & non point par la saignée , laquelle étoit défendue par les anciens, dans le cas où la bile (ils appeloient ainsi l'acrimonie) prédomine.

Asclépiade (20) nous apprend que les Romains & les Athéniens ne supportoient pas si bien la saignée dans les pleurésies & les péripneumonies, que les habitans de l'Hellespont ; les premiers étant au sud-est, & dans un climat plus chaud & plus humide que les derniers, qui étoient exposés aux vents froids & secs du nord & de l'est. Houllier observe la même chose par rapport aux habitans de Paris, qui vivent dans un climat froid, & ceux des provinces méridionales de France, dont le climat est plus chaud (21). J'ai remarqué plus d'une fois dans une étendue de pays moins considérable, qu'une maladie épidémique, qui, dans des lieux chauds, Bas & voisins de la mer, n'étoit qu'une légère fièvre catarrhale, & ne demandoit presque point de saignée, a été accompagnée, dans des lieux hauts & froids, de symptômes pleuro-pneumoniques très-violens, & a exigé une évacuation copieuse de sang. Il est certain que la constitution des solides & des

(20) *Vide Calii Aurelian. Lib. II. cap. 24. de Morbis acutis & chronicis, Amst. 1722. in 4°*

(21) *Holler. in Aphorism. Hipp. sect. 1.*

fluides varie selon la différence des climats ; d'où je conclus qu'un Médecin doit s'attacher non-seulement à connoître la nature de la maladie épidémique qu'il traite , mais encore avoir égard aux saisons , & au tempérament des malades.





MÉTHODE

POUR CONSERVER LA SANTÉ DES MARINIERS

DANS LES VOYAGES DE LONG COURS.

PERSONNE n'ignore combien nous avons perdu de matelots depuis quelques années par le scorbut. Cette maladie est une suite de la mauvaise qualité des provisions de l'eau & de la bière, que l'on embarque, & qu'il est impossible de conserver dans les voyages de long cours. Les provisions se gâtent naturellement ; le meilleur bœuf & le meilleur porc se corrompent ; l'eau s'altère ; & la bière, du moins celle dont on use dans les vaisseaux, ne tarde pas à perdre ses qualités. Il

O. v.

est donc impossible que l'usage des ces fortes de provisions n'infectent peu à peu les fluides , ne produisent beaucoup d'acrimonie dans le sang , & ne le dispose de jour en jour à un état de putréfaction. Ces effets augmentent considérablement par l'humidité & la salure de l'atmosphère , aussi-bien que par l'impureté de l'air que l'on respire entre les ponts. Je n'avance rien qui ne soit confirmé par l'expérience. J'ai vu une seule escadre mettre plus de mille matelots à terre , infectés de scorbut confirmé au bout de trois mois de voyage , sans compter ceux qui étoient morts à bord. La flotte ne fut pas plutôt rentrée dans le port , que la pureté de l'air , jointe à la bonne qualité des alimens & des boissons , des fruits & des herbages dont on usa , purifia le sang & les fluides , & rendit la santé à ceux qui l'avoient perdue. L'air frais , les provisions , les fruits & les légumens que les Anglois & les Hollandois trouvent à Sainte-Helene & au cap de Bonne-Espérance , sont pour eux d'une très-grande utilité dans leur voyage aux Indes ; sans ce secours , ils seroient exposés aux maladies les plus graves & les plus dangereuses.

Les Médecins ſçavent parfaitement que les acides végétaux & minéraux ſont extrêmement propres à corriger l'acrimonie alkaleſcente du ſang, & à prévenir la putréfaction des humeurs; que les premiers ſont plus ſûrs, & peuvent ſe donner par verrées, au lieu que les ſeconds ne veulent être donnés que par gouttes.

Rien ne prouve mieux que l'état du ſang eſt tel qu'on vient de dire dans le ſcorbut de mer, que la puanteur de l'haleine, l'éroſion des gencives, la couleur foncée & la mauvaiſe odeur de l'urine, les ulcères ſordides, les taches noires, bleues & brunes qui s'élèvent ſur la peau, les fréquens accès de fièvre, la ſaleté de la langue, les dyſſenteries bilieufes & ſanguinolentes qui l'accompagnent. On ſçait qu'une diète végétale & aceſcente, que la pureté de l'air, la bonne qualité des alimens, une boiſſon ſubacide & vineuſe, remédient efficacement à cette maladie, lorsqu'on ne lui donne pas le temps de faire des progrès. Les pommes, les oranges & les limons ſeuls, ont ſouvent guéri des ſcorbuts occasionnés par la mauvaiſe qualité des proviſions, de l'eau, &c. & tiré les malades des bras de la mort.

Mais les mêmes moyens qui guérissent une maladie, servent aussi à la prévenir. Si donc on pouvoit introduire un pareil régime sur mer, il serviroit d'une espèce d'antidote contre les qualités rances & putrescentes des provisions dont on se sert dans les vaisseaux ; il corrigeroit, ou du moins diminueroit considérablement leurs mauvais effets. On sçait par expérience que les officiers qui portent avec eux du vin, du cidre, des limons, & des provisions récentes, sont moins sujets au scorbut que les matelots, qui ne peuvent pas faire la même dépense.

Est-il possible d'introduire un pareil régime sur les vaisseaux ? On le peut, & c'est dans cette persuasion que j'ose recommander la méthode suivante.

On fournira aux équipages destinés à des voyages de long cours, une quantité suffisante de bon cidre ; le plus rude sera le meilleur, pourvu qu'il ne soit point gâté. Les pommes étant salutaires dans le scorbut, il n'est pas douteux que leur jus doit l'être aussi, après avoir acquis la qualité du vin, & qu'il est extrêmement propre à corriger, par son acidité, la qualité alkalescente & putré-

factive des mauvaises provisions. On gardera ce cidre trois mois avant de l'employer ; qu'il soit clarifié : s'il n'étoit pas nouveau, & qu'il ne fût pas clair, il ne manqueroit pas d'occasionner des coliques, si on le buvoit avant qu'il fût reposé. On le survuidra au moins une fois, tant pour le clarifier, que pour l'empêcher de se corrompre ; ce qui le rendroit inutile. S'il venoit à s'aigrir, ce qui arrive assez souvent, il n'en feroit pas moins bon ; mais on a éprouvé qu'il se conserve jusqu'aux Indes, lorsqu'on en a soin.

On donnera une chopine de ce cidre par jour à chaque matelot, outre sa bière & son eau. Je ferois d'avis aussi qu'on distribuât du vinaigre à l'équipage, sur-tout lorsque les provisions commencent à se gâter. On doit encore avoir soin de laver les ponts avec du vinaigre, après en avoir renouvelé l'air au moyen de la machine de M. Sutton, ou du ventilateur de M. Hales ; ce qu'on doit faire une fois par jour au moins.

S'il arrive que les flottes se mettent en mer en automne, on se pourvoira d'une quantité suffisante de pommes ; elles se gardent deux ou trois mois,

lorsqu'on a soin de les bien choisir, & de les enfermer dans des caisses bien sèches. Les limons & les oranges se gardent encore plus long-temps, lorsqu'on les enveloppe d'un morceau de flanelle, ou de quelqu'autre étoffe qui puisse absorber leur humidité, & qu'on les enferme dans des vaisseaux bien secs. Au cas que cela ne soit pas praticable, on y suppléera par un mélange de jus de limon & de rum ; cette liqueur se garde long-temps, & vaut infiniment mieux que les liqueurs fortes dont on use dans les vaisseaux & ailleurs. On remarquera en passant, que le jus de limon corrige parfaitement les mauvaises qualités de ces liqueurs distillées.

Au cas que l'eau vienne à se corrompre, on la rendra moins malfaisante en y mêlant du jus de limon, de l'élixir de vitriol, ou du vinaigre. Les soldats romains n'avoient d'autre boisson que le *posca* (de l'eau & du vinaigre) & s'en trouvoient bien.

On a introduit depuis quelque temps l'usage de l'élixir de vitriol & du vinaigre dans les vaisseaux, & l'on vient de donner depuis peu un ordre pour y introduire celui du cidre. Je suis persuadé

dé qu'il aura son utilité , si l'on fçait ménager cette boisson comme il faut , par l'expérience que quelques-uns en ont déjà faite. Au défaut du cidre , on pourra distribuer à l'équipage le vin des prises que l'on fait , lequel est ordinairement foible & poussé , & se gâte ordinairement lorsqu'on veut le garder.

On trouvera peut-être mon projet dispendieux ; mais doit-on appréhender la dépense , lorsqu'il s'agit de la vie de tant de braves sujets. Les Romains ne marchaient jamais sans vin & sans vinaigre , & en donnoient tous les jours à leurs soldats & à leurs matelots. Si ce brave peuple a fait tant de dépense pour conserver la santé de ses soldats , pourquoi les Anglois en feroient-ils moins pour maintenir celle de leurs Matelots ?

Au reste , rien n'est plus préjudiciable à l'état , que d'enrôler les matelots au retour de leurs voyages , sans leur donner le temps de se refaire , & de dissiper les chagrins qu'ils ont essuyés ; & je souhaite , pour l'honneur de ma nation , qu'on trouve un autre

moyen d'équiper nos flottes , plus conforme à l'humanité & à la liberté dont nous jouissons.

Plimouth , ce 30 Septembre 1747.





DISSERTATION

S U R

LES MAUX DE GORGE

GANGRENEUX.

Par J. HUXHAM.

DEPUIS la publication de mon *Essai sur les Fièvres*, je me suis trouvé souvent à portée de faire, sur une maladie d'une nature putride & maligne, des observations qui confirment entièrement mes principes sur la cause & le traitement des fièvres malignes pestilentiellles. Je veux parler de l'*Angine maligne*, ou *Maux de gorge gangreneux*, qui ont été très-communs en différens cantons d'Angleterre depuis quelques années, & qui y ont fait

beaucoup de mal , surtout parmi les enfans.

Le docteur Fothergill , homme de beaucoup d'esprit , nous donna en 1748 la première histoire exacte que nous ayons eue en Angleterre de cette maladie. Des Médecins d'Italie & d'Espagne en ont très bien décrite une toute pareille , qui fit beaucoup de ravages en Espagne & en Italie au commencement du dernier siècle. Il y a apparence que ces ulcères d'Egypte & de Syrie , dont parle Arétée de Cappadoce , & ces ulcères pestilentiels des amygdales dont Aëtius Amidenus a écrit , étoient de cette nature. Enfin , quelques-unes des fièvres scarlatines , dont il est question dans Morton , y ont beaucoup de rapport.

Je n'ai rencontré cette maladie dans cette ville & aux environs , que depuis six ou sept ans , quoiqu'il y en eût déjà un ou deux qu'elle fît ses ravages autour de Lostwithiel , Saint - Austle , Fowye & Liskeard ; elle régna ici depuis la fin de l'année 1751 , jusqu'en Mai 1753 , & elle se répandit , surtout durant celle de 1752 , non-seulement sur les enfans , mais sur quantité d'adultes aussi.

Comme les histoires circonstanciées & fidelles des maladies, de leurs différens symptômes, & de la méthode qu'on a suivie dans le traitement, sont le meilleur moyen d'avancer l'art de guérir ; les Médecins devroient s'étudier à décrire ce qui se passe sous leurs yeux, lorsqu'ils sont appelés chez les malades, & à rendre compte des bons & mauvais effets de leurs méthodes & des médicamens qu'ils ont employés. Cela seroit particulièrement nécessaire toutes les fois qu'il s'offre des cas de pratique nouveaux & extraordinaires. Il faudroit alors observer avec soin les différens signes pathognomoniques & diagnostiques, les évacuations, le régime, les médicamens, selon qu'ils auront bien ou mal réussi ; & mettre tout cela par écrit. Ce que je recommande ici, je vais tâcher de le mettre en pratique.

Il tomba beaucoup d'eau durant toute l'année 1751 ; l'été sur-tout fut extraordinairement humide & froid en général, & le temps étoit toujours chargé de nuages. Au commencement de Juin cependant il fit excessivement chaud, & dans le cours de Juillet & d'Août il y eut quelques jours d'une chaleur étouf-

fante. L'atmosphère fut presque toujours épaisse & humide, & cependant le mercure se tint toujours fort bas dans le baromètre. Les fruits de la terre ne mûrirent point ; ils étoient pleins d'eau & insipides ; les grains de toute espèce souffrirent beaucoup, & la récolte fut très-mauvaise. Malgré tout cela, il y eut peu de maladies, & il ne fut pas question d'épidémie, si ce n'est qu'en Juillet & Août il se répandit dans la ville beaucoup de petites véroles, apportées en Mai par le régiment de Conway ; & qu'il y eut, vers la partie méridionale de cette contrée, quelques fièvres putrides & miliaires. Au reste, quoiqu'il n'y eut pas beaucoup de maladies, les affections hypochondriaques & hystériques gagnèrent, & l'on voyoit régner par-tout une espèce d'indolence & d'abattement d'esprit.

Les petites véroles devinrent beaucoup plus communes en automne, & d'une nature beaucoup plus maligne que quand elles avoient commencé à paroître ; de sorte que vers le milieu de l'hyver, elles étoient très-dangereuses & très-répandues. Environ ce temps-là il y eut beaucoup de catar-

rhés, de rhumes, & de maux de gorge muqueux & inflammatoires, quelques pleurésies & péripneumonies; & le plus souvent à la suite de tout cela, survenoient des éruptions éréfipelateuses, ou de pustules.

Le temps ne cessoit point d'être humide, & fut souvent orageux; le vent étoit variable. Le mois de Décembre fut froid, mais humide depuis le 15 jusqu'au 25. Les mêmes maladies continuèrent à régner; & environ la fin de l'année, il y eut çà & là des maux de gorge gangréneux.

Le commencement de l'année 1752 fut froid & humide; il y eut des ouragans fréquens; le vent fut le plus souvent à l'est, se tournant fréquemment, tantôt au nord, tantôt au sud. Communément le mercure se tint fort bas dans le baromètre; au commencement de Janvier cependant il s'y porta très-haut; il y avoit alors un brouillard très-froid: la petite vérole continua à être épidémique: elle étoit souvent crySTALLINE, sans coction d'humeurs & sans suppuration jusqu'à la fin; quelquefois confluyente, petite, applatie; quelquefois les pustules étoient noires & sanglantes, & çà & là accompagnées

de pétéchies. Les pleuropéritpneumonies & les rhumatismes furent assez communs ; il y avoit aussi beaucoup d'esquinancies catarrhales & muqueuses , accompagnées de toux considérables , & de crachats abondans & clairs. Vers ce temps enfin , il y eut quelques maux de gorge gangréneux , accompagnés d'un degré de fièvre assez considérable.

Dans le mois de Février , au commencement comme à la fin , le mercure se tint élevé , & l'air fut serein , sec & froid ; mais depuis le 8 jusqu'au 21 , il y eut beaucoup de pluies , & le vent se tint à peu près toujours au Sud. Il y eut dans la ville beaucoup de petites véroles , quoiqu'il y en eût peu dans le voisinage : il y eut un assez bon nombre de pleurésies , de péripnemonies & des rhumatismes ; une grande quantité de maux de gorge catarrheux & muqueux , des esquinancies inflammatoires , entre lesquelles il y en avoit toujours quelques-unes d'une espèce maligne.

L'air fut assez froid & assez sec en Mars , sur-tout vers le commencement & vers la fin. Le mercure alla haut dans le baromètre , & ne descendit ja-

mais beaucoup. Les petites véroles devinrent plus bénignes & moins fréquentes ; les autres maladies furent aussi moins communes ; mais elles furent plus inflammatoires : il n'y eut point de maux de gorge gangréneux. Plusieurs personnes eurent des toux violentes, & de longues attaques d'asthme. Le sang récemment tiré, étoit communément plus épais & plus visqueux qu'il n'avoit été depuis plusieurs mois.

Le vent devint nord-est au commencement d'Avril, ce qui rendit le temps sec, ferein & un peu froid : le mercure se tenoit élevé ; mais il survint, pendant 4 ou 5 jours, des pluies abondantes, & le vent revint nord-est ; & depuis le 21, il fut ouest-nord-ouest. Il y eut çà & là des petites véroles, dont quelques-unes furent d'un caractère mauvais. Il y eut beaucoup de pleurésies & de péripneumonies, des rhumatismes, des jaunisses & des hydropisies en grand nombre, des toux fâcheuses par tout. Beaucoup de gens, adultes comme enfans, furent attaqués de vers.

Le temps fut assez agréable en Mai, & cependant l'été fut humide, froid & incommode, l'atmosphère épaisse & pleine de brouillards, le mercure ra-

rement élevé dans le baromètre , & les vents de sud-ouest & de nord-ouest furent les plus communs ; les fruits de la terre ne mûrirent pas bien ; ils étoient aqueux & insipides : les boissons furent mauvaises : les grains ne furent pas meilleurs. Tout le monde se plaignoit de lassitude , & d'avoir l'esprit triste & abattu. Les petites véroles devinrent beaucoup plus communes en Juin , & furent épidémiques tout l'été. Elles étoient d'une nature beaucoup plus maligne qu'au printemps ; & non-seulement ici , mais encore dans les lieux circonvoisins. Elles furent assez communément confluentes ; les pustules en étoient petites , & quelquefois noires. Il survenoit hémorrhagie du nez , sur-tout aux enfans ; mais les pétéchies furent beaucoup moins communes que je ne m'y attendois : quelquefois les pustules étoient crySTALLINES ; il ne se faisoit point de coction , ni de suppuration ; il survenoit de larges ampoules , & une érosion considérable de la peau. Il y eut enfin dans cette saison beaucoup plus de rhumatismes , de gouttes & de toux qu'à l'ordinaire.

En ce même temps il régna aussi une espèce de fièvre , toute semblable à celle

celle à laquelle (dans mon premier volume des Epidémies) j'ai donné le nom de *Febris Anginosa*, fièvre d'esquinancie ; elle se fit sentir avec beaucoup de violence. Elle étoit accompagnée d'éruption de pustules ou de taches rouges , & suivie de grandes démangeaisons ; après quoi, l'épiderme se détachoit par écailles. Le pouls étoit communément dût, vif & petit ; la respiration chaude & laborieuse, avec grande oppression des hypocondres ; l'urine quelquefois crue & pâle, quelquefois haute en couleur & trouble, mais sans sédiment. Le délire survenoit pour l'ordinaire bientôt. Au commencement le malade supportoit fort bien la saignée, & le sang étoit communément coënnieux, quoiqu'il le fût beaucoup moins en général que dans les esquinancies d'une espèce vraiment inflammatoire ; mais il convenoit rarement de la faire copieuse, plus rarement encore d'y revenir.

Dans toutes les espèces de fièvre on remarquoit une disposition surprenante aux éruptions d'un ou d'autre genre, aux sueurs, aux maux de gorge, & aux aphthes. La petite vérole fut très-fatale

durant le mois d'Août, & quelquefois accompagnée d'ulcérations gangréneuses dans la gorge, avec difficulté d'avaler. Les maux de gorge gangréneux, qui étoient pour lors fréquens, se compliquoient vraisemblablement avec la petite vérole.

En Automne le temps fut beaucoup plus beau & plus agréable qu'en Eté. Le mois d'Octobre particulièrement fut en grande partie serein, & le mercure élevé dans le baromètre, quoique l'atmosphère fût assez généralement épaisse, quelquefois même très-humide, & que le vent fût communément à l'est. Le mois de Novembre fut moins humide & moins orageux que de coutume, & assez chaud en général; le mercure se tint assez haut dans le baromètre, eu égard au degré d'humidité de l'air. Au commencement de Décembre le mercure monta considérablement: l'air fut froid & sec, le vent est-nord-est; mais depuis le 6 jusqu'au 26, le temps fut très-humide, chargé de brouillards, & quelquefois orageux; le mercure baissa beaucoup. Sur la fin le vent revint à l'est; le mercure remonta, & le temps devint froid & serein.

Durant cet intervalle la petite vérole fut toujours épidémique de tous côtés ; & quoique vers le mois de Septembre & d'Octobre elle fût communément d'un meilleur caractère , il y en eut pourtant toujours de très-confluentes, avec pétéchies & hémorrhagies du nez. En Décembre elles furent souvent sans coction ni suppuration jusqu'à la fin ; les pustules, qui étoient nombreuses, se réunissoient pour former de larges ampoules , avec profonde érosion des parties adjacentes. Les croûtes de celles qui étoient noires & confluentes subsistoient quelquefois encore plus de 30 jours après l'éruption. Il y eut aussi toujours des fièvres d'esquinancie. On vit beaucoup de maux de gorge gangréneux en Septembre , & il y en eut en Octobre. Ils furent prodigieusement communs dans la ville & autour de nous , en Novembre & Décembre , & ils emportèrent une infinité de monde , adultes comme enfans. Dans tout ce temps-là , presque tout le monde fut attaqué de maux de gorge catarrheux & muqueux ; mais ils n'étoient ni fort graves , ni fort dangereux. En Octobre , particulièrement après quelques jours d'un temps épais , orageux

& pluvieux , il y eut , depuis le 12 jusqu'au 16 , des matinées très-fraîches , avec beaucoup de gélée blanche & un peu de glace ; ce qui produisit bientôt une légion de maux de gorge , de rhumes de cerveau , de fluxions , des toux ; & tout cela accompagné d'un peu de fièvre , & quelquefois d'un grand flux de ventre , avec plus ou moins de tranchées. Les toux , les catarrhes , les rhumatismes & les flux de ventre , furent extrêmement communs en Novembre & Décembre ; les toux catarrhales sur-tout le furent tellement , que presque personne n'en fut exempt. Enfin , quoiqu'il y eût peu de péripneumonies ou de pleurésies , la phthisie pulmonaire attaqua beaucoup de gens , & plusieurs moururent dans le marasme.

Il se passa de cette manière plusieurs mois , durant lesquels il y eut presque toujours des fièvres légères à la vérité , mais toujours accompagnées de maux de gorge , d'aphthes , & de quelque éruption cutanée ; ce qui arrivoit de même dans les pleurésies & les péripneumonies , tant la constitution de l'air sembloit en tout disposée à produire des éruptions dans tous les genres

d'indispositions où se joignoit la fièvre. Le sang, qu'on tiroit aux malades durant tout ce temps, étoit très-rarement visqueux ; mais plutôt & en général d'une belle apparence, & tout au commencement de la maladie surtout, où il étoit très-fluide.

Ainsi finit l'année 1752 ; le reste de l'hyver & le printemps furent très-froids & très-humides. La froidure alla jusqu'à la mi-Mai, & rendit le printemps très-tardif ; mais passé ce terme, la chaleur & le beau temps prirent le dessus, & l'été fut le plus chaud & le plus agréable qu'on eût vu depuis plusieurs années. La petite vérole, ainsi que les esquinancies catarrhales & malignes, devinrent moins fréquentes & moins funestes, depuis Janvier jusqu'en Mai ; de sorte qu'elles cessèrent tout-à-fait. A l'approche du printemps il y eut quelques pleurésies & péripneumonies, & beaucoup de catarrhes. Le sang, nouvellement tiré, étoit en général beaucoup plus épais & plus visqueux qu'il ne l'avoit paru depuis plusieurs mois.

J'ai cru devoir rendre, en peu de mots, cette espèce de compte de la constitution de l'air & de la nature des maladies durant cette période de temps,

où l'on a vu les maux de gorge d'une espèce ou d'autre, beaucoup plus répandus qu'on ne se souvenoit qu'ils l'eussent jamais été ; où toutes les différentes éruptions cutanées furent prodigieusement communes aussi, & cela à la suite des fièvres les plus légères. Je l'ai particulièrement fait, parce que d'après cela l'on peut former quelque conjecture raisonnable sur la cause & la nature de ces maladies. Les saisons froides & humides les occasionneroient-elles, en empêchant le cours libre & régulier de la transpiration ? En effet, la matière de la transpiration supprimée devient très-âcre, & produit à la fin quantité de maladies, sur-tout celles qu'on renferme sous la dénomination générale de scorbut, & plus immédiatement encore aux catarrhes, esquinancies, péripleumonies, flux de ventre, coliques, &c. qui sont notoirement l'effet de la transpiration supprimée ; mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions de cette nature : je ne me suis proposé que de donner l'histoire la plus exacte qu'il me sera possible *des maux de gorge gangreneux*, qui ont regné ici durant l'espace de temps dont j'ai parlé, &

sur-tout en 1752, à quoi j'ajouterai la méthode du traitement qui m'a paru réussir le mieux.

Les attaques de ce mal s'annoncèrent très-différemment dans différentes personnes. Chez les uns, c'étoit d'abord le frisson, avec quelque épaisissement & quelque sensibilité dans la gorge, & une tension douloureuse du col : chez les autres, c'étoit des alternatives de chaud ou de froid, avec un peu de mal de tête, quelques vertiges ou de l'assoupissement : d'autres encore avoient d'abord une fièvre plus considérable, grand mal de tête, mal dans le dos, dans les membres, grande oppression dans les hypochondres, avec des soupirs continuels : d'autres enfin, tout au contraire, n'avoient, pendant un jour ou deux, que de l'émotion, sans se trouver ni mal ni bien ; mais, peu à peu, la fatigue & l'anxiété les abattoient, & les forçoient à garder le lit : tel étoit, sous ces différentes formes, le début de cette maladie. Le plus communément cependant c'étoit d'abord des alternatives de chaud & de froid, pesanteur & douleur de tête, mal de gorge & enrouement ; un peu de toux, mal à l'estomac, des vomissemens &

des selles fréquentes , sur-tout dans les enfans , chez qui ce symptôme étoit quelquefois très-fâcheux , au lieu que dans les adultes c'étoit , à ce dernier égard , le plus souvent le contraire. Tous également avoient l'esprit tout-à-fait abattu ; enfin , le mal commençoit toujours par une foiblesse subite , une grande pesanteur de poitrine , avec défaillance. Le pouls en général étoit vif , petit & sautillant , quoique quelquefois pesant & ondueux. L'urine étoit communément claire , pâle & crue : elle étoit cependant , dans les personnes d'un certain âge , haute en couleur , en petite quantité , ou bien comme du petit lait trouble : les yeux étoient pesans , rouges , & quelquefois pleurans : le visage souvent plein , rouge & bouffi , quoique quelquefois pâle & abattu.

Quelque légère que fût dans la journée l'apparence du mal , la nuit en aggravait beaucoup les symptômes ; c'étoit le temps où la fièvre redoubloit : quelquefois même le délire prenoit dès la première nuit. Le redoublement revenoit constamment le soir pendant tout le cours de la maladie. Il faut que j'avoue que souvent , vers la fin de la maladie , je n'ai pas été peu surpris de

trouver que mon malade avoit passé toute la nuit dans un délire phrénétique, après l'avoir laissé dans la journée aussi frais & tranquille qu'on pouvoit l'espérer.

Peu d'heures après la première attaque du mal, aussi-tôt même quelquefois, on sentoit de l'enflure & de la douleur dans la gorge. Les amygdales devenoient très-enflées & très-enflammées : un peu après se déclaroit l'enflure des glandes parotides & maxillaires, laquelle devenoit très-considérable en très-peu de temps, quelquefois même aussi-tôt : enforte que le malade sembloit menacé d'étouffement. La gorge paroissoit bientôt d'un rouge fleuri & foncé, ou plutôt d'une forte couleur cramoisie, lustrée & brillante : enfin, très-communément il paroissoit sur la luette, les amygdales, le voile du palais, & la partie postérieure du pharynx, quelques taches blanchâtres & livides, dispersées çà & là, qui souvent ne tarديوient guères à s'aggrandir; de sorte qu'une ou deux couvroient la luette, les amygdales, &c. C'étoit les escharres des ulcères superficiels, qui quelquefois causoient érosion profonde dans les parties.

Vers ce temps , la langue n'étoit que blanche & humide au bout ; mais à la racine elle étoit fort chargée , & couverte d'une matière épaisse , jaunâtre , ou brune. L'haleine devenoit alors , de moment en moment , plus fétide , & finissoit par être insoutenable , quelquefois au malade lui-même.

Le second ou le troisième jour , tous les symptômes s'aggravoient , & la fièvre augmentoit. Ceux qui n'en avoient pas été accablés , & l'avoient soutenue pendant 30 ou 40 heures , ne lui résistoient plus : l'insomnie , les anxiétés devenoient sensiblement beaucoup plus grandes , ainsi que la difficulté d'avaler : la tête se troubloit , devenoit douloureuse & pesante. Il y avoit toujours en général plus ou moins de délire , quelquefois une insomnie totale , & une phrénésie continuelle : chez d'autres cependant c'étoit une grande stupidité , avec des treffaillemens fréquens , & le malade se parloit en marmotant à lui-même : la peau étoit sèche , rude , & il y avoit chaleur , sans qu'il y eût de disposition à la sueur , si ce n'est très-rarement : l'urine étoit pâle , claire , crue , & assez souvent jaunâtre & trou-

ble : quelquefois le malade avoit des envies considérables de vomir ; quelquefois il y avoit un grand cours de ventre ; ce qui arrivoit sur-tout chez les enfans. Les escarrhes étoient très-étendues, & d'une couleur plus foncée ; il se formoit sur les bords un cercle plus livide ; la respiration devenoit, d'instans en instans, beaucoup plus difficile, & elle étoit accompagnée d'une espèce de râlement, comme si le malade alloit être étouffé, la voix étant tout-à-fait creuse & enrouée, précisément comme dans le cas d'ulcères vénériens dans la gorge. Le bruit qu'il faisoit en parlant & en respirant étoit si particulier, qu'il n'y avoit personne qui ne pût aisément reconnoître à ce bruit la maladie dans ceux qu'elle attaquoit ; c'est pour cela, sans doute, que les Médecins espagnols l'appeloient le *Garotillo* ; ce qui exprime le bruit qu'on entend chez un homme qu'on étrangle avec une corde. Je n'ai jamais observé dans aucun malade ce son aigu & glapissant, qui est commun dans les esquinancies inflammatoires. L'haleine de tous ces malades devenoit, de plus en plus, nauséabonde ; elle étoit même insupportable dans quelques-uns, principalement vers le

temps de la crise ; & vers le quatrième ou le cinquième jour , plusieurs crachoient des mucosités puantes & purulentes , quelquefois teintées de sang : d'autres fois la matière en étoit tout-à-fait livide , & d'une odeur abominable. Dans la plupart les narines même étoient fort enflammées & excoriées , continuellement dégoûtantes , d'une matière très-pénétrante , ichoreuse ou fanieuse , laquelle étoit si excessivement âcre , qu'elle corrodoit non-seulement les lèvres , les joues & les mains dans les enfans , mais les doigts même & les bras des femmes qui avoient soin d'eux. Dans l'ulcération des narines commençante , les enfans éternuoient presque continuellement. Il y eut peu d'adultes d'attaqués , au moins jusqu'à un certain point. Il étoit surprenant combien d'humeur se dégorgeoit par cette voie chez les enfans ; ils en avoient le visage , les mains & les bras couverts ; ils vouloient grater , & ils faisoient venir des ampoules tout au tour. La suppression de cet écoulement de la bouche & du nez étouffa quelques enfans , & il y en eut qui en avalèrent une telle quantité , qu'elle occasionna des excoriations dans les intestins , des tran-

chées violentes, des dyssenteries, &c. & jusqu'à des excoriations de l'anús & des fesses. Non-seulement les narines & la gorge étoient attaquées par cette matière si âcre, mais quelquefois la trachée artère même, & les malades rendoient en crachant des lambeaux de ses membranes externes, avec beaucoup de sang & de sanie. Dans cette extrémité du mal, le malade languissoit long-temps, & mouroit enfin phthique. Il arrivoit fréquemment aussi que ces matières tomboient tout-à-coup & avec violence sur les poumons, & emportoient le malade avec les symptômes de la péripneumonie.

J'étois quelquefois étonné de voir l'aïssance assez grande, avec laquelle quelques-uns avaloient, malgré le gonflement des amygdales & de la gorge, la quantité de mucus épais, & le bruit de la respiration, qui étoit à un degré effrayant; ce qui me paroît prouver assez que les esquinancies malignes viennent plutôt de l'acrimonie & de l'abondance des humeurs, que de la violence de l'inflammation.

Le plus communément l'esquinancie survenoit avant les exanthèmes; mais plusieurs fois les éruptions cutanées pré-

cédoient le mal de gorge , & elles étoient quelquefois considérables, quoiqu'il n'y eût que peu de douleur dans la gorge ; au contraire , le mal de gorge étoit quelquefois le plus cruel , mais sans aucune éruption ; il survenoit dans ces cas grande démangeaison , & la peau se séparoit par écailles : cela arrivoit principalement aux personnes d'un certain âge , très-rarement aux enfans. Toutefois il se déclaroit en général une *efflorescence* très-remarquable sur la surface du corps, sur-tout chez les enfans, & cela arrivoit le plus communément le second , le troisième ou le quatrième jour : quelquefois elle n'occupoit qu'une partie, quelquefois elle couvroit presque tout le corps, quoiqu'il y en eût très-rarement sur le visage. Elle étoit tantôt d'une nature éréthématique , tantôt sous celle de pustules. Ces pustules étoient le plus souvent fort éminentes , d'un rouge foncé & enflammé , sur-tout sur la poitrine & les bras ; assez souvent cependant elles étoient petites , & il étoit plus facile de les sentir au tact que de les appercevoir ; elles donnoient seulement une espèce particulière de rudesse à la peau. La couleur de l'efflorescence étoit communément le cra-

moisi ; c'étoit comme si on eût barbouillé la peau avec du suc de framboise , & cela gaignoit jusqu'au bout des doigts. Toutes les fois qu'il y avoit bouffissure , avec une apparence d'inflammation à la peau , il arrivoit assez que les bras , les mains & les doigts s'en ressentissent évidemment , & qu'on y éprouvât de la roideur , & quelque douleur. La couleur cramoisie de la peau sembloit tout-à-fait particulière à cette maladie , quoique rarement l'éruption manquât de procurer au malade quelque soulagement manifeste , comme de l'anxiété , du mal d'estomac , du vomissement , de la diarrhée , &c. J'ai pourtant observé dans quelques sujets des éruptions universelles , avec beaucoup de feu , sans qu'il y eût le moindre changement en mieux ; bien plus , presque tous les symptômes paroissoient aggravés de beaucoup , particulièrement la fièvre , la pesanteur de poitrine , l'anxiété , le délire. J'ai même vu mourir un ou deux malades au milieu de l'attaque la plus cruelle de phrénésie , quoique couverts de l'éruption la plus enflammée & la plus universelle que j'eusse encore vu , si bien qu'elle sembloit , comme dans la petite vé-

role la plus confluyente, ne dénote que la quantité de la matière morbifique.

Je vis un jeune homme, d'environ douze ans, dont la langue, la gorge & les glandes amygdales étoient aussi noires que de l'encre; il avaloit avec une difficulté extrême, & crachoit continuellement une matière sanieuse, noire & très-fétide pendant huit ou dix jours. Vers le septième jour, la fièvre diminua considérablement; il lui survint une dyssenterie, quoique l'expectoration fétide, sanglante & sanieuse se continuât avec une toux très-forte; il recouvra enfin la santé; ce qui causa un grand étonnement à tous ceux qui le voyoient. Il eut, le second ou le troisième jour, une éruption considérable sur tout le corps; & la démangeaison de la peau étoit si insupportable, qu'il se déchiroit tout le corps d'une manière cruelle. Cependant cette éruption, qui avoit paru à temps, ne diminua point la fièvre & la phrénésie, & ne détourna point les autres symptômes redoutables.

Une éruption douce & prématurée étoit le plus communément d'un bon augure, sur-tout lorsqu'ensuite l'épi-

derme tomboit par écailles ; ce qui étoit un des plus favorables symptômes qui pût survenir. Mais quand cette éruption prenoit une couleur livide ou plombée, ou rentroit trop promptement & sur le champ, chaque symptôme devenoit plus fâcheux, & le danger étoit urgent, particulièrement s'il paroissoit, de côté & d'autre, des tâches pourpres ou noires, comme cela arrivoit quelquefois : les urines devenoient limpides & claires ; il survenoit des convulsions, & bientôt le malade mouroit suffoqué.

Cette maladie parvenoit ordinairement à son état vers le cinquième ou le sixième jour, dans les jeunes sujets ; elle tardoit plus long-temps dans les personnes âgées, & souvent la crise ne se faisoit pas avant le onzième ou le douzième jour ; souvent même elle étoit imparfaite : quelques adultes en moururent en deux ou trois jours : la maladie se portoit sur le poulmon, & faisoit périr le malade comme s'il avoit eu une vraie péripneumonie ; ou sur le cerveau, & alors il mouroit dans le délire, ou dans une attaque de coma. Enfin, cette maladie excitoit dans quelques-uns une toux très-importune, des

erachemens de pus & de sang , & une fièvre hectique , qui faisoit mourir les malades phthisiques , après avoir languï pendant quelques semaines.

Si , vers le troisième ou quatrième jour , il survenoit une sueur douce & facile ; si le pouls devenoit moins fréquent , moins foible , & plus égal ; si le fond de la gorge se nettoyoit d'une manière sensible , & paroïssoit passablement vermeil & frais , & qu'en même temps la respiration devînt libre & aisée , & que les yeux reprissent un certain degré de vivacité & de brillant , tout alloit bien , & bientôt il survenoit une crise salutaire par les sueurs qui continuoient en abondance , & des urines troubles qui déposoient un sédiment farineux ; & enfin , l'expectoration se faisoit avec facilité , & l'épiderme tomboit en larges écailles. Mais s'il survenoit un frisson , & que les exanthèmes rentrassent subitement , ou devinssent livides ; si le pouls devenoit petit & vif , & que la peau restât sèche & brûlante , la respiration difficile , l'œil morne & abattu , les urines pâles & limpides , la phrénésie ou le coma ne tarديوient pas à survenir , avec une sueur froide & visqueuse du visage &

des extrémités : la mort alors n'étoit pas éloignée , particulièrement s'il y avoit des hoquets , avec resserrement à la gorge , & des felles subites , involontaires , d'une matière liquide , de couleur livide , & d'une puanteur insupportable. J'ai remarqué des malades qui , quelque temps avant ce fatal période , avoient non-seulement le visage bouffi , pâle , luisant & huileux ; mais encore le col prodigieusement enflé , & un air cadavereux ; souvent même tout le corps devenoit œdémateux , & l'impression du doigt y demeuroid , la peau ne se relevant pas comme à l'ordinaire ; ce qui marquoit que le sang étoit en stagnation dans les capillaires , & que les fibres avoient perdu toute leur élasticité.

Comme il y avoit différentes espèces d'esquinancies & de maladies éruptives , qui régnoient dans le même temps que les maux de gorge gangreneux parurent ; la ressemblance des symptômes , au commencement de ces différentes maladies , ne causa pas peu d'embarras aux jeunes Médecins , principalement quand ils pratiquoient peu , pour trouver une méthode sûre de les guérir , surtout par rapport aux éva-

cuations ; car l'expérience avoit démontré que , dans ces maux de gorge grangreneux , la saignée & la purgation y étoient funestes , au moins jusqu'à un certain point.

Quoique je pense réellement que les praticiens , qui font la Médecine dans cette partie du Royaume , sont aussi soigneux , scavans & éclairés que dans tout autre endroit de l'Angleterre , néanmoins j'ai eu quelque peine avec eux , pour leur faire comprendre la nature de cette maladie rare & singulière , & la leur faire bien distinguer de quelques autres maladies régnantes , qui avoient beaucoup de ressemblance avec elle. Je desirois qu'ils fissent attention au pouls , qui , dans le commencement de cette esquinancie maligne , étoit petit , vif , inégal & tremblotant , & qui , quoique plein & ondulant quelquefois , étoit cependant toujours pesant & inégal ; à l'abattement soudain de l'esprit & des forces , aux anxiétés perpétuelles , aux soupirs & à l'oppression des hypochondres ; aux yeux pesans , languissans & humides , de même que s'ils eussent été en pleurs ; aux urines pâles & crues , quoique quelquefois elles fussent troubles comme

du petit lait ; à la langue , qui étoit blanchâtre , & communément humide , quoique fort enflée à la racine ; à la couleur rouge & foncée de la gorge , qui étoit parsemée de taches ou pustules blanches ou pâles , avec une haleine mauvaise & quelquefois puante ; aux efflorescences rouges ou pourprées sur les mains , les bras , le col ou la poitrine , ou quelque autre éruption de même espèce , qui , chez les uns , paroissent sous la forme d'érésipele ; & chez les autres , sous celle de pustules. Les symptômes qui accompagnoient cette maladie , même dès le premier jour , la distinguoient assez , & engageoient à prendre beaucoup de précaution , lorsqu'en la traitant on vouloit réussir. J'avois eu auparavant quelques exemples de l'imprudence des saignées & des purgations abondantes dans cette maladie , & quelques personnes me dirent que le sang qu'ils avoient tiré étoit beau & coloré ; en effet , je le trouvai aussi coloré que du sang d'agneau , mais sans consistance , de sorte qu'on le divisoit très-aisément avec une plume ; il donnoit peu de sérosité , ou même point du tout , comme feroit du sang sur lequel on auroit versé , pendant

qu'il sort de la veine , de l'esprit de corne de cerf ; ce qui l'empêche de se coaguler.

Je ne nierai pas que dans les personnes jeunes & pléthoriques, la saignée ne puisse être utile au commencement de la maladie , & je l'ai moi-même ordonnée avec succès, quand le mal de gorge étoit considérable , & qu'il y avoit en même temps une grande difficulté de respirer : trop répétée cependant , elle étoit très-préjudiciable , surtout quand le premier sang que l'on tiroit étoit mol & sans consistance ; car à la seconde ou troisième saignée, le sang étoit sanieux ; ce que j'ai souvent remarqué. J'ai pourtant quelquefois observé que le premier sang étoit couvert d'une peau ou couenne légère , blanchâtre ou livide , assez tenace : mais immédiatement au-dessous étoit une espèce de gelée molle , verdâtre ; & au fond un coagulum sans consistance, noir , & sans aucune liaison. Un sang de cette nature ne permettoit pas de pousser plus loin les saignées ; & c'est ce qu'on observe le plus souvent, quand le pouls est palpitant , & la chaleur forte dans l'attaque de cette maladie. J'avoue que j'ai été moi-même trompé

deux ou trois fois. Quand cette maladie commença à paroître, une fois je la pris pour une vraie péripneumonie ; mais le mal de gorge, l'éruption scarlatine, la mauvaise odeur de la respiration, & les pétéchies qui survinrent bientôt, me firent connoître quelle étoit la vraie maladie.

J'ai observé plusieurs fois la même viscosité dans le sang au commencement des fièvres malignes, quoique celui que l'on tiroit deux ou trois jours après à la même personne fût dissout, sans consistance, & comme sanieux. J'en ai eu encore plusieurs exemples dernièrement parmi les prisonniers françois, qui périssoient par douzaines d'une fièvre pestilentielle & contagieuse, fréquemment accompagnée de pétéchies & de cours de ventre sanguinolent. Dans cette fièvre, comme dans la plûpart des autres, les Chirurgiens François saignoient tous les deux jours. J'ai vu, en différentes occasions, le sang de quelques Officiers qui étoient traités ainsi ; ce n'étoit, à la troisième ou quatrième saignée, que du pus, quoique le sang eût été d'abord fort épais. La pratique de ces Chirurgiens étoit si mauvaise, que pendant qu'ils étoient ainsi occupés

à faire agir leur lancette, ils gorgeoient leurs malades de forts bouillons de bœuf & de mouton. Ils n'agissoient pas autrement, quoique les malades fussent dans un délire perpétuel, couverts de pustules noires & pourprées, & que leur langue fût noire comme de l'encre, & aussi sèche & raboteuse que de la pierre ponce. Je suis persuadé qu'il est mort un très-grand nombre de ces prisonniers François, par l'effet de cette pratique absurde.

L'état couenneux du sang au commencement des fièvres pestilentiellles & contagieuses, ne détruit pas ce que j'ai dit dans mon Essai sur les fièvres, de l'action des miasmes contagieux sur le sang : au contraire, il le confirme ; car quoique ces miasmes tendent à décomposer le sang, & le fassent même presque sur le champ, il peut arriver que, si des personnes fortes, & qui ont le sang fort épais, sont attaquées de ces fièvres malignes & contagieuses, leur sang paroisse visqueux & couenneux au commencement de la maladie ; mais dans la suite, par l'action des ferments contagieux (si je puis m'exprimer ainsi) le sang se trouvera dissout de plus en plus, de sorte qu'il ne
fera

fera plus qu'une espèce de sanie, comme on le voit aux saignées que l'on fait alors. On a donc raison d'agir avec précaution, par rapport à la saignée réitérée, quand on a un juste sujet de craindre la contagion & la malignité dans les fièvres, spécialement si on observe que le pouls & les forces deviennent très-foibles après la seconde ou troisième saignée, & quelquefois même d'une manière surprenante après la première.

Je reviens à mon sujet. Toutes les fois que j'étois appelé auprès d'une personne atteinte de cette maladie, & au commencement, en général au lieu de saignée j'ordonnois un lavement de lait avec du sucre & du sel, pour débarrasser les intestins, principalement quand le malade étoit constipé. Mais si la maladie commençoit avec la diarrhée, j'ordonnois quelques grains de *rhubarbe torréfiés*, la poudre de *scordium composée*, & la décoction blanche; & si le cours de ventre étoit trop abondant, je prescrivois le plus souvent une cuillerée ou deux de la décoction de *Fracastor de Fuller*, médicament très-efficace en ce cas. Lorsqu'il survenoit des nausées & le vomissement, j'ordonnois un léger

émétique, particulièrement aux adultes qui avoient beaucoup de peine à respirer, &, comme on peut le croire, la respiration en devenoit beaucoup plus facile : quant aux enfans, j'étois souvent obligé de les faire vomir avec *l'oximel scillitique & l'essence d'antimoine*, autrement ils étoient étouffés par l'abondance de mucosités & d'humeurs qui se faisoit dans leur gorge.

Immédiatement après je faisois prendre au malade une mixture composée de *sel volatil de corne de cerf*, de *suc de limons*, & d'*eau alexitére simple*, à laquelle on ajoutoit la *poudre de contrayerva* composée, & un peu de *myrrhe & de saffran* : quant à ces derniers, je les ordonnois en bol avec un peu de *nitre*, si la fièvre étoit très-forte, & j'y ajoutois un grain ou deux de *camphre* pour les adultes, lorsque leur estomac pouvoit le supporter ; s'il ne le pouvoit pas, j'y substituois un *julep camphré*, ou le *vinaigre camphré*, avec le *sirop de groseilles noires*, de *framboises*, ou autre semblable. Le second ou le troisième jour, je faisois ajouter à la mixture saline ou au julep cordial, la *teinture de quinquina alexitére*, qui, dans ce temps de la maladie, est préférable

au quinquina en substance, parce qu'elle favorise l'éruption des exanthèmes, sans empêcher les sueurs, qui, dans tous les temps de cette maladie, sont très-favorables, pourvu qu'elles soient douces, uniformes & universelles. Il étoit fort difficile, il est vrai, de procurer des sueurs aux malades; mais lorsqu'elles sortoient doucement & également le troisième, le quatrième ou le cinquième jour, ou même plus tard, elles étoient critiques & salutaires; l'urine, qui auparavant étoit crue, claire, limpide, sortoit sur le champ avec des marques de coction, & déposoit une grande quantité de sédiment pâle ou briqueté. J'ai quelquefois essayé de les exciter par des diaphorétiques doux & légers, & par une très-ample boisson d'eau d'orge, de petit lait clair, de gruau, de thé, ou autre chose semblable. Je ne me souviens pas d'avoir vu périr aucun de ceux qui eurent des sueurs douces & universelles, quoique la démangeaison, qui s'y joignoit quelquefois, fût insupportable, pendant que généralement la sueur faisoit bientôt cesser cette démangeaison, &, pour le moins, diminuoit constamment la fièvre : la

diarrhée, s'il y en avoit, cessoit presque sur le champ : on voyoit aussi disparoître l'enflure du col & des parotides en même temps, sitôt que les sueurs s'établissoient complètement. Elles étoient pour l'ordinaire très-fétides, même dans les petits enfans.

J'ordonnois communément l'*élixir de vitriol*, avec la *teinture de quinquina*, (excepté aux enfans en bas âge) ce qui est un très-bon remède antiputride & aléxitère ; je faisois aussi prendre fréquemment le même élixir dans une infusion d'*orange de Séville*, faite avec le *vin claret* ou le *vin d'Oporto* & l'eau, & ce mélange étoit agréable & efficace.

Comme il étoit nécessaire de laver fréquemment la bouche & la gorge, je me servoais d'un gargarisme fait d'une *décoction de figues*, de *roses rouges*, de *myrrhe* & de *miel* dans du *cidre âpre* ; ou un léger *mucilage* de *semences de coing*, avec le *sirop de framboises* ou de *groseilles noires*, ou la *teinture de myrrhe* seule ; & de temps en temps on pouvoit donner un peu d'*esprit de vitriol*, surtout après l'usage du gargarisme. Quelquefois je faisois respirer

la vapeur des roses rouges, des fleurs de camomille, de myrrhe & de camphre, bouillies dans le vinaigre, aussi chaude que le malade pouvoit la supporter, & il en tiroit un prompt soulagement.

Souvent l'enflure du col, des parotides, &c. augmentoit si subitement & avec tant de violence, qu'elle menaçoit de suffoquer le malade : néanmoins je regardois ces tumeurs externes comme critiques, & en conséquence je tâchois de favoriser le dépôt, en appliquant des *cataplasmes âcres & des vésicatoires* : quelquefois j'ai appliqué avec succès des vésicatoires sur toute la gorge, depuis une oreille jusqu'à l'autre. Si ces applications sont d'usage dans les esquinancies ordinaires, à plus forte raison doit-on les employer dans celle-ci, où les humeurs sont excessivement âcres & malignes.

Comme il arrivoit fréquemment que le ventre étoit tendu & enflé, & qu'en même temps les urines couloient difficilement, alors une *fomentation émolliente avec les semences carminatives*, ou des fleurs de camomille bouillies dans le lait & l'eau ; ou bien un lavement de

*même qualité, avec du sel & du sucre, étoient très-nécessaires pour débarrasser les intestins des grosses matières & des vents, & faire en même temps couler les urines. Les viscères s'en trouvoient foulagés, & la respiration en devenoit plus facile, en permettant au diaphragme d'exercer ses mouvemens avec plus de liberté. Si après cela le bas-ventre étoit fort tendu, & que le malade fût constipé, vers le cinquième ou sixième jour je donnois communément une dose de *rhubarbe*, avec la *manne* & le *lénitif*, & ensuite le *quinquina* en substance; mais je ne le prescrivois jamais ainsi en substance, quand le ventre étoit fort enflé & resserré: j'attendois qu'il parût quelque signe de coction, & que l'épiderme commençât à tomber par écailles; car je trouvois que ma *teinture*, ou une *décoction de quinquina*, avoit autant de succès, & même plus, parce qu'elle causoit moins d'oppression de poitrine. Je me suis servi aussi de la *résine de quinquina*, faite par l'esprit-de-vin; elle est préférable à l'extrait ordinaire; elle pèse moins sur l'estomac, & se garde mieux; c'est pourquoi je pense qu'on devroit en tenir dans les boutiques.*

Quoique la purgation ne soit pas convenable au commencement de la maladie, il n'en est pas de même à la fin : les purgatifs doux & tempérés, tels que *la rhubarbe*, *la manne*, &c. sont alors nécessaires pour emporter hors des intestins les matières putrides, qui, si on différoit plus long-temps, occasionneroient des fièvres, une grande foiblesse, la perte de l'appétit, l'enflure du ventre, & des obstructions rebelles dans les glandes : j'ai même été quelquefois obligé de donner des doses répétées de *calomelas*, pour dissiper l'enflure des parotides & des glandes maxillaires, autrement elles restoi-ent dures & enflées pendant long-temps, & à la longue tomboient en suppuration. Il a même été nécessaire de frotter ces tumeurs avec *l'onguent mercuriel*, pour pouvoir les fondre. Le *calomelas* a été encore employé pour détruire les vers, & il les faisoit sortir en abondance. En général, après une ou deux purgations, le malade recouvroit promptement l'appétit & des forces ; plusieurs cependant eurent besoin de purgations fréquentes, & d'un usage continué de *quinquina*, d'*athiops miné-*

ral, &c. pendant long-temps, & ensuite du lait & de l'air de la campagne, pour prévenir la fièvre hectique, dont quelques-uns périrent huit ou dix semaines après la première maladie.

Cette fièvre, dans laquelle le sang devenoit si acrimonieux, dissout & putride, étoit sans doute du genre des fièvres malignes & pestilentiellles. Il n'y a aucun doute qu'elle ne fût contagieuse, puisqu'elle attaquoit des familles entières, & surtout les jeunes personnes. L'histoire de cette maladie prouve évidemment que cette contagion étoit produite par un grand degré d'acrimonie du sang. J'ai remarqué ailleurs que la contagion agissoit sur le sang, de même que sur les choses âcres; & peut-être que les miasmes contagieux ne sont autre chose que des particules des vapeurs salino-sulphureuses très-exaltées, fournies par les corps malades & infectés. C'est une chose connue que les exhalaisons des animaux qui pourrissent, celles des membres gangrenés, l'air puant & mal-sain des prisons, &c. détruisent la consistance du sang, & produisent des

fièvres malignes & pestilentiellles ; de même que la sanie qui découle des parties gangrenées , étant introduite dans le sang , y produit une fièvre de même espèce. Il est certain que dans une vraie peste , les émanations pestilentiellles produisent , en peu d'heures , une dissolution putride , & une disposition à la gangrène , dans le sang même des personnes les plus saines ; & dans le fait , ces maux de gorge gangreneux paroissent avoir , en plusieurs cas , la même virulence , puisqu'on a trouvé par les dissections non-seulement la gorge , mais encore le poumon & les intestins gangrenés , & que toute la masse du sang étoit corrompue & putréfiée. L'inoculation de la petite vérole , dans laquelle on voit qu'une très-petite quantité de matière varioleuse suffit pour donner cette maladie , prouve clairement & incontestablement qu'une très-petite quantité d'une matière morbifique peut infecter toute la masse du sang ; & cela n'a pas de quoi surprendre , quand on connoît bien les terribles effets produits par une très-petite parcelle du venin de la vipère & du chien enragé.

Quoique cette esquinancie maligne & ulcéreuse paroisse être une maladie particulière, elle a cependant une grande ressemblance avec la fièvre angineuse, que j'ai décrite dans mon premier volume sur l'air & les maladies épidémiques; & il est assez remarquable que cette espèce de fièvre fût très-commune durant tout ce temps, & regnât çà & là dans cette contrée. Cependant il est certain que la fièvre angineuse étoit d'un caractère beaucoup plus inflammatoire que les maux de gorge gangreneux dont il est ici question. En effet, on a observé que le sang dans cette fièvre étoit beaucoup plus épais & visqueux que dans les maux de gorge, & que les saignées y étoient beaucoup plus utiles. Mais je crois que dans cette maladie, comme dans beaucoup d'autres maladies épidémiques, le genre de la maladie souffre beaucoup de variations par la constitution particulière de chaque sujet : la petite vérole, la rougeole, la fièvre scarlatine, &c. en font en particulier une preuve évidente. Par exemple, la petite vérole produira une fièvre vraiment inflammatoire dans une personne dont les

fibres seront fortes & élastiques, & le sang épais & visqueux; dans une autre, dont les fibres seront foibles & lâches, & le sang dissout, elle produira une fièvre lente, putride, nerveuse, qui ne suffira point pour élever, comme il faut, les pustules, & sera encore plus insuffisante pour les mener à une louable suppuration. En un mot, la petite vérole la plus inflammatoire diffère autant ou plus de l'espèce maligne, que la fièvre angineuse, des maux de gorge gangreneux. C'est ainsi que la fièvre scarlatine, décrite par Morton, diffère de celle dont parle Sydenham. En effet, quoiqu'une espèce particulière de contagion produise toujours la même maladie, elle diffère pourtant beaucoup dans chaque personne qui en est attaquée, & elle doit être traitée en conséquence. Ainsi il y avoit quelques-uns de ces maux de gorge accompagnés d'une fièvre fort aiguë, & dans lesquels la saignée au commencement étoit très-indiquée, &, à quelques malades, un régime rafraîchissant étoit plus nécessaire qu'à d'autres: dans certains cas, j'ai même été obligé de donner le nitre avec les diaphorétiques. J'avouerai ce-

pendant que les médicamens chauds étoient plus nécessaires dans cette fièvre que dans toutes les autres , même quand la chaleur étoit considérable , autrement le pouls s'affoiblissoit d'une manière surprenante , & il survenoit bientôt des anxiétés & une oppression extraordinaires. J'ai donc été obligé de donner des aléxitéres chauds dans cette maladie , & cela dans différens temps & à de jeunes personnes ; ce que je n'aurois pu tenter sans témérité , si l'expérience ne m'y avoit déterminé ; tels étoient le saffran , le camphre , le contrayerva , la confECTION cordiale , la thériaque d'*Andromaque* , le vin brûlé uni à l'eau , la teinture de quinquina aléxitére. Ma pratique a confirmé les effets qu'on connoît dans ces médicamens.

On se sert à tout propos du mot de fièvre dans la pratique de la médecine ; mais sa signification est trop vague & indéterminée. Il y a quelques maladies qu'on comprend sous ce nom général , & qui se guérissent mieux en augmentant la fièvre : de ce genre sont les fièvres quartes & les fièvres lentes , nerveuses. L'esquinancie maligne , dont il est question ici , prouve aussi que toutes

les maladies aiguës ne doivent pas être traitées par les évacuans & les rafraîchissans seulement. Il y a sans doute, pour toutes les fièvres, des espèces de délayans appropriés, & certainement il y a des fièvres qui demandent plus que de l'eau d'orge & de la limonade. Mais j'ai déjà dit plusieurs choses à ce sujet dans mon Essai sur les fièvres : je ne ferai qu'ajouter ici un mot ou deux sur l'usage des sels alkalis volatils dans les fièvres pestilentielles, putrides & pétéchiales, dans lesquelles je crains fort qu'on ne les donne souvent mal-à-propos.

J'observerai que dans toutes les fièvres de cette espèce, on trouve le sang corrompu & dissout, & qu'enfin il devient fort âcre, & , en quelque sorte, purulent & putride. En conséquence, tout ce qui tend à rendre le sang âcre & dissout, doit être très-propre à produire de pareilles fièvres, & à augmenter leur malignité quand elles existent ; les sels alkalis volatils le font à un degré éminent ; car quoiqu'ils puissent retarder la putréfaction des chairs des animaux, & même du sang jusqu'à un certain point, quand il est hors des vaisseaux (ce que feroit aussi l'arsenic &

le sublimé corrosif) ; cependant si on les mêle avec le sang , tandis qu'il est soumis au pouvoir de la circulation & à l'action des vaisseaux, ils avancent sa dissolution , & par conséquent sa putréfaction. Il y a plus , si on les mêle avec le sang hors du corps, dans l'instant même qu'il sort de la veine , ils détruisent la texture des globules du sang , à peu près de la même manière que le venin de la vipère, en détruisant la cohérence & l'adhésion des parties qui le composent. Le sang même des personnes les plus fortes (comme je l'ai éprouvé sur le sang des chevaux les plus vigoureux) étant traité ainsi , ne se ramasse point en une masse séparée de la sérosité , comme à l'ordinaire ; mais il reste pour lors semblable à une gelée sans consistance ni fermeté , ou à une espèce de sanie. J'ai même observé que si on prend intérieurement des sels ou des esprits volatils en quantité & fréquemment , même en bonne santé , on devient sujet à des accès de fièvres , à des hémorrhagies ; les gencives deviennent saignantes & enflées ; l'haleine sent mauvais ; les urines enfin sont fétides : tous ces symptômes marquent suffisamment qu'il

y a un commencement de décomposition dans le sang.

De plus ces globules du sang, dissouts & décomposés, sont plus propres à entrer dans les artères séreuses & lymphatiques; & ne trouvant pas un passage libre au travers de leurs ramifications, ils s'y arrêtent & s'y corrompent: à la longue, ils rongent ces vaisseaux qui sont extrêmement tendres, particulièrement s'il s'y est joint une acrimonie saline, qui irrite en même temps ces petits vaisseaux; augmente la chaleur, & cause ainsi promptement la corruption des humeurs & des vaisseaux: alors la lymphe & la sérosité, chargées de matières putrides, rentrent dans le sang, & en accélèrent grandement la corruption totale.

Les sels alkalis volatils, appliqués sur la peau, la corrodent & l'ulcèrent promptement; & c'est un fait que, donnés intérieurement, ils causent plus de chaleur, à dose égale, que les alexitères les plus chauds, tirés du règne végétal. Je crois qu'ils ne produisent pas tant cet effet, en augmentant la circulation & le mouvement progressif du sang, qu'en excitant un mouvement intestin d'effervescence dans ses parties;

car on a trouvé, par des expériences faites avec soin, que les alkalis volatils affoiblissent le ton des fibres & la force des vaisseaux, & conséquemment diminuoient le mouvement régulier de la circulation : pour moi j'ai observé que, quand le sang abonde en parties salines âcres, le pouls est foible, petit, vif & vacillant, comme dans le dernier degré du scorbut ; & que l'état acrimonieux & putride du sang, qui produit les fièvres putrides, précède souvent les gangrenes, qu'on appelle *de cause interne*. De quelque façon que la chose arrive, les forces de la nature se trouvent très-diminuées, & en particulier l'action vibratile des artères, quoiqu'il puisse arriver que les artères battent plus vite, en compensation du défaut de leur force & de leur plénitude naturelle, telle qu'on la remarque dans le mouvement libre d'une artère, convenablement remplie de sang, & en action, comme elle doit être. La mollesse & l'extrême grosseur du cœur, telles qu'on les trouve dans les scorbutiques & les pestiférés, sont un effet de la foiblesse & du grand relâchement de ses fibres musculaires. L'espèce particulière de chaleur âcre & brû-

lante, qu'on sent en touchant la peau des personnes attaquées de fièvre putride & maligne, semble venir plutôt de l'abondance des sels & des souffres âcres du sang, & de leur mouvement intestin, que de l'augmentation de la force projectile du sang. En effet, en portant la main sur le bras du malade, la chaleur paroît d'abord très-foible & surpasser à peine la chaleur naturelle : mais en l'y laissant plus long-temps, on sent dans le doigt une chaleur brûlante & désagréable, & cette sensation persiste & reste quelque temps encore, après qu'on a quitté le bras du malade. Le docteur *Pringle* a fait cette judicieuse remarque dans son *Traité des maladies des armées*, & *Galien* l'avoit observé long-temps avant lui. M. *Quesnay* l'appelle la chaleur d'acrimonie, & la distingue, fort à propos, de la chaleur de l'inflammation. Cette sensation approche réellement de ce qu'on sent en touchant un morceau de bois sec & chaud, ou en trempant le doigt dans de l'esprit de corne de cerf tiède. Je crois cette observation propre à prouver l'abondance des sels âcres, qui sortent du corps par la transpiration dans ces fièvres fort putrides. Cette

chaleur brûlante qui , dans ces maladies , survient aux malades , & les incommode si fort , quoique les parties externes du corps soient actuellement froides , vient sans doute de la même cause. Je ne puis m'empêcher de croire que la chaleur qu'on observe dans les fièvres , & qui précède & accompagne la gangrene de cause interne , ne soit produite par l'acrimonie & le mouvement intestin des humeurs. Au moins n'est-elle pas produite par leur mouvement rapide ; car on trouve toujours le pouls foible & petit , quoique fréquent. La puanteur extrême & anticipée , ainsi que l'enflure des cadavres de ceux qui sont morts de fièvres putrides , & la sanie purulente qui sort de tous leurs émonctoires , sont des preuves évidentes du mouvement intestin , de la raréfaction , & de l'acrimonie des humeurs : c'étoit-là ce qui arrivoit ordinairement à ceux qui étoient morts des maux de gorge gangreneux , dont je viens de faire la description. Tout le corps enflait prodigieusement , même jusqu'au bout des doigts & des orteils , avec une apparence cadavéreuse & livide : il s'exhaloit du corps du malade , quoiqu'il fût presque froid , une puanteur

teur insupportable, avant même qu'il fût mort : le sang sortoit en même temps par les oreilles, par le nez, la bouche & l'anús. Dans ces sortes de malades on avoit trouvé le pouls très-foible & petit, quoique fréquent, dès le commencement de la maladie. Tout cela ne venoit-il pas de la grande quantité d'air, produite dans le sang par le mouvement intestin, la chaleur & la putridité, qu'on sçait être très-propres à en produire ? Et l'emphyseme, qu'on remarque dans quelques gangrenes, ne vient-il pas de la même cause ?

Si nous considérons la formation & la nature des sels des animaux, peut-être verrons-nous un peu plus clair dans cette matière. Les acides végétaux, les plus forts que nous prenons dans nos alimens, sont bientôt changés par le *vis vita*, en un sel neutre, ou en une espèce de sel ammonical ; & étant plus longtemps exposés à l'action des vaisseaux & de la chaleur du sang, ils approchent de plus en plus de la nature alkaline ; & à la longue, ils prendroient cette qualité alkaline, s'ils n'étoient pas délayés, rafraîchis & cor-

rigés par de nouveaux alimens & des boissons acides. Les personnes qui ne vivent que de viande & de poisson, & ne boivent que de l'eau, contractent bientôt une grande puanteur de toutes leurs humeurs, à moins qu'ils ne fassent usage de quelque chose d'acide ou d'aigrelet : elles deviennent fiévreuses, & à la fin leur sang devient tout putride. Le sang des personnes qui meurent de faim devient très-âcre ; il produit des fièvres, la phrénésie, & un tel degré de putridité, qu'il détruit entièrement le principe de la vie. J'ai vu une fois un pauvre gentilhomme qui se fit mourir de faim par un accès de mélancolie : il ne voulut jamais, soit par force ou par raison, prendre de nourriture, ni aucune boisson, pendant plusieurs jours : bientôt la fièvre le prit ; le visage lui devint rouge, & toute la tête brûlante : son pouls étoit foible, mais très-fréquent : en trois ou quatre jours son haleine devint très-mauvaise ; ses lèvres séches, noires & brûlées ; ses dents & sa langue noire & sanglante ; son urine, quand il en rendoit, très-colorée, & aussi puante que si elle eût été gardée un

mois ; à la longue , il trembloit continuellement , ne pouvoit point se tenir debout , encore moins se promener ; rêvoit & dormoit alternativement , & il tomba dans des convulsions fréquentes , dans lesquelles il suoit quelquefois beaucoup de la tête & de la poitrine , pendant que ses extrémités étoient froides , pâles & flétries : sa sueur étoit d'un jaune brun , & d'une puanteur capable de faire vomir.

Il est certain aussi que si les sels du corps ne sortent continuellement & constamment par les urines , ils prennent une qualité délétère , comme on le voit dans l'*ischurie* , parce qu'ils contractent de plus en plus une qualité alkaline. Dans une suppression d'urine opiniâtre , ce n'est pas tant l'augmentation de la quantité d'humeurs , que l'acrimonie qu'elles acquièrent , qui fait le danger & amène la mort : je l'ai vu arriver très-promptement , quoique le malade eût eu des sueurs continues , & une diarrhée pendant tout le temps de la suppression. Je me souviens particulièrement d'une *ischurie renale* , dont une dame fort grasse mourut le troisième jour , quoiqu'elle eût été sai-

gnée deux fois très-copieusement , & qu'elle eût eu un cours de ventre pendant tout ce temps ; ce qui suffit pour qu'on ne puisse attribuer sa mort à l'abondance des humeurs. Elle ne rendit pas une goutte d'urine depuis l'instant où elle fut attaquée jusqu'à sa mort , quoiqu'elle eût pris de grandes doses de *cantharides* , tant en *substance* , qu'en *teinture* , de même que plusieurs autres médicamens , & en particulier du *calomelas*. Je ferai observer que quoique j'aie souvent vu de très-bons effets des cantharides dans les suppressions d'urines , si elles ne font pas un prompt effet , & qu'on en continue l'usage , elles ne font , par l'âcreté de leurs sels , qu'augmenter le mal , & avancer la mort du malade , en causant le délire & les convulsions , comme j'ai eu le malheur de le voir plusieurs fois.

Enfin , la génération des alkalis volatifs dans le corps humain , s'accomplit à ce qu'il paroît tout comme hors du corps. Si on laisse quelque espèce de plante verte que ce soit , même des plus acides , pressées en un gros monceau , elle s'échauffera bientôt ; la

chaleur augmentera par degrés de plus en plus ; (& même à un degré si fort, que lorsque la quantité est un peu considérable, le feu y prend) ; enfin, cette effervescence changera bientôt toute la masse putride, jusqu'aux sels essentiels & acides, en un sel alkali volatil, que l'on pourra retirer de cette masse putréfiée par la distillation ; & ce sel alkali volatil ne différera en rien de celui qu'on tire des substances animales. Dans les végétaux & les animaux, la production des alkalis volatils est donc le résultat de la chaleur & du mouvement sur les sels des végétaux. Plus la force de nos solides & de nos fluides agit long-temps sur eux, plus elle les exalte par degrés, jusqu'à l'état alkalin ; alors ils ne sont plus propres aux fonctions vitales ; ils les anéantissent même s'ils sont fort abondans, comme dans les fièvres très-putrides, les fièvres pestilentiellles & pétéchiales. Je crois donc que, dans plusieurs cas, c'est jeter de l'huile sur le feu, que de donner aux malades des alkalis volatils ; car ils dissolvent & décomposent les globules du sang, & par-conséquent occasionnent très-vîte une putréfaction générale. Ces

sels, étant appliqués sur la peau, y excitent bientôt une escarre gangreneuse ; & lorsque le sang s'en trouve trop chargé, il devient comme une lessive brûlante & caustique, qui détruit les fibrilles nerveuses & les petits vaisseaux. Le cas arriveroit plus souvent & plus vite qu'il n'arrive, sans l'usage des acides, des délayans, des adoucissans & des mucilagineux, qui corrigent à mesure cette tendance ; il paroît que le suc de limon & le vinaigre détruisent radicalement l'acrimonie du sang ; de sorte qu'appliqués avec intelligence, ils peuvent devenir des remèdes très-utiles, dans plusieurs maladies.

Avant que de finir, qu'il me soit permis de rapporter ici l'observation suivante, qui est extraordinaire, & n'est pas éloignée de la matière que je traite.

Je soignai dernièrement un jeune homme de famille & fort riche, qui s'étoit tellement habitué à l'usage de ces sels volatils que flairent les dames, qu'à la fin il en mangeoit en quantité, & avec l'ardeur qu'ont pour les dragées ceux qui les aiment ; mais cette dépravation de goût fut punie. Il fut bientôt
attaqué

attaqué d'une fièvre hectique , avec de fortes hémorrhagies par l'anüs , le nez , les gencives ; toutes ses dents tombèrent , & il ne pouvoit rien manger de solide ; il devint à rien , & ses muscles étoient mols & flasques , comme ceux d'un enfant nouveau-né ; il sortoit de tout son corps des pustules , qui lui caufoient des démangeaisons insupportables , de sorte qu'il se gratoit continuellement , & se déchiroit la peau avec les ongles : son urine étoit toujours très - haute en couleur , très-trouble & très-puante. On lui persuada enfin , avec beaucoup de difficulté , d'abandonner sa mauvaise coutume ; mais il avoit tellement dérangé sa constitution , qu'après plusieurs mois de cet état misérable , il mourut hectique , & dans le plus haut degré de marasme. Je suis persuadé qu'il seroit mort beaucoup plutôt , s'il n'eût fait un usage fréquent & constant des vins les meilleurs & les plus exquis , & pris journellement une grande quantité de lait d'ânesse , & de sucscorbutiques acidulés , avec le jus d'orange de Séville , de limons , &c.

Au reste , je suis bien éloigné de penser qu'il faille rejeter de la matière

médicale les alkalis volatils, & que leur usage soit condamnable dans tous les cas : je suis, au contraire, très-persuadé qu'on peut les donner avec avantage dans beaucoup d'occasions ; mais il faut cependant en excepter les cas dont je viens de parler.





OBSERVATIONS

MÉDICINALES ET CHYMIQUES

SUR L'ANTIMOINE.

Par le Docteur J. HUXHAM.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE je composai la dissertation suivante, je n'avois en vue que l'utilité des jeunes Médecins qui commencent à pratiquer; & je m'étois réservé de donner, par la suite, ma méthode de préparer *l'essence* ou *le vin d'antimoine*, que je recommande avec tant de soin, & dont je me sers si fréquemment. Je la place ici d'autant plus volontiers, que je sçai qu'on a fait

R ij

plusieurs recherches infructueuses pour la découvrir ; elle n'est cependant pas difficile. La voici.

Prenez une once de verre d'antimoine bien préparé ; mettez-la en poudre , & laissez-la infuser à froid dans vingt-quatre onces de vin de Madère pendant dix ou douze jours , en remuant de temps en temps : laissez-la se rasseoir pendant un jour ou deux ; alors décantez la liqueur , filtrez-la au travers d'un papier gris-blanc , & gardez-la dans une bouteille bien bouchée : préparée de cette manière , elle conservera toutes ses propriétés pendant plusieurs années. Je préfère le vin de Madère , parce qu'il se conserve mieux que d'autres vins ; ce n'est pas qu'un vieux vin blanc d'Espagne ne fût aussi très-bon. Quant à l'aromat stomachique , que je faisois autrefois infuser avec l'antimoine , on peut l'omettre , comme n'étant pas d'une grande importance.

Il ne faudra pas réduire en poudre , ni triturer le verre d'antimoine dans un mortier de cuivre , ou de quelque autre métal , dans la composition duquel il entre , de crainte que les parties cuivreuses , qui s'en feroient

détachées , ne se dissolvent aussi dans le vin.

On doit généralement prendre cette précaution , quand on réduit en poudre une substance minérale dure , soit qu'on en prépare un médicament , ou qu'on veuille en faire quelque expérience.

On fait prendre à un adulte de ce vin d'antimoine dans du petit lait , du thé , du vin , de la bière , du cidre ; en un mot , dans quelque liqueur aqueuse ou vineuse , depuis trente ou quarante gouttes , jusqu'à soixante & quatre-vingt , comme un remède altérant , atténuant & diaphorétique. Il est vrai , les premières doses causent ordinairement quelques légères nausées , un peu de mal à l'estomac , quelquefois même quelques vomissemens , avec une selle ou deux ; mais on n'en a pas fait usage deux ou trois jours , que l'estomac n'en est plus du tout affecté. Il n'est pas nécessaire de dire qu'une plus forte dose purgera & fera vomir vigoureusement : je dois seulement faire remarquer qu'elle excitera ces évacuations avec autant de sécurité , que la plupart des autres émétiques & purgatifs drastiques.

Il seroit inutile , même ennuyeux , de donner une instruction plus détaillée sur l'usage de ce remède , puisqu'elle se trouve non-seulement dans les feuilles suivantes , mais aussi dans mon premier volume de *Aere & Morbis Epidemicis* , & dans mon Essai sur les fièvres. D'ailleurs , ce remède , comme tout autre , doit être particulièrement appliqué selon l'indication & l'état du malade.

OBSERVATIONS

MÉDICINALES ET CHYMIQUES

SUR L'ANTIMOINE.

IL n'y a pas encore deux siècles qu'un Médecin , qui prescrivait l'antimoine , étoit chassé de la Faculté ; à Rome même , quelqu'un qui osoit se servir de la poudre cornachine , encourroit la peine des galères , parce que l'antimoine diaphorétique entre dans sa composition. De nos jours , au contraire , l'antimoine , sous cette forme ou sous toute autre , est regardé la pa-

née universelle , & les Charlatans s'en servent aussi bien que les Docteurs en Médecine. Ce minéral a sans doute de grandes propriétés ; mais il doit être exactement préparé & administré avec sagacité.

Quiconque voudra employer les remèdes antimoniaux avec sûreté & avec succès , doit en bien connoître l'analyse & les principes qui le composent , savoir quels effets produiront leurs différentes combinaisons , ses préparations & leurs doses ; autrement il peut trouver un poison où il cherchoit un remède.

Qui pourroit en effet s'imaginer , sans en avoir l'expérience , que six ou huit grains de régule ou de foie d'antimoine , une plus petite quantité même de son verre , puisse causer les plus violens vomissemens ; au lieu qu'on peut prendre sans danger , & même avec avantage , un gros & plus d'antimoine crud , purifié seulement , tel qu'on le trouve dans les boutiques ? Mais , qui plus est , si l'on fait détonner & fondre ensemble partie égale d'antimoine & de nitre , il en résulte un foie d'antimoine émétique des plus puissans ; tandis que si l'on fait déton-

ner & calciner , à un feu convenable , trois parties de ce sel , & une seulement d'antimoine , ce procédé donne une chaux inactive, ou, comme on l'appelle, l'antimoine diaphorétique, qui n'a pas la moindre qualité émétique, ni purgative. D'un autre côté, si l'on met seulement un huitième de nitre en fusion avec l'antimoine, on obtient une espèce de régule médicinal très-doux. Pareillement, si l'on fait fondre une partie de sel de tartre avec cinq parties d'antimoine crud, on prépare un excellent remède antimonial, qu'on appelle communément *régule médicinal*; cependant si deux ou trois parties de sel alkali fixe, & une de ce minéral, sont mises ensemble en fusion, il en résulte une espèce très-draftique de foie d'antimoine, & ordinairement une petite quantité de régule. Mais l'antimoine, pour devenir un des plus violens émétiques qu'il y ait dans la nature, sans addition d'aucune autre substance, n'a besoin que d'être calciné jusqu'à vitrification; & si ce même verre est encore une fois calciné, mais par le moyen d'un large verre ardent, il est aussi-tôt converti en une chaux qui n'a plus de vertu, & semblable à

l'antimoine diaphorétique. La même chose arrivera, si l'on fait brûler le verre d'antimoine avec environ égale quantité de nitre.

Des expériences répétées pouvoient seules nous instruire de ces faits ; & encore qu'ils paroissent étonnans , peut-être qu'en examinant la matière de plus près , nous en découvrirons aisément la raison.

La chose paroît être de cette manière. L'antimoine crud , pur , est composé de beaucoup de soufre , & d'une bien plus grande quantité de parties régulines métalliques. Le soufre , ou du moins ce que l'on peut appeller *le soufre extérieur* , est peu ou point différent du soufre commun , ainsi que Vanhelmont l'a soupçonné , & que Boerhaave , Hoffmann & Geoffroi l'ont depuis évidemment prouvé : je pense même qu'aujourd'hui personne ne disconvient , que les anciens Chymistes n'aient connu ce soufre , qu'ils appelloient *le soufre virulent & arsénical de l'antimoine*. Ce soufre , comme le soufre commun , est composé de l'acide vitriolique , & d'une substance bitumineuse & inflammable ; & quoique Basile Valentin , Charas & d'autres Chy-

mistes parlent d'un vinaigre d'antimoine, il ne contient point d'autre acide que celui dont je viens de faire mention, ni aucune espèce de sel que l'acide vitriolique, quoiqu'en pensent autrement *Maets*, *Duncan*, *Bornett*, &c.

Mais quelque'abondant que soit le principe sulfureux, la partie réguline y domine bien davantage; & au vrai, elle constitue toute la force ou l'essence de l'antimoine. C'est dans elle seule que réside sa vertu drastique & sa qualité émétique, ainsi que l'a suffisamment prouvé M. Geoffroy, & dont à présent je crois que peu de Chymistes doutent encore. En effet, il n'y a point de préparation antimoniale qui fasse vomir, dans laquelle la substance réguline ne soit abondamment; & c'est pourquoi il n'y a point de teinture d'antimoine faite avec l'esprit de vin rectifié, qui soit émétique au moindre degré.

Cette substance réguline, ou proprement l'antimoine, est une substance métallique, presque'entièrement volatile quand on la pousse à un feu très-ardent, & qu'on n'a pu rendre malléable par aucun moyen jusqu'ici connu.

Les uns le croient de la nature du mercure, les autres de l'arsenic; mais elle paroît, à quelques égards, différer de l'un & de l'autre. En effet, quoiqu'en aient publié les Alchymistes, on ne connoît point de méthode pour extraire du vif-argent de la substance réguline de l'antimoine: M. Geoffroy a cru en avoir tiré une très-petite quantité; mais quelque soin qu'on prenne, quoiqu'on se serve des mêmes matériaux, & qu'on opère par le même procédé, il n'est pas possible de la découvrir. D'ailleurs, si la partie réguline de l'antimoine étoit réellement mercurielle, comment le mercure ne s'évaporerait-il pas entièrement dans la calcination, & particulièrement à une chaleur aussi forte que celle du foyer du verre ardent? Et si, comme quelques-uns l'ont assuré, la chose se passe ainsi, comment la chaux, qui reste après avoir souffert l'action d'un feu si violent, reprend-elle si promptement son premier état de régule métallique, simplement par l'addition d'un phlogistique commun, comme du soufre, du charbon en poudre, d'une graisse animale, ou de quelque chose de semblable? Mais réellement, il n'est

pas possible que le mercure résiste , en aucune manière , à une chaleur aussi forte ; il doit bientôt entièrement s'évaporer , & le régule aussi , s'il étoit mercuriel : sa chaux cependant , après avoir passé par l'épreuve d'une chaleur aussi ardente , est , ainsi que je l'ai dit , aisément révivifiée en un bon régule : l'antimoine pur differe de l'arsenic , en ce qu'il n'a pas , quand on le brûle , la moindre odeur d'ail particulière à l'arsenic. Le régule antimonial n'est point du tout soluble dans l'eau comme l'arsenic , ni dans l'huile de tartre par défaillance , dans laquelle cependant l'arsenic blanc se dissout presque entièrement. Outre cela , les particules constitutives de l'arsenic & de l'antimoine , sont de figures absolument différentes : celles du premier ressemblent à deux pyramides quadrilatérales , jointes base à base ; & celles du dernier , a des aiguilles. Cette différence se voit particulièrement dans les plus petites divisions de l'antimoine , par le moyen de la solution ou de la sublimation , & plus facilement encore dans les fleurs d'antimoine , *per se* , & dans la solution de son régule dans le vin , quand on l'examine à l'aide d'un microscope

sur un verre , ou quelque chose de semblable. De plus , quand l'antimoine est revivifié de son verre ou de sa chaux , il reprend sa figure aiguillaire ; & quand le mercure de vie a été mis en fusion sans aucune addition , il devient régule à pointes , ou une vraie masse d'aiguilles.

Il semble , en vérité , que ce soit de cette figure pointue , que conservent constamment les plus petites parties de la substance réguline , que dépend la qualité émétique des préparations antimoniales. Les sels ne sont stimulans que par leurs pointes ou leur tranchant. Le sublimé-corrosif n'est un poison aussi actif , que par le poids du mercure attaché à ses particules salines ; & l'arsenic , par ses parties roides , aiguës , pointues & pesantes ; car , quand ses pointes régulières sont enveloppées dans une grande quantité de soufre , comme dans l'antimoine crud , elles ne sont plus actives ; & si l'on fait fondre le régule d'antimoine avec suffisante quantité de soufre , il perd toute sa vertu , & devient semblable au minéral crud : ainsi , le régule ou le verre d'antimoine , fondu avec de la cire , deviennent beaucoup plus doux qu'auparavant ; & la

qualité virulente du plus fort arsénic blanc, est détruite d'une manière surprenante, en l'unissant intimement par la fusion avec le soufre commun. Il semble alors que les parties sulphureuses émoussent, engagent les pointes de ces corps âcres, & empêchent par-là l'irritation qu'autrement elles causeroient sur la membrane nerveuse de l'estomac & des intestins; c'est ce qu'on voit évidemment dans le verre d'antimoine fondu avec la cire. Quoiqu'il soit en lui-même le plus violent de tous les émétiques, il devient, par cette préparation, très-doux, & on peut le donner à un adulte avec sûreté, & dans quelques cas même avec avantage, depuis quatre, six & huit grains, jusqu'à seize; au lieu que deux ou trois grains du verre en poudre, exciteroient de très-violens vomissemens: mais j'ajouterai encore, que si le verre ciré d'antimoine est fait depuis longtemps, & qu'on l'ait réduit une seconde fois en poudre, il recouvre sa qualité drastique; la cire s'en détachant, laisse ses pointes plus à découvert: cette expérience prouve bien encore ce que j'ai tout à l'heure avancé. Le *chylista* d'Hartmann, ou l'ancienne

préparation du verre d'antimoine avec le mastic, dissout dans de l'esprit de vin, que l'on fait ensuite évaporer, semble être faite sur les mêmes principes; mais je ne la crois pas si sûre, à beaucoup près. Je n'ai cependant jamais éprouvé si cette préparation du verre d'antimoine, ainsi que toute autre, sur laquelle on auroit fait brûler, à plusieurs reprises, de l'esprit de vin, peut, comme le dit M. Geoffroy, se donner sûrement à dix & même vingt grains. Je sens bien que les parties huileuses de l'esprit de vin émoussent & enveloppent les pointes de l'antimoine, & rendent encore, en quelque façon, le verre à son premier état de minéral. Il est d'ailleurs certain que les préparations salines mercurielles, sont beaucoup adoucies par la même opération. Ainsi, moins il y aura de soufre extérieur adhérent à la partie réguline de l'antimoine, plus elle fera violente dans ses effets, & *vice versa* : par la même raison, pour préparer le foie d'antimoine commun, il ne faut que faire détonner le nitre avec le minéral; il perd par-là une grande partie de son soufre, & le foie d'anti-

moine devient ainsi un émétique très-puissant.

Je n'examine point à présent ce que fait de plus, dans ce procédé, l'alkalification du nitre.

C'est absolument la même chose dans la préparation du régule commun, ainsi que quand on se sert, pour préparer le régule martial, de la limaille d'acier, le fer absorbe le soufre antimonial. De même, lorsqu'on calcine l'antimoine pour en faire du verre, le soufre qu'il contient est d'abord chassé par l'action du feu, & encore plus parfaitement en poussant la fusion jusqu'à vitrifier *le residuum*, quand on veut avoir un émétique plus puissant, qui perd cependant bientôt sa qualité émétique, si on le fait de nouveau fondre avec du soufre commun.

Mais encore que ce soufre grossier externe, ne soit point du tout nécessaire pour constituer la partie réguline métallique, le soufre essentiel interne, le phlogistique paroît absolument essentiel pour l'existence du régule; car, quand l'antimoine est entièrement privé de son soufre par ce que l'on appelle *la voie humide* ou *la calcination sèche*, il cesse alors d'être métal ou antimoine;

ainsi , l'antimoine exposé aux rayons concentrés du soleil , devient une chaux inactive , un *caput mortuum* ; & on ne peut jamais lui rendre sa forme ni son état naturel , qu'en y ajoutant quelques substances sulphureuses : c'est ce qui arrive aussi quand on fait détonner , avec l'antimoine , une bonne quantité de nitre , jusqu'à ce que son soufre soit tout-à-fait dissipé , comme quand on fait l'antimoine diaphorétique commun. C'est la même chose dans la calcination humide : quand on verse sur la masse réguline un esprit de vitriol bien concentré , il en divise les parties , dégage le phlogistique ; & , devenue alors semblable à de la chaux , elle ne reprend sa forme réguline , qu'en faisant fondre avec elle , & lui unissant intimement , une substance sulphureuse. La forte odeur de soufre , qu'exhale l'huile de vitriol quand on la pousse par la distillation ou autre opération semblable , manifeste bien le phlogistique & d'où il est venu : outre cela , cette chaux est parfaitement blanche , & ne détonne plus avec le salpêtre ; preuve bien évidente qu'elle ne contient plus la moindre partie de soufre ; & pour la réduire en régule , il ne faut

cependant que lui rendre un phlogistique convenable ; alors elle détonne avec le nitre à l'ordinaire.

On voit , par ces expériences , que le soufre interne minéralisant , qui peut-être ne diffère que peu ou point du tout du soufre commun extérieur , est absolument nécessaire pour unir , combiner la terre métallique , pour lui donner même la consistance & la forme réguline ; & que , sans lui , ce ne seroit qu'une masse informe , sans vertu , & qui ne ressembleroit en rien à l'antimoine : ainsi , le fer en poudre , sa mine ou ses cendres , sont incapables de nuire , & on peut avec sécurité les prendre intérieurement ; mais si on en forme des couteaux & des aiguilles , la chose est bien différente. Ce n'est pas seulement dans la composition de l'antimoine , que nous voyons la nécessité de ce principe sulphureux interne ; mais aussi dans les plus parfaits métaux , qui , quand ils sont calcinés par le moyen du verre ardent ou autrement , ne peuvent revenir à leur premier état de métal malléable , qu'en y ajoutant quelque substance sulphureuse , qui sert comme de nœud qui réunit les parties séparées des terres métalliques

respectives ; mais ce qui est bien remarquable, c'est que ce phlogistique, quelqu'il soit , ou d'une nature animale , végétale ou minérale , graisse , cendre de charbon ou soufre , il opère également la réunion des terres respectives , & la régénération de chacun des différens métaux ; de sorte qu'il semble que le soufre , comme soufre seulement , soit nécessaire dans la régénération : de la même manière à peu près que dans les végétaux , l'huile est nécessaire pour agglutiner leurs principes , & qu'ils sont réduits en poussière lorsqu'elle est desséchée ; cela paroît prouver aussi que les métaux ne diffèrent entr'eux que par les terres métalliques spécifiques , comme je les appelle , & non comme M. Homberg & d'autres l'ont prétendu par les différentes proportions , combinaison ou pureté de leur principe sulphureux & mercuriel ; autrement je ne puis comprendre comment le phlogistique , tiré du même charbon de bois , peut également revivifier non-seulement les cendres du fer , du cuivre & de l'étain , dans leur forme & consistance métallique respective , mais même aussi la chaux d'or & d'argent ; mais au reste ,

si les terres métalliques sont réellement, dans leurs principes, de la nature du mercure, & qu'elles la retiennent même après la calcination, comment leur mercure peut-il soutenir une chaleur aussi considérable que celle du verre ardent; d'autant plus qu'aucune préparation mercurielle, & que le mercure lui-même encore moins, ne peut soutenir la troisième partie de cette chaleur sans se dissiper entièrement? Et c'est par cette raison que le mercure, comme mercure, ne peut jamais être vitrifié: mais les terres ou les cendres de métaux peuvent soutenir cet excès de chaleur, & sont vitrifiables; donc elles ne sont point de nature mercurielle; d'ailleurs, leur chaux peut recouvrer sa forme métallique par la seule addition d'un phlogistique, & je ne crois pas que quelqu'un dise que le charbon, dans leur régénération, leur rende ce principe mercuriel.

Je sçais bien qu'on peut me demander quelles sont les preuves qu'il ne reste point de soufre dans le régule d'antimoine bien purifié, ou dans son verre? Je réponds que, pour douter qu'il y en ait dans le régule, il faudroit ignorer que le meilleur régule antimonial dé-

tonne , dans un creuset rouge , avec le nitre , & donne plus ou moins de scories fulphureuses ; que quand il est mis en fusion avec un sel alkali fixe , il forme une espèce de foie d'antimoine , & qu'on en peut aisément séparer le soufre , quand il est dissout dans l'eau régale ; cela s'observe tous les jours. Mais le soufre ne se découvre pas si aisément dans le verre d'antimoine , quoiqu'il en contienne bien certainement : en effet , quand le verre est réduit en poudre subtile alkoolisée , & qu'on le met digérer avec du vinaigre distillé très-fort , il le colore beaucoup , & lui communique une vertu émétique ; & , si l'on fait évaporer cette teinture jusqu'à consistance d'extrait , elle donne une couleur de soufre à l'esprit de vin rectifié : mais si ce même verre est ainsi quelque temps traité avec du vinaigre nouvellement distillé , ou son esprit concentré à la longue , il ne lui communiquera plus de teinture , ni de qualité émétique ; il restera sans vertu , noirâtre ; c'est une masse inactive , ne contenant plus de phlogistique , & le verre est réduit en une vraie chaux , outre que le verre d'an-

timoine détonne avec le nitre. Ce qui prouve qu'il tient encore du principe sulphureux, c'est que, pour l'adoucir & le rendre incapable de nuire, il est nécessaire de le corriger, en le faisant détonner avec le nitre, ou en le calcinant par le moyen du verre ardent.

Mais il est bien plus difficile de prouver l'existence des pointes dans le verre d'antimoine ; c'est pourtant de cette configuration que je paroïs sur-tout faire dépendre sa vertu émétique ; & de toutes ses préparations, le verre d'antimoine est la plus violente. J'avoue que ni les pointes, ni les aiguilles, ne peuvent, par aucun moyen, se découvrir dans le verre proprement dit ; mais on les appercevra, si, après l'avoir laissé digérer & se dissoudre dans du vin, on en étend une goutte sur un verre uni, & qu'on l'examine avec un microscope : au reste, le verre d'antimoine, régénéré en régule avec un peu de soufre commun, paroît tout strié en forme d'aiguille ; & l'antimoine, réduit en cendre & fondu à un feu trop lent, paroît souvent une masse réguline, moitié striée comme ci-

dessus, & moitié vitrifiée, tant la différence est petite. On ne découvre point les sels dans le verre commun, quoiqu'il en contienne incontestablement; & quelquefois si peu intimement unis à la terre vitrescible, que le vin, gardé dans des bouteilles faites de verre mal préparé, dissout de ces sels; ce qui lui donne un mauvais goût, & le rend mal-sain. Outre cela, la préparation du verre ciré d'antimoine, ne semble-t-elle pas un peu confirmer la vérité de ce que je viens d'avancer? Car la cire, fondue avec les parties régulines, ne sert peut-être qu'à en envelopper les pointes; cela paroît d'autant plus probable, qu'une grande quantité de soufre, fondu avec l'arsenic blanc, enveloppe aussi les pointes arsénicales, & les rend incomparablement moins nuisibles qu'auparavant. Ainsi, avec une quantité suffisante de soufre, le verre d'antimoine lui-même devient une espèce de régule, dont les effets sont très-doux.

Il est sans doute très-difficile d'expliquer la façon d'agir de plusieurs remèdes. Qui peut dire comment un grain ou deux d'opium, causent un profond

sommeil ? Pourquoi une petite quantité de cantharides , affecte si particulièrement & si fortement les passages de l'urine ? Pourquoi deux ou trois grains d'élatérium opèrent-ils avec autant de violence que cinquante ou soixante grains de jalap ? Et par quelle raison enfin , une très-petite quantité de verre d'antimoine excite des vomissemens si violens ?

Mais soit que la qualité émétique de l'antimoine dépende ou non de la configuration de ses parties en forme d'aiguilles ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle n'existe que dans la partie réguline ; & qu'aucune des préparations de ce minéral n'est émétique , qu'elle n'en soit considérablement imprégnée , si toutefois elle n'est point enveloppée de trop de parties sulphureuses , & qu'elle soit donnée en substance , ou dissoute dans un menstrie convenable ; comme du vin , du cidre , du vinaigre , ou quelque autre liqueur semblable. L'eau pure n'extraît rien du régule d'antimoine , & ne touche ni à sa partie sulphureuse , ni à sa partie métallique. L'esprit de vin non plus , n'a aucune action sur la partie réguline ;

réguline ; mais un acide végétal favorable agit sur l'une & l'autre : il extrait toute la substance du régule, & devient comme un tartre émétique liquide très-atténué, ou une dissolution antimoniale. C'est aussi de cette manière que les acides végétaux agissent sur le fer, le cuivre. Ni l'eau pure, ni l'esprit de vin, n'agissent sur eux ; mais ils seront bientôt dissous par le vin, le cidre, le jus de limons, ou quelque autre acide de cette nature.

Cela me mène cependant à faire les observations suivantes. Quoique l'eau simple soit impuissante pour extraire, du régule d'antimoine pur, la moindre vertu émétique ; toutefois l'eau de pluie ou de rivière agit, en quelque sorte, sur la substance de l'antimoine crud ; & en tire une couleur blanchâtre, une odeur & un goût sulfureux antimonial, lorsqu'on la laisse digérer avec elle à un feu doux ou à la chaleur du soleil ; & cette eau, par ce moyen, chargée de ces principes, a souvent été d'un grand secours dans les maladies de la peau & autres, quand on en a bû abondamment. Or, comme ce men-

strue aqueux extrait bien certainement du soufre d'antimoine, il doit aussi se charger un peu de sa partie réguline la plus fine, qui reste attachée au soufre, de la même manière, à peu près, que toutes les eaux naturellement sulfureuses contiennent plus ou moins de quelque autre principe minéral, & particulièrement, plusieurs d'entr'elles, du principe ferrugineux. Mais, de plus, quoiqu'on pense de l'antimoine pris intérieurement, Kunkel, Hoffmann, Geoffroy & plusieurs autres, assurent qu'il est d'une grande utilité dans plusieurs maladies, & je crois avoir plusieurs raisons pour être de leur opinion. On ne peut douter qu'il ne soit très-utile dans plusieurs maladies des chevaux, du bétail, &c. ; & si je puis bien supposer qu'il passe quelque chose de la partie réguline, avec le soufre, dans la masse de leur sang, par parité de raison l'antimoine peut aussi bien trouver passage par les vaisseaux lactés du corps humain, & y produire aussi des effets salutaires.

Je me fers, depuis plusieurs années, de l'antimoine & du vii argent, bien exactement mêlés ensemble par la tri-

turation , pour en faire ce que j'appelle *l'æthiops antimonial*. Cette préparation m'a réussi dans plusieurs cas , & particulièrement dans les maladies de la peau , dans les obstructions scrophuleuses des glandes , dans les rhumatismes , après que l'æthiops commun avoit été employé sans succès. Il y a long - temps que j'ai recommandé & obtenu qu'elle fût gardée ici, comme une préparation officinale : voici sa composition. Prenez d'antimoine crud, réduit en poudre impalpable , trois parties ; de mercure coulant bien purifié , quatre ; de fleurs de soufre , deux : triturez le tout jusqu'à ce qu'il soit réduit en une poudre noire très-fine : la dose est depuis un demi-scrupule , jusqu'à deux.

Je dois aussi faire ici une réflexion , & dire que , quoique le cinnabre d'antimoine , sublimé à la manière ordinaire , & qui passe après le beurre d'antimoine , ne diffère que peu en vertu ou en composition du cinnabre commun artificiel , cependant le cinnabre d'antimoine , de la façon dont on le prépare à présent généralement avec l'æthiops minéral & l'antimoine crud

sublimés ensemble, contient indubitablement un peu de parties régulines aussi-bien que des parties sulfureuses, avec lesquelles elles se subliment; car tous les Chymistes sçavent combien aisément les fleurs d'antimoine s'élèvent dans la sublimation commune, & qu'il faut bien moins de feu pour sublimer le cinnabre. Chacun sçait aujourd'hui que ces fleurs sont de la nature du régule; qu'elles sont très-émétiques, & qu'on peut aisément les révivifier en un régule très-actif. A la vérité, le soufre fondant, qui se trouve dans la préparation du cinnabre, les enveloppe; néanmoins j'ai souvent observé qu'une forte dose de cinnabre d'antimoine, excitoit quelques nausées & quelques vomissemens, même à ceux dont l'estomac étoit délicat. Par cette raison, le cinnabre d'antimoine doit être, dans bien des cas, plus utile & plus avantageux que le factice commun, & même que le cinnabre naturel.

Mais je vais à présent faire particulièrement quelques observations sur certaines préparations antimoniales.

L'antimoine commun ou crud , tel qu'on le trouve dans les boutiques , a été fondu , de sa mine grossière , dans une espèce de moule conique , ou semblable aux vaisseaux qui servent à mettre en fusion : ainsi la masse fondue , quand on la retire froide , ressemble , en quelque façon , à un pain de sucre. Mais une observation de grande importance , que l'on doit faire en préparant le régule d'antimoine , c'est que , comme en fondant la mine , la partie métallique , ou la plus pesante , tombe en fondant dans la partie étroite du vase ; & que la plus légère , ou la plus sulfureuse , reste sur le dessus : c'est de cette partie étroite du cône , ou du pain , qu'il faut prendre l'antimoine ; car ce qui est le plus près de la pointe du cône , est la partie la plus réguline ; & le produit d'une même quantité donnée , fera , toutes choses égales , beaucoup plus considérable que , s'il est pris près de la base. On doit faire pareillement cette attention , quand on donne l'antimoine en substance , ou qu'on le met infuser ou bouillir dans les décoctions d'émétiques , dans lesquelles il s'en faut qu'il soit un ingrè-

dient inutile. J'ai fait remarquer plus haut, que quand la partie réguline de l'antimoine étoit enveloppée dans une grande quantité de soufre, comme dans l'antimoine crud, ce minéral n'avoit aucune vertu émétique ni drastringue ; mais que quand, par l'action du feu, il étoit privé d'une grande partie de son soufre extérieur, il acquéroit d'autant plus de vertu émétique, que son soufre étoit plus consumé. Quand cet antimoine, réduit en cendres, souffre un degré de feu ultérieur, qu'il est converti en régule par la fusion, même qui plus est, en une espèce de verre, il est alors tellement dépouillé de son soufre extérieur, que les pointes régulières sont comme à nud, & qu'elles exercent leur action sur les membranes de l'estomac, avec la dernière violence. Avant même qu'il soit converti en régule ou en verre, il acquiert, après un long & convenable degré de feu, une assez grande force émétique, ainsi que chacun peut s'en assurer, en le donnant en substance, ou suffisamment digéré dans du vin ou du cidre. Je ne puis donc dire, avec Boheraave, qu'il est un violent émétique, encore

que je sçache qu'Hoffmann se soit trompé, quand il a dit qu'il étoit tout-à-fait sans vertu. Cet antimoine, réduit en cendres, étant ainsi privé de son soufre extérieur par la calcination, l'est encore bien davantage, lorsqu'il est mis en fusion, pendant un temps considérable, à un feu assez ardent pour être vitrifié : il ne consiste presque alors entièrement qu'en parties régulines, ainsi que le prouve sa gravité spécifique, qui est plus considérable que celle de l'antimoine crud, & même que de son foie ; & quoique le régule soit caché sous la forme du verre, il est cependant toujours très-aisé de le rendre à sa propre nature ; il en tient encore assez pour communiquer, à certain menstree, une très-forte qualité émétique, que le régule lui-même lui donneroit, étant aussi-bien d'une nature à provoquer les plus violens vomissemens. En calcinant même l'antimoine pour le réduire en verre, si le feu n'est pas violent & bien conduit, une partie de la masse fondue se convertit en régule, & l'autre en verre, tant il y a peu de différence entre eux.

En effet , on ne peut préparer le régule d'antimoine , sans détruire son soufre extérieur. Par exemple, réduisez en poudre subtile huit parties d'antimoine crud , six parties de tartre , & trois de nitre purifié ; jetez-les, par intervalles & à petites cuillerées , dans un creuset bien rouge : chaque fois que vous les jetterez , il se fera , immédiatement après , une forte déflagration : au fond de la masse , qui d'abord a été fondue par un feu violent , on trouve du régule , quelquefois plus , quelquefois moins , selon que le feu a été bien dirigé. Il est nécessaire d'avoir soin de briser , avec une verge de fer ou quelque autre instrument semblable , la croute qui se forme volontiers sur la surface dès le commencement de la fusion. Dans cette opération , la déflagration consume , détruit une grande partie du soufre antimonial extérieur ; & le tartre & le nitre , bientôt alkalisés par l'action du feu , s'unissent au soufre qui reste , & forment ainsi une espèce de foie de soufre , qui dissout & s'unit pareillement à beaucoup de substance réguline ; (car le foie de soufre , fondu avec un métal , le dissout , & le

rend même soluble dans l'eau). Par ce procédé, la plus grande partie de l'antimoine & des sels, est convertie en scorie ou en une espèce de safran d'antimoine sur la surface du régule, & particulièrement si la fusion a duré long-temps. Ce régule, ainsi privé d'une grande partie de son soufre, devient un puissant émétique, par la raison que j'ai rapportée plus haut : quoique telle soit la méthode commune pour faire le régule d'antimoine, au moins en petite quantité, (car il s'en faut bien qu'elle en donne une aussi grande quantité qu'on en peut avoir par d'autres procédés), il se perd cependant dans cette opération non-seulement beaucoup de soufre, mais aussi beaucoup de parties régulines, par la répétition & la violence des déflagrations ; elles s'élèvent en forme de flamme, de fumée ou de fleurs, si on les retient dans des vaisseaux convenables, & ces fleurs peuvent encore être converties en régule. D'ailleurs, la proportion des sels est trop grande, pour qu'étant alkalisés & unis au soufre, ils ne se chargent pas trop de la partie réguline, & qu'ils n'en laissent que très-

peu dans le fond du vase, si la violence du feu a duré long-temps. On obtiendrait à proportion beaucoup plus de régule, si le tartre & le nitre avoient été d'avance enflammés, & convertis en ce que l'on appelle le *flux noir*; mais dans ce cas, la masse fondue doit être transvasée & retirée du feu presque aussi-tôt qu'elle est mise en fusion & qu'elle paroît claire, autrement la force & la durée du feu en feroit évaporer une bonne partie; ce qui augmenteroit aussi la proportion des scories: mais on obtient une bien plus grande quantité de régule, en faisant fondre deux parties d'antimoine pur avec une partie de limaille de fer ou de morceaux de cloux, à laquelle on ajouteroit aussi une partie, à peu près, de salpêtre purifié; ce procédé donne presque la moitié de régule: le nitre consomme bien ici une partie de soufre; mais c'est le fer qui se fait sur-tout de ce soufre, & s'unit avec lui aux scories, qui, mises en poudre & bien lavées, peuvent être employées avec d'aussi bons & même de meilleurs effets que l'antimoine martial cachectique de Ludovic: je l'ai plusieurs fois

donné très-avantageusement dans la leucophlegmarie & les fleurs blanches obstinées.

Si l'antimoine crud est d'abord calciné au feu, comme quand on veut faire le verre, ou bouilli à plusieurs reprises dans de la nouvelle eau de chaux bien forte, beaucoup de son soufre se dissipe; &, quoiqu'en petite quantité, il donne à proportion beaucoup plus de régule, que si l'antimoine crud avoit été mis en fusion: mais les sels, dont on se sert en pareil cas, doivent être dans une bien moindre quantité que dans la méthode commune, & aussi préalablement réduits en flux noir. M. Geoffroy dit que l'antimoine mis en cendres, fondu avec environ une égale quantité de savon noir, donne beaucoup plus de régule qu'on n'en peut avoir par les méthodes de Kunkel, de Stahl, & de plusieurs autres Chymistes, jusqu'à neuf & dix onces par livres: mais je n'ai jamais éprouvé cette méthode, n'ayant point eu sous la main de vrai savon noir; peut-être qu'un autre intermède salin sulfureux, serviroit aussi bien.

Après tout, on doit cependant observer généralement, que dans cette opération, ou dans un autre essai où on auroit mis seulement une petite quantité d'ingrédiens en fusion pendant un temps convenable, on obtiendrait toujours moins de régule à proportion, que si l'opération avoit été faite avec une beaucoup plus grande quantité. Il y a d'ailleurs beaucoup de différence dans l'antimoine lui-même ; l'un est beaucoup plus abondant en parties régulines que l'autre. L'antimoine, pris du même pain, diffère considérablement, selon qu'il est pris de la base ou de la pointe du cône.

On verra évidemment les effets des sels sur l'antimoine, si l'on fait attention à ce qu'opère le nitre dans la préparation des foies communs d'antimoine. Par exemple, si égale partie d'antimoine & de nitre, réduite en poudre très-fine & intimément mêlées ensemble, détonnent & sont mises en fusion dans un creuset ou mortier de fer, on aura un foie d'antimoine, qu'il faudra séparer des scories. Dans ce procédé, le soufre est d'abord en partie consumé dans la déflagration ; & se

condement, ce qui reste est promptement absorbé par le nitre, que la grande chaleur a alkalisé. De cette façon, il dissout & se combine intimement d'avec la partie réguline, comme le foie de soufre commun dissout & s'unit à toutes espèces de métaux ; cela dépend particulièrement de l'alkalification du nitre, & par-conséquent de sa combinaison avec le soufre de l'antimoine ; ce qui forme ainsi un foie de soufre dissolvant, qui s'unit évidemment avec la partie métallique de l'antimoine. En effet, trois parties de sel de tartre ou de potasse, mises en fusion avec deux parties d'antimoine, produisent exactement le même effet que le foie d'antimoine, sans la moindre addition ou secours d'aucunes parties de nitre ; & c'est par l'intime combinaison d'une si grande quantité de ce foie de soufre, qu'il reste si peu ou point du tout de régule ; mais que l'on trouve seulement dans le fond du vase, une substance uniforme à moitié vitrifiée ; & que si elle n'a pas été suffisamment laissée en fusion, on n'en retire point de scories. Mais si la potasse & l'antimoine sont promptement mis en fusion par un feu vif & très-ar-

dent , on trouve , dans le fond du vaisseau , quelquefois plus , quelquefois moins de régule ; & si l'on s'est servi d'une trop petite quantité de sels alkalis , il restera plus de soufre antimonial , & on aura , par ce procédé , ce que Margraff , Hofmann & autres , appellent *régule médicinal* , qui n'a que très-peu de qualité émétique , parce qu'il contient encore assez de soufre pour envelopper les pointes régulines. Mais quand on a mêlé ensemble , par la fusion , une beaucoup plus grande quantité de sels alkalis , comme environ deux parties sur une d'antimoine , le sel s'empare d'assez de soufre , pour qu'il n'en reste que très-peu pour envelopper suffisamment les parties régulines , & les empêcher d'exercer leur qualité drastique. Le foie d'antimoine , fait par la voie ordinaire , avec une égale quantité de nitre , perd presque deux fois autant dans l'opération par la déflagration , qu'avec le sel alkali fixe ; mais le dernier n'est pas si vitrifié , & tombe en *deliquium* à l'humidité de l'air , beaucoup plus aisément. Le safran cependant de l'un & de l'autre , s'il est parfaitement édulcoré , est à peu près de la même force ; mais

qu'il soit préparé avec moitié de la quantité de nitre, il est considérablement plus foible, parce qu'il y a beaucoup moins de soufre de consumé, particulièrement s'il n'a pas été poussé à un feu bien ardent, & si la matière a été retirée du feu avant que les scories aient eu bien le temps de s'en séparer. Les scories même du régule d'antimoine commun sont de la même nature, une espèce de foie d'antimoine; & l'on peut aisément, moyennant une fusion convenable, les réduire en partie en régule: ainsi, soit que l'on fasse fondre avec ce minéral sulfureux du salpêtre alkalisé, de la potasse ou du sel de tartre, on obtient de même un foie d'antimoine, qui, étant bien lavé, donne un safran des métaux, ou, plus proprement dit, un safran d'antimoine. Mais comme ces substances sont solubles dans l'eau bouillante, ces solutions laissent précipiter un soufre antimonial, particulièrement si l'on se sert, pour la précipitation, d'un acide végétal ou minéral. Ce soufre est toujours plus ou moins imprégné de parties régulines, & sur-tout celui de la première précipitation, qui, par-là, est toujours considérablement

émétique. Il est même évident que les parties régulines & sulfureuses de l'antimoine, peuvent ainsi s'incorporer avec les sels alkalis fixes ; & que presque tout, d'une certaine quantité d'antimoine fondu avec égale partie de sel de tartre ou de potasse, peut ainsi se convertir en ce qu'on appelle *soufre doré*, qui, dans le vrai, n'est autre chose qu'un safran d'antimoine. Cependant l'adhérence du sel, du soufre & du régule dans cette substance, est aisément détruite en versant un acide dessus : sa dissolution dans l'eau, cet acide saisit fortement le sel alkali, & les parties régulines & sulfureuses se précipitent aussi-tôt dans le fond du vaisseau. Les parties régulines ne sont pas si intimément unies, pour que les sels alkalis, pendant la fusion, n'en détachent, en quelque manière, le soufre antimonial ; il est clair que l'adhérence n'est pas forte, autrement une aussi grande proportion de soufre qu'on en trouve dans le soufre doré, si elle étoit intimément combinée avec la partie réguline, envelopperoit tellement ses pointes, qu'elle les rendroit incapables d'imprimer aucune irritation considérable sur les membranes de

l'estomac, comme on le voit dans l'antimoine crud, & ses régénérations du soufre & du régule. Néanmoins, quoique la première précipitation du soufre doré soit bien impregnée de parties régulines, la seconde, même la troisième, en contiennent aussi très-peu, à la vérité; car celle-ci est presque entièrement sulfureuse, & point du tout émétique. Si l'on vouloit avoir un soufre plus doux & plus fin, il ne faudroit pas d'abord jetter trop d'acide pour faire la précipitation; ou mieux encore, il faudroit laisser la lessive antimoniale, ou la dissolution, se rasseoir pendant quelques jours, exposée à un air ouvert & frais; ainsi le soufre impur & chargé de parties régulines, se précipite de lui-même, après quoi vous versez votre acide à l'ordinaire; mais si vous le versez en petite quantité, après la seconde ou troisième précipitation, le soufre qui tombera sera presque pur. On voit par-là que, dans la dissolution du foie, le soufre n'est pas très-intimement uni au régule. Remarquons cependant en passant, que la lessive antimoniale, faite avec le foie, contient une si grande quantité de parties régulines, & qu'elles sont si peu

enveloppées , qu'elle est constamment plus ou moins émétique , quoique M. Lémery dise le contraire. Mais ce n'est pas-là la seule chose qui mérite exception dans le bon Traité qu'il a donné sur l'antimoine.

Comme le soufre doré est à présent d'un très-fréquent usage en Médecine , il semble exiger , dans sa préparation , plus d'exactitude qu'on ne le pratique ordinairement ; car certainement la différence n'est pas petite entre la première précipitation & les suivantes : elle a une couleur plus foncée , une gravité spécifique plus considérable , & un effet qui tient plus du régule. Il est aussi de quelque conséquence de laisser plus ou moins long-temps la lessive antimoniale se rasseoir , avant de verser dessus l'acide dont on se sert pour faire la précipitation ; car , avec le temps , il se précipitera d'elle-même beaucoup de la substance sulfuréo-réguline , & sur-tout si elle est placée dans une atmosphère bien chargée de vapeurs de vinaigre , de soufre , ou de quelque chose semblable ; dans ces cas , les précipités , faits avec l'acide , seront beaucoup plus doux , comme étant moins métalliques , & beaucoup plus

sulfureux. La qualité & la quantité de l'acide, qui sert à la précipitation, est aussi de conséquence; le vinaigre peut plutôt augmenter la qualité émétique, & l'esprit de sel ou de vitriol donnera un précipité, qui ne sera pas tout-à-fait si propre à être mêlé avec le mercure doux, comme dans les pilules altérantes du docteur Plummer. Il faut aussi avoir grande attention & grand soin de bien laver le soufre doré; car il n'est pas si aisé qu'on se l'imagine d'en bien enlever les sels acides, & je ne doute point qu'il n'en tombe aussi quelque peu avec les précipités. Qui croiroit, en effet, qu'une si grande quantité de sels seroit adhérente à la chaux d'argent précipitée, par le sel marin de sa solution, dans l'eau forte, quoiqu'elle soit parfaitement lavée & tout-à-fait insipide, telle qu'elle est dans la lune cornée, en laquelle elle se résout aisément? Si cependant on en mêle deux parties avec une de régule d'antimoine, & qu'on les distille, il en résulte une espèce de beurre d'antimoine des plus caustiques. Mais quelque subtil & pur que soit le soufre d'antimoine, s'il ne participe, en quelque degré, des qualités du régule, il n'aura

pas plus de vertu que le soufre commun.

Le kermès minéral, qu'on célébroit tant autrefois, & avec aussi bonne raison qu'aucune préparation antimoniale de notre temps, est aussi une espèce de foie d'antimoine, de la même nature que le soufre doré, quoique, pour le préparer, le procédé soit bien différent. On le prépare en faisant bouillir l'antimoine crud, réduit en poudre, dans une forte lessive de nitre fixé & alkalisé, sel de tartre ou potasse, n'importe; le sel alkali s'attache au soufre, s'unit avec lui, & il en résulte une espèce de foie de soufre liquide, qui dissout, ou qui, pour mieux dire, se fait peut-être de beaucoup de scories régulines, & les incorpore avec lui. On obtient ainsi, dans le vrai, un safra d'antimoine doux, comme le prouve la qualité émétique qu'il a à un certain degré; & que, mis à propos en fusion, il donne du régule. Il y a bien une autre voie pour faire une sorte de kermès minéral ou soufre doré, rarement ou jamais pratiquée, quoique je la croie réellement la meilleure. La voici : Faites bouillir l'antimoine crud, bien pulvérisé dans de

L'eau de chaux bien forte , pendant environ une heure ; passez votre décoction , & jetez dessus , pour faire la précipitation , une dissolution , dans l'eau bouillante , de tartre crud ou de ses cristaux : cette décoction d'antimoine crud est aussi limpide que de l'eau de fontaine ; mais , en la gardant , elle se couvre d'une pellicule fine admirablement variée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; cependant cette liqueur si claire , dès qu'on a versé dessus un acide végétal ou minéral , devient immédiatement après trouble , d'une couleur safranée fort changée , & il se précipite un soufre antimonial de couleur orangée , précisément semblable à celui que donne la précipitation des scories du régule ou du foie d'antimoine. Quoique ce soufre doré , aussi-bien que l'autre , comme l'or des Alchimistes , soit si fort vanté , & tant attendu des Adeptes , il a cependant beaucoup plus d'apparence que de réalité ; car s'il est bien lavé , séparé & séché , il se réduit à peine à la quarantième partie de ce qu'il avoit paru d'abord. Je crois ce soufre beaucoup plus doux & plus fixé que celui que l'on

tire des scories ; il contient cependant encore beaucoup de parties régulines , comme il est évident par sa couleur orangée , & la qualité émétique qu'il conserve aussi. Cette décoction peut être aussi précipitée avec le jus de limon ou d'orange de Séville , & par ce moyen le précipité a une couleur très-vive ; elle peut encore l'être par la solution de sel ammoniac , l'urine récente , la salive même ; car en mettant une cuillerée de cette décoction si claire dans ma bouche , elle s'est , dans l'instant , changée en une couleur jaune très-foncée : ainsi , non-seulement les acides végétaux & minéraux , mais aussi les sels neutres , précipiteront cette décoction antimoniale.

Cette décoction de l'antimoine dans l'eau de chaux , sert aussi à une fin plus éloignée ; car ce minéral , quand il a ainsi passé par cette épreuve , doit être privé d'une grande partie de son soufre extérieur , particulièrement si on l'a fait bouillir une seconde ou troisième fois dans de la nouvelle eau de chaux bien forte ; alors la poudre , bien lavée & séchée , est aussi propre à faire le régule ou le verre d'antimoine , que

quand l'antimoine est bien calciné par la voie ordinaire ; & peut-être que l'antimoine, ainsi préparé, seroit bien meilleur, dans plusieurs cas, que l'antimoine crud donné intérieurement. Il fait souvent vomir, & purge doucement, sur-tout les premières fois qu'on s'en sert, si on le donne à la dose de dix à seize grains.

On voit à présent pour quoi j'ai dit plus haut, que le soufre doré, le kermès minéral, la poudre de Ruffel, ou la panacée d'antimoine faite sans feu de Wilson, sont toutes des préparations de la même nature, quoiqu'à la vérité tant soit peu différentes dans leur éméticité, & assez incertaines dans leur opération : c'est pourquoi elles exigent beaucoup de soin pour les préparer, & beaucoup d'attention pour les administrer avec succès. En effet, les parties régulines seront beaucoup plus prédominantes dans les scories de la même sorte de régule d'antimoine, s'il a été long-temps exposé à un feu ardent, qu'elles ne le seront s'il n'a souffert que peu de temps l'action du feu. Je ne répète point ce que j'ai ci-devant déjà dit, comme la manière de faire la pré-

cipitation & les autres choses nécessaires à la préparation du soufre doré. Le kermès minéral ne diffère pas peu, quand il est préparé avec une lessive plus ou moins forte, qu'il a été plus ou moins soigneusement lavé & édulcoré avec de l'esprit de vin, enfin s'il a déflagé avec lui : quand on voudra l'administrer à un malade, il faudra toujours commencer par de petites doses, comme un grain ou deux ; & selon le bien qu'on trouvera qu'ils feront, augmenter par gradation, jusqu'à huit ou dix, si sur-tout ils sont intimement incorporés avec un extrait résineux, un baume naturel, ou quelque chose de semblable : mais les doses ne doivent nullement se succéder l'une à l'autre de trop près ; car les parties antimoniales peuvent rester long-temps dans le corps, sans aucun effet sensible ; mais ensuite elles agissent tout-à-coup avec une violence excessive, si sur-tout on a pris, par-dessus du vin, du cidre ou quelque autre acide végétal.

Quoique le sel commun, fondu avec l'antimoine, ne paroisse faire rien de plus que d'avancer sa fusion, raison
pour

pour laquelle on ne l'ajoute ordinairement qu'en petite quantité pour préparer le foie d'antimoine, ou le régule médicinal; cependant son acide, infiniment concentré, a un effet très-particulier sur la substance réguline; car il ne lui donne pas seulement beaucoup plus de volatilité, mais même il la rend excessivement caustique, ainsi qu'on le voit dans le beurre ou l'huile d'antimoine; car, dans cette préparation, le sublimé corrosif ne contribue en rien, sinon que ses sels acides, bien déphlegmés & très-pénétrants, que le régule attire bien plus fortement que le mercure, en se réunissant, forment la liqueur la plus corrosive que la distillation puisse donner; c'est d'elle que l'on précipite, en jettant dessus de l'eau commune, ce qu'on appelle improprement *mercure de vie*; car il n'a rien du mercure en lui que le nom; & ce n'est dans le vrai, quand il est bien édulcoré dans l'eau bouillante, qu'un pur régule d'antimoine, ainsi qu'on le voit clairement quand il est fondu. Il est cependant d'autres moyens, & ils sont moins dangereux, de préparer le beurre d'antimoine; car, dans

ce procédé avec le sublimé corrosif, le régule paroît à découvert, comme il étoit lors de la précipitation, & le soufre antimonial reste avec le mercure, que l'on peut aisément sublimer en cinnabre. Cela confirme aussi la doctrine que j'ai avancée plus haut ; car avec du régule d'antimoine bien purifié, & du sublimé corrosif, il n'est pas possible de préparer du cinnabre, le régule n'ayant de soufre que ce qui lui est absolument nécessaire pour conserver sa forme & sa constitution métallique.

Je me suis rarement servi, dans ma pratique, du mercure de vie, encore n'est-ce qu'il y a quelques années dans quelques cas de manie : je l'ai toujours trouvé un mauvais remède, & je m'en suis bientôt lassé. Si quelqu'un vouloit cependant essayer un médicament de cette espèce, je lui recommanderois la préparation du célèbre Docteur Stahl, que voici : Versez peu à peu, & à degrés mesurés, presque la triple quantité de bon alkohol de vin sur du beurre d'antimoine rectifié ; la mixture s'échauffe bientôt considérablement, devient blanchâtre, & se pré-

cipite en peu de temps sous la forme d'une espèce de masse blanche & gélatineuse ; laissez-la digérer à une chaleur douce , pendant un jour ou deux ; ensuite édulcorez-la avec de l'eau bouillante ; laissez-la secher ; brûlez dessus de l'esprit de vin , & vous aurez une poudre beaucoup plus sûre dans son opération , que le mercure de vie commun , quoiqu'un peu émétique ; mais , comme le dit le Professeur , sudorifique & anodyne. La dose est de trois ou quatre grains. J'ai observé qu'elle faisoit suer abondamment , sur-tout quand elle faisoit vomir ou aller un peu à la selle , & réellement comme feroient les plus drastiques antimoniaux. Maëts recommande une autre préparation du mercure de vie , qu'il appelle *purgatif antimonial très-sur* ; on le prépare en faisant fondre une partie de mercure de vie avec deux parties de nitre , & broyant bien la masse avec égale quantité de sel commun : cela fait , enlevez - en bien le sel par des lotions répétées , & édulcorez le tout. Je trouve , à la vérité , ce remède assez sûr ; il ne diffère que très-peu , en vertu , du bézoard minéral commun : & en examinant les

observations suivantes , on en appercevra aisément la raison. L'antimoine diaphorétique & la céruse d'antimoine , ne sont que des cendres mortes de ce minéral , privé , par les déflagrations répétées avec le salpêtre , de son soufre interne & minéralisant : ainsi , je crois qu'on ne doit que très-peu en attendre dans la pratique , l'un & l'autre étant une chaux inactive , dans laquelle la forme & la contexture réguline sont tout-à-fait détruites ; de sorte que l'eau régale , qui agit si promptement sur l'antimoine crud ou son régule , ne les touche seulement pas , bien loin de les dissoudre ; preuve bien convaincante que , dans ces opérations , la nature de l'antimoine est absolument détruite. Quoique l'un & l'autre puissent , par une fusion convenable , se révivifier encore en régule , on ne le fera jamais sans ajouter quelque phlogistique ou substance sulfureuse : ainsi , aucune chaux d'antimoine préparée par la voie sèche ou humide , ne peut réellement être convertie en régule , que par la fusion dans des vaisseaux pleins de quelque substance inflammable ; ce qui démontre que la forme & la vertu du

régule dépendent, en grande partie, du principe sulfureux, aussi-bien que de la terre métallique. Je crois pouvoir remarquer ici en passant, que la chaux d'antimoine, révivifiée par un phlogistique minéral, prend une forme striée; mais que si l'on se sert d'un phlogistique minéral ou végétal, elle prend la figure laminée du régule d'antimoine commun. Cette différence vient-elle de l'acide vitriolique seulement? Le mercure de vie, fondu *per se*, a aussi cette forme en pointes, semblables à des aiguilles. D'où lui vient-elle aussi?

La chose se passe réellement de même dans les plus parfaits métaux. Ils perdent, comme Becher l'appelle, leur malléabilité, & leurs autres propriétés, par une entière destruction de leur soufre interne, qui, réunissant leurs principes, leur donne leurs qualités métalliques; c'est ce qu'on voit en les faisant calciner par le moyen du verre ardent, ou d'un feu considérable. Ce soufre intérieur est probablement ce qu'Albert le Grand veut dire par l'humide onctueux subtil, qu'il dit être la matière première des métaux, & qui est

entièrement analogue au soufre ou huile des végétaux , qui joint & unit ensemble les parties élémentaires avec les parties organisées , & qui , quand il est entièrement consumé , ne laisse que de la cendre. Mais il est évident que l'aliment sulfureux , si nécessaire à la réduction de la chaux d'antimoine , est très-différent de la matière de la lumière ou du feu ; car , quoiqu'une si grande quantité de cette matière active ou du feu , soit unie à la chaux , ainsi qu'il est manifeste par l'augmentation de son poids dans la calcination du régule d'antimoine , par le verre ardent ou le feu ordinaire , elle ne contribue cependant en aucune manière à son état métallique ; au contraire , elle le détruit tout-à-fait ; & les rayons du soleil , ou les parties du feu , ne réunissent pas , mais divisent les parties régulines ou métalliques , en détruisant le lien qui les unissoit , c'est-à-dire , leur soufre intérieur. D'une manière à peu près semblable , l'huile de vitriol ou l'esprit de nitre , tous deux acides très-concentrés , déchirent , divisent le régule d'antimoine , & le réduisent en chaux ; ils détachent le phlogistique ou le principe sulfureux , & la substance métallique

est tout-à-fait détruite ou décomposée ; & cela paroît dans ce cas bien évidemment, par la forte odeur sulfureuse qui s'élève quand ces acides sont versés sur l'antimoine. En effet, l'huile de vitriol se saisit de la partie inflammable de l'antimoine, s'unit avec elle, & forme effectivement un soufre minéral ; il semble alors que ces acides concentrés agissent sur l'antimoine de la même manière que les rayons du soleil ou le feu actuel ; & c'est, parmi bien d'autres, une preuve de la grande affinité qu'il y a entre la matière de la lumière & les acides ; ce que le grand Newton a depuis long - temps donné à entendre. Il paroît en partie par ce que j'ai dit plus haut, & il se manifestera encore davantage en faisant attention aux expériences suivantes, qu'en perdant son soufre intérieur dans ces calcinations, l'antimoine perd aussi sa forme réguline & sa qualité émétique. Si l'on fait simplement détonner égale quantité d'antimoine & de nitre, & qu'on les mette en fusion, il ne se perd de soufre extérieur qu'assez pour laisser les pointes régulines à nud, & les rendre capables de faire, sur les membranes de l'estomac, de très-fortes irritations : mais si

l'on prend trois parties de nitre & une d'antimoine, non-seulement par les déflagrations répétées, le soufre interne est entièrement dissipé, mais la masse même se trouve convertie en une chaux absolument inactive: pareillement aussi le fer, l'étain, le cuivre avec une double ou triple quantité de nitre, sont réduits en cendres, & perdent leurs qualités métalliques. Un peu plus que deux parties de nitre sur une de régule d'antimoine, le réduit en une chaux qui est sans vertu, parce qu'il y a beaucoup moins de soufre dans le régule, que dans l'antimoine crud; & une égale quantité ou environ de salpêtre, détruit tout-à-fait la virulence du verre d'antimoine, parce qu'il ne lui a resté au juste que ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa nature réguline. De même, cinq parties de nitre fondues sur deux de mercure de vie, le convertissent en une substance inactive, ou en une espèce de bézoard minéral. Mais c'est assez parler de ces différentes combinaisons: ce que le nitre fait par la déflagration, le verre ardent l'opère par la force des rayons du soleil; ils convertissent l'antimoine, son régule, son verre, en une vraie

chaux , en détruisant entièrement le phlogistique qu'ils contenoient.

Lorsque quelques-unes de ces préparations sont long - temps exposées même à l'action violente du feu ordinaire , elles sont réduites en cendres , & ne peuvent jamais être révivifiées en régule ou en verre , que par le secours de quelque phlogistique animal ou végétal , ou par le soufre minéral ; & cela est aussi nécessaire pour révivifier de sa chaux , le fer , l'étain , le cuivre , &c. Ce qui manifeste encore qu'il ne reste plus de soufre dans ces chaux antimoniales ainsi préparées , c'est qu'aucune d'elles ne détonne avec le nitre , sans l'addition de quelque phlogistique. Ce qui prouve aussi que la nature & la texture réguline sont détruites dans ces préparations , c'est l'entière inaction de l'eau régale sur elles , tandis qu'elle dissout si parfaitement & si promptement le régule d'antimoine ; & de plus encore , c'est qu'elles ont entièrement perdu leur qualité émétique.

Mais dans toutes ces calcinations avec le nitre , il faut employer au moins trois parties de ce sel sur une d'antimoine crud ; autrement , le soufre intérieur ne

feroit pas suffisamment détruit , & les pointes régulines assez émoussées , pour ne laisser qu'une chaux inactive ; car si l'on se sert seulement de deux parties de salpêtre , elle conserve encore de l'éméticité , comme on le voit dans ce que Boerhaave appelle *émétique antimonial plus doux* ; de même aussi , si on n'emploie pas une bonne quantité de nitre dans la préparation de la céruse d'antimoine , elle restera encore très-drastringue. Si une égale quantité de nitre & de verre d'antimoine reste , pendant quelque temps , dans un creuset , exposée à un feu ardent , on en retire une vraie chaux très-belle , ou un antimoine diaphorétique , tout-à-fait sans vertu : si cependant on n'emploie que deux troisièmes ou la moitié seulement de nitre , la chaux n'est pas si blanche ; elle conserve encore du soufre & de l'éméticité , si sur-tout on a fait détonner la moitié seulement du salpêtre avec l'antimoine.

Sur ces principes , on pourroit composer quelques espèces de poudres antimoniales , selon qu'on se feroit servi de plus ou moins de nitre , qui , préparées avec soin & administrées avec discernement , pourroient rendre de grands

fervices en médecine , & beaucoup plus sûrement que l'antimoine diaphorétique , ou que la céruse de ce minéral ; mais , dans toutes ces calcinations , il faut bien considérer , non-seulement la quantité , mais aussi la qualité du saipêtre ; car tel nitre abonde en sel commun , qui , par cette raison , agit moins , ou plutôt détruit moins le régule.

Mais je préfère beaucoup l'infusion du verre , du régule ou du safran d'antimoine dans du bon vin , à toute autre préparation de ce minéral , comme étant la plus certaine , la plus incapable de nuire , & la plus active. Je regarde le vin antimonial , fait avec le verre ou le régule , comme le meilleur ; car , à moins que le foie d'antimoine ne soit bien soigneusement préparé avec une quantité convenable de nitre , & le degré de feu qu'il faut , on ne peut trop compter dessus , étant quelquefois trop fort , quelquefois trop foible , & quelquefois aussi mêlé de scories , qui , toutes choses égales , le rendent considérablement plus foible. Outre cela , le foie doit être réduit en poudre bien subtile , ou bien édulcoré par des lotions répétées , ou plutôt des décoctions dans l'eau chaude ; autrement , trop de nitre

alkalisé adhérerait au safran du foie , & énerveroit la vertu des menstrues vineux. On ne faisoit pas autrefois autant d'attention à cela qu'on auroit dû le faire , & je me ressouviens bien que le vin bénit , ainsi qu'on l'appelloit alors , étoit extrêmement différent l'un de l'autre. Certainement on n'a pas cette incertitude , quand on le prépare avec le vrai verre d'antimoine ou le régule pur. Si on se servoit du régule martial, il pourroit toujours participer un peu du principe ferrugineux. Après une suffisante infusion , on doit toujours filtrer le vin avec le plus de soin possible. Dans cette préparation, soit du verre ou du régule dans le vin , le menstrue savonneux , spiritueux & tartareux , dissout la substance réguline ; elle est infiniment atténuée ; autrement elle ne passeroit pas si promptement , avec le vin , au travers d'un filtre très-ferré , & ne resteroit pas si long-temps suspendue , & intimement mêlée avec lui , ainsi qu'elle y reste pendant plusieurs années de suite.

L'antimoine est ainsi *in solutis principiis* , ou plutôt est une espèce de tartre émétique liquide très-subtilisé , qui possède toutes les vertus & les qualités

de l'antimoine ; de sorte que s'il est pris à la dose d'une once ou deux , il peut assez causer d'irritation sur l'estomac & les intestins ; même , à une plus petite dose de deux ou trois drachmes , il donne seulement des nausées , cause quelques vomissemens , & une selle ou deux ; & s'il n'agit ni par l'une , ni par l'autre de ces voies , il fait suer ou augmente beaucoup la transpiration. Mais à la dose de trente , soixante ou quatre-vingt gouttes , généralement il n'est qu'un pur altérant & diaphorétique ; il s'insinue dans les replis les plus profonds , & dans les dernières ramifications du système vasculaire ; il ne trouble que peu ou point du tout la nature ; il provoque évidemment toutes les secrétions & excrétions animales , particulièrement celles de la peau , des conduits urinaires , des glandes salivaires , par l'irritation légère qu'il porte sur le genre nerveux & le système des vaisseaux.

Comme le vin d'antimoine se mêle si promptement avec le sang & les autres humeurs , traverse si aisément & si librement toutes les issues du corps , on peut le donner avec sûreté , & répéter avec succès la dose deux , trois , &

même quatre fois en vingt-quatre heures, en petite quantité, & continuer ainsi quelques jours de suite : au lieu que les préparations solides antimoniales sont très-incertaines dans leur opération, demeurant quelquefois longtemps dans l'estomac & les intestins, avant qu'elles agissent sensiblement ; & quand une fois elles opèrent, elles causent en même temps de si violentes & de si opiniâtres irritations, que le malade est très-souvent tout-à-fait épuisé avant que la force de l'émétique le soit. Cela n'est pas peu à craindre, & arrive effectivement quelquefois quand le kermès minéral, le soufre doré, le safran d'antimoine plus doux, & autres poudres ou pilules stibiées, sont administrés trop tôt, & trop fréquemment répétés, ainsi que doit le sçavoir quiconque s'est volontiers servi de ces sortes de remèdes. Il survient quelquefois tout-à-coup, lorsqu'on s'y attend le moins, une superpurgation, si sur-tout on a bu par-dessus un verre de vin, de cidre ou de quelqu'autre acide végétal.

Outre cela, quand les antimoniaux sont donnés en substance, ils doivent d'abord souffrir une dissolution dans l'estomac, avant qu'ils puissent passer

par les veines lactées, & se mêler avec le sang, comme font les remèdes altérans & diaphorétiques. Mais dans cette préparation liquide, la partie régulin est déjà dissoute & infiniment atténuée; elle passe ainsi avec bien plus de facilité dans le sang. On doit observer de plus, que sous cette forme l'antimoine peut être donné d'une bien plus agréable manière, sans même qu'on s'en apperçoive, & sans donner plus de dégoût que le vin dans lequel il est préparé; & c'est vraiment un objet de quelque conséquence, quand nous avons à traiter des malades dégoûtés, & surtout des enfans, à qui il faut faire prendre des médicamens à plusieurs reprises. Ce qui parle encore plus en faveur de cette préparation, c'est qu'elle est si agréable, qu'on peut aisément la donner sans qu'on s'en apperçoive, & dans une liqueur convenable; & cela, je l'assure, aux enfans comme aux grandes personnes. On rencontre très-souvent l'indication de les faire vomir & de les purger, & il est extrêmement difficile de le faire avec les remèdes communs & usités en pareille occasion; au lieu que le vin d'antimoine peut se donner dans leur boisson avec autant

d'aisance que de sécurité. Je l'ai très-fréquemment donné depuis dix jusqu'à trente gouttes aux enfans d'un an ou deux, dans la coqueluche & les oppressions asthmiques, quand une tentative pour les forcer à prendre des remèdes plus dégoûtans, les auroit mis dans le cas de suffoquer, ou de tomber en convulsion.

On pensera peut-être qu'un remède, si doux, si aisé à prendre, qu'on peut donner si sûrement, ne peut pas être bien efficace en qualité d'altérant & de diaphorétique. Je réponds, que comme il est capable, à une dose convenable, d'irriter très-fortement l'estomac & les intestins, on ne peut pas supposer que, même en petites doses, il reste inactif dans les artères sanguines & lymphatiques : de l'une & de l'autre façon, il semble, & quoiqu'il arrive, il est effectivement très propre à stimuler, & à bien nettoyer tout le système vasculaire. Pour confirmer ce que je dis, on observe que, quand on a donné une forte dose de l'essence d'antimoine, comme trois ou quatre drachmes par exemple, une sueur copieuse succède presque toujours, à moins qu'on ne l'ait rejetée par le vomissement, immé-

diatement après l'avoir prise. Mais en les gardant, elles animent l'action des vaisseaux sur les fluides qu'ils contiennent, & augmentent réellement la circulation générale des humeurs; & certainement cette espèce de *stimulus*, est très-souvent fort nécessaire dans les dernières ramifications des artères sanguines, sereuses & lymphatiques, où le mouvement est naturellement fort lent, & où la stagnation, & par-conséquent la corruption du serum & de la lymphe, est très-propre à produire une cacochymie putride. Je pense que l'usage des sels de toute espèce, & surtout du sel commun, n'est établi que pour servir de *stimulus* général; & de-là vient qu'il est si salutaire, quand on en use modérément. En stimulant donc ainsi universellement, non-seulement les plus gros, mais aussi les plus petits vaisseaux du corps, ce remède tend à lever toutes les obstructions formées, celles qui se formoient même dans les plus petits vaisseaux; il excite, il provoque par-là avec plus de succès les sécrétions & excréctions naturelles, dans lesquelles, lorsqu'elles s'exécutent exactement, consiste la santé elle-même.

Les remèdes antimoniaux, & en par-

ticulier le vin d'antimoine , est d'une très-grande utilité dans les rhumatismes obstinés , dans le scorbut froid , dans beaucoup de maladies de la peau , dans l'asthme , la leucophlegmatique , l'ictère , les maux de tête opiniâtres , le vertige , l'épilepsie & la manie. J'ai mille fois , dans ma pratique , éprouvé leurs heureux effets dans les cas que je viens de rapporter , & j'ai pareillement eu le plaisir de voir que quelques sçavans Praticiens s'en servoient aussi avec succès.

Mais avant de quitter ce sujet , j'ajouterai encore que je donne ce vin antimonial , ou cette essence d'antimoine , comme je l'appelle , dans quelques maladies aiguës , aussi-bien que dans les chroniques , & particulièrement dans les fièvres lentes , les petites fièvres irrégulières , intermittentes & rémittentes , les fièvres catarrhales , dans la fausse péripneumonie , & même dans la vraie , après les évacuations convenables , lorsque , pendant le cours de la maladie , l'expectoration est trop tôt supprimée , & que le malade ressent des anxiétés & a de la peine à respirer. En pareilles circonstances , il convient aussi dans la petite vérole , & j'ai eu la

satisfaction de le voir réussir très-heureusement dans plusieurs cas désespérés ; il procure l'expectoration , & fait quelquefois vomir , quelquefois aller une fois ou deux à la selle , & quelquefois il excite une sueur douce & universelle. On donnoit autrefois le kermès minéral , avec des succès étonnans , dans de pareilles circonstances , & il opéroit bien de la même manière ; néanmoins je connois mieux l'essence d'antimoine ; elle est beaucoup plus sûre , & ses effets sont moins douteux. Cette poudre avoit une réputation étonnante en Allemagne & en France , il y a environ trente ou quarante ans , & c'étoit avec justice quand elle étoit donnée à propos & bien dosée ; mais , par un usage imprudent & trop précipité , elle est bientôt tombée dans le discrédit. C'est généralement le sort de tous ces remèdes empiriques , qui sont vantés comme bons dans tous les cas. Quoiqu'ils soient réellement bons en eux-mêmes , & lorsqu'ils sont administrés convenablement , cependant , en les employant indistinctement & imprudemment , on en fait très-souvent des poisons , au lieu d'y trouver des antidotes. Tel a aussi été le sort de

quelques secrets encore plus modernes.

Pour conclure enfin , je ne prétends pas que les observations que je viens de rapporter soient tout-à-fait nouvelles. Je conviens qu'on en connoît la plus grande partie ; & , comme telles , je les ai annoncées sans citation particulière de chaque Auteur , & sans donner tout au long les procédés que l'on peut plus aisément voir , en consultant les livres communs de chymie. Je sçais aussi qu'il y a d'autres moyens de travailler dans le grand , beaucoup plus commodes & moins coûteux , en épargnant le salpêtre , &c. Mais , si je ne me trompe , j'ai , en quelque façon , répandu un nouveau jour sur la nature de l'antimoine ; au moins j'ai mis la plus jeune partie de ceux qui s'occupent à le préparer & à l'administrer , plus à portée de le connoître qu'ils ne pourroient le faire dans aucun autre traité particulier ; & comme les remèdes stibiés sont aujourd'hui fort en vogue , cette dissertation peut ne pas être une pièce inutile à être mise entre les mains des Etudiants en médecine ; peut-être même qu'elle excitera quelques-uns des plus expérimentés , à perfectionner & con-

firmer leur qualité & leurs doses, qui ne sont pas encore aujourd'hui assez déterminées.

Outre cela, j'avois aussi en vue, en la publiant, de recommander l'usage de ce que j'ai appelé *essence d'antimoine*, ou *vin antimonial*, comme la plus sûre & la plus utile préparation qu'on en retire. J'ai fait usage, depuis près de trente ans, d'un grand nombre de différens remèdes antimoniaux; & je puis dire, après suffisamment d'expériences, que je préfère beaucoup celle-ci aux autres. Je suis bien éloigné cependant de condamner toutes les préparations solides antimoniales; mais j'affure qu'aucunes d'elles n'a, en médecine, de plus grands ni de meilleurs effets que celle-ci, & que très-rarement on peut les donner avec une égale sécurité. Je crois pouvoir me servir, en parlant d'elles, de ce que Celse dit : *His variè medici utuntur, ut magis quid quisque præscribit, sibi appareat, quàm quid evidenter compererit.* Mais après tout, ce n'est pas telle ou telle préparation, ou tel remède, qui guérit une maladie, mais seulement l'application prudente qu'on en fait. Aussi parfaitement bien qu'on peut sçavoir faire une coignée,

un marteau, une icie ; de même, un Chymiste sçait comment préparer tel ou tel remède particulier ; cependant le premier est aussi éloigné d'être bon charpentier, que l'autre un bon médecin. Tout le secret consiste à sçavoir comment s'en servir.





HISTOIRE

ET TRAITEMENT

D'UNE COLIQUE

ÉPIDÉMIQUE,

*Qui regna en 1724 dans le Devonshire.**

AU commencement de l'automne de 1724, les habitans du Devonshire furent affligés d'une maladie épidémique, dont la fureur tomba principalement sur le bas-peuple, & sur ceux dont la vie étoit peu aisée. Ce n'est point faire une chose inutile que d'en donner l'histoire & le traitement, puisqu'elle regna dans cette province, avec plus ou moins de force,

* Province maritime & méridionale d'Angleterre.

pendant presque tout l'automne, quoique ce ne fût pas avec la plus grande violence, & qu'elle ne fût pas de celle qui n'épargne personne.

Cette maladie s'annonça par un grand serrement d'estomac, accompagné d'une douleur très-vive dans l'épigastre, par un pouls foible & inégal, par une sueur un peu froide : la langue étoit couverte d'une mucosité verdâtre ou jaune, & l'haleine étoit très-fétide : ces premiers accidens furent suivis d'un vomissement considérable d'une bile souvent très-verte, quelquefois noire, mais toujours accompagnée d'une quantité abondante de pituite extrêmement acide & visqueuse : ces matières, rejetées par le vomissement, étoient souvent si âcres, qu'elles excitoient des excoriations dans le gosier & dans l'ésophage, (ce qui les faisoit paroître sanguinolentes), & qu'elles rendoient la déglutition douloureuse. Ces symptômes ayant duré deux ou trois jours, le ventre se resserroit extrêmement, sans pouvoir être relâché, ni évacuer par les purgatifs les plus violens, ni les clystères les plus forts : les premiers étoient rejetés par le vomissement, & les autres par bas, sans

sans aucun bruit , & sans être accompagnés d'excrémens.

Le vomissement étant un peu diminué , la douleur se portoit plus bas , & devenoit très-violente vers le nombril , & très cruelle le long des lombes & de l'épine du dos ; en sorte que le malade paroissoit être attaqué de néphrétique , d'autant plus qu'il survenoit bientôt une suppression d'urine , & une envie continuelle d'uriner : le malade ressentoit de plus une pesanteur au périnée , comme on l'éprouve lorsqu'il y a une pierre dans la vessie. Cette difficulté d'uriner a été remarquée , il y a long-temps , par Arétée de Cappadoce , CAP. DE COLICIS : *les reins & la vessie souffrent en même temps , & de la douleur & de l'ischurie , & même l'un à la place de l'autre. C'est ainsi qu'Hippocrate a dit : un amas d'humeurs critiques prennent leur route par la vessie , & causent une strangurie , qui ne dépend d'aucune affection des reins ; c'est une humeur qui prend une voie au lieu d'une autre. EPID. LIB. 1. SECT. 2.*

L'urine ressembloit à de la lessive ; elle déposoit abondamment une matière muqueuse , rouge , & souvent verdâtre. Dans un grand nombre de malades ,

l'abdomen étoit extrêmement dur ; & si rendu , qu'ils craignoient qu'il ne vînt à crever : dans d'autres , au contraire , le spasme avoit tellement rétréci le ventre , qu'il avoit perdu sa forme ; mais cet accident fut rare. Souvent une douleur fixe , très-forte , brûlante , se faisoit ressentir dans l'hypochondre droit , où il y avoit dûreté & tumeur ; & dans la région épigastrique , on sentoit un battement par fois considérable & incommode. Tant que le ventre fut irrité par son propre poids , (ce qui ne fut pas fréquent) , & toutes les fois qu'il le fût par quelque purgatif , les malades rendirent des excréments très durs , de couleur verte , tirant sur le noir , ronds , semblables à des crottes de brebis : mais après deux ou trois déjections , ils étoient verts ou noirs , quelquefois teints de sang , & excitans des épreintes très-douloureuses : mais tout-à-coup le ventre se resserroit : quelques heures après , en les sollicitant par un médicament , il sortoit encore des excréments ronds , polis , & très-durs.

Telle parut d'abord cette maladie , qui , bien loin de diminuer , alla tou-

jours en augmentant ; car quoique les vives douleurs du ventre se fussent ralenties, cependant, comme il resta dans la peau une sensibilité si grande, qu'on ne pouvoit la toucher, bientôt la douleur augmenta, & se fit cruellement ressentir le long de l'épine du dos, jusqu'au haut des épaules, & sur-tout entre les omoplates ; de-là elle s'étendit en peu de temps sur les bras ; alla se fixer principalement sur les articulations, & priva les mains de tout mouvement.

Les cuisses & les jambes ne furent pas plus épargnées, puisqu'elles furent tourmentées par les douleurs les plus aiguës, dont le siège paroissoit être au milieu des os, comme dans ceux qui ont le mal vénérien ; mais rarement on appercevoit quelque rougeur ou tumeur sur les jointures.

Dans le temps que la matière morbifique se préparoit une issue, des intestins aux membres, le pouls étoit plus fort, & les malades avoient un léger mouvement de fièvre. Quelques-uns même, dans ce période de la maladie, eurent le délire, qui fut presque toujours constamment annoncé par des uri-

nes un peu limpides ; & , (ce qui mérite d'être remarqué) lorsque pendant tout le cours de la maladie les urines avoient été pâles & sans sédiment , il survenoit bientôt aux malades ou des convulsions , ou le délire , ou la paralysie des mains ; tantôt avec douleur , tantôt sans douleur.

Dès que la maladie s'étoit jettée sur les jointures , une sueur abondante fétide , & d'une odeur acide , appaisoit les douleurs ; & si le ventre n'en étoit pas encore tout-à-fait délivré , elles s'évanouissoient dès qu'il venoit à s'ouvrir. Quelques - uns , desséchés par des sueurs longues & abondantes , perdirent absolument le mouvement & l'usage de leurs mains ; il ne leur resta que le tact. Triste soulagement de la douleur que la paralysie ! Je ne me rappelle point avoir vu dans aucun de ces malades , la paralysie se fixer sur les pieds.

Il s'éleva quelquefois , avec une sueur bénigne , des pustules rouges , accompagnées de démangeaisons , souvent même de douleurs fort aiguës , & répandues presque par-tout le corps. Rien de plus heureux ; car dès qu'elles pa-

roissoient, la douleur de rhumatisme & de colique se dissipoit.

Tel fut l'évènement le plus favorable de la maladie : mais beaucoup plus souvent, le rhumatisme succédant aux douleurs de colique, & les tranchées au rhumatisme, les malades étoient longtemps les misérables victimes de ce retour alternatif ; le mal ayant son siège, tantôt sur les articulations, & tantôt dans les intestins.

Quelquefois ces vives douleurs, après avoir donné du relâche pendant quelques jours, se renouvelloient avec la même violence, sur-tout si le malade avoit ressenti la plus légère impression de froid, ou s'il avoit bu de la biere ou de cidre. L'ictère quelquefois, prenant la place de la colique, la dissipoit pour un temps ; mais les douleurs recommençoient dès que l'ictère disparoissoit. Dans l'un & l'autre cas, le véritable ictère subsistant a enlevé tout-à-fait la maladie ; il ne restoit dans les jointures qu'un peu de gêne.

Quoique les douleurs de colique aient plus souvent précédé les douleurs rhumatismales, fréquemment néan-

moins la maladie attaquoit d'abord les jointures ; mais ensuite il se faisoit une métastase , & le mal se portoit sur l'estomac & les intestins , de la manière que nous avons dite. J'ai vu un cabaretier en être singulièrement attaqué ; ses bras & ses mains furent paralyfés au point , qu'il ne leur restoit qu'un foible mouvement , & qu'ils n'avoient pas la force de remuer le plus petit poids : cette paralyfie cependant n'avoit été précédée par aucun symptôme de la maladie , & ne fut même suivie d'aucun pendant un ou deux jours , si ce n'est qu'il étoit plus foible que de coutume ; mais , peu après , le vomissement eut lieu , & les douleurs d'entrailles se firent sentir ; les membres paralyfés enfin , furent tourmentés aussi par les douleurs rhumatismales.

Quelques-uns , mais en petit nombre , après avoir été long-temps affligés de cette maladie , & enfin exposés à des mouvemens épileptiques , cédèrent à tant de maux , & moururent ; mais , en vérité , soit que je fasse attention au grand nombre de personnes attaquées de cette maladie , ou à sa durée , ou à sa violence , je suis très-surpris qu'il y

ait eu si peu de victimes de ce cruel ennemi.

La maladie étoit plus terrible, lorsque le vent du nord souffloit; j'ai fait la même observation à l'égard de la petite vérole, dont il regnoit alors une épidémie.

Ceux qui naturellement avoient le ventre plus libre, souffrirent beaucoup moins de cette épidémie, que ceux qui l'avoient resserré: c'est peut-être pour cette raison que les enfans, qui ont toujours le ventre lâche, ont moins souffert que les adultes.

Cette colique épidémique a duré depuis l'automne, jusqu'au printemps suivant; mais à mesure que l'on avançoit dans cette saison, on la vit peu à peu se dissiper.

Telle est l'histoire succinte, mais exacte de cette maladie qui a regné sur le peuple; enforte qu'il y a eu cette année 1724, peu de famille du bas-peuple qui en ait été exempte. J'ai vu souvent cinq ou six malades de cette maladie dans la même maison; & j'ai peine à croire qu'il ait jamais paru auparavant une colique aussi épidémique, à moins que ce ne soit celle dont fait

mention Paul d'Egine sur la fin du chapitre 43 du livre 3, & qui, par rapport à quelques symptômes au moins, fut assez semblable à celle-ci. Je vais mettre sous les yeux la description qu'en donne ce Médecin : „ Lorsque cette
„ maladie (sçavoir une colique causée
„ par des humeurs âcres & piquantes)
„ eut commencé à se faire sentir vers
„ les frontières de l'Italie, & que semblable à une contagion pestilentielle,
„ elle eût parcouru la plûpart des autres endroits de l'Empire Romain ;
„ plusieurs restèrent attaqués d'épilepsie ; d'autres, de paralysie, sans perdre cependant le sentiment ; & quelques-uns, de ces deux accidens à la fois : la plus grande partie de ceux
„ qui, après cette maladie, devinrent épileptiques, ne purent y résister,
„ & en furent la victime ; mais ceux dont la maladie se termina par la paralysie, en échappèrent pour la plûpart ; ce fut une espèce de crise qui fit prendre un autre cours à la matière morbifique.

Je ne sçais si l'on doit attribuer en partie l'origine de cette maladie épidémique à une disposition particulière de

l'air, puisque, soit que l'air fût sec & humide, soit que le vent du nord soufflât, ou le vent du sud, la maladie n'en exerçoit pas moins au loin ses fureurs. Lorsqu'il faisoit un temps sec & froid, & que le vent souffloit du nord ou du nord-est, j'ai observé que les douleurs étoient plus aiguës; ce qui venoit sans doute de la transpiration interrompue, & de ce que le ventre étoit plus resserré, suivant cet aphorisme d'Hippocrate : *Les constitutions journalières, dans lesquelles souffle le vent du nord, resserrent le ventre.* Aph. xvij. sect. iij.

Mais de quelque manière que la chose soit, il ne se trouvera personne, je pense, qui mette cette maladie au nombre des maladies contagieuses, si ce n'est celui qui soutiendra que toute maladie populaire est contagieuse; ce que ne signifie pas ce mot par lui-même, ni la manière ordinaire de s'exprimer. Les maladies épidémiques dépendent, sans doute, d'une cause commune; par exemple, de la corruption de l'atmosphère, de nourriture ou de boisson mal-saine; & souvent cependant elles ne dépendent nullement d'aucun miasme, qui, échappé d'une personne

malade , aille infecter une personne saine.

La cause de notre épidémie , si je ne me trompe , est très-manifeste ; c'est sans doute l'abondance prodigieuse de pommes qu'il y eut cette année ; abondance si grande , qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu de telle dans notre province. Les pommiers étoient si chargés de fruits , que les branches plioient sous le faix , & se cassoient même. On avoit , à très-bas prix , assez de pommes pour emplir un muid & au-delà du suc exprimé ; & des sacs remplis de ces fruits ne coûtoient que la peine de les cueillir & de les ramasser. Plusieurs habitans de la campagne , dont l'ingratitude impie alla jusqu'à murmurer contre les largesses sans bornes de la Divinité , abandonnèrent aux porceaux cette quantité prodigieuse de fruits. Mais ces animaux furent incommodés de cette abondante nourriture ; car tous tombèrent dans un état de maigreur & de desséchement , & plusieurs périrent. Quelques autres payfans , moins impies sans doute , mais non plus sobres , burent largement du cidre ; ils engagèrent même d'autres

par argent à boire avec eux, afin que les dons de la Divinité ne fussent pas perdus : leurs vaisseaux vuides étoient bientôt remplis d'un nouveau cidre. Libations, par lesquelles les Païens auroient cru appaiser leur Bacchus, mais qui déplaisoit au souverain maître de l'Univers ! Il est constant que les vaisseaux de bois de toute espèce, qu'on put se procurer de toutes parts, furent à peine pour contenir cette immense quantité de cidre.

Puisque les vergers donnoient une récolte si grande de pommes, le bas-peuple en fit presque sa seule nourriture, en les faisant cuire, & en les préparant de différentes manières : il en tira un vin (cidre) ou plutôt un moût, qui étoit son unique boisson ; car il étoit moins cher que la biere, & n'étoit guères plus cher que l'eau ; mais comme il flattoit plus agréablement que l'une ou l'autre, le peuple se livroit au plaisir d'en boire, ne prévoyant pas qu'il dût lui coûter bien cher.

Je ne doute pas que l'usage, ou plutôt l'abus qu'on fit journellement des pommes, comme nourriture, ou de leur suc,

comme boisson , n'ait été la cause de cette maladie , puisque je n'ai vu aucune personne , qui s'en soit abstenue , en être attaquée ; elle respecta aussi ceux que leurs biens mettoient à portée de se traiter délicatement , & de faire bonne chère , & qui , faisant toujours peu de cas de ce qui est à vil prix , en goûtèrent à peine : mais s'ils ne s'en sont pas plus abstenus que les pauvres , ils ont trouvé , dans les viandes assaisonnées d'aromats dont ils se nourrissoient , & les excellens vins qui sont leur boisson ordinaire , de quoi prévenir les mauvais effets des pommes & de leur suc.

On a remarqué , il y a long-temps , que dans les années abondantes en pommes , un grand nombre de personnes ont souffert des douleurs de colique ; enforte que , dans ces cantons , il semble que ce soit une maladie endémique & épidémique durant tout l'automne : & on éprouve , comme disoit Horace autrefois , *une mauvaise constitution , lorsque l'année est fertile en pommes* *. Je me souviens fort bien

* *Pomifero grave tempus anno.*

HORAT. lib. iij. od. 23.

qu'en 1722, année où les pommes donnèrent abondamment, beaucoup de personnes furent incommodées de colique & de rhumatisme; mais que cette maladie ne fut nullement comparable à celle que je viens de décrire, soit qu'on la considère du côté de sa violence, ou du côté de son *universalité*. Je fis la même observation dans les années 1728 & 1730, qui furent aussi des plus fertiles en pommes: mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que la diarrhée se fit bien plus sentir qu'en 1724; elle appaisa beaucoup les douleurs de colique & de rhumatisme; car le suc acide des pommes, sortant presque aussitôt par cette évacuation, ne put s'arrêter long-temps dans les intestins, ni dans le sang. Mais en 1724, année si fertile en pommes, la diarrhée fut fort rare; aussi la colique, à laquelle succéda souvent la paralysie des bras, fut-elle beaucoup plus cruelle.

Quelqu'un pourra peut-être me demander, pour quelle raison le suc de pommes resserre le ventre avec des douleurs très-aiguës dans une année, & pourquoi dans une autre il le relâche convenablement, sans aucune douleur

vive ? Je suis très-embarrassé pour répondre à cette question ; j'en conviens : mais qu'on me dise pourquoi des pommes de même espèce & semblables, autant qu'on peut en juger par la vue, se pourrissent beaucoup plus promptement une année qu'une autre ? J'avertirai seulement d'une chose qui est assez connue de tout le monde, c'est que plus les pommes sont douces, plus elles lâchent certainement le ventre ; & conséquemment que plus la saison aura été humide & chaude, plus les pommes & les autres fruits de l'automne seront doux, susceptibles de putréfaction, & incapables de lâcher le ventre ; ce qui est suffisamment confirmé par l'observation des saisons.

Nous allons exposer, en peu de mots, la nature du moût de pommes.

Le suc des pommes, ainsi que celui des raisins, nouvellement exprimé, abonde en sel essentiel acide & fort épais, ou tartre, en beaucoup de particules terrestres, & en quantité de soufre non-purifié. Plus le fruit est acerbe, plus le sel essentiel est épais & abondant, comme on le voit clairement dans le vin de la Moselle, & dans notre cidre ; ce dernier déposant, au fond

du vaisseau , un tartre chargé d'une lie muqueuse ; & le vin séparant , sur les parois du tonneau , beaucoup du même sel tartareux ou essentiel. Il n'y a pas grande différence entre le vin du Rhin & notre fort cidre , sinon que ce dernier contient plus de mucilage : en effet , les sels naturels de ces deux liqueurs paroissent absolument congénères , & , au microscope , on les apperçoit de même figure : or , ce n'est qu'après un temps considérable que leurs sels se divisent & s'atténuent au point , que le suc de pommes devient une liqueur potable & salubre : bien plus , ce n'est souvent que la seconde , ou même la troisième année , que le cidre , fait de pommes sauvages & acerbess , devient enfin agréable à boire , & salutaire.

En buvant abondamment de ces deux moûts , on devient très-certainement en proie aux douleurs de colique & de rhumatisme : & ceux qui sont sujets à la goutte , n'en boivent pas impunément , car les retours ne tardent pas à se faire sentir. Les buveurs Allemands des bords de la Moselle & du Rhin , qui se noient d'un vin tartareux , ne sont pas plus punis de leur intempérance , que ceux

de nos compatriotes, qui s'abandonnent à boire du cidre avec excès : là, comme ici, la goutte est fort commune & endémique ; & il n'y a point de pays où, parmi le bas-peuple, il se trouve tant de gouteux que dans le Devonshire, à cause de l'usage du cidre ; & il est permis de croire qu'on doit regarder comme la cause de cette maladie, devenue si fréquente, l'habitude où l'on est de boire chaque jour beaucoup de ces vins abondans en tartre, tels que ceux de la Moselle, de France, & notre cidre de pommes ; car depuis que l'usage en est introduit, la goutte est beaucoup plus répandue qu'auparavant. Le vin de Bordeaux, les délices de notre temps, n'étoit point estimé dans le siècle dernier ; & aujourd'hui il se fait & se consomme dix fois plus de cidre de pommes, qu'il y a trente ans.

Mais si quelqu'un s'avisait de douter que le moût de cidre fût si rempli de tartre, qu'il ait recours au procédé si bien décrit par Angelus Sala, pour séparer le mucilage d'avec le suc, & il verra quelle quantité de sel essentiel il pourra en retirer : elle fera certes considérable. Le tartre du cidre ne s'attache

point, comme celui du vin du Rhin, aux parois des vaisseaux; ceci n'est pas une preuve qu'il en manque, puisque le vin du Rhin lui-même ne sçauroit déposer, le long des parois des vaisseaux, le tartre qu'il contient, que quand il s'est précipité au fond une lie muqueuse & terrestre. C'est par la même raison que les vins d'Espagne ne donnent point de tartre, parce qu'il est embarrassé par une matière huileuse & ténace: & l'on ne sçauroit, par aucun moyen, séparer le sel du citron ou limon de son suc exprimé, quoiqu'il contienne au moins autant de sel acide que tout autre suc végétal, parce qu'il est retenu par une grande quantité de mucilage; ce que le même Angelus Sala a remarqué il y a long-temps dans un ouvrage qui a pour titre *Tartarologia*, & ce dont j'ai reconnu moi-même la vérité, au moyen des expériences que j'ai faites. Il y a beaucoup de mucilage dans le cidre nouveau, ce que prouve évidemment la viscosité oléagineuse qu'il acquiert, lorsqu'il n'a pas assez fermenté, & qu'il n'est pas assez fourni d'un sel actif, capable d'atténuer le mucilage sulfureux: en effet, au défaut de ce sel, le cidre fait de

pommes trop douces, se change presque infailliblement en une liqueur visqueuse & furnageante, dans l'espace d'une année. De plus, on observe toujours que, tandis que le moût du cidre reste dans les cuves pour y écumer, il se forme des pellicules visqueuses, qu'on prendroit pour du cuir pourri; il s'en attache même de semblables aux parois des tonneaux.

Examinons maintenant, en peu de mots, quels sont les effets nuisibles qui suivent l'usage du suc crud des pommes, ou pas assez fermenté, ou qui n'a pas déposé sa lie : écoutons ce qu'Hippocrate dit du moût : *Le moût excite des vents, lâche, irrite & follicite le ventre, en fermentant dans les intestins, & procure des évacuations ; il excite des vents, parce qu'il échauffe ; il lâche le ventre, parce qu'il purge ; il irrite & procure des évacuations, parce qu'il fermente dans les intestins.* HIPPOCR. DE DIÆTA LIB. II. XXIII. Le suc des fruits horaires fermentent promptement : pendant la fermentation, l'air, mêlé avec le moût, se raréfie prodigieusement ; & au point, que les tonneaux les plus forts peuvent à peine résister. Il est de toute nécessité que le moût, qu'on boit en trop grande

quantité, fermente dans l'estomac & dans les intestins; qu'il les remplisse d'une grande quantité de vents, & y cause des douleurs & des tranchées; car la chaleur augmente considérablement la fermentation & la raréfaction de l'air: mais si des vaisseaux de bois peuvent à peine résister aux efforts du moût en fermentation, quels tourmens ne doivent pas éprouver les intestins qui en sont remplis? Quand on y fait attention, l'on n'est pas surpris que l'histoire des maladies nous présente le tableau des événemens les plus funestes, comme d'intestins rompus par les forces de cet air raréfié.

Ce n'est pas seulement à l'estomac & aux intestins que le moût est nuisible, lorsque la fermentation le fait gonfler, & met l'air qu'il contient en raréfaction; c'est encore un des stimulans & des abstergens les plus forts; car il n'y a point de détersif plus puissant que le moût; peu s'en faut qu'il n'emporte l'épiderme, lorsqu'on y plonge les mains. Pour peu qu'on ait une notion de l'Anatomie, on sçait assez que les intestins sont tapissés d'un mucus très-doux, que la nature prévoyante y a placé, ainsi qu'ailleurs, pour les dé-

fendre de l'acrimonie des alimens : or, ce mucus est presque entièrement enlevé & détruit par le trop grand usage d'un suc savonneux, dont abondent spécialement les fruits *horaires* ; de-là, le vomissement, le cholera morbus, la diarrhée, la dyssenterie, suite de l'abus qu'on fait de ces fruits ; car ce mucus, qui sert de défense à la tunique nerveuse des intestins, étant enlevé, cette membrane, qui ne sçauroit souffrir la plus légère acrimonie, & beaucoup moins par conséquent l'impression de ces sels grossiers, dont ces fruits abondent ; cette membrane, dis-je, piquée de toutes parts par les pointes de ces sels, est exposée aux tourmens les plus cruels. Les intestins, ainsi fatigués par l'excès des douleurs, font effort, à l'aide du mouvement péristaltique augmenté, pour expulser l'ennemi, & bientôt il survient un vomissement considérable & la diarrhée : c'est un heureux présage qu'il s'ouvre un passage, qui facilite la sortie de l'ennemi : mais lorsqu'il demeure enfermé, les intestins se distendent au point qu'ils ne peuvent se contracter, ni chasser au de-hors, par le moyen du mouvement péristaltique, les humeurs âcres qui causent tant de

ravages ; semblables en cela à la vessie, qui, trop pleine d'urine, perd son ressort, & ne sçauroit se vider. Il naît de cet état des douleurs horribles ; puis l'inflammation des intestins, laquelle, si l'on n'y apporte un prompt secours, est bientôt suivie ou de gangrene, ou de rupture.

Il faut s'attendre presque toujours aux symptômes les plus effrayans, lorsqu'il ne survient ni vomissement, ni cours de ventre à ceux qui boivent du cidre nouveau, soit que cela dépende de la force naturelle de l'estomac & des intestins, ou d'une qualité astringente dans les pommes ; (car pour faire le meilleur cidre, on se sert sur-tout de pommes d'un goût âcre & acerbe ; aussi les vergers de notre pays en sont-ils principalement remplis). Par le long & fréquent usage de cette boisson, le sang se charge d'une si grande quantité de tartre, qu'il en devient âcre, & par - conséquent toutes les liqueurs, puisque la source des sécrétions est infectée. De-là, au lieu d'un mucus doux & onctueux, il ne se sépare, par les glandes de Havers, qu'un coagulum âcre & mordant : de-là aussi, la douleur pongitive des articulations, & la

privation du mouvement. Au lieu d'une liqueur douce & balsamique qui humecte les nerfs, ce n'est plus qu'une humeur corrosive; de-là, les convulsions, & des attaques d'épilepsie. De plus, lorsque le sang se trouve saturé d'une si grande abondance de sels, les corpuscules salins s'accrochent mutuellement, & forment, en se réunissant, des masses trop grosses pour pénétrer dans les artères capillaires sanguines, & bien moins encore dans les artères lymphatiques: de-là, différentes obstructions, & une irritation générale du genre nerveux.

Enfin, la bile elle-même, ce baume si utile, se corrompt; & elle, qui doit terrasser l'acide, cède pourtant à l'acide surabondant des pommes: en effet, plusieurs expériences prouvent que si l'on mêle avec la bile trop d'acide, soit végétal, soit minéral, elle perd ses forces & son activité, & se change presque en coagulum: cause féconde de maladies! car la bile épaisse venant à séjourner dans les grains glanduleux du foie & dans les conduits biliaires, le foie se tuméfie ou devient squirrheux; d'où il arrive que la circulation & la sécrétion, qui doivent se

faire dans ce viscère, sont très-gênées. Si l'on connoît parfaitement la distribution des artères mésentériques & de l'artère cœliaque, & celle de leurs rameaux, aussi-bien que le cours de la veine-porte, on verra facilement combien, de ce désordre, il doit s'ensuivre d'accidens : mais comme il feroit trop long d'en faire l'énumération, j'en m'y arrête pas ; je vais seulement considérer la bile, en tant qu'elle contient de l'acide, & qu'elle reste trop long-temps stagnante dans les pores biliaires, & dans la vésicule du fiel.

Ainsi, dès que la bile s'arrête dans le foie, il ne s'en fait plus d'excrétion dans le duodenum : il arrive de-là que la viscosité du chyle n'est plus rompue, ni son acidité adoucie & modérée. Or, le chyle visqueux, en pénétrant dans les vaisseaux lactés, & en se mêlant avec le sang, augmente la viscosité de ce fluide, trop épais depuis long-temps par le suc acide & âcre des pommes ; de-là, toutes les sécrétions, qui, suivant l'ordre naturel, devroient être extrêmement fluides, deviennent trop grossières. Que de maux dérivent encore de ceux-ci ! Au reste les intestins,

n'étant plus stimulés ni excités par la bile, ne rendent plus de matières que de loin en loin, & le ventre devient très-resserré.

La couleur terne & jaune de tous ceux qui furent attaqués de cette maladie, & leur urine épaisse & de couleur de safran, étoient des signes assez évidens de ces deux choses ; que ni la sécrétion de la bile, ni l'excrétion de cette humeur dans les intestins, ne se faisoient pas comme il faut.

Quoique la bile, coagulée par un acide, demeure pendant quelque-temps tranquille & comme engourdie dans la vésicule & dans les conduits hépatiques, elle n'en est pas moins à craindre ; c'est un serpent caché sous l'herbe. Car que l'on prenne, si l'on veut, la plus douce de nos liqueurs, qui ne fera plus soumise au torrent de la circulation, qu'on l'expose long-temps au degré de la chaleur de l'homme, & qu'on y excite un mouvement intestin, elle deviendra de jour à autre plus ténue & plus âcre, & se changera enfin en une sanie très-âcre, dont la vertu corrosive agira sur tous les vaisseaux. Le plus beau sein,
où

où reste coagulé la plus douce de toutes les liqueurs, le lait, ne devient-il pas souvent le siège d'un ulcère affreux ? Si des maux aussi graves peuvent être causés par la plus douce de toutes les liqueurs, ne doit-on pas en craindre de plus terribles encore de la bile, la plus âcre de nos liqueurs, même dans l'état naturel ? A la bile, d'ailleurs, est uni beaucoup de sel, qui, mis en mouvement & battu continuellement par le jeu des liquides & des solides, ne laisse cependant pas d'augmenter beaucoup enfin l'acrimonie de la bile, quoique peut-être il modère un peu sa pourriture alkaline.

La bile n'est verte que lorsque l'acide y abonde ; & plus les acides qui s'y mêlent sont forts, plus elle acquiert une couleur verte foncée, qui approche de la noire, & plus elle se coagule fortement ; enforte que, pour la consistance & pour la couleur, cette mixture approche beaucoup d'un mélange de noir de fumée & d'encre : ceci devient plus évident, si l'on fait cette expérience avec de la bile humaine, qui est sans doute plus alkaline que toute autre bile animale.

Telle est certainement, selon moi, l'origine la plus ordinaire de la bile noire & verte : il s'ensuit que ceux-là se trompent, qui croient que ces espèces de bile se forment seulement dans les premières voies ; tandis que ceux qui font de fréquentes ouvertures de cadavres humains, rencontrent très-souvent dans la vésicule & dans les pores biliaires même, tantôt une bile noire, tantôt une bile porracée.

L'expérience est conforme à ce raisonnement ; la plus belle théorie, sans elle, est frivole. J'ai vu souvent, avec la plus grande surprise, une bile éruginieuse, & une bile noire bien plus âcre encore que celle-ci, rejetée par le vomissement, corroder les métaux, & faire effervescence sur le pavé, comme si l'on y eût versé de l'esprit de vitriol : cette bile étoit d'ailleurs encore d'une acidité si grande, qu'elle causa aux dents un engourdissement, accompagné de mouvemens convulsifs, & une excoriation dans le gosier. Ne sont-ce pas-là des preuves de la plus grande acidité ? Les effets de l'esprit de vitriol seroient à peine plus grands. Les caractères donnés par Galien, & autres

Médecins, à la bile noire, lesquels conviennent aussi à la bile porracée, sont d'être âcre, acide & corrosive. J'ai traité autrefois un pilote, à son retour de la Virginie, qui, saisi d'abord par des douleurs de colique, & ensuite par les convulsions les plus violentes & le délire, vomit beaucoup de bile très-verte, de temps en temps fort noire, & extrêmement acide. Pendant les convulsions, pour l'empêcher de se mordre la langue, on lui mettoit dans la bouche une cuiller d'argent, laquelle, presque dans l'instant, se trouvoit aussi noircie, que si on l'eût trempée dans de l'esprit de nitre. Or, cet homme, pour le dire en passant, fortement passionné pour le suc de limons le plus acide, en avoit pris abondamment pour toute boisson : je ne puis encore m'empêcher d'ajouter, que j'ai souvent observé qu'une bile noire & porracée incommodoit ceux qui avoient été souvent sujets auparavant à des maux d'estomac, causés par un acide corrosif & très-actif. Je me souviens d'avoir été appelé, il y a quinze ans, pour un jeune homme qui faisoit constamment usage de cidre & de salade, ou autres

mets assaisonnés avec le vinaigre , & , pour cette raison , très-fréquemment sujet aux douleurs de colique & de rhumatisme : je vis avec étonnement , que la sérosité du sang , que je lui fis tirer , étoit très-verte , & semblable au suc de porreau ; sur quoi on peut consulter notre deuxième observation , dans les *actes philosop.* N^o. 382.

Je n'ignore pas à la vérité , que le célèbre Sydenham a assuré que la bile porracée ne provenoit que du désordre des esprits animaux : si cette assertion étoit vraie , il y auroit production de bile porracée dans toutes les vives passions de l'ame , ou dans tout mouvement violent des esprits , quelle qu'en soit la cause ; ce qui néanmoins est souvent faux. Les passions de l'ame , sans doute , mettent la bile en mouvement , & la font couler ; (c'est donc avec raison que l'on dit d'un homme enflammé de colère , que sa bile est émue.) Mais si la bile , exprimée par l'agitation irrégulière des esprits , vient à rencontrer dans les viscères quelque humeur acide , elle devient sur le champ verte , telle qu'on la vomit souvent dans les grandes passions.

N'avons nous pas vu le même homme,

qui, à la suite d'un emportement violent, vomissoit une bile verte, vomir, peu de temps après, une bile absolument jaune, à la suite d'une forte commotion? N'arrive-t-il pas que celui qui navigue sur une mer agitée, vomisse une bile très-verte, tandis que le lendemain il la vomira tout-à-fait safrannée; & *vice versa*, & au contraire. Il s'ensuit donc de-là que la bile une fois hors du corps, quelque fortement qu'on l'agite, ne devient point verte; & que dans le corps, par-conséquent, elle ne peut guères devenir telle, qu'il ne s'y mêle un acide. Je m'explique: une agitation violente des esprits ou de vives passions de l'ame, troublent beaucoup la digestion; ainsi le chyle s'aigrit dans l'estomac: la bile, venant s'y mêler, devient verte: & tant que l'estomac est foible, tout ce que l'on prend se digère mal: de-là les intestins & le ventricule peuvent être long-temps farcis d'une pituite acide.

La bile donc, soit verte, soit noire, amassée depuis long-temps dans la vésicule du fiel, & dans les conduits hépatiques, échauffée par la chaleur du corps, & rendue enfin liquide, étant résorbée par les extrémités des petits rameaux

de la veine cave , elle est entraînée dans la masse du sang , ou bien prenant son cours par le canal cholédoque , elle se répand dans les intestins. Mais comme l'une & l'autre est déjà fort âcre ; dès qu'elle est mêlée avec le sang , elle cause les accidens les plus graves : car en irritant tout le système nerveux , elle excite des douleurs , des anxiétés , des convulsions ; elle corrode encore les plus petits vaisseaux ; si elle se jette sur le cerveau , elle y porte le plus grand désordre ; si elle parcourt le canal intestinal , elle produit des vomissemens excessifs , & les tranchées les plus aiguës.

Mais la bile noire acide , quelque âcre qu'elle soit , n'est pas aussi funeste pour l'œconomie animale , que la bile noire alcaline : car l'acide le plus fort ne corrode pas aussi puissamment les vaisseaux & les autres parties du corps , que la plus forte lessive alcaline , qui , dans l'instant dissout tout-à-fait les substances animales. Bien plus , la bile , qui tend à la putréfaction , se change bien-tôt en une sanie très âcre & très-corrosive , si l'on n'émousse point le virus par un acide. C'est de celle-ci qu'il faut entendre ce que dit Hippo-

erate dans un sens absolu , *aphor. 22. 23. 24. sect. iv. & Coac. pranot. 74. & Celse l. 2. c. 8. Les tranchées excitées par l'atrabile sont mortelles.* Car une sanie gangreneuse est la suite de l'ictère & de l'hépatite mal-jugée. J'en ai vû quelquefois des effets terribles , & sur-tout dans une femme très-adonnée au plaisir de boire des liqueurs spiritueuses , laquelle tomba enfin dans un ictère noir ; car un peu avant sa mort elle vomit abondamment des matières noires très-fœtides , & bien-tôt après elle mourut en rendant par haut & par bas beaucoup de sang , les vaisseaux sanguins ayant sans doute été rongés. Ce qui est certainement arrivé à cause de l'acrimonie de la bile corrompue qui détruit promptement tous les vaisseaux ; l'hémorrhagie est pour les ictériques , un symptôme presque toujours mortel.

Il y a une autre espèce de bile appelée noire , infiniment plus douce que la première ; c'est comme une humeur récrémentitielle du sang : voici comment en parle Galien dans son Commentaire sur le 53. aphorisme d'Hippocrate , *sect. vj. Il faut se rappeler ce que nous avons dit de la bile noire dans nos autres ouvrages : sçavoir ,*

que l'une est produite par une bile jaune recuite, laquelle est extrêmement dangereuse; & que l'autre est produite, pour ainsi dire, par les parties grossières ou la lie du sang; elle est d'une substance plus grossière que la première, mais elle est aussi beaucoup moins maligne. Galien donne aussi à la bile noire le nom plus convenable d'humeur mélancholique.

J'ai rapporté les différences de l'atrabile, de peur que quelqu'un venant à confondre mal-à-propos les espèces, ne croie que j'attribue à la bile douce ou humeur mélancholique, des effets funestes qui sont réellement & uniquement produits par la bile noire acide.

Tant de maux si graves sont les suites du long & excessif usage des fruits horaires, ou de leur suc qui n'a pas assez fermenté, ou dont la lie n'a pas été bien séparée; mais sur-tout de l'usage des pommes, dont le suc est non-seulement très-acide, & de plus austère & âpre. Mais après une fermentation longue & convenable, il devient une boisson agréable & salutaire. Car par un mouvement de fermentation intestin & assez long, les sels tartareux grossiers

sont battus & broyés, s'atténuent enfin, & deviennent assez déliés pour pénétrer les vaisseaux les plus petits.

Or, puisque la force de quelque particule que ce soit, poussée contre une autre, vient conjointement & de la quantité & de la vitesse, il est certain que de très-petits corpuscules sont emportés d'un mouvement très-léger, à moins qu'ils ne se meuvent très-rapidement; donc les sels, devenus extrêmement déliés, n'excitent sur les nerfs qu'une légère irritation, & la sensation qu'ils éprouvent est plutôt un chatouillement qu'un déchirement. Outre cela, l'huile crue du moût s'atténue & se divise en parties très-subtiles, & s'étant unie intimément avec les sels tartareux, elle leur donne des entraves en les enveloppant de ses parties sulfureuses: c'est ainsi qu'enfin le tartre des pommes se change en une espèce de sel volatil huileux, & que le cidre devient une boisson agréable & assez salutaire.

Il s'ensuit de-là qu'il n'y a peut-être pas de remède plus puissant contre l'acrimonie alcaline, ni plus efficace, ou plus agréable aux matelots attaqués du scorbut: car il guérit en peu de tems

leurs ulcères fordides , & les délivre parfaitement de la pourriture infecte des gencives : je puis assurer que j'en ai vu beaucoup , revenant après une longue navigation couverts de petits ulcères de fort mauvaise odeur , & presque consumés par le scorbut , se rétablir très-promptement par l'usage seul des pommes. Aussi je ne doute aucunement qu'un bon cidre ne soit une boisson très-salutaire pour ceux qui font le voyage des Indes ; plusieurs même en ont déjà ressenti les effets pour le rétablissement de leur santé. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter ; c'est que depuis l'usage général du cidre en Angleterre , cette cruelle galle , & cette horrible lèpre , qui infectoient sur-tout nos côtes maritimes , & en particulier la province de Cornouaille , sont beaucoup moins fréquentes , & se sont presque évanouies.

Le sujet & l'ordre demandent que nous venions actuellement à la curation de cette maladie.

A l'égard de la saignée , quoiqu'elle soit absolument nécessaire dans la *Colique* qu'on nomme *bilieuse* , & que ce soit avec raison que Sydenham & d'autres praticiens en commencent le trai-

rement par elle , lorsqu'elle est indiquée par une douleur violente , un pouls fort & très-rapide , & une chaleur brûlante , (& cela dans l'intention de prévenir l'inflammation des viscères) ; la saignée , dis-je , n'est cependant d'aucune utilité , dans la maladie dont nous parlons , & que nous avons décrite page 455 : au contraire , il est même souvent dangereux de la pratiquer. Car le pouls foible & lent , & les esprits fortement assoupis & abattus , symptômes continuels de cette maladie , s'opposent à la saignée , bien - loin de l'exiger. Et Sydenham lui-même , s'écartant de la méthode qu'il avoit prescrite dans le traitement de la colique bilieuse , lorsque le mal provenoit de l'usage excessif des fruits horaires , ne faisoit point saigner qu'il n'eût préparé le malade par l'émétique & des anodyns ou adoucissans. Mais je ne vois pas de quelle utilité il étoit alors de tirer du sang , à moins que la pléthore , la vitesse du pouls , ou la chaleur ne l'ayent demandé par-dessus tout : puisqu'il y a beaucoup de danger à donner l'émétique à un homme pléthorique , si l'on n'a pas fait précéder la saignée.

J'avoue néanmoins , qu'avant d'avoir

bien connu la nature de cette maladie, j'en fis saigner quelques-uns, pour abattre la violence de leurs douleurs : mais je n'en obtins pas tout l'effet dont je m'étois flatté ; car presque tous tombèrent dans une fâcheuse syncope. J'essayai encore quel avantage je pourrois en retirer dans les douleurs des jointures & du dos ; mais le succès n'en fut pas plus heureux, & les suites en furent plus funestes ; car ceux à qui l'on a fait d'amples saignées, ont été attaqués de paralysie, & ont perdu le mouvement des mains, & n'en ont enfin recouvré l'usage que long-tems après : mais ce qui est digne de compassion, quelques-uns ont encore actuellement les mains paralysées. C'est sans doute aussi à cette erreur, qu'il faut attribuer l'enflure des pieds, accident fort léger, mais qui dura long-tems. En un mot, si la quantité du sang oblige de recourir à la saignée, il faut que ce soit au commencement de la maladie, & avant l'usage des narcotiques : car non-seulement dans cette maladie, mais dans toute autre encore, il est constant que les malades supportent beaucoup plus aisément la saignée avant, qu'après l'usage de l'opium.

Quoique la saignée convînt très-ra-
rement dans cette maladie, il fut tou-
jours utile de donner un vomitif, le-
quel étoit absolument nécessaire au
commencement; car soit qu'on fit pren-
dre des anodins ou des purgatifs, on
n'appaisoit aucunement les douleurs,
puisque ces remèdes étoient bien-tôt
rejetés par le vomissement, ou embar-
raffés dans une pituite extrêmement
visqueuse, fut-tout si on les prescri-
voit sous la forme solide.

Je me souviens d'avoir été consulté
par un Apothicaire François, au sujet
de la femme d'un Peintre, à laquelle il
avoit donné au moins, mais en plu-
sieurs doses, deux gros de pilules de
duobus, auxquelles il avoit encore
ajouté un gros & demi de calomelas,
& avoit fait boire ensuite beaucoup
d'une infusion faite avec un fort pur-
gatif. Quel effet eut ce remède? Il ex-
cita le vomissement à la vérité, mais
bien faiblement, & le ventre ne s'ou-
vrit point. J'ordonnai alors sur le
champ un émétique à cette femme;
& lui ayant fait boire abondamment,
suivant l'usage, d'une infusion de sauge
& de camomille, elle vomit une quan-
tité étonnante d'une mucosité très-vis-

queuse , avec les pilules qui n'avoient souffert aucun changement, quoiqu'elles fussent prises depuis plusieurs heures.

Il est bon de remarquer ici , en passant , l'erreur de ceux qui prescrivent des purgatifs résineux , sans les unir avec un sel qui les dissolve , ou sans les mêler avec un jaune d'œuf ; précaution nécessaire pour rendre la résine soluble dans les intestins : car si l'on donne de la résine pure de jalap ou de scammonée , à un homme dont les premières voies soient inondées d'humeurs aqueuses & pituiteuses , on ne lui lâchera pas plus le ventre , que si on lui eût fait prendre de la cendre ou de la poussière : & une abondante boisson d'une décoction d'avoine , bien loin d'exciter des évacuations , comme le peuple le croit , y met obstacle au contraire. C'est donc pour cela que la nature attentive & bienfaisante , nous offre des plantes résineuses , bien préparées , abondamment remplies d'un dissolvant salin particulier , qui , certainement est perdu tout entier pour le chymiste qui passe mal à-propos son tems à extraire la résine de ces plantes.

Mais revenons à notre sujet. Telle

est donc la manière dont nous prescrivons le vomitif à nos malades.

℞ Rad. ipecacuanha,

3 j. vel 3 j ℞.

Salis absinthii, ʒ ℞.

Coque ex aqua founta-

na, ʒ iv. ad ʒ ij.

dein coletur de-

coctum, cui

adde.

Aqua Flor.

chamamel.

composita.

Syrupi è spi-

na cerv.

aā

ʒ ℞.

Misce, fiat potio eme-

rica.

℞. Racine d'ipécacua-

nha, 3 j. ou 3 j ℞.

Sel d'absinthe,

ʒ ℞.

Faites-en. une déco-

ction dans quatre

onces d'eau de fon-

taine réduite à deux

onces : passez ensui-

te la liqueur, &

ajoutez y

Eau de fleurs

de camomil-

le composée.

Syrop de ner-

prun.....

anā

ʒ ℞.

Mêlez le tout pour
une potion vomitive.

Ce vomitif, en comparaison de ceux dont j'ai fait usage, paroît le plus doux dans son effet, mais il est assez détersif & agit très-sûrement; car il excitera bien-tôt à vomir, & ne causera point de tranchées par un long séjour dans les intestins, (accident qui résulte très-souvent de l'ipécacuanha prise en poudre). Si je veux le rendre plus puissant, j'y ajoute quelques grains de tartre éméti-

que , ou bien une cuillerée ou deux du *vinum benedictum*.

C'est ainsi qu'il faut provoquer le vomissement de jour à autre , souvent jusqu'à quatre fois : car puisque l'estomac est chargé d'une grande quantité de puitte très-visqueuse , & qu'il regorge d'un amas de bile corrompue ; quel avantage peut-on attendre du traitement , si l'on n'évacue pas tout-à-fait auparavant ces matières ? Ce qu'il est bien plus à propos de faire par haut que par bas : car , quand on supposeroit qu'elles peuvent être poussées par bas , n'est il pas beaucoup plus aisé & plus court de les faire sortir par le vomissement , que de leur faire prendre la longue route du canal intestinal ? Bien plus , tandis que cet amas de corruption , sorti de l'estomac , parcourt les intestins , la partie la plus ténue , étant repompée par les orifices des veines lactées , ira infecter le sang ; & la partie la plus grossière s'arrêtant dans les replis d'intestins , excitera de cruelles tranchées : & quand bien même le tout pourroit s'évacuer par cette voie , cette matière infecte irriteroit dans son passage la tunique nerveuse des intestins , &

augmenteroit les douleurs du malade. Il est donc évident qu'on auroit tort de vouloir évacuer par bas les impuretés de l'estomac.

Ce n'est pas seulement, en tant que l'estomac est purgé, que le vomissement est utile dans cette maladie ; il l'est encore en ce que les parties voisines du ventricule se ressentent des efforts qu'il fait pour vomir ; elles sont fortement secouées & ébranlées ; par là toutes les humeurs qui séjournoient dans le foie, ou le pancréas sont exprimées & jettées dehors par le vomissement. Or, comme toute humeur, qui n'est pas en mouvement, se corrompt & contracte ensuite beaucoup d'âcreté ; s'il falloit l'expulser par les selles, elle produiroit une infinité d'accidens, soit en faisant souffrir les intestins, soit en s'insinuant dans les vaisseaux lactés : le vomissement est donc la voie la plus commode pour évacuer la bile porracée ou noire, l'une & l'autre étant très-fréquente dans cette maladie. J'ai même remarqué souvent, qu'après le vomissement, les douleurs des articulations & des bras cessoient, pour un tems au moins : suivant cette parole d'Hippocrate rendue

ainsi par Celse l. ij. c. 8. *Humerorum dolores, qui ad scapulas vel manus tendunt, vomitu atra bilis solvuntur.* » Les
» douleurs des bras qui s'étendent jus-
» qu'aux épaules ou jusqu'aux mains,
» cessent après le vomissement d'une
» bile noire. ».

Lorsque le vomissement est appaisé, ce qui se fait promptement par les parégoriques, il faut ordonner aussi tôt, pour évacuer les intestins, des purgatifs auxquels on unit fort bien des anodins; car les symptômes continus de cette maladie sont la constipation opiniâtre, & les douleurs très-aiguës dans le bas-ventre. C'est pourquoi, lorsque la douleur de Colique se fait vivement sentir, il faut ajouter des opiatz aux purgatifs, afin de rendre la douleur supportable, de diminuer la tension des intestins, & faire en sorte que leur mouvement péristaltique soit constant & régulier, & qu'il ne soit ni intercepté ni déréglé. Toute douleur agit comme un aiguillon, ou plutôt c'est cet aiguillon qui excite le sentiment de la douleur: or tout aiguillon ou pointe excite les fibres à se contracter; & si elle pique violemment, elle les fait entrer en convulsion. Ainsi lors-

qu'une douleur de colique est des plus vives, les intestins sont en convulsion dans plusieurs endroits, & comme s'ils étoient ferrés par une bande, en sorte qu'il ne peut sortir du ventre ni vent ni matières, que quand les tranchées sont apaisées : c'est donc pour cette raison que les violentes douleurs de colique sont souvent accompagnées d'une forte constipation. Dans toute colique considérable, on a grande raison de joindre les anodins aux purgatifs : cette méthode n'est pas nouvelle, car Riviere, praticien habile, (dans le Chap. où il traite de la colique) prescrit un gros d'aloës, six grains de scammonée auxquels il ajoute deux grains de l'opiat laudanum : & dans la première observation de la seconde Centurie, il fait même ajouter jusqu'à cinq grains de laudanum.

Mais comme dans cette occasion il paroît s'appuyer de l'autorité d'Hippocrate, je suis persuadé qu'il se trompe ; car le mot *meconium*, dans l'endroit cité de Riviere, ne signifie pas le suc somnifere de pavot, à moins que ce ne soit le suc de cette espèce de pavot que Dioscoride nomme *μήκων ἀφρώδης*, *papaver spumeum*, pavot écumant, lequel

purge assez violemment ,) mais il signifie *peplum* , ou *peplum* , espèce de médicament qui purge le ventre : c'est toujours dans cette signification que se trouve le mot *meconium* , *μηκώνιον* , dans Hippocrate , (excepté lorsque le mot *ὑπνωτικόν* , *soporiferum* , hypnotique, s'y trouve joint , comme dans le second Livre des maladies des femmes , page 670 , édit. de Foësius. C'est aussi de la sorte que Galien interprète le mot : *μηκωνίς* , *in exegefi vocum Hippocr.* *μηκωτίον τον πέπλον καλούμενον. Οὗ η̅ μῆκονίτην ονομάζει* *meconium* , c'est le *peplum* qu'Hippocrate appelle encore *meconitis*.

Je reviens à mon sujet. Le vomissement étant arrêté, j'ai coutume de prescrire le remède suivant.

℞. *Pilularum coch. minor.* ℥ j. *vel* 3 ℞.
Calomelanos, ℥ ℞
Laudani solidi, gr. j.
Olei caryophyllorum, gutt. j.
Misce, fiant pilulæ.

Vel.

℞. *Radicis jalap*, ℥ j. *vel* 3 ℞.

℞. Des pilules cochées mineures ℥ j, ou 3 ℞.
Calomelas, ℥ ℞.
Laudanum solide, gr. j.
 Huile de giroffles, gutt. j.

Mêlez le tout pour faire des pilules.

Ou bien.

℞. Racine de jalap, ℥ j. ou 3 ℞.

<i>Specierum diam-</i>	Des espèces de dia
<i>bra, gr. viij.</i>	<i>bra, gr. viij.</i>
<i>Calomelanos, ʒʒ.</i>	<i>Calomelas, ʒʒ.</i>
<i>Syrupi de spinâ</i>	<i>Syrop de nerprun,</i>
<i>cerv. quant. f.</i>	<i>quant. suffis.</i>
<i>Misce, fiat bolus.</i>	<i>Mêlez le tout pour</i>
	<i>un bol.</i>

Il est bon de remarquer que les pilules ne se vomissent pas si aisément.

Deux ou trois heures après la prise de ces pilules ou du bol, j'ordonne une infusion de fenné, ou une dissolution de manne, ou un autre remède de ce genre; j'y ajoute quelquefois de l'huile d'amandes ou d'olives, à moins que l'estomac ne puisse la supporter. J'augmente la dose de ces remèdes, & je les continue, selon que le demandent les symptômes de la maladie. C'est par leur usage que la douleur s'appaise, que les intestins se relâchent, qu'ils sont doucement excités à s'ouvrir, & qu'ils sont lubrifiés par leurs parties huileuses. Mais si le ventre est toujours tellement resserré, qu'il n'y ait aucune évacuation, je fais faire sur tout l'abdomen des fomentations avec des décoctions émollientes, principalement lorsque le ventre est dur & fort tendu, & qu'il est agité de convulsions. La douce va-

peur de ces fomentations pénétre les régumens de l'abdomen, adoucit même les intestins, dissipe la roideur des fibres, & remédie à leur trop grande tension. J'ai souvent eu un succès étonnant d'une fomentation semblable.

℞. Radicis
Althææ,
Seminis
Lini, } aā ʒ iiij.
Fœnu-
græci,

Florum chamæmel,
m. j.

Capitum papave-
rum albor. ʒ iv.

Coque in aqua fontana
& lactis dulcis ana
partibus aqualibus.

℞. Racine
de gui-
mauvè, } aā ʒ iiij.
Semences
de lin,
de fœnu-
grec,

Fleurs de camo-
mille, m. j.

Têtes de pavots
blancs, ʒ iv.

Faites cuire le tout
dans parties égales
d'eau de fontaine
& de lait récem-
ment tiré.

Mais on obtiendra des effets bien plus prompts & bien plus sûrs, si l'on fait prendre au malade un demi-bain préparé avec les mêmes simples. Quiconque a vû les heureux effets du bain émollient dans les douleurs néphrétiques, m'en croira facilement sur ma parole. J'ai souvent vû se dissiper tout-à-coup, par l'usage seul du bain, le

plus violent accès de néphrétique qui avoit résisté à plusieurs saignées, & à plusieurs fortes doses de laudanum, sans qu'il y eût même le moindre soulagement. Un grand nombre d'expériences m'ont encore appris, que rien n'étoit plus propre pour appaiser la douleur, & faciliter la descente d'une pierre le long de l'urèthre, qu'un bain tiède émollient.

Il arrive fort souvent, dans cette espèce de colique, que les excréments se durcissent prodigieusement, & que se trouvant arrêtés dans les valvules du colon, ils opposent de puissans obstacles à la sortie des vents & des autres matières qui sont plus haut : or tant que cet état dure, rien ne sçauroit être poussé au-dehors; cette cause suffit souvent seule pour exciter les plus vives douleurs, sur-tout lorsque les purgatifs agissent sur les intestins. C'est pourquoi, lorsqu'un purgatif, quelques heures après qu'il a été pris, ne fait aucun effet, & que le ventre ne s'ouvre point, je fais donner un clystère émollient & huileux, afin de lubrifier les intestins & d'amollir les excréments; après cela, on peut, s'il est nécessaire, prescrire un clystère plus âcre.

Il n'y point de maladie dans laquelle il faille tant évacuer & avoir si long-tems le ventre libre , que dans celle dont nous parlons : il faut donc mettre en usage les purgatifs pendant quelques jours de suite ; ceux dont je fais le plus de cas sont la rhubarbe , les pilules de Ruffus , la teinture sacrée , auxquelles on doit associer quelques grains de calomélas. La térébenthine de Venise ou de Cypre , battue avec un jaune d'œuf , & mêlée avec une eau cordiale , purge bien le ventre , & est très-convenable dans les douleurs rhumatismales qui accompagnent la colique. Cependant on doit alors donner quelques anodins à grande dose ; car ce n'est que par eux qu'on peut appaiser la violence des douleurs , ou prévenir leur retour qui arriveroit très-promptement , si on ne leur opposoit souvent l'opium. Quant à la dose d'opium qu'il faut prescrire , on ne sçauroit rien assigner de certain , puisque la même dose qui procure un profond sommeil à l'un , jette l'autre dans une douce fureur.

L'expérience a démontré que cette méthode de traiter cette maladie , par des purgatifs long-tems continués , étoit nécessaire , quelque nouvelle qu'elle paroisse :

paroisse : car autrement le ventre se referreroit bien-tôt extrêmement , & il surviendrait de vives tranchées , causées par les humeurs âcres qui se portent continuellement aux intestins.

Non-seulement il faut purger fortement les premières voies , pour dissiper cette maladie , il faut encore de plus délayer l'acrimonie saline du sang : car quand une source est corrompue , les petits ruisseaux qui en dérivent ne sçauroient être purs. On doit donc faire boire des délayans à grande dose , parmi lesquels l'eau tient le premier rang : c'est le seul dissolvant des sels , rien n'est plus pur & plus incorruptible. Mais je préfère à toutes les eaux , celles de Pyrmont & de Spa : en effet , comme elles contiennent un principe chalybé , non-seulement elles dissolvent parfaitement les sels , mais encore elles fortifient & entretiennent la bonne constitution du sang , & redonnent du ton aux fibres.

Puisque le sang , par ce moyen , se trouve très-délayé , il faut s'attacher alors à provoquer la sueur. Je n'ai point éprouvé de plus puissant secours pour cet effet , que le camphre & le laudanum , ce remède divin qui apporte

tant de soulagement aux malheureux dans leurs souffrances. Après les avoir pris, on boit abondamment par-dessus, pour faciliter les sueurs, d'une infusion chaude de sauge ou de romarin, ou si l'estomach s'en accommode mieux, du petit lait vineux.

Si l'on a observé la correspondance qu'il y a entre les intestins & la peau, si l'on a remarqué qu'il y a des sueurs fœtides & âcres qui causent des érosions à l'épiderme, on sera peu surpris de voir des douleurs de colique & de rhumatisme s'évanouir presque entièrement après une sueur, ou au moins pour un tems. C'est dans cette maladie qu'il a été à propos, sur-tout de suivre les pas de la nature, que le Médecin, son ministre, doit aider avec prudence: car souvent des sueurs, qui sortoient abondamment d'elles-mêmes, ont beaucoup soulagé dans cet état de souffrances. C'est à ceci principalement que se rapporte cet aphorisme de Baglivi, *cap. de colicâ*: » La colique habituelle & » endémique qui reconnoît pour cause » un vin acide, ne se guérit que par » les sudorifiques; ayant néanmoins » attention de donner le soir un remède » anodyn ». Mais ce qui me surprend,

c'est que le même Baglivi ait désapprouvé dans la même section, l'usage de l'opium dans la colique : car soit qu'il excite la sueur, ou non, il est très-nécessaire dans une forte colique, & infiniment préférable à la poudre des feuilles de figuier sauvage en quelque endroit qu'il soit cru, ou dans la terre (ce qui sans doute est très-important) ou sur un mur, & uni, (mais d'une main prudente, comme il le recommande,) avec des feuilles d'orme. Mais

Quandoque bonus dormitat Homerus.

„ Le divin Homere s'oublie quelque-fois „

Les sueurs ne sont point la cause, mais l'effet de la paralysie ; car lorsqu'il se fait une métastase ou transport de la matière morbifique sur le genre nerveux, il s'ensuit alors nécessairement que les nerfs sont attaqués de paralysie ou de convulsions. Ainsi les nerfs qui rampent sous la peau, étant relâchés, les humeurs s'écoulent par les émissaires ou émonctoires cutanés entrouverts & sans ressort, (ce qui arrive par la même raison dans les moribonds,) cet état, ainsi que les sueurs, durent

long-tems après la naissance de la paralysie. Il me paroît plus que probable, que le corps réticulaire de Malpighi, ou si l'on veut de Ruysch, a été fait pour être le sphincter universel des canaux sudorifères qui sortent par les trous de ce réseau : & tant que la peau est fortement resserrée, (ce qui arrive si elle est exposée à un air froid,) elle se ride, elle devient inégale & couverte d'aspérités comme celle des oies ; mais lorsqu'elle se relâche, la sueur reprend son cours. Je n'en dirai pas davantage contre la doctrine de Baglivi.

Après la sueur, il faut encore prescrire les délayans ; mais sur-tout quelque eau ferrugineuse, ou à son défaut, la plus pure qu'on pourra trouver, & en boire long-tems, afin que ce nouveau liquide pur aille se mêler aux matières corrompues ; que le sang ne perde rien de la fluidité qu'il doit avoir ; & que son acrimonie soit corrigée. Mais pendant ce tems-là il faut avoir soin de donner les remèdes capables de rétablir les forces de l'estomac & des viscères : ainsi de peur qu'il ne se fasse dans les intestins quelques amas d'humeurs âcres, l'on fera pren-

dre de temps en temps la rhubarbe & la teinture sacrée, lesquelles ont la vertu de les fortifier & de les purger doucement.

C'est donc pour cette raison qu'on a reconnu dans cette maladie, l'utilité des poudres appellées *testacées*, parce qu'elles absorbent les humeurs âcres; mais si on ne leur associe le sel d'absinthe, ou le sel fixe de tartre; & si de temps en temps l'on n'a recours à la rhubarbe ou à quelques eccoprotiques, on ne doit pas en continuer long-tems l'usage; de peur que, faisant un long séjour dans le canal intestinal, elles n'acquièrent la dureté de la pierre. Ce que j'ai plus d'une fois observé, mais spécialement dans l'enfant d'un orfèvre: après avoir pris beaucoup d'absorbans testacées, ses excréments se durcirent au point, qu'ils ressembloient parfaitement à du plâtre séché, & qu'il fallut les tirer de l'anus avec un instrument. En prescrivant l'usage des testacées, il faut avoir soin d'observer ce que nous recommandons, excepté lorsque le ventre est très-ouvert. C'est pourquoi il est plus sûr & beaucoup plus efficace, pour corriger les humeurs acides, de donner une très-

légère eau de chaux chargée de la vertu de quelques stomachiques, laquelle éteindra l'acide qui se trouvera dans le sang & dans les premières voies.

Les remèdes, dont j'ai retiré le plus d'utilité pour attaquer les douleurs rhumatismales qui occupoient les articulations, sont les préparations faites avec le cinnabre, la gomme de gaïac, la teinture d'antimoine, les potions où entroient la térébenthine ou le baume de copaï, tous remèdes excellents dans les affections paralytiques : mais par-dessus tous, une petite dose de calomelas, réitérés de tems en tems ; lorsqu'on l'a sublimé huit ou dix fois, c'est le remède le plus assuré dans plusieurs maladies ; le sçavant *Musgrawe*, d'heureuse mémoire, le donnoit à la dose de deux ou trois grains. Au calomelas j'ajoute souvent un peu de camphre, qui, étant composé de parties très-déliées, pénètre les canaux les plus petits, & augmente les forces & la vitesse du mercure. Le camphre d'ailleurs diminue la qualité corrosive des préparations mercurielles, & émousse leurs pointes : ce qui a été, il y a long-tems, reconnu par *Bates*,

lequel, dans la préparation du mercure précipité gris, ajoutoit du camphre au turbith minéral. J'ai même éprouvé de puis peu dans le mercure alcalisé des vertus dont on peut tirer beaucoup d'avantages, & même des succès certains.

Pour appaiser les cruelles douleurs de rhumatisme, celles sur-tout qui sont fixées depuis long-temps entre les omoplates, je ne connois rien de plus propre que l'application des vésicatoires, lesquels sont encore capables de prévenir la paralysie, ou de dissiper celle qui est déclarée. Or il faut frotter les membres paralyfés, & toute l'épine du dos, depuis le cou jusqu'au coccyx, avec le composé de galbanum de Paracelse, (sur quoi on peut consulter Craton & Riviere,) ou, ce qui vaut beaucoup mieux selon moi, le baume de galbanum de Hartmann, en y ajoutant un peu de camphre: il a une vertu très-pénétrante & très-apéritive. Ce remède est spécialement utile, lorsque l'abdomen est extrêmement tendu, ou très-retiré par les convulsions; mais avant d'en oindre le bas ventre, il faut y avoir fait une fomentation convenable. Remarquons ici, en passant, qu'il vaut mieux le prépa-

rer par une longue digestion dans un vaisseau bouché, que par la distillation, comme on le prépare communément; car par cette dernière voie, il est caustique, & cause quelquefois des excoriations à la peau, sur-tout si elle est fine & délicate. Lors donc que le nombril s'excorie, la guérison en est difficile, & l'on souffre beaucoup: ainsi il faut user de précautions, quand on applique au milieu de l'abdomen les emplâtres de galbanum, ou ceux qu'on appelle hystériques; il s'agit de garantir le nombril en le couvrant & l'environnant d'un morceau d'étoffe de soie.

Ce ne fera, que quand les douleurs de colique & de rhumatisme seront apaisées, que l'on pourra permettre aux malades une nourriture plus abondante; mais il faut prendre garde qu'elle ne soit trop forte, & de nature à causer des vents, de peur que les viscères encore foibles n'en souffrent. Ce qui convient le mieux, c'est la gelée de sagou, celle de corne de cerf, ou celle de pieds de veau, qui est plus aisée à faire, des œufs mollets, des panades, & autres nourritures de ce genre, lesquelles prises modérément

pendant tout le déclin de la maladie, contribuent beaucoup au rétablissement des forces. Mais la boisson ne doit être que d'eau pure ou martiale, à laquelle on ajoutera de temps en temps un peu de bon vin blanc; car tout ce qui est acide ou flatueux, est nuisible à quiconque est attaqué de cette maladie, laquelle a coutume de revenir, pour peu qu'on commette des fautes dans le régime. Pour remettre le sang en bon état, & fortifier les viscères, certains martiaux stomachiques sont très-convenables: je mets souvent en usage l'infusion suivante:

℥ Rad. Gen-
tiana } aa ʒ ℞.
—— galan-
ga,

—— Zedo-
ria, }
—— Calami } aa.
aroma-
tici. } ʒ ij. ℞.

Corticis ex-
terni au-
rantiorum
Hispalens.
sicc. }
Caryophyllorum
Indic. ʒ ij.

℥ Rac. de gen-
tiane, } aa ʒ ℞.
—— de ga-
langa,

—— de Zé-
doaire. }
—— de Ca- } aa.
lamus
aromat. } ʒ ij. ℞.

Ecorce exté-
rieure d'o-
rang. de
Séville sé-
ches.
Girofles, ij ʒ.

<i>Chalybis cum tartaro preparati, ʒ iij.</i>	Mars préparé avec le tartre, ʒ iij.
<i>Hisce affunde,</i>	Versez par-dessus,
<i>Vini albi Olyssiponensis, lb iij. ʒ.</i>	Vin blanc de Lisbonne, lb iij ʒ.
<i>Aquæ absinthii compositæ, lb j. ʒ.</i>	Eau d'absinthe composée, lb j. ʒ.
<i>Fiat infusio clausa, per dies saltem duodecim in vase vitreo, id sæpiùs agitando.</i>	Faites infuser le tout pendant 12 jours au moins, dans un vase de verre bien bouché, observant d'agiter de temps en temps la liqueur.

Lorsqu'il y a de la foiblesse dans les viscères, & beaucoup de pituite ramassée, ce remède est fort bon : d'ailleurs l'estomac s'en trouvera bien aussi.

La graine de chardon, dans la teinture amère martiale de Lower, lui fait contracter une viscosité désagréable : & dans l'eau composée de gentiane, qui entre dans l'infusion de Lower, il n'y a rien de la gentiane que le nom.

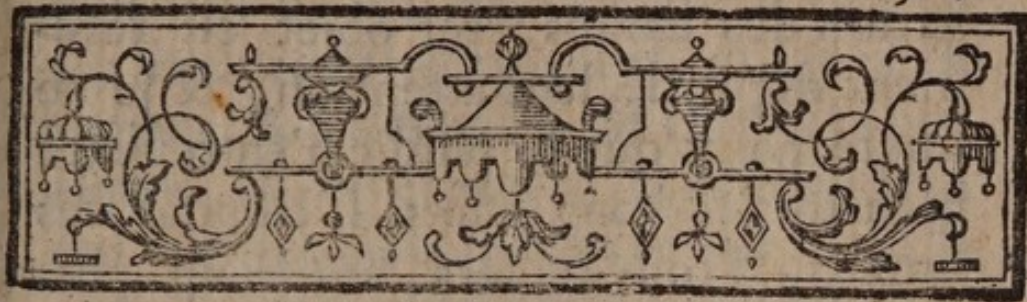
Le dernier remède pour cette maladie, est l'exercice du cheval ; il n'y a rien en effet qui fortifie tant les viscères & les intestins : car, en donnant au corps des secousses continuelles & variées, il agit doucement tout l'ab-

domen ; ainsi tout ce qui est attaché aux intestins , se dégage par cette compression & cette agitation réitérée ; cet exercice fait sortir des petits vaisseaux sanguins , les matières visqueuses qui y étoient cantonnées , il accélère considérablement le mouvement du sang par les vaisseaux mésentériques , & par les rameaux de la veine porte , où son cours est très - lent. Il divise , il atténue par conséquent le sang épaissi en partie par la violence de la maladie , & en partie par la lenteur de la circulation. Il lève encore les obstructions du foie , du pancréas , du mésentère & des intestins , il favorise aussi l'action de la rate qui concourt à celle du foie. Enfin il est constant , par un grand nombre d'expériences , que l'exercice du cheval augmente la transpiration : ainsi en faisant prendre aux humeurs nuisibles un autre cours , & en les poussant dehors par les pores de la peau , il est d'une grande utilité , non - seulement dans cette maladie , mais encore dans presque toutes les maladies chroniques. Souvent l'exercice seul du cheval a rétabli parfaitement ceux que de longs remèdes avoient eu beaucoup de peine

à empêcher de mourir : lors donc qu'un malade peut se tenir à cheval , qu'il y monte tous les jours , il sentira chaque jour que ses forces augmentent.

Cette méthode, que j'ai suivie dans le traitement de la colique du Devonshire , peut convenir sans doute dans la colique de Poitou , qui règne très-souvent dans les Indes occidentales : comme elle dépend peut-être de la même cause , c'est-à-dire , de l'usage immodéré du suc très-acide de limons , on peut croire alors qu'elle ne demande pas un traitement différent.





ESSAI

SUR

LA MANIERE DE NOURRIR

ET

D'ÉLEVER LES ENFANS,

Depuis leur naissance jusqu'à l'âge de
trois ans.

PAR UN MÉDECIN.

*Adressé en forme de Lettre à un des Direc-
teurs de l'Hôpital des Enfants-Trouvés,
& publié par l'ordre du Comité général
dudit Hôpital.*

MONSIEUR,

Je vois avec plaisir que les gens de
bon sens s'intéressent enfin à la conser-

vation des enfans : cet objet est sûrement digne de leur attention, & je ne doute point que le public n'en ressente bien-tôt les bons effets. L'Hôpital des Enfans - Trouvés sera beaucoup plus utile au public que ses Fondateurs ne se le sont peut-être imaginé, il en garantira plusieurs de la cruauté de leurs meres, & en sauvera une infinité d'autres par la méthode dont il se servira pour les élever. C'est à tort qu'on a confié ce soin aux femmes, & quoiqu'elles le regardent comme leur appanage, je suis très - convaincu qu'elles n'ont point assez de connoissance pour s'en acquitter comme il faut. Il demande une connoissance philosophique de la nature, laquelle ne s'acquiert que par des observations & des expériences réitérées, & dont par conséquent les ignorans sont incapables. Elles se fondent sur les exemples & les pratiques de leurs ayeules, qui les tenoient de médecins aussi ignorans qu'elles, témoins les erreurs où la plupart sont tombés, & dont nous ne nous sommes garantis qu'à la faveur des nouvelles découvertes. Guidés par de fausses hypothèses, ils se sont repus d'idées ridicules, & ont porté les autres à ima-

giner je ne ſçai quelles qualités occultes dans certaines plantes, drogues & racines, & à s'appuyer de certaines pratiques & cérémonies ſuperſtitieufes, qui n'ayant aucun fondement dans la nature, ne peuvent être regardées que comme l'effet de l'ignorance ou de l'artifice de certains Charlatans, qui ne ſe vantoient de connoître ces qualités occultes, que pour ſéduire le vulgaire, & parvenir plus sûrement à leur fin. Les progrès que la Médecine a faite dans notre ſiècle, viennent du ſoin qu'on a eu d'étudier la nature, & de la ſuivre pas à pas dans toutes ſes opérations. Les nouvelles découvertes nous ont mis en état d'expliquer d'une manière ſimple & naturelle une infinité de choſes qui paſſoient jadis pour myſtérieuſes & ſurnaturelles, & de pratiquer ce qu'elle enſeigne d'une façon plus conforme à la raiſon & au bon ſens. Cela étant, il eſt à craindre que les nourrices qui conſervent encore la plûpart de ces préjugés qui n'ont d'autre appui que la tradition, ne ſe trompent dans la manière dont elles élèvent les enfans, & que dans la perſuaſion où elles ſont que la nature ſ'en eſt rapportée à leur ſçavoir & à leur in-

duſtrie , elles ne faſſent ſouvent du mal en croyant faire bien. C'eſt de quoi je vais tâcher de les convaincre , en leur enſeignant une nouvelle manière de nourrir & d'élever les enfans , qui fera autant commode pour elles , qu'utile à leurs nourriſſons.

La méthode que je propoſe étant extrêmement ſimple & naturelle , les enfans dont l'Hôpital prend ſoin , en feront plus forts , plus beaux & plus ſpirituels ; car les facultés de l'ame dépendent des organes du corps ; de manière que lorsque ceux-ci ſont en bon état , l'ame exerce ſes fonctions avec une entière liberté , au lieu qu'elle tombe dans l'inaction , lorsqu'ils ſont mal conſtitués. Dès qu'on appercevra les avantages de ma méthode , & cela ne tardera pas , les nourrices & toutes les femmes qui ſe mêlent d'élever des enfans reviendront ſans peine de l'erreur où elles ont été à cet égard , & reconnoîtront que la méthode dont elles ſe ſervent , eſt extrêmement nuifible , & ne fert qu'à énerver le corps & l'eſprit de leurs nourriſſons.

Tout homme qui entreprend de combattre les préjugés reçus , doit le faire ſur des bonnes preuves. Je prie

donc ceux qui pourroient douter de la vérité de ce que j'avance, d'observer que la manière dont on élève les enfans en général est mauvaise, déraisonnable & contraire à la nature, je les prie, dis-je, de considérer les enfans de la plûpart de nos gens de condition, combien ils sont chétifs & valétudinaires; ce qui vient de la mauvaise nourriture qu'ils ont reçue, aussi bien que de la mauvaise habitude qu'ils ont contractée dans leur enfance. Si cela ne suffit pas, on n'a qu'à parcourir la liste des morts que l'on publie à Londres toutes les semaines, on verra que la moitié de ceux dont les noms remplissent ce catalogue, sont morts à l'âge de cinq ans, si bien que la moitié de ceux qui viennent au monde, en sortent avant que de pouvoir le connoître. Cela me paroît mériter une sérieuse réflexion; & cependant je ne sçache personne qui y fasse attention, quoique tout le monde convienne que la force d'un Etat consiste dans le nombre de ses habitans. La faute à laquelle j'impute une grande partie de ce malheur, est trop commune & trop évidente, pour occuper l'attention des personnes oiseuses & spéculatives, qui

n'aiment que les recherches subtiles, non plus que celles des personnes engagées dans les affaires, qui uniquement occupées de leur intérêt, méprisent tout ce qui se passe sous leurs yeux. On regarde ce malheur, comme un malheur naturel, & l'on s'y soumet sans examen. Mais ce n'est point-là le cas, & comme il ne vient que du défaut de conduite, & qu'on peut y remédier, il est ridicule d'en accuser la nature, & de supposer que les enfans sont plus sujets aux maladies & à la mort que les adultes. On remarque au contraire qu'ils supportent infiniment mieux la douleur de la maladie, sur-tout les fièvres, (témoin la petite vérole, dont ils échappent presque tous,) & cela pour la même raison, qui fait qu'un arbrisseau résiste mieux à l'orage qu'un chêne. Toutes les autres productions de la nature sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus proche de leur principe : elles sont alors, il est vrai, plus sensibles aux injures, & ce ne sont que ces injures qui les font périr. A-t-on jamais vu mourir un agneau, un oiseau, un arbre, pour avoir été trop jeunes ! Ces productions sont sous la conduite de la nature qui

n'erre jamais , & elles croissent sous
ses loix. Cette réflexion devroit enga-
ger les nourrices , aussi - bien que les
peres & meres , non-seulement à ga-
rantir leurs nourrissons des injures aux-
quelles ils sont exposés ; mais encore
à s'assurer si les services qu'ils leur
rendent ont l'étendue qu'ils doivent
avoir.

La mort ni les maladies ne sont pas
si fréquentes parmi le bas peuple, sur-
tout parmi les habitans de la campa-
gne , que parmi ceux qui vivent dans
l'opulence. La santé & la fécondité sont
l'apanage des pauvres , j'entends ceux
qui sont laborieux : le défaut du superflu
les retient dans les bornes de la na-
ture ; ils sont heureux sans le sçavoir
& sans pouvoir en découvrir la cause..
Une pauvre femme qui n'a que quel-
que méchans haillons pour couvrir son
enfant , ni d'autre nourriture à lui don-
ner que son lait , le voit croître à vûe
d'œil , & se passer bien-tôt de son se-
cours , tandis que l'héritier d'une ri-
che famille gémit sous un amas d'aju-
stemens dont on le surcharge , rejette
les friandises dont on le gorge , & de-
vient enfin la victime d'une folle ten-
dresse. C'est de quoi j'ai été plusieurs

fois témoin, & j'ai souvent oui-dire aux meres: *mon enfant se porte mal depuis qu'il a crié & vomi.* Ces plaintes auxquelles on ne fait point attention, sont de nature qu'il est aisé d'en découvrir la cause. Un Enfant ne se découvre plusieurs fois par jour, que parce qu'il est surchargé de hardes. Il ne crie, que parce qu'il ne peut en supporter la chaleur: Tant qu'il conserve ses forces naturelles (les enfans sont plus forts & plus robustes qu'on ne l' imagine,) il crie, il rejette les hardes dont on le couvre, & profite à souhait; je veux dire, il devient gras, bouffi & gros outre mesure, comme un agneau que l'on engraisse. Mais la même cause continuant, & venant à la fin à surmonter les forces de la nature, l'enfant n'est plus en état de crier, il tombe en langueur & demeure tranquille. Le malheur est, qu'on ne fait point attention à ses plaintes, on l'enveloppe de langes, on le gorge de lait & de bouillie, si bien qu'à la fin il est saisi de tranchées, de diarrhées & de convulsions qui le délivrent des mains de ses bourreaux. La même chose arriveroit à l'agneau, si on ne le tuoit pas après l'avoir engraisse.

Rien ne prouve mieux combien la manière dont on élève les enfans est mauvaise, que la mort prématurée des uns & la mauvaise santé des autres. La chose n'a pas besoin de preuve, & vous devez en avoir été convaincu, pour peu que vous y ayez réfléchi. Cependant comme vous désirez sçavoir mon sentiment sur ce sujet, je supposerai que vous convenez avec moi que la plûpart des nourrices sont dans le mauvais chemin, & je tâcherai de vous apprendre en peu de mots, ce que je trouve à propos qu'on fasse.

Vous devez vous être apperçu, Monsieur, par ce que je viens de dire, que ce dont je me plains, est qu'on couvre & qu'on nourrit les enfans plus qu'il ne faut, & qu'on les nourrit & qu'on les couvre d'une manière impropre; & c'est à quoi j'impute la plûpart de leur maladies. Je m'explique. On s'imagine qu'un enfant nouveau-né ne sçauroit être trop couvert, & dans cette pensée on l'enveloppe de flanelle, de langes, de couches, on lui met des tétières, &c. ce qui pris ensemble pèse presque autant que lui. Qu'arrive-t-il de-là? L'enfant devient au bout d'un mois si tendre & si frilleux, qu'il ne

peut supporter l'air, de manière que si l'on vient à ouvrir une porte ou une fenêtre, & à donner entrée au vent, la mere & l'enfant s'enrhument & tombent malades. Le pire est qu'à la fin du mois, si les choses vont passablement bien, on envoie l'enfant à la campagne, où il est élevé dans une maison quelquefois ouverte au vent & à la pluie. Doit-on s'étonner après cela que l'enfant ne profite point ? Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'un enfant qui vient de naître, ne sçauroit être couvert trop légèrement ; il a besoin de moins de hardes à proportion qu'une personne faite, parce qu'il est naturellement plus chaud, comme cela paroît par le thermomètre, d'où vient qu'il supporte plus aisément le froid d'une nuit d'hiver, qu'aucun adulte que ce soit. On a plusieurs exemples anciens & modernes d'enfans qui ont été exposés plusieurs jours sans mourir. Ces sortes d'expositions étoient fort communes dans l'antiquité, pour ne rien dire des enfans que l'on trouve tous les jours dans les rues de Londres. Ces sortes d'exemples prouvent que les enfans sont naturellement capables de supporter les plus grands maux, tant qu'ils

n'ont point été affoiblis par la mauvaise conduite de leurs nourrices. Ce n'est pas assez de surcharger les enfans de hardes inutiles, on les serre tellement, que leurs viscères ni leurs membres ne peuvent plus agir. Cette circonstance est des plus mauvaise, car les membres n'ont de force qu'autant qu'ils agissent, & il arrive de - là que ceux qui ont été ainsi élevés, ne peuvent soutenir le moindre effort. La circulation étant retardée par la compression de certaines parties, doit nécessairement produire des tumeurs contre nature dans d'autres, vû la facilité que les fibres des enfans trouvent à se distendre. C'est de-là sans doute que viennent ces difformités que l'on voit dans tout pays, sur-tout parmi les femmes, qui souffrent plus à cet égard que les hommes. Voici comment je voudrois qu'on habillât les enfans: Un petit corset de flanelle sans manches, qui s'attache légèrement par derrière, auquel on coudra un petit jupon, & par-dessus une espèce de robe de même étoffe, ou de telle autre qu'on jugera à propos, pourvû qu'elle soit légère & souple. La jupe doit être moins longue que l'enfant, mais on donnera quelques

pouces de plus à la robe. Un simple bonnet sur la tête, que l'on doublera au cas qu'on ne le juge pas assez chaud. La coëffure de l'enfant doit être telle, qu'on puisse la mettre tout à la fois, & qu'elle ne lui tire ni ne lui presse point la tête : le linge à l'ordinaire. Cet habillement suffit pour le jour, & l'on n'a que faire de toutes ces bandes, ces couches & ces tétières dont on se sert pour lui affermir la tête, & lui soutenir le corps, comme si la nature avoit besoin de tous ces vains secours pour perfectionner son ouvrage. Les bas & les souliers sont absolument inutiles ; car outre qu'ils tiennent les jambes humides, lorsqu'on néglige de les changer toutes les heures ; ils engourdissent & blessent souvent les pieds. Les enfans à qui l'on n'en met point, en sont plus fermes sur leurs jambes, & en marchent plutôt. Ils ne deviennent nécessaires, que lorsqu'ils sortent & qu'ils vont dans la boue. On leur mettra la nuit une chemise de flanelle, qui ne gêne en aucune manière la liberté de leurs membres. L'habillement dont je parle a cet avantage, qu'on peut le changer aussi souvent qu'on veut sans incommoder l'enfant ; il lui laisse la liberté

berté des membres , de manière qu'il ne tarde pas à s'en servir. Je ferois d'avis qu'on l'employât dès le moment qu'il naît , & qu'on le lui laissât jusqu'à l'âge de trois ans , sauf pour lors à lui en donner un autre plus élégant. Je n'approuve point du tout les corps de jupe , non que je ne trouve aucune beauté dans la figure de pain de sucre qu'on fait prendre au corps , mais parce que je suis persuadé qu'on ne l'acquiert qu'aux dépens de la santé & des forces. Quelques-uns croient qu'il n'est point à propos de changer les enfans , parce , disent-ils , que le linge & les hardes nouvelles leur dérobent une partie de leur nourriture. Cette opinion n'a aucun fondement , & je ne vois pas qu'elles fassent autre chose qu'absorber une partie de l'humidité qui s'exhale de leur corps. Quand même la chose seroit comme on le dit , les enfans ne s'en trouveroient que mieux , vû qu'ils ont toujours trop de nourriture ; je crois donc qu'on ne sçauroit les changer trop souvent , & je voudrois même qu'on les changeât tous les jours pour les garantir des ordures qui nuisent à leur santé.

La nourriture des enfans est beau-

coup plus importante que leur habillement. On doit donc être extrêmement circonspect sur cet article, ne leur rien donner que de bon & de sain, & ne point aller au-delà de leurs besoins. Voyons ce que la nature nous dicte, on ne sçauroit errer en la prenant pour guide. Dans la matière dont il s'agit, de même que dans la Médecine, l'art est toujours nuisible lorsqu'il s'éloigne de la nature. Lorsqu'un enfant vient au monde, il ne trouve aucune provision; car la mere n'a souvent du lait qu'au troisième jour; si bien qu'en suivant la nature, on peut le laisser un jour & demi ou deux sans nourriture, ce qui me fait croire qu'il n'en a pas besoin. Il naît plein de sang & d'excrémens, sans appetit & sans sentiment; il a donc besoin de cette abstinence & de ce repos, pour se remettre & se faire au changement de circulation, (le sang prenant son cours dans de nouveaux vaisseaux) qui lui cause toujours quelque peu de fièvre. Quelque extraordinaire que cela paroisse, je crois qu'il vaut mieux ne lui rien donner du tout; car il dort pendant tout ce tems-là, & lorsque le lait est prêt, il s'éveille avec la faim & le

suce avec avidité, ce qui est souvent nécessaire pour l'attirer. Je ne suis pas d'avis qu'on l'éveille pour lui donner à téter. Tel est le cours de la nature, & il est fâcheux qu'on n'y fasse pas plus d'attention. On a coutume, aussi-tôt qu'un enfant est né, de lui mettre un morceau de beurre & de sucre dans la bouche, de lui donner de l'huile, de la panade, ou tel autre mauvais mets, si bien que l'enfant court risque de tomber malade dès le premier instant de sa naissance. On a coutume encore de lui donner un petit cochon de lait rôti, pour le guérir de toutes les envies de sa mere. Je voudrois pour l'honneur du sexe qu'il fit un peu plus d'attention à ces matières; car on lui impute plusieurs autres défauts dont je ne le crois nullement capable. Lorsqu'un enfant tète sa propre mere, ce qui, à l'exception de quelques cas, est extrêmement avantageux pour l'une & pour l'autre, il n'a pas besoin d'autre nourriture, pourvû que la mere soit sage & qu'elle fasse de l'exercice. La mere, en allaitant son enfant, rétablit sa santé & ses forces, au cas qu'elle les ait perdues par quelque maladie hyستérique & nerveuse, & fait un bien in-

fini à son nourrisson. Il seroit donc à souhaiter que les femmes allaitassent leurs enfans , lorsqu'elles peuvent le faire sans endommager leur santé ; car je suis persuadé que la coutume qu'ont quelques jeunes femmes de faire passer leur lait , leur est extrêmement funeste. Elle met quelquefois leur vie en danger , & dispose souvent leur corps à des maladies incurables. Les raisons dont on appuie cette coutume , sont extrêmement frivoles , & émanent d'un faux principe ; sçavoir , qu'il y a des femmes trop foibles pour allaiter leurs enfans , & qu'elles se privent par-là d'une partie de leur nourriture. Cette opinion est mal fondée ; car la plupart de nos maladies ne viennent point du défaut de nourriture , ainsi qu'on se l'imagine , mais de la surabondance des humeurs, lesquelles étant en plus grande quantité que le corps n'en peut consumer , se corrompent & produisent une infinité de maladies. Je n'avance rien que les médecins ne sachent aussi-bien que moi , aussi employent-ils fréquemment les cautères & les vésicatoires , pour évacuer les humeurs superflues. Il ne s'agit donc plus que de sçavoir si la coutume où l'on est de faire passer

le lait aux accouchées , leur est avantageuse ou non. Le lait est purgatif & propre à débarrasser l'enfant des matières excrémentielles qui se sont amassées dans ses intestins : on ne peut donc l'en priver sans lui nuire. Il perd peu à peu cette qualité , il devient moins purgatif & plus nourrissant , & par conséquent un des meilleurs alimens qu'on puisse donner aux enfans. Si j'en étois crû , on ne lui en donneroit point d'autre les premiers jours de sa naissance , non plus que durant les trois premiers mois , n'étant point en état avant ce tems-là de digérer & d'assimiler les autres alimens. Les femmes ont pour l'ordinaire assez de lait pour nourrir leurs premiers enfans , & quelquefois plus qu'ils ne peuvent en prendre ; elles auroient donc tort de les en laisser manquer. On doit attendre à leur donner une nourriture plus substantielle que la nature le demande , observant de ne jamais prévenir leur faim ; mais c'est en quoi la plupart des nourrices péchent pour l'ordinaire. La nature sçait elle-même ce qu'il convient de faire à cet égard , & les nourrices n'ont autre chose à faire que de tenir leurs nourrissons propres , de les

bercer, de jouer avec eux, & de les entretenir en bonne humeur.

Lorsque l'enfant a trois mois, il a besoin d'une nourriture plus solide ; voyons donc quelle est celle qui lui convient, & en quelle quantité on doit la lui donner. On doit d'abord tenir pour certain, que l'on péche communément à ces deux égards, témoins les maladies auxquelles les enfans sont sujets. Quant à la quantité, les nourrices sont à cet égard dans une erreur assez commune ; elles croient qu'un enfant a faim toutes les fois qu'il crie, & sur ce principe elles lui donnent à têter dix à douze fois par jour. Cette erreur est si évidente, qu'il est étonnant qu'on ne s'en soit pas encore aperçu ; car si l'on examine avec soin les mouvemens d'un enfant, on trouvera qu'il ne crie jamais que parce qu'il souffre. Or, les premiers sentimens de la faim ne causent aucune douleur. Un enfant qui a faim, témoigne ses besoins par une infinité de signes avant que de pleurer. Il est même rare qu'il crie lorsqu'il se porte bien, & que rien ne le blesse. Les nourrices ont rarement occasion d'observer ces sortes de signes, parce qu'elles donnent ra-

rement le temps à leurs nourrissons d'avoir faim. J'ai vû des enfans à qui l'on ne donnoit à téter que deux ou trois fois en vingt-quatre heures, témoigner leur faim par des signes, aussi intelligiblement qu'ils l'eussent pû faire par des paroles.

On commet une infinité de fautes par rapport à la qualité de leur nourriture ; elle n'est point assez simple. Leurs bouillies, leurs panades, leurs gruaux, &c. sont ordinairement assaisonnés avec du sucre, des épiceries & du vin, choses dont ils ne devroient jamais goûter. Le corps n'en a pas besoin, & le luxe ne les a introduites que pour la perte du genre humain. Il ne suffit pas que leur nourriture soit simple, elle doit encore être légère. Plusieurs personnes se forment une fausse idée de la légèreté, & s'imaginent que les différentes espèces de pâtisserie, les boudins, les flancs, &c. sont légers, c'est-à-dire, facile à digérer. Mais il n'y a rien de plus pesant dans ce sens que la pâte sans levain & les œufs durcis qui entrent dans la plûpart de ces compositions. J'appelle substance légère, celle qui se dissout aisément dans l'eau chaude. Le pain est la substance la

plus légère que je connoisse ; le levain qui entre dans sa composition , divise & atténue les particules tenaces de la farine , lui donne les qualités dont je viens de parler , & le rend extrêmement propre à nourrir les enfans. Le lait de vache est simple & léger , & leur convient encore ; mais on le prépare mal. On ne doit point le faire cuire , car le feu lui ôte son goût & ses qualités , le dépouille de sa douceur , le rend pesant & épais , & l'empêche de se mêler avec le sang. Mais la plus grande objection est , que leur nourriture est entièrement végétale , d'où il arrive qu'elle s'aigrit dans leur estomac. La cause la plus générale des maladies des enfans , est la qualité acidescente des alimens dont ils usent ; & la preuve en est que si l'on expose quelque une des préparations végétales dont je viens de parler à un degré de chaleur égal à celui de leur estomac , elle devient aussi aigre que du vinaigre , au bout de quelques heures. Il s'ensuit donc qu'on ne doit point en nourrir uniquement les enfans , & qu'on doit les mêler avec quelque substance d'une qualité opposée , par exemple , avec de la viande , laquelle est directement op-

posée aux acides , & a de la disposition à se corrompre.

C'est dans le mélange convenable de ces deux extrêmes , qui se corrigent l'un l'autre , que consiste la salubrité des alimens dont nous avons besoin. Comme nous tenons quelque peu de la nature des animaux carnaciers , on ne doit point borner la nourriture des enfans aux simples végétaux. Le lait maternel , lorsqu'il a la bonté requise , paroît tenir des qualités des animaux & des végétaux , & convenir parfaitement au tempérament des enfans ; il se convertit promptement en sang , & se dissout sans peine , pour peu qu'il circule. Je serois donc d'avis que la moitié de la nourriture des enfans consistât en des bouillons ténus & légers , dans lesquels on mettra quelque peu de pain ou de ris ; cette dernière substance étant moins sujette à s'aigrir que la plupart des autres grains. Ces bouillons doivent être préparés avec de la viande d'animaux faits , parce que leurs sucres sont plus travaillés , sur-tout si on les a laissés en liberté. La viande d'un jeune bœuf pris à la charrue , donne une soupe très-saine & très-succulente , pour la même raison qui fait que la chair des

bêtes fauves est plus favoureuse que celle des animaux domestiques ; ce qui doit s'entendre de ceux qui vivent de grains ou d'herbes. L'autre partie de la nourriture des enfans , doit consister en un peu de pain & d'eau cuit jusqu'à siccité , avec laquelle on mêlera du lait crud. Cette nourriture seule , sans sucre ni épiceries , est extrêmement saine & légère , & nourrit presque autant que le lait de vache , en conséquence de la force & des esprits que le pain lui a communiqué.

L'enfant ne doit faire que deux repas par jour ; dans l'un on lui donnera du bouillon , & dans l'autre le lait dont je viens de donner la préparation. On se réglera pour la quantité sur son appétit , sans jamais outre - passer ces bornes ; car les enfans mangent toujours avec avidité quelque pleins qu'ils soient ; c'est pourquoi on doit bien se garder de les farcir jusqu'à ce qu'ils rejettent , comme font la plupart des nourrices. On ne doit point le coucher sur le dos pour le faire manger , mais le tenir assis , pour qu'il avale avec plus de facilité , & qu'on puisse découvrir plus aisément lorsqu'il a assez mangé. Lorsqu'il a atteint environ six

mois, on peut lui donner à manger trois fois par jour, parce qu'il a plus d'appétit & plus de facilité à digérer; & ce nombre doit suffire pour tout le reste de la vie. On ne lui donnera point à téter la nuit, pour qu'il s'éveille le lendemain avec la faim; en agir autrement c'est lui nuire. Si on lui fait prendre une fois cette habitude, il ne demandera jamais à téter, il dormira paisiblement, & ne s'éveillera tout au plus qu'une ou deux fois lorsqu'il se sentira mouillé, & qu'il a besoin de changer de linge, ce qui est l'affaire de quelques minutes. Au cas qu'il ait besoin de manger entre les repas, on lui donnera quelque peu de lait coupé. Il est bon qu'on lui donne à manger & à téter à des heures marquées, pour qu'il ait le tems de digérer ce qu'il prend, & d'amasser de l'appétit. L'enfant s'accoutumera insensiblement à ce régime, & s'en trouvera beaucoup mieux que de manger à toute heure. On observera cette méthode jusqu'au douzième mois, qui est le tems propre pour le sévrer, ce qu'on fera par degrés, pour qu'il perde insensiblement l'usage de la mammelle. On n'aura pas de peine à le sévrer, si on

l'accoutume à ne téter qu'à des heures marquées. Si les nourrices suivent exactement le plan que je viens de leur prescrire, si elles ont soin de tenir leurs nourrissons nets, & de les promener tous les jours par toute sorte de temps, je suis assuré qu'au bout de six à huit mois ils se trouveront assez forts pour marcher seuls & pour se passer de leur secours, ce qui ne fera pas un petit avantage pour elles.

On me demandera si ma méthode est générale, & si elle a lieu par rapport aux enfans qui naissent de parens valétudinaires; à quoi je réponds que les enfans n'héritent pas des maladies de leurs peres, aussi souvent qu'on se l'imagine, & qu'on est dans un grand préjugé là-dessus. Les personnes infirmes ont rarement des enfans, surtout si la maladie est du côté de la mere; & d'ailleurs les maladies chroniques ne viennent que dans la vieillesse, qui est un temps où les hommes ne sont plus en état de faire l'amour. Les enfans ne sçauroient se sentir des infirmités que leurs parens se sont attirés par leur oisiveté & leur intempérance, long-temps après leur naissance. Les hommes ne sont sujets aux préten-

dues maladies héréditaires, que lorsqu'ils ont atteint un âge mûr, c'est-à-dire, qu'après qu'ils y ont contribué par leurs excès & leurs débauches. Ils en accusent leurs peres, & se plaignent de leur mauvais tempérament, après avoir détruit celui qu'ils avoient reçu de la nature. Les enfans participent rarement aux maladies de leurs pères: cependant lorsqu'on les voit affectés de maladies scrophuleuses, vénériennes ou scorbutiques, il y a lieu de présumer qu'ils les ont héritées; mais ces sortes de cas sont extrêmement rares, en comparaison d'une infinité d'autres que l'on impute aux parens, au lieu d'en accuser les malades ou leurs nourrices qui leur ont gâté le tempérament. Il y a dans un sens plusieurs maladies héréditaires, & ce sont celles qui viennent du pere. Je mets de ce nombre les difformités naturelles, & toutes celles dans lesquelles les fibres & les vaisseaux d'une partie sont plus foibles que ceux du reste du corps, si bien qu'au plus léger effort, à la moindre débauche, ou en conséquence d'un trop violent exercice, la partie foible défaut la première, & déränge toute l'œconomie animale. Il peut donc arri-

ver, vû la ressemblance des parties, que les enfans soient sujets aux mêmes maladies que leurs peres, & qu'ils en héritent de même que de leurs traits; mais peut-être n'eussent-elles jamais paru, si le corps n'eût souffert violence. La plupart des maladies ont deux causes; l'une, est l'état particulier des solides & des fluides, qui les dispose à recevoir certaines infections & certains mouvement; l'autre, l'infection & l'impulsion même. Je soutiens donc qu'en cas que l'on puisse hériter de cette habitude qui dispose le corps aux maladies, on ne laisse pas de pouvoir les éviter, en détruisant la cause qui les occasionne; sçavoir, en donnant une attention convenable aux choses non-naturelles, ou, pour m'expliquer plus clairement, en menant une vie réglée: dans les enfans par une bonne nourriture. Je conclus donc qu'au lieu d'affoiblir & d'énervier par les méthodes ordinaires les enfans nés de tels parens, il est propos de remédier à leurs maux par celle que je propose, comme la seule qui puisse rétablir leur santé & leurs forces. Si les parens vivent d'une manière sage & réglée, il arrivera au bout d'une ou deux géné-

rations, que toutes les maladies, sans en excepter les écouelles & la folie, disparoîtroient entièrement sans qu'il en reste la moindre trace.

On ne suit jamais la méthode que je viens de prescrire, parce que la plupart des meres ne peuvent ou ne veulent pas allaiter leurs enfans, trouvant cette tâche trop pénible. Elle est telle en effet, parce qu'elles ne sçavent pas s'en acquitter, au lieu que si elles suivoient ma méthode, & qu'elles voulussent sacrifier quelque peu de la beauté de leur sein à leur tendresse, elles y trouveroient un plaisir infini. Elles ne craindroient point que les cris de leurs enfans offensassent les oreilles de leurs maris. Les enfans nourris comme je viens de dire, sont toujours tranquilles, de bonne humeur, jouent, rient ou dorment sans cesse. Un homme de bon sens ne sçauroit se procurer un plus doux amusement. Je ne puis comprendre que des gens sensés confient leurs enfans à des nourrices qui n'ont, ni la même affection, ni la même intelligence qu'eux, & qu'ils épargnent pour leur santé & leur bien être, des soins qu'ils ne refusent pas à un arbrisseau & à une fleur, vû le désir que

les hommes ont de perpétuer leur espèce. Je conseille donc aux peres de faire élever leurs enfans sous leurs yeux, de diriger leur éducation, conformément à ce que la raison & le bon sens leur dictent, & de ne point souffrir qu'on en fasse un des mystères de la bonne Déesse, d'où les hommes étoient totalement exclus. Je conseille pareillement aux meres, tant pour leur propre intérêt, que pour celui de leurs enfans, de les allaiter elles-mêmes, & de ne point se reposer de ce soin sur d'autres. Elles affermiront leur santé, si elles sont robustes, & elles la rétabliront au cas qu'elle soit languissante. Elles n'ont pas besoin pour cela de se confiner chez elles, ni de négliger leurs affaires: il suffit qu'elles leur donnent à téter quatre fois en vingt-quatre heures; se reposant pour le reste sur quelque domestique affectionné, avec lequel on les fera dormir. Un enfant ne scauroit téter de meilleur lait, que celui de sa mere; je ne sache rien de plus dangereux & de plus contraire à la nature, que d'y substituer une autre nourriture, & j'ai remarqué que de trois enfans qu'on nourrit ainsi, à peine en échappe-t-il un. Cette ma-

nière artificielle de nourrir les enfans, suppose une plus grande connoissance de la nature & de l'œconomie animale que la plûpart des nourrices n'en ont, & infiniment plus de soin qu'on n'en prend ordinairement. Il faudroit être parfaitement versé dans la médecine, pour s'en acquitter comme il faut. Je suis ravi qu'on ait banni cette méthode de l'Hôpital, & je ne crois pas qu'on puisse prendre plus de soin des enfans qu'on y élève. J'approuve fort la coutume qu'on a de les faire nourrir à la campagne sous les yeux des Inspecteurs; mais je doute fort que les nourrices & les Inspecteurs qui, à ce que je crois, sont quelques bonnes femmes du voisinage, soient d'humeur d'abandonner l'ancienne méthode, pour en suivre une plus raisonnable. Je les crois trop prévenues de leur sçavoir, & trop attachées à leurs préjugés, pour convenir de leur erreur; comment les en désabuser? Je ne désespère cependant pas que cette réforme ne se fasse un jour; & pour y contribuer autant qu'il est en mon pouvoir, je vais indiquer les précautions dont on doit user dans le choix de ces sortes de nourrices, & montrer pourquoi les enfans qu'on leur confie

doivent être nourris d'une autre manière que ceux qui sont allaités par leurs propres meres. Je suis persuadé que l'Hôpital choisit des nourrices saines & robustes. Mais cela ne suffit pas, on doit préférer celles qui sont de moyen âge, parce qu'elles ont plus de lait que les jeunes, & qu'il est meilleur que celui des vieilles. Cela mérite d'autant plus d'attention, que la plupart allaitent leurs enfans, outre ceux que l'Hôpital leur donne. L'âge le plus convenable est depuis vingt ans jusqu'à trente. On doit encore avoir égard au temps de leurs couches, & préférer celles qui n'ont accouché que depuis deux ou trois mois. La raison en est, que la nature destinant un enfant à téter jusqu'au douzième mois, il est rare qu'une nourrice ait du lait au-delà de ce terme. La plupart des femmes sont disposées à concevoir vers ce tems-là, encore qu'elles allaitent leurs enfans, & même plutôt si elles sont d'un tempérament sanguin; & ces dernières, quoique leur lait continue, sont sujettes à avoir leurs règles, & sont par conséquent moins propres à être nourrices. Soit qu'elles conçoivent ou non, je suis persuadé qu'au bout d'un an, ou

environ, leur lait, quelque bon qu'il soit pour l'enfant qui y est fait, n'a plus les mêmes vertus, & ne convient point à un enfant nouveau-né, qui, étant privé du lait maternel, a besoin d'un autre qui en approche: or, plus il est nouveau, plus il convient à la foiblesse de son âge. Cependant il est assez ordinaire de voir des femmes qui nourrissent deux ou trois enfans successivement avec le même lait.

Une nourrice doit être extrêmement attentive sur son régime: il ne suffit pas qu'elle soit sobre & tempérée, elle doit encore se nourrir de végétaux & de viande, & en manger une fois par jour avec une bonne quantité d'herbes potagères & de pain. Elle prendra à déjeuner & à soupe un bouillon clair, ou du lait, & n'usera pour boisson que de petite bière ou de lait coupé. Elle s'interdira le vin, aussi-bien que les liqueurs fortes & spiritueuses.

Les enfans que l'on envoie en nourrisse, demandent un traitement particulier. Si j'en étois crû, on n'en emploieroit point d'autre que celui que la nature nous dicte, & l'on excluroit entièrement les secours étrangers. Mais lorsqu'on fait tant que de suivre le plan

que je viens de prescrire, il faut mettre en usage les connoissances que l'on peut avoir acquises, afin que si l'on ne peut pas suivre exactement les vûes de la nature, ou puisse au moins les seconder quelque peu. Je dis donc qu'il est à propos de purger les enfans qui ne sont point nourris par leurs meres, un ou deux jours après leur naissance, & de continuer cette purgation pendant quelque temps, non point avec des doses fixes, qui opèrent tout à la fois, mais au moyen de quelque laxatif qu'on leur donnera deux ou trois fois par jour, pour leur tenir le ventre libre durant les neuf premiers jours, ou durant la première quinzaine, en diminuant peu à peu la dose, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement purgés. On doit ménager la chose, de façon que l'opération du purgatif artificiel imite celle de la nature. Cette précaution est si importante, que faute de l'observer, la plupart des enfans se trouvent entièrement couverts de boutons au bout d'un mois. Les nourrices regardent cet accident comme une chose naturelle, & s'imaginent que les enfans se porteroient mal s'il n'arrivoit point, en quoi elles ont raison, car il est infiniment

plus avantageux que ces humeurs qui acquerroient de l'acrimonie en séjour-nant dans les corps, se fraient une issue à travers la peau, que de rester dans le corps, de se mêler avec le sang, ou de se jeter sur les parties vitales, ce qui ne manqueroit pas d'occasionner dans la suite une infinité de maladies. Il est pourtant vrai de dire, que cela n'arriveroit point, si l'on observoit la méthode que je viens de prescrire. Un enfant qui tète sa propre mere, n'est jamais sujet à ces sortes d'humeurs, à moins qu'on ne le gorge de lait, ou qu'on ne le tienne trop chaudement. On peut employer cette méthode à l'égard des enfans que l'on met à l'Hôpital, lorsqu'ils n'ont qu'un mois, & qu'ils n'ont point tété leurs meres. Voici une formule dont on peut user. Prenez de la manne & de la pulpe de casse, de chacune demie once, faites-les dissoudre dans environ trois onces de bouillon clair, & donnez-en deux cuillerées à l'enfant trois fois par jour, variant la dose suivant l'effet qu'elle produit, qui doit être d'abord trois ou quatre selles en vingt-quatre heures.

On donnera ordre aux nourrices de tenir les enfans éveillés pendant le

jour, aussi long-temps qu'elles le pourront, de les amuser & de les entretenir en bonne humeur, & de ne point les laisser dormir trop long-temps; il est vrai que cela est incommode pour elles, mais leurs nourrissons s'en trouvent beaucoup mieux pour le corps & pour l'esprit. A l'égard de leur nourriture, comme il n'est pas à présumer qu'elles aient assez de lait pour nourrir leurs enfans & ceux de l'Hôpital, il est bon qu'elles suivent d'abord la méthode que j'ai prescrite, en la variant suivant le besoin. Elles pourront, si elles le jugent à propos, leur donner de temps en temps un peu de pain & de beurre, mais en petite quantité, de peur qu'il ne s'aigrisse dans leur estomac, & qu'il ne corrompe leurs humeurs. Elles peuvent aussi leur donner du fruit, des racines, & toutes sortes d'herbes potagères; car toutes ces choses sont extrêmement bonnes pour eux & pour tout autre, malgré l'opinion où l'on est qu'elles engendrent des vents. Elles ne produisent cet effet que sur les personnes qui ont l'estomac dérangé, & l'on peut en dire autant du lait. Cependant le lait n'est jamais plus propre qu'à ceux dont l'estomac est accou-

tumé aux mets du haut goût, vû qu'il rafraîchit & purifie le sang. Ces sortes d'alimens sont propres aux enfans, pourvû qu'ils en usent avec modération. Bien des gens s'imaginent qu'ils engendrent des vers; mais cet inconvénient leur est commun avec tous les autres alimens dont nous usons journellement. Les vers ne sçauroient éclore dans un corps sain dont les humeurs sont en bon état, & dont les glandes s'acquittent de leurs fonctions; le fiel est plus que suffisant pour les détruire: on a éprouvé que le fiel de bœuf est excellent pour tuer les vers. Je suis fortement persuadé que nous avalons tous les jours les œufs d'une infinité de petits animaux, qui n'écloroient jamais dans notre corps, s'ils ne trouvoient un nid dans le phlegme acide, ou dans les humeurs viciées de l'estomac & des intestins. Nous n'aurions jamais de vers, si nous nous déchargions tous les jours de ces humeurs, aussi-bien que de la nourriture que nous avons prise le jour précédent. Lorsque les enfans commencent à avoir des dents, ce qui arrive vers le sixième ou le huitième mois, on peut les habituer peu à peu à la viande, elle leur est infiniment

plus agréable que la plûpart des confitures ou des pâtisseries qu'on leur donne, & dont ils ne devroient jamais goûter.

La pousse des dents passe pour être funeste aux enfans, & elle l'est effectivement, mais elle n'est point telle dans l'ordre de la nature; car si c'étoit une maladie, nous ne devrions nous bien porter qu'à l'âge de vingt-deux ans. Nous poussons des dents la plus grande partie de ce temps-là, & je suis persuadé que les dernières dents causent infiniment plus de mal que les premières, parce que les os & les gencives ont acquis plus de dureté & plus de consistance. Quoique cette opération de la nature soit accompagnée de fièvres, de convulsions & de plusieurs autres semblables accidens, on trouve cependant des enfans qui en sont exempts, ce qui donne lieu de présumer que ces accidens ne sont point naturels, & ne proviennent que d'une trop grande plénitude, ou de la corruption des humeurs, lesquelles sont mises en mouvement, par la douleur que cause la dent en perçant. Cela n'arrive jamais sans douleur & sans quelque peu de fièvre; mais lorsque le
sang

sang & les humeurs n'ont aucune âcreté, & ne prédominent point, elles ne sont pas fort considérables, & se dissipent peu à peu, sans laisser aucune suite après elles. Le but de ma méthode est d'entretenir les humeurs dans cet état; & si on la met une fois en usage, la poussée des dents sera infiniment moins dangereuse qu'elle ne l'est pour l'ordinaire.

On a vû ci-dessus que la plûpart des maladies des enfans ne viennent que de la corruption acide des alimens dont ils usent. Je trouve donc à propos d'indiquer un remède, ou plutôt un préservatif dont on pourra se servir, au cas que cette acidité prédomine; ce que l'on connoîtra aisément par la couleur verte des déjections, par les tranchées & les diarrhées qu'elle occasionne. On emploie pour l'ordinaire dans ces sortes d'occasions, le julep perlé, les yeux d'écrevisses, & les poudres testacées; il est vrai que ces sortes de substances absorbent les acidités, mais elles ont cet inconvénient, qu'elles ne passent point, & qu'elles causent une constipation préjudiciable aux enfans, à moins qu'on n'y remédie par quelques doses de manne, ou par quel-

qu'autre purgatif. Je serois d'avis de leur substituer une certaine poudre légère & insipide qu'on appelle *magnésie blanche*, laquelle outre la vertu qu'elle a de corriger & d'adoucir les acidités, beaucoup plus efficacement que les autres poudres testacées, purge encore le corps, & le tient ouvert, autant qu'il est nécessaire. C'est le seul purgatif alcalin que je connoisse, & il seroit à souhaiter qu'on en fit un plus grand usage. J'en ai usé moi-même, & l'ai donné à d'autres pour la cardialgie avec succès. On peut la donner aux enfans depuis une dragme jusqu'à deux par jour, avec leurs alimens, jusqu'à ce qu'elle ait entièrement absorbé les acidités, & dissipé les symptômes qu'elles occasionnent. Je l'ai souvent donnée avec succès, dans les cas même où les maladies causées par l'acidité prédominante étoient invétérées.

J'aurois plusieurs autres choses à dire sur la manière d'élever les enfans, qui ne laisseroient pas de leur être utiles, si elles étoient exactement observées. Je voudrois, par exemple, qu'on les mit de bonne heure sur leurs jambes, pour leur en faciliter l'usage, qu'on les accoutumât à se servir également de leurs

deux mains; car l'usage où l'on est de se servir plus souvent d'une main que de l'autre, grossit non-seulement la main & le bras, mais même la partie du corps qui leur est contiguë, ce qui occasionne quelquefois des difformités. Je serois aussi d'avis, pour leur délier la langue, qu'on leur prononçat les mots d'une manière distincte & intelligible, car je suis persuadé que le jargon des nourrices, joint à la coutume où elles sont de répéter les sons inarticulés qu'ils poussent, fait que plusieurs enfans ont de la peine à parler à l'âge de sept ans. On ne scauroit trop se hâter de perfectionner leur raison.

Telles sont, Monsieur, les idées que j'ai eues au sujet de la manière d'élever les enfans; je vous les envoie pour votre satisfaction, si tant est qu'elles puissent vous en procurer quelque-une. J'aurois pû les mettre en meilleur ordre, & les appuyer de démonstrations tirées des Méchaniques, mais je n'en ai ni le temps ni la patience. Comme je ne cherche qu'à me rendre utile & intelligible, j'ai évité autant que j'ai pû les termes de l'art, de même que les citations inutiles. Si vous jugez que ma lettre puisse être de quel-

que utilité au public, je consens volontiers qu'elle soit imprimée, sinon, disposez-en comme il vous plaira. Je n'ajouterai qu'une seule chose en faveur de la méthode que je viens de proposer, c'est que je suis pere, & que je l'ai moi-même employée avec tout le succès possible.





DISSERTATION

SUR

LES MALADIES

DES ENFANS.

Par RICHARD CONYERS *.

CHAPITRE PREMIER.

IL n'y a point d'âge dans la vie qui n'ait ses affections & ses maladies particulières ; il est donc à propos de

* Cette Dissertation étant comme une suite de l'Essai précédent, & servant à confirmer la plupart des principes qu'il contient, nous avons jugé à propos de l'insérer dans cet Ouvrage, pour que le Lecteur n'ait rien à désirer sur cette matière.

A a iij

les connoître , de les distinguer , pour pouvoir y remédier avec plus de sûreté. Ayant eu occasion d'examiner les différentes maladies des enfans dans les entretiens que j'ai eus avec des personnes versées dans ces matières , j'ai jugé à propos de rapporter dans cette dissertation leur origine , leur différence & leur cause. Pour le faire avec ordre , je diviserai ces maladies en trois classes ; la première renfermera celles qui sont particulières aux enfans qui viennent de naître ; la seconde , celles qui accompagnent la pousse des dents ; la troisième , celles qui sont occasionnées par les vers.

Les maladies des enfans naissent aussi-tôt après l'accouchement , ou de la rétention opiniâtre des matières qui ont besoin d'être évacuées , ou de la mauvaise nourriture qu'on leur donne. Les premières sont occasionnées par la suppression du méconium & des impuretés des premières voies , les secondes par la mauvaise qualité du lait & des autres alimens.



*Maladies occasionnées par la suppression
des matières gluantes & visqueuses.*

§. 1. Aussi-tôt qu'un enfant est né, on lui coupe le cordon ombilical, on le lave avec soin, & on le couche dans son berceau, pour donner le temps aux matières récrémentielles qu'il a amassées dans le sein de sa mere, de s'évacuer, & le préparer à recevoir le lait de sa mere ou de sa nourrice. Il arrive souvent qu'après avoir tété, il survient des nausées & des vomissemens qui prouvent manifestement qu'il y a dans les premières voies une certaine matière qui l'oblige à le rejeter, & à laquelle je donne, vu sa consistance, l'épithète de glutineuse, de caséuse & de visqueuse. Je vais donc parler d'abord des maladies qu'elle occasionne.

§. 2. L'ouverture qu'on a fait des enfans, tant avant qu'après l'accouchement, ne permet pas de douter qu'il n'y ait une pareille matière dans les premières voies, puisqu'on a trouvé l'espace qui s'étend depuis la bouche jusqu'aux gros intestins rempli de matiè-

res glutineuses & caséuses. Cela ne paroîtra point étonnant , si l'on fait attention que la plûpart des meres ont non-seulement beaucoup de pituite gluante , & un sang de même nature , mais qu'elles usent tous les jours d'alimens propres à engendrer une semblable pituite , le fœtus ne peut donc manquer d'être rempli des mêmes humeurs , la salive & la mucosité qui s'en sépare , deviennent aussi de jour en jour plus épaisses & plus ténaces ; elles descendent dans l'estomac se mêlent avec la liqueur contenue dans l'amnios , & passant dans le ventricule & dans les intestins grêles , elles s'attachent à leurs parois , s'y accumulent peu à peu , & dégénèrent en cette matière fixe & épaisse dont nous avons parlé ci-dessus. Nous allons voir maintenant les maladies qui en résultent.

§ 3. J'appelle corps gluant celui dont les parties sont tellement unies , que l'une ne peut se mouvoir sans entraîner les autres , sans qu'il soit besoin pour cela que toute la masse entière se meuve. Lorsqu'un pareil corps se trouve dans le corps humain , sur-tout dans les premières voies , comme cela

arrive aux enfans, il irrite par son mouvement toute la tunique nerveuse de la gorge, de l'œsophage, du ventricule & des intestins, d'où résultent des nausées, des vomissemens, des hoquets, des tranchées & des convulsions, & en tant qu'il cause des obstructions, des crudités, des épaissemens de bile, & une mauvaise chyli-fication. De-là vient, selon moi, que tant d'enfans sont sujets à l'épilepsie, aux convulsions & à une infinité d'autres maux, dès l'instant même de leur naissance.

§ 4. Après avoir découvert les causes de ces maladies, il ne nous reste plus qu'à donner des règles pour les connoître & pour les guérir. Le diagnostic se réduit à peu de choses. On ne doit point ici, comme dans les autres cas, chercher les signes diagnostiques dans l'urine qui devient toujours plus pâle; ni dans le pouls qui devient plus agité que de coutume, pour la plus légère cause; mais on doit les tirer des plaintes seules des enfans & des observations des nourrices, à moins qu'on ne veuille y ajouter, que le cercle livide qui paroît autour de leurs yeux, mar-

que que le pylôre est obstrué par une matière épaisse & ténace qui ne peut circuler.

§ 5. Le prognostic est aisé à tirer de ce qui précède, & se réduit à ceci, qu'à moins qu'on ne détruise la cause, elle occasionne la mort de l'enfant, ou quelque maladie cruelle, entr'autres des indigestions, & la coagulation du lait, d'où résultent plusieurs maux. Cette maladie est aisée à guérir, lorsqu'on s'oppose de bonne heure à ses progrès, & qu'on s'adresse à un habile Médecin.

§ 6. Pour guérir cette maladie avec plus de facilité, on doit se rappeler la cause mentionnée § 2 & 3, laquelle étant pesée mûrement, nous indique, 1^o. qu'il faut commencer par atténuer & déterger la matière pituiteuse & muqueuse; 2^o. la chasser ensuite hors du corps.

(1) On a observé que rien ne satisfait mieux à la première indication, que d'interdire toute nourriture aux enfans durant les dix ou douze heures

(1) Voyez l'Essai précédent.

qui suivront l'accouchement ; afin que le ventricule agissant immédiatement sur la matière , puisse la digérer & l'atténuer plus efficacement. On ne doit pas craindre que cette abstinence nuise aux enfans ; ils naissent avec les viscères si pleins , & leur intestins ont tant de force dans ce temps-là , qu'ils suffiroient seuls pour atténuer & diviser cette matière , si l'on n'interrompoit leurs fonctions par la quantité de bouillie dont on les surcharge. Ces sortes d'alimens , loin de délayer cette matière , l'épaississent & empêchent qu'on ne puisse la surmonter. Cette abstinence ne consiste point à interdire toute sorte de nourriture aux enfans ; je trouve au contraire à propos de leur donner pendant ce temps là quelque peu de vin & de miel , mais en petite dose. Prenez , par exemple , de miel parfaitement épuré , de vin de France , & de l'hydromel , de chacun demie once , mêlez le tout selon l'art (2), & donnez-en une cuillerée à l'enfant toutes les deux ou trois heures (3). Quelques-uns emploient pour cet effet l'huile d'amandes

(2) Voyez l'Essai précédent.

(3) *Ibid.*

douces nouvellement faite & le sucre ; laquelle lubrifiant l'estomac & les intestins , excite un vomissement qui chasse du corps les impuretés qui s'y sont amassées. On ne doit pas trop se fier à cette huile ; car outre qu'elle est sujette à se rancir & à incommoder les premières voies , elle n'évacue pas si bien les matières , qu'il n'en reste une partie dans le corps. Ce que je viens de dire satisfait parfaitement à la première indication.

(4) Pour remplir la seconde , il faut employer quelque léger purgatif qui ne pèche ni par la forme , ni par la qualité , ni par la quantité , & le donner sous une forme liquide , plutôt que sous aucune autre forme. Prenez , par exemple , de syrop de chicorée avec la rhubarbe , trois gros ; de savon de Venise , demi gros ; d'eau de mélisse distillée , demie once ; mêlez & faites une potion pour une dose , que l'on donnera en deux fois ; ou bien , prenez de la rhubarbe en poudre , huit grains ; de sucre blanc , dix grains ; mêlez & donnez dans deux gros d'eau de cerises noires. Je pourrois indiquer

(4) Voyez le même Essai.

plusieurs autres remèdes ; mais on remarquera que la rhubarbe est celui qui convient le plus aux enfans. Le syrop d'épine de cerf est aussi fort propre à purger les enfans , & à les débarrasser des impuretés qui se sont amassées dans leurs corps , sur tout lorsqu'on substitue au sucre le miel qu'on a laissé épurer de lui-même au soleil. Supposé qu'on ne puisse point avoir ces remèdes , ou qu'ils ne produisent pas l'effet qu'on en attendoit , on appliquera sur la région du ventricule & sur le nombril , des épithèmes aromatiques médiocrement spiritueux , pour fortifier les fibres encore tendres du ventricule & des intestins , & hâter leur opération. Boerhaave emploie pour le même effet , une teinture d'herbes aromatiques , qu'il applique avec des compresses de flanelle , ou avec des roties , ainsi qu'on le peut voir dans sa matière médicale. Section , 1343.

*Maladies occasionnées par la rétention
du Méconium.*

§ 7. On a vû ci-dessus que les premières voies sont engorgées par une matière épaisse pituiteuse & blanchâ-

tre, les gros intestins le sont aussi par une substance épaisse noire, tenace, luisante, à laquelle on donne le nom de méconium, à cause de sa ressemblance avec l'opium, dont il ne sera pas hors de propos d'expliquer la formation. Personne n'ignore que le fœtus se nourrit dans la matrice; mais on n'est pas d'accord sur la manière dont cela se fait. Les uns prétendent qu'il reçoit sa nourriture par le nombril; d'autres veulent que ce soit par la bouche; & moi je prétens qu'il la reçoit par tous deux. De quelque manière que cela se fasse, l'aliment se convertit d'abord en chyle, & ensuite en des excréments épais qui s'amassent dans les gros intestins, & qui n'en sortent qu'après que le fœtus a respiré. Cette matière féculente paroît donc être produite par la portion la plus crue de l'aliment; elle se sépare, de même que dans les adultes, des parties les plus légères, & se jette dans ces intestins, comme dans un réservoir commun. On peut ajouter à cela que la salive & la mucosité que l'on avale, la bile & les autres humeurs, contribuent à la formation de cette matière; c'est vraisemblablement à la bile qu'on doit at-

tribuer la couleur noire & verdâtre de cette matière , laquelle est d'abord molle , mais qui s'épaissit de plus en plus par son séjour , & acquiert à la fin la forme qu'on lui voit. Pendant les neuf mois que le fœtus est dans la matrice , il ne décharge jamais son ventre ; & c'est ce qui fait que ce méconium augmente de plus en plus ; il ne se corrompt cependant pas , tant qu'il est à couvert des atteintes de l'air.

§ 8. Dès que le fœtus est né & qu'il a pris l'air , il rend ses excréments avec les urines en fort grande quantité ; & lorsqu'il ne le fait point , on doit être assuré qu'il est malade. Cette maladie consiste , ou dans la foiblesse du fœtus , dans la dureté ou la trop grande abondance de la matière , ou dans la sécheresse des intestins , ou peut-être dans toutes ces choses ensemble. Cette matière ainsi retenue , acquiert de l'acrimonie , se corrompt , & occasionne un grand nombre de symptômes très-dangereux. Car , comme on l'a dit ci-dessus , le fœtus ne commence pas plutôt à respirer , que le méconium se corrompt , s'aigrit & prend une couleur plus verte , d'où naissent des tran-

chées, des convulsions, des hoquets, & une infinité d'autres accidens, qui se terminent presque toujours par la mort du malade.

§ 9. Cette maladie est aisée à connoître, car tous les enfans rendent durant les trois premiers jours qui suivent leur naissance, une matière noire & féculente, & lorsqu'ils ne le font point, on est sûr qu'elle s'est arrêtée dans les intestins, d'où naissent les maladies énoncées, § 8.

§ 10. Lorsqu'on diffère d'y remédier, non-seulement elles augmentent, mais elles causent d'autres maladies aussi funestes, comme la paralysie des intestins, des inflammations, des gangrènes, & enfin la mort. Lorsque le médecin est appelé à temps, il peut non-seulement prévenir ces accidens, mais même les guérir, au cas qu'ils soient déjà arrivés.

§ 11. On doit pour cet effet, considérer les causes énoncées § 8; on connoitra facilement par-là qu'il est nécessaire, 1°. d'augmenter la force expultrice; 2°. d'amollir & de délayer la ma-

tière endurcie ; 3°. d'en diminuer la quantité ; 4°. de lubrifier les intestins.

(5) On satisfera à la première indication , en faisant en sorte que l'enfant ne tète point d'autres lait que celui de sa mere , pendant les trois ou quatre premiers jours qui suivent sa naissance, car , quelque saine que puisse être sa nourrice , il ne sauroit s'accommoder d'un lait épais & crasse , & par conséquent trop nourrissant. En effet , pendant que le fœtus est enfermé dans la matrice , il reçoit par la bouche un lait extrêmement léger ; qui se filtre & s'épure à travers les deux membranes du chorion & de l'amnios , & devient par-là plus propre à s'insinuer dans les viscères de l'abdomen ; aussi est-ce là la raison pour laquelle la nature ne donne point à la mere , aussitôt après qu'elle est accouchée , un lait gras & épais , mais un chyle séreux & ténu , qui , loin de surcharger son estomac , débarrasse le ventricule & les intestins des mucosités & des matières récrémentielles qui s'y sont amassées , & nétoie par sa qualité diurétique , les conduits urinaires , pour sa-

(5) Voyez l'Essai précédent.

ciliter la digestion du lait, qui doit lui servir de nourriture, & en empêcher la corruption. De-là vient que le lait (6) qui sort des mammelles le premier jour, est infiniment plus purgatif que celui du second & du troisième, tant qu'enfin il acquiert la consistance naturelle du lait. Au cas qu'on ne puisse le faire, on évacuera les impuretés dont je viens de parler, à l'aide des remèdes usités, entr'autres par un léger purgatif auquel on joindra quelque substance cardiaque. Je ne connois point de meilleur remède pour cet effet, que le syrop de chicorée avec la rhubarbe, celui d'épine de cerf préparé avec le miel, *Pulv. Rhei.* la manne, la casse, le miel rosat, &c. sur-tout lorsqu'on y joint le petit lait, lequel par sa qualité savonneuse & délayante, supplée au lait maternel. Je ne connois point de meilleur cardiaque que le vin & le miel. Prenez, par exemple, de vin des Canaries, une once & demie; de miel, demie once; de jaune d'œuf, trois gros. Mêlez, & donnez-en une cuillerée à l'enfant à différentes fois. Ce cardiaque est fort agréable au goût,

(6) Voyez le même Essai.

& possède à raison du miel & des œufs qu'il contient une qualité médiocrement irritante & résolutive.

2°. Rien n'est meilleur pour ramollir la matière que le petit lait & le miel. On peut le donner en forme de boisson ou de lavement, pourvû que ce ne soit point en trop grande quantité. Prenez, par exemple, de petit lait, deux onces; de savon de Venise, un gros; de miel, trois gros. Faites-en un lavement à prendre deux fois par jour.

3°. Ces remèdes servent aussi à évacuer cette matière. (§ 11).

4°. On lubrifiera les intestins, pour que la matière sorte sans peine & sans douleur, avec une ou deux dragmes d'huile d'amandes douces nouvellement tirée, de lin, d'olive, &c. laquelle donnée en forme de lavement, ou appliquée sur la région ombilicale, produit de très-bons effets.

Rien n'est plus pernicieux aux enfans que les substances aromatiques volatiles & les opiat; & quiconque fera attention, qu'ils sont très-déliçats & très-nerveux, & qu'ils ont la tête extrêmement grosse à proportion du reste du corps, reconnoitra sans peine qu'on ne doit rien leur donner qui puisse af-

fecter le genre nerveux. La manière dont la nature a fabriqué le corps des enfans , nous fait assez sentir la nécessité de cette précaution. L'humeur aqueuse est en eux beaucoup moins transparente que dans les adultes, pour que la lumière fasse moins d'impression sur leurs yeux. Ils naissent avec le conduit auditif fermé d'une membrane, laquelle vient à suppuration au bout de six ou sept semaines, & laisse insensiblement la membrane du tympan à découvert. De-là vient encore que l'apophyse mastoïde, qui renvoie & augmente le son, n'est presque point sensible, jusqu'à ce qu'ils soient accoutumés au bruit. Ajoutez à cela que les substances spiritueuses produisent à peu près le même effet que les caustiques, & l'on a vû des enfans qui, pour avoir fait un trop grand usage des opiat, sont restés imbéciles pour tout le reste de leurs jours (7). Les nourrices ne commettent pas une moindre faute, lorsqu'elles les serrent trop fortement dans leurs langes; elles obligent par-là les fluides à se porter à la tête, si bien que distendant les vaisseaux au-delà de

(7) Voyez le même Essai.

leur portée, ils occasionnent des douleurs énormes, & quelquefois même des convulsions qui mettent les enfans au tombeau.

*Maladies occasionnées par les vices
du lait.*

§ 12. Nous avons parlé jusqu'ici de la retention des matières qui ont besoin d'être évacuées; & nous allons maintenant parler des maladies occasionnées par la mauvaise qualité des alimens, & entr'autres du lait, dont un des principaux vices, est d'être étranger, c'est-à-dire, fourni par toute autre que par la mere. Pour rendre la chose plus sensible, je suppose, comme ci-dessus, 1°. que le fœtus reçoit sa nourriture, non-seulement par le nombril, mais encore par la bouche, pendant qu'il est dans la matrice. 2°. Que cette nourriture n'est point du sang, mais du lait ou un chyle laiteux, qui est porté à la matrice par les artères. Voy. Needham, *Tract. de format. Fæt. cap. 1.* 3°. Que le lait n'est autre chose qu'un chyle filtré dans les glandes des mamelles, lequel est porté au mammelon

par des vaisseaux particuliers (8). Cela supposé , je dis que chaque femme a un lait particulier , dont la propriété dépend de la manière dont la digestion se fait dans l'estomac. Cette digestion varie suivant les sujets ; & comme chaque individu a des appetits particuliers , il s'ensuit que la digestion des alimens ne scauroit être la même.

Le lait d'une nourrice étant donc différent de celui de la mere , il doit nécessairement se corrompre dans l'estomac de l'enfant , troubler la digestion , & détruire le tempérament du sang par l'hétérogénéité de ses parties. On a beau examiner le fait , on ne tirera jamais de sa consistance de sa couleur , de sa saveur & de sa graisse , des preuves assurées de sa bonté , ce fluide pouvant avoir une infinité de défauts , qui , pour être insensibles à la vûe , ne troublent pas moins l'accord & l'union des principes : si bien qu'on doit juger de sa bonté par la santé de la mere , par le régime qu'elle a tenu , & par les alimens dont elle a usé , plutôt que par les autres signes auxquels la plupart

(8) Voyez le même Essai.

des médecins s'arrêtent. Comme donc la plupart des nourrices sont pauvres, & usent indifféremment de toute sorte d'alimens, il ne se peut faire que leur chyle ne soit mal conditionné, que leur sang ne soit rempli de mauvaises humeurs, & par conséquent que les enfans ne se ressentent de ces défauts naturels, pour ne rien dire des vices moraux. Écoutons là-dessus Sylvius, *in Tract. de morb. Infant. ch. XLII.* » J'ai » observé depuis long-temps que les » enfans sucent avec le lait le tempé- » rament aussi-bien que les inclina- » tions, qu'on remarque en eux pen- » dant le cours de leur vie, & qu'ils » tiennent à ces deux égards beaucoup » plus de leurs nourrices que de leurs » meres ». Il seroit donc à souhaiter que les meres nourrissent elles-mêmes leurs enfans, lorsqu'elles ont assez de force & de santé pour le faire.

§ 13. En effet, si une nourrice étrangère ou une mere allaite un enfant sans jouir d'une santé parfaite, il n'est pas douteux que ce dernier s'en sentira tout le reste de sa vie. La chose n'a pas besoin d'exemples, & il paroît assez par les maladies vénériennes, scor-

butriques & scrophuleuses qui règnent de nos jours , que ces sortes de maladies passent aux enfans avec le lait qu'ils têtent.

Je veux pour un moment qu'une nourrice n'ait rien à désirer du côté de la santé ; s'il arrive par un effet de son tempérament , de la digestion , de la constitution du sang , ou de la texture des glandes des mammelles , que son lait soit plus séreux , plus âcre , ou plus salé qu'il ne faut , il nuira infailliblement à son nourrisson , & deviendra pour lui un poison au lieu de lui servir de nourriture.

§ 14. Il arrive souvent qu'encore qu'une mere ou une nourrice soit saine , son lait est trop nourrissant pour l'enfant ; cela arrive sur-tout lorsqu'on le donne à des nourrices fortes & replettes , (9) qui allaitent depuis long-temps ; car leur lait étant butireux & caséeux , ne peut que surcharger l'estomac de l'enfant , retarder la digestion , engendrer des crudités acides , & coaguler le lait en peu de temps. Hoffman nous apprend , *in Tract. de usu & abusu Med. Chym.*

(9) Voyez l'Essai.

p. 49. qu'il a vû tomber des filles dans des accès d'épilepsie funestes, pour avoir été nourries d'un lait trop gras & trop butireux.

§ 15. Cette faute est aisée à réparer, & n'est par conséquent rien en comparaison de celle où les nourrices tombent tous les jours. Je veux parler de la mauvaise coutume qu'ont les meres de surcharger leurs enfans de lait, de leur présenter la mammelle au moindre cri qu'ils jettent, & de les forcer à recevoir de nouveau lait avant qu'ils aient eu le temps de digérer celui qu'ils ont dans l'estomac. Kerkringius (1) a raison de dire, qu'elles tuent leurs enfans en voulant trop les nourrir; car ce nouveau lait venant à se coaguler & à se corrompre, dégénère en une pâte visqueuse & acide qui contracte le pyllore, & l'empêche de donner passage à cette matière; si bien que venant à se corrompre de plus en plus par la chaleur de l'estomac, elle se convertit en une substance putride, jaunâtre & nidoreuse qui irrite les nerfs du ventricule, & ne donne du repos à l'enfant

(1) Voyez l'Essai.

qu'après qu'il l'a rendue. Il vaut donc mieux pécher ici par défaut que par excès; car toutes les répletions en général sont dangereuses; l'on peut dire que celle du lait est aussi nuisible aux enfans que celle du pain aux adultes, & par conséquent que plus on donne de nourriture à des corps chargés d'impuretés, & plus on leur nuit. *Hippocr. sect. 2. Aphor. 10.*

§ 16. Les enfans ont encore tout à craindre du mauvais régime de leurs nourrices, lesquelles péchent ordinairement dans le choix des alimens, dans le peu de soin qu'elles ont de refréner leurs passions, aussi-bien qu'à l'égard des choses qui doivent être retenues ou évacuées, & c'est ce que nous allons examiner en détail.

§ 17. Les personnes qui se portent bien peuvent user indifféremment de toutes sortes d'alimens, pourvû qu'elles règlent leur appetit sur ce que la nature leur dicte. Les choses qui plaisent ne manquent pas de nourrir, & l'on auroit tort de recommander le choix des alimens à ceux qui jouissent d'une bonne santé. On doit au contraire leur per-

mettre l'usage des choses qu'elles aiment passionnément , pourvû qu'elles y soient accoutumées (car l'appétit a souvent besoin d'être aidé dans celles auxquelles il n'est point accoutumé) parce qu'elles les digèrent sans peine , pourvû qu'elles ne fassent aucun excès , la sobriété étant le fondement de toute la diète. Cette précaution a lieu , surtout à l'égard des nourrices , qui étant pour la plûpart pauvres , & par conséquent avides de nourriture , sont sujettes à commettre des excès dans leur régime. Elles devroient cependant être d'autant plus circonspectes à cet égard , que leurs fautes influent toujours sur leurs nourrissons , leur lait se ressentant toujours de la nourriture qu'elles ont prise , témoin l'odeur & la saveur que les remèdes que l'on prend pour augmenter ou corriger le lait leur communiquent. C'est de quoi l'on trouve plusieurs exemples dans les Auteurs. Cela a lieu sur-tout par rapport aux acides , lesquels , soit qu'on en use en forme d'aliment ou de boisson , ne manquent pas de faire sur le lait , des impressions qui se manifestent par des tranchées cruelles. Les femmes enceintes doivent s'en abstenir avec soin ,

si elles ne veulent tourmenter leurs enfans , ou les rendre épileptiques pour le reste de leur vie. Ce n'est donc point sans raison que l'on défend le fromage aux nourrices , de peur qu'il ne caille leur lait. Quoique la bierre mal cuite n'affecte en aucune manière les intestins des nourrices qui sont robustes ; elle ne laisse pas de causer des tranchées , des diarrhées & des convulsions épileptiques aux enfans , ainsi qu'on en a fait l'expérience. On peut en dire autant des fruits d'été qui sont sujets à fermenter , de même que des fruits secs , ces derniers causent des constipations opiniâtres , témoin celle qui survint à un enfant , dont la nourrice avoit mangé beaucoup de châtaignes. Les nourrices ne sçauroient donc être trop en garde là-dessus.

§ 18. Les passions influent aussi beaucoup sur le lait , & cela ne sçauroit être autrement , puisqu'elles mettent les esprits en mouvement , qu'elles affectent le genre nerveux , qu'elles jettent le sang & les autres fluides dans une agitation excessive. La colère & la frayeur sont sur-tout nuisibles aux enfans , & personne n'ignore que ces pas-

sions sur-tout la première, leur cause des convulsions épileptiques. En effet, toutes les passions interrompent la digestion, & il ne faut qu'une mauvaise nouvelle pour faire perdre tout d'un coup l'appetit à celui qui avoit le plus de faim, ce qui cause des indigestions & des crudités acides dans l'estomac. La colère produit les mêmes effets, elle coagule le lait dans les mammelles, d'où naissent des inflammations, des des abscesses douloureux, & sur-tout des érysipeles. L'enfant qui succe un pareil lait devient sujet à plusieurs maux, & particulièrement à l'épilepsie. Ce ne sont pas là les seules mauvaises qualités du lait, les passions auxquelles s'abandonnent les meres & les nourrices, lui en font acquérir une infinité d'autres, qui corrompent la nourriture de l'enfant, & affoiblissent considérablement sa santé.

§ 19. Voyons maintenant les maladies qu'occasionne le défaut des excréments dans les (2) nourrices. Je mets au premier rang la suppression du flux menstruel. C'est sans doute pour le bien

(2) Voyez l'Essai précédent.

du fœtus que la nature l'a supprimé dans les femmes enceintes & dans les nourrices ; on trouve cependant des femmes sanguines & robustes , dans lesquelles il continue , tant dans les premiers mois de leur grossesse , que pendant le temps qu'elles allaitent. Cette excrétion ne survient jamais que les enfans ne s'en ressentent , ils deviennent foibles & languissans ; ils pleurent sans cesse , & ne sortent de ce fâcheux état qu'après qu'elle a cessé. Le lait souffre une altération encore plus considérable , lorsque les nourrices deviennent enceintes une seconde fois , il se corrompt & devient insupportable au fœtus , même dans les bêtes , ainsi que Graaff l'a observé *de Organ. genital.* Ce lait ainsi dépravé , ou pour mieux dire , corrompu , se coagule dans l'estomac de l'enfant , & lui cause des maladies dont il se ressent toute sa vie ; aussi les médecins ordonnent - ils aux nourrices de s'abstenir du coït , pendant tout le temps qu'elles allaitent.

§ 20. Tels sont les vices du lait. Voyons maintenant ceux des alimens (3). Le premier qui se présente à (3) Voyez le même Essai.

moi, c'est cette farine crue, qui étant paîtrie avec de l'eau & du lait, & cuite ensuite forme une pâte tenace, crue & gluante, beaucoup plus propre à relier des livres qu'à servir de nourriture aux enfans. Les adultes, malgré la force de leur estomac, ne peuvent en manger sans se trouver mal, témoin les obstructions, la cachexie, &c. que des femmes se sont attirées pour en avoir fait usage. Que fera-ce donc, si l'on en donne aux enfans qui ont l'estomac foible, & qu'on y ajoute du lait chargé de parties butireuses & caséuses? Qu'en arrivera-t-il? elle engendrera une mucosité épaisse, gluante & acide, qui les assujettira à une infinité de maux (4). On a éprouvé que la farine étant paîtrie avec de l'eau, & enfermée dans un lieu chaud, s'aigrit, fermente & se couvre d'écume; si donc cela arrive dans l'estomac des enfans qui a beaucoup de chaleur, elle corrompra le lait qu'ils ont pris, le fera grumeler, & interrompra la digestion. Plusieurs médecins n'ont pas ignoré ces effets, aussi ont-ils rejeté ces sortes de bouillies, ainsi qu'on peut le voir dans

(4) Voyez le même Essai.

Hidan, cent. 6. obs. 34. lequel parle d'une obstruction du pylore occasionnée par cet aliment.

§ 21. Après avoir condamné la préparation de la bouillie, il me reste à dire un mot de la manière dont on l'emploie, laquelle est des plus mauvaises. Les nourrices la roulent dans leur bouche, & la mêlent avec leur salive, pour leur donner, disent-elles, la chaleur & la fluidité nécessaires. Or, la salive est extrêmement sujette à fermenter, ainsi que les modernes l'ont observé, & par-là elle deviendrait extrêmement utile, étant mêlée avec la bouillie, si c'étoit une nourrice saine qui en agit ainsi: mais comme cette qualité fermentative la rend susceptible de toute sorte d'impression, je ne puis approuver cette méthode, d'autant qu'elle peut acquérir une qualité morbifique, surtout si la nourrice est tant soi peu sujette au scorbut, ce qui est assez fréquent dans le siècle où nous sommes.

§ 22. Nous venons de découvrir les causes éloignées des maladies, & il ne s'agit plus que de découvrir les pro-

chaines. Il me paroît en examinant la chose de près, que les maladies des enfans sont occasionnées par un suc acide, tantôt visqueux, tantôt séreux, lequel est produit par le défaut de digestion & par les crudités acides qui en résultent. En effet, le lait s'aigrit aisément par la chaleur de l'estomac, il s'épaissit, & sa sérosité venant à se séparer des autres parties, sa partie butireuse & sa caséuse s'unissent ensemble, & s'arrêtent dans l'estomac & dans les intestins, à quoi ne contribuent pas peu la bouillie & le meconium plus ou moins corrompu qui est resté dans le corps. Toutes ces causes jointes à la nature du lieu, je veux dire de l'estomac qui est très-chaud, à la qualité des recrementens contenus dans le bas-ventre, & des alimens que l'on donne à l'enfant, produisent des acidités excessives, qui étant arrêtées par la matière visqueuse, déploient leurs effets dans les premières voies, ou qui se distribuant dans les autres parties à l'aide de la sérosité & de la lymphe avec laquelle elles se mêlent, y produisent une infinité de maux. De-là ces déjections porracées & acides, ces vomissemens, ces tranchées, ces vents, ces douleurs, ces

pétéchies & ces convulsions auxquelles la plûpart des enfans sont sujets. On conviendra sans peine de ce que j'avance, si l'on se souvient de ce qui précède, & si l'on fait attention que l'on guérit presque toutes les maladies des enfans, au moyen des remèdes qui détruisent les acides.

§ 23. Ces choses supposées, il est aisé de découvrir plus à fond les causes des maladies dont on vient de parler. Toutes les tranchées des enfans sont occasionnées par un acide qui a son principe dans la coagulation du lait, & dans les alimens acides dont usent les nourrices, & qui venant à passer dans les intestins, picote, corrode & tiraille leurs tuniques; de-là ces tranchées & ces spasmes convulsifs qui disposent leurs corps à l'épilepsie, & qui sont d'autant plus violens, qu'il adhère plus fortement à leurs parois. Ces maladies se manifestent par les cris des enfans & par des déjections porracées, érugineuses & extrêmement acides. On me demandera peut-être d'où vient que cet acide ne pénètre point dans les conduits laiteux? On en découvrira facilement la raison, si

l'on fait attention à leur structure ; car ils sont chacun entourés d'un anneau ou sphincter qui s'oppose au passage des substances âcres ou acides , de même que notre œil , soit que nous le voulions ou non , rejette tout ce qui est capable de l'offenser. Je ne prétends point cependant qu'il ne passe aucun acide dans le sang , il peut fort bien se faire qu'il se mêle insensiblement avec le chyle , & qu'il passe avec lui dans le canal thorachique , & de - là dans le sang. Mais ce cas est extrêmement rare ; & lorsqu'il arrive , il en résulte plusieurs maladies , témoin cette couleur pâle & verdâtre , & ces taches rouges qui s'élèvent sur toute la surface de la peau. On peut dire cependant en général que l'acide a son siège dans le laboratoire du chyle ; car Boerhaave dit n'avoir jamais trouvé du lait acide ailleurs , ce qui confirme ce que je viens de dire.

§ 24. Si l'estomac est surchargé de lait caillé , & que le pylore lui refuse passage , l'enfant perdra l'appétit , refusera la mammelle , & ne digérera absolument plus. On voit en effet tous les jours que nous ne sçaurions souffrir les

choses qui nous ont fait du mal. L'estomac étant surchargé, & le pylore obstrué, & de plus irrité par la matière dont je viens de parler, il se contractera avec violence, & cette contraction convulsive fera suivie d'un vomissement violent qui incommode extrêmement l'enfant, mais qui lui devient salutaire, parce qu'il évacue ces excréments, & qu'il le garantit des maux dont il étoit menacé. Posons pour un moment que ces matières excrémentitielles s'arrêtent dans le ventricule, elles y fermenteront & engendreront des vents, lesquels gonflant les viscères & interrompant le mouvement du diaphragme, rendront la respiration difficile; à quoi l'on peut ajouter, que ces vers s'insinuant dans le pylore, & ne pouvant s'y frayer un passage à cause de sa contraction, ils causeront des inquiétudes, des anxiétés & des insomnies continuelles. On peut rapporter à la même cause la distention des hypochondres & du bas-ventre, ces maladies ne différant des premières, qu'à raison du lieu qu'elles occupent.

§ 25. Si cette mucosité tenace & acide vient à obstruer l'orifice supé-

rieur du ventricule ; le muscle du diaphragme en recevra une irritation considérable, vu la correspondance qu'il a avec ce viscère, & venant à se contracter pendant l'inspiration, il en résultera un hoquet extrêmement opiniâtre. Que si ces matières pituiteuses & acides séjournent dans la cavité du ventricule & irritent son orifice supérieur par leur présence, ou du moins par les vapeurs âcres qu'elles envoient il surviendra pendant l'expiration, à raison de l'irritation que souffre le diaphragme, des mouvemens convulsifs dans les muscles qui servent à l'expiration, lesquels seront suivis d'une toux opiniâtre & incommode. En effet, ces fortes de crudités causent souvent aux enfans des toux violentes qui ne cessent qu'après qu'elles ont été évacuées par un vomissement, pour recommencer peu de temps après. Les enfans sont rarement sujets à cette espèce de toux sèche qui est occasionnée par l'irritation du larynx & de la trachée artère, à moins qu'ils ne prennent du froid. On peut en dire autant de la toux accompagnée de l'asthme ; elle est ordinairement occasionnée par les matières dont l'estomac est surchargé, & ne

cesse qu'à l'aide du vomissement.

§. 26. Cette même cause produit un autre effet également nuisible aux Enfants. J'entends ces exulcérations de certaines parties internes, sur-tout de la bouche, de la gorge, du palais, de la langue & de l'œsophage, auxquelles on donne le nom d'aphthes. Ils sont occasionnés par une humeur âcre & acide qui excorie & ulcere la superficie de ces parties. Cet acide a son principe dans la corruption & dans la trop grande acescence du lait & de la bouillie que l'on donne aux Enfants. Quelques-uns en accusent l'acrimonie du lait de la nourrice & de la salive de l'Enfant, ce qui revient au même, puisqu'ils reconnoissent pour son principe un acide vicieux qui a fixé son séjour dans l'estomac. En effet il arrive souvent que les adultes étant attaqués de la fièvre à l'occasion des matieres récrémentitielles & porracées qui se sont fixées dans leur estomac, sont affectées de ces sortes d'aphthes, à moins que le Médecin ne les prévienne par l'évacuation.

§ 27. Nous avons parlé jusqu'ici des effets des maladies; l'ordre veut que

nous disions maintenant quelque chose de leur cure. Elle se réduit, 1^o. à détruire l'acide qui prédomine & à fortifier l'enfant; 2^o. à résoudre le coagulum & à l'évacuer; 3^o. à corriger les vices du lait, & à indiquer aux nourrices les règles qu'elles doivent suivre. Pour mieux remplir la première indication, il est à propos d'examiner plus à fond la nature de l'acide, afin que connoissant les effets qu'il produit sur les corps extérieurs, nous puissions expliquer plus parfaitement les opérations des remèdes dont nous devons nous servir. On appelle acide ce qui est aigre & piquant, comme le jus de citron, le vinaigre, l'esprit de virriol, &c. Il se manifeste par ses effets, il dissout l'alcali & fermente avec lui; il s'ensuit donc que la voie la plus sûre de le détruire, est de s'instruire à fond de la nature de l'effervescence, en consultant la Chymie. On entend par effervescence le mouvement intérieur qui résulte du mélange de deux corps qui étoient auparavant en repos. Prenez, par exemple, un gros d'esprit de sel marin, mêlez-le avec quelque peu de poudre de pierre d'écrevisse : ce mélange s'échauffera sur le champ & bouillira avec sifflement,

c'est - là ce qu'on appelle effervescence. Si vous continuez à y ajouter de cette poudre à trois ou quatre différentes reprises , la fermentation cessera , & si vous la séparez, la poudre de la liqueur en versant celle-ci par inclination , vous la trouverez tout autre qu'auparavant ; car elle ne fermente plus avec les acides , & devient une substance neutre , je veux dire , qui n'est ni acide ni alcaline. Examinez la liqueur , vous trouverez qu'elle est tout à fait insipide , & qu'elle ne fermente plus avec les alcalis. Cette liqueur spiritueuse contenoit peut-être un vingtième de sel acide , qui a été absorbé par la poudre en question , & c'est ce qui a fait donner à ces sortes de substances le nom d'absorbans. Je conclus de-là , que ces sortes de remèdes , dans les cas où l'on peut les employer en sûreté , doivent nécessairement absorber & détruire l'acide qui prédomine dans le ventricule , & par conséquent qu'ils remplissent parfaitement la première indication. On peut mettre au nombre de ces substances les yeux d'écrevisses , les écailles d'huitres calcinées , le corail , les perles , les différentes espèces de coquillages , la nacre de perle , les os de pois-

fons , les terres naturelles , comme l'argille , la craie , sur-tout celle d'Angleterre , le bol d'Arménie , &c. Toutes ces substances absorbent l'acide & constituent un troisième corps parfaitement doux : elles adoucissent & émouffent l'âcreté & la force des poisons. Par exemple , le mercure corrosif étant broyé quelque tems avec la limaille d'acier , perd sa mauvaise qualité , la pierre infernale se dépouille par le même moyen de sa qualité caustique , & le vitriol devient un remède tout-à-fait innocent. Il s'ensuit donc que ces substances sont entièrement opposées aux acides , & qu'elles sont absolument nécessaires pour remplir notre indication. Le choix en est aisé & l'on ne peut s'y méprendre ; mais comme la foiblesse de l'enfant contribue à l'augmentation de l'acide , on doit se déterminer dans ce cas pour la limaille de fer , parce qu'elle détruit celui qui existe , & qu'en fortifiant les vaisseaux & les viscères , elle empêche qu'il ne s'en forme de nouveau. Prenez , par exemple , de pierres d'écrevisses , de perles , de corail blanc , de la limaille de fer en poudre , $\bar{a}$ ϑ j ; du sucre blanc ϑ ij , faites en une poudre que vous partagerez en douze

doses, & dont vous donnerez une trois ou quatre fois par jour selon l'exigence des cas. Il y a une chose à observer dans l'emploi de ces sortes de substances, c'est de ne point les réduire en poudre impalpable, comme on a coutume de le faire, mais plutôt en poudre grossière, à moins qu'on ne soit assuré de l'existence de l'acide, autrement elles forment une pâte de très-mauvaise qualité, & n'agissent que dans les premières voies. (14) On voit aussi par-là la nécessité dont il est de purger l'enfant une ou deux fois par semaine, pour évacuer cette substance par les selles. On remarquera de plus que tous les alcalis fixes ayant une qualité légèrement caustique, il n'est pas sûr de les donner lorsqu'on doute de l'existence de l'acide; car ne trouvant rien qui les émousse, ils agissent comme caustiques, & mettent la vie du malade en danger.

Passons maintenant à la seconde indication, qui demande des remèdes d'une autre nature, sçavoir, des remèdes savonneux & résolutifs. Car lorsque le lait est entièrement coagulé,

(14) Voyez l'Essai précédent,

les substances testacées ne font qu'arrêter les progrès de son acrimonie, & n'atténuent aucunement la matiere obstruante. On appelle atténuantes toutes les substances naturelles qui désunissent les parties qui cherchent à se joindre ; on les appelle résolutives , en tant qu'elles rétablissent les fluides dont les molécules s'étoient unies dans leur état naturel. Je mets au nombre des substances atténuantes & résolutives tous les savons artificiels, entr'autres celui de Venise. On peut y joindre la bile qui se trouve dans le corps ; mais comme elle ne peut agir à cause des engorgemens du duodénum , on doit y suppléer par le fiel des animaux. La qualité résolutive des substances savonneuses paroît en ce qu'elles procurent le mélange des corps gluans, gommeux & résineux avec l'eau. On peut rapporter à la même classe le miel, le sucre & le jaune d'œuf, lequel est extrêmement résolutif. La qualité résolutive du fiel paroît dans l'emploi qu'en font les Peintres, car ils emploient cette substance pour délayer les couleurs qui ont beaucoup de ténacité. Elle paroît encore par l'effet qu'elle produit dans le veau. Tout le monde sçait que cet animal

a quatre ventricules ; le lait n'est pas plutôt entré dans le premier , qu'il s'aigrit & se convertit en colostrum & en sérosité ; cette sérosité passe par les trois autres ventricules & se mêle ensuite avec le sang ; le colostrum descend dans le second ventricule , & devient plus dur & plus compact ; il arrive la même chose dans le troisième & le quatrième , si bien qu'étant à la fin dépouillé de sa fluidité , il y acquiert une si grande dureté , qu'on ne s'imagineroit jamais que le veau pût le digérer ; mais il n'est pas plutôt entré dans le duodenum , qu'il se mêle avec la bile , & s'atténue au point qu'il sort tout-à-fait dissout avec les excréments. On voit par-là que le fiel remplit parfaitement notre intention , vû que cette maladie provient souvent du défaut de bile ou de son mérite , & d'où vient qu'on guérit si efficacement l'ictère des enfans à l'aide du savon ou de tel autre semblable. Il ne s'agit plus que de sçavoir l'animal qui peut le fournir. Plus un animal a les organes de la digestion petits , plus son fiel est amer , & de-là vient qu'on le trouve tel dans quelques poissons , sur-tout dans l'anguille & le brochet. Si donc l'on mêle quel-

que peu de ce fiel avec du savon de Venise, & qu'après en avoir fait des pilules, on les donne à l'enfant dans de la mie de pain cuite, ou bien, qu'après l'avoir calciné & pulvérisé, on le lui fasse boire, ou qu'on lui fasse avaler une vessie de fiel entiere lorsqu'il a faim, on satisfera parfaitement à notre intention. Boerhaave nous assure que ce remède a produit des effets admirables dans des cas où tous les autres avoient été inutiles. Après avoir employé ces remèdes en telle quantité qu'il convient pour résoudre la matiere obstruante, il ne s'agit plus que de l'évacuer hors du corps. On emploiera pour cet effet la rhubarbe, ou un lavement de petit lait avec un peu de miel.

§. 28. Comme la cause du mal réside plus souvent dans la nourrice que dans l'enfant, les remèdes dont je viens de parler guérissent bien le mal présent, mais ils ne détruisent point sa cause, parce qu'elle n'est point dans l'Enfant. A qui donc doit-on les donner ? A la nourrice, ce qui nous conduit à la troisieme indication, qui est de corriger les vices du lait.

On a vû ci-dessus que le lait d'une nourrice tient de la nature des alimens dont elle se nourrit , & que ses bonnes ou mauvaises qualités dépendent de son tempérament & de son régime , c'est pourquoi je n'insisterai point sur cet article. Mais comme le régime influe beaucoup sur le tempérament , il s'ensuit que la cure consiste à le rendre tel qu'il convient. On doit donc interdire à la nourrice tous les acides de quelque espece qu'ils puissent être , (*Voyez* §. 17.) & lui donner s'il le faut les mêmes remèdes qu'à son nourrisson , en augmentant la dose. Je réduis sa nourriture au jus des viandes , des écrevisses , des coquillages ou des poissons de riviere , & sa boisson à la décoc-tion de rapure de corne de cerf ou d'ivoire. Elle doit user d'un exercice modéré , car rien n'aigrit tant les alimens que l'inaction. En un mot , les nourrices exigent le même traitement que les enfans ; (15) car tout ce qu'elles prennent passe avec leur lait dans le corps de leurs nourrissons , sur-tout lorsqu'elles leur donnent à téter une ou deux heures après avoir mangé , & qu'elles ont

épuisé leurs mammelles par l'abstinence. On voit donc que les nourrices ne peuvent faire plus de mal que de donner à téter aux Enfans aussi-tôt après avoir bû du vin ou de la biere ; ils tombent souvent par-là dans des convulsions auxquelles il est d'autant plus difficile de remédier, qu'on en ignore la cause. Si au contraire elles restent trop long-tems sans manger, leur lait se convertit en une sérosité salée & jaunâtre, il acquiert un goût & une odeur d'urine qui le rend insupportable à l'Enfant, & se corrompant par son alcalescence, il leur cause des fièvres dangereuses. Le plus sûr donc est qu'elles donnent à téter à leurs nourrissons quatre ou cinq heures après avoir mangé ; la digestion est alors achevée, & le chyle, comme l'observent Lower & Wallis, a toutes les qualités requises pour former une bonne nourriture.

§. 29. On vient de voir quels sont les vices du lait, & de quelle maniere on peut les corriger. Ce qu'on a dit de l'acide en général, est applicable à toutes les autres maladies, pourvû que l'on connoisse parfaitement leur nature. Supposé, par exemple, que les hu-

meurs acquièrent trop d'alcalescence, soit à l'occasion de la fièvre, ou de telle autre cause, ce que l'on connoît à la puanteur des déjections, à l'amertume des éructations, à la chaleur & à la puanteur de l'haleine, on doit recourir aux acescens, & borner les alimens de la nourrice au pain, à la biere, à l'orge, à l'avoine, &c. lui interdisant la viande & les autres substances alcalines. Elle observera sur-tout de ne jamais donner à téter à l'enfant que trois heures après avoir mangé, sur-tout si elle est d'un tempérament robuste, & ainsi du reste.

§. 30. Il suit de ce qui précède, qu'il est infiniment plus avantageux à un Enfant de téter sa mere ou sa nourrice, que d'user de lait de vache. (16) Ce lait est naturellement acessant, & pour l'ordinaire cuit au feu avant d'être employé; or le feu le dépouille de ses parties les plus subtiles, & ne laisse que celles qui sont épaisses & caséeuses; au lieu qu'étant pris à la mammelle, il parvient à l'estomac dans toute son intégrité, & dans cet état il suffit pour

(16) Voyez l'Essai.

sur les maladies des Enfans. 60
guérir un enfant au défaut des autres
remèdes.

§. 31. On s'attend sans doute que je
parle ici des maladies épileptiques aux-
quelles les enfans sont sujets ; mais
comme elles naissent pour l'ordinaire
de quelqu'une des causes précédentes,
on les guérit par les mêmes remèdes,
sinon l'enfant s'en ressent tout le reste
de sa vie. Nous voilà donc parvenus à
la seconde classe générale, qui comprend
les maladies occasionnées par la pousse
des dents.

C H A P I T R E I I.

De la pousse des Dents.

§. 1. **L**E tems de la pousse des dents
est celui dans lequel les dents
percent les gencives , ce qui arrive plu-
tôt dans les uns que dans les autres ,
mais pour l'ordinaire vers le sixième ou
le septième mois , dans les uns sans
douleur , & dans plusieurs avec un très-

grand danger de leur vie. On dit alors que la pousse est difficile.

§. 2. L'ordre selon lequel les dents sortent, ne varie pas moins que le tems de la pousse; mais on observe en général que les incisives percent les premières, ensuite les molaires, & enfin les canines. Les incisives percent plus aisément que les autres, tant parce que la gencive est plus mince, qu'à cause qu'elles sont plus aiguës. La première dent n'a pas plutôt percé la mâchoire, (car la pousse commence indifféremment par l'une & l'autre) qu'il en sort une autre à l'opposite; car la dent qui perce la première, presse tellement la gencive qui couvre la dent opposée toutes les fois que les mâchoires se ferment, qu'elle l'ouvre à la fin & donne moyen à la dent de sortir. De-là est venue la coutume de donner des hochets aux Enfans, pour faciliter la pousse des dents.

§. 3. On vient de voir que les dents incisives percent en général plus aisément que les autres; en effet, les grosses dents étant plus émoussées, & pres-

fant plus long-tems les gencives, qui sont composées de vaisseaux & de nerfs extrêmement délicats, elles y causent des tensions, des douleurs & des inflammations, auxquelles succèdent des tumeurs, des gangrènes, des convulsions, des salivations, des dysenteries, la fièvre & la mort.

§. 4. La cause de la difficulté que les dents trouvent à percer, réside dans les dents aussi-bien que dans les gencives. Dans les dents, lorsqu'elles tardent à croître, & qu'elles sont émoussées au point de ne pouvoir percer les gencives; dans les gencives, lorsque leur substance résiste à la dent par sa dureté & son épaisseur, si bien que la compression venant à augmenter, il survient quelquefois une hémorrhagie, une inflammation, une fièvre, &c. Les nerfs étant irrités par cette compression continuelle (car il n'y a point de parties si nerveuses que les gencives) les esprits s'y portent en abondance, enforte que les muscles du visage venant à se contracter & à comprimer les glandes salivaires, ils occasionnent un écoulement copieux de salive, laquelle s'insinuant dans la gorge

& picotant la membrane du larynx , cause la toux dont les enfans font alors incommodés. Cette salive devenant plus acrimonieuse par le défaut de nourriture , (car les enfans ne veulent absolument point manger pendant la pousse) jette le ventricule dans des convulsions , & passant dans les intestins elle picote leurs glandes & leurs tuniques , & cause des flux de ventre douloureux.

§. 5. Les signes diagnostiques de la pousse se tirent , 1°. de l'âge (ils ne sont pas toujours sûrs ,) 2°. de l'acharnement avec lequel l'enfant frotte ses gencives ; 3°. de la force avec laquelle il presse le mamelon de sa nourrice ; 4°. de la blancheur & de l'enflure des gencives & de la salivation , enfin de l'insomnie & du dégoût.

§. 6. Le prognostic de cette maladie est aisé à tirer de ce qui précède ; car plus les dents sont émoussées , plus la pousse est dangereuse , à cause de la difficulté qu'elles trouvent à percer les gencives. Plus aussi les gencives sont épaisses & solides , plus la pousse est difficile & les symptomes dangereux. En

sur les maladies des Enfans. 603
effet, Hippocrate nous apprend (a)
que les enfans qui sont assoupis pen-
dant la pousse, courent risque de tom-
ber dans des convulsions. Que ceux en
qui la pousse est accompagnée de la
toux, poussent leurs dents fort tard.
Enfin, que la plupart échappent des con-
vulsions dont ils sont attaqués. Il nous
apprend donc que les convulsions dont
la pousse des dents est accompagnée ne
sont pas toujours mortelles, qu'elles
sont légères dans ceux qui ont un cours
de ventre, & qu'ils n'en ont aucune,
lorsqu'il survient une fièvre aiguë. Il
est pourtant certain que si la pousse
vient à être retardée par quelque cause
que ce soit, que les symptômes aug-
mentent de jour en jour, qu'il en sur-
viennent d'autres, & que les enfans
n'aient pas la force d'y résister, ils meu-
rent pour l'ordinaire.

§. 7. Une preuve que ces symptô-
mes naissent de la cause dont on a
parlé, c'est qu'ils s'évanouissent dès
que la dent a percé. Je crois donc que
les indications curatives se réduisent à
trois points.

(a) *Hipp. Dentitione. Sect. 3.*
Cc iiij

1. A ramollir, à rafraîchir, & à adoucir les gencives. Toute la Médecine consiste à aider la nature lorsqu'elle défaut, & à ne point l'interrompre dans ses opérations lorsqu'elle fait son devoir. Tout se réduit donc ici à relâcher les gencives, & c'est à quoi l'on réussira parfaitement en appliquant dessus & par dehors des fomentations faites avec des herbes émollientes, comme les fleurs de guimauve, de sureau, &c. cuites dans du lait; elles appaisent la douleur, elles relâchent les membranes, & diminuent l'inflammation. Boerhaave recommande sur toute chose la crème de sureau, dont le Lecteur peut voir la composition dans sa matiere médicale, *Seç. 1377*. On y joindra, s'il est possible, les potions rafraîchissantes & sédatives, entr'autres les émulsions, parce qu'elles satisfont à toutes les indications, & qu'elles approchent de la nature du lait & du chyle. Les émulsions sédatives répondent à notre but.

2. Lorsque les dents commencent à paroître, ce que l'on connoît à la blancheur des gencives, il faut interposer entre les mâchoires des corps durs & polis, pour se conformer au goût des

enfans qui les cherchent alors avec empressement. Les enfans les mettant dans leur bouche, les mordant, & les frottant contre leurs gencives, il arrive souvent que celles-ci s'ouvrent d'elles-mêmes & donnent passage à la dent. Quelques Auteurs font grand cas de la dent de loup, que Sylvius de le Boë croit contenir un certain sel volatil, dont les vapeurs pénétrantes hâtent l'ouverture des gencives. Mais ce sont-là des niaiseries; car la Chymie nous montre que les animaux ne contiennent aucun sel volatil, mais un sel approchant du sel ammoniac, qui ne se volatilise qu'à l'aide d'un feu violent. Tout ce qui est dur & poli, comme l'ivoire, le crystal, l'agate, le corail, &c. est bon pour cet effet; il n'est question que de lui donner une forme convenable, & d'en frotter souvent les gencives pour en diminuer l'épaisseur & faciliter la sortie des dents. On a vu ci-dessus §. 2. qu'il suffisoit qu'une dent eut percé, pour faire percer celle qui lui est opposée.

3. Si la douleur continue, & que les moyens indiqués ne produisent aucun effet, on aura recours à la lancette, observant de faire l'incision selon la

longueur de la dent ; car une incision transversale ne suffiroit pas pour lui donner passage , ce qui augmenteroit la douleur sans effet ; outre que la plaie venant à se fermer , la dent ne sortiroit qu'avec peine. L'incision faite , on oindra la partie avec de la crème de sureau , & au cas que l'hémorrhagie soit abondante , on y ajoutera quelques gouttes de suc d'immortelle ; on arrêtera l'hémorrhagie , on apaisera la douleur , & la dent sortira sans peine.

§. 8. Les convulsions cessent ici avec la maladie. Si cependant elles continuoient , on y remédieroit , selon Sиденham , avec quelques gouttes d'esprit de corne de cerf. Ce remède est extrêmement doux , & convient à la foiblesse de cet âge.



CHAPITRE III.

Des maladies occasionnées par les Vers.

§. 1. **O**N croiroit que les enfans n'ont plus rien à craindre après avoir échappé aux maladies dont on vient de parler; mais la Nature a voulu que l'homme fût sujet à différens maux pendant les sept premières années de sa vie, & il y a lieu de s'étonner qu'un corps aussi lâche, aussi foible & aussi nerveux, ait la force de les surmonter. La pousse des dents n'est pas plutôt faite, que les enfans sont attaqués d'autres maladies aussi dangereuses; ce sont celles qu'occasionnent les vers, dont nous allons parler en peu de mots, suivant l'ordre que nous nous sommes prescrits.

§. 2. On a remarqué depuis longtemps que les enfans ne sont point sujets aux vers tant qu'ils tétent, mais les dents ne commencent pas plutôt à se

frayer un passage à travers les gencives, que dédaignant la mammelle, ils n'ont plus d'appétit que pour les fruits, la viande, le fromage, &c. Ces alimens (1) étant exposés à l'air, reçoivent les œufs des insectes qui s'y trouvent; ces œufs venant à passer dans le corps des enfans, & résistant à la foiblesse de leurs viscères, se logent dans l'estomac & dans les intestins, & s'y multiplient à l'infini.

§. 3. La brièveté que je me suis prescrite dans cette Dissertation, ne me permet point de décrire toutes les différentes especes de vers qui s'engendrent dans le corps des enfans; j'en remarquerai trois principaux, qui sont, les ronds, ceux-ci sont les plus communs; les larges & les longs appellés *Tæniæ*; les petits, qui ressemblent à des poux, & qu'on appelle *Ascarides*. Ces vers se logent ordinairement dans l'œsophage, dans le ventricule & dans les intestins, à l'exception du colon, où il est rare qu'ils séjournent par la facilité qu'ils ont de sortir avec les excréments. J'ai dit qu'ils se logent dans l'œsophage & le

(1) Voyez l'Essai.

ventricule, & je me fonde sur les nausées qu'ils causent par leurs mouvemens, & sur ce qu'on les rend dans le vomissement. Ils se logent aussi dans les intestins, témoin les diarrhées & les lipothymies qu'ils causent par leur irritation, les foiblesses de pouls, leur sortie avec les excréments; on peut y joindre les démangeaisons du nez qui sont une suite de l'irritation qu'ils causent dans les intestins, laquelle se communique par le nerf intercostal à la membrane de Schneider, qui, outre le grand nerf olfactoire, reçoit encore un rameau de la première branche de la cinquième paire, en conséquence de son union avec le nerf de la sixième paire, d'où le nerf intercostal tire son origine. De là encore le grincement de dents, à cause de la communication qu'il y a entre le nerf intercostal & le nerf de la cinquième paire, qui envoie une branche aux dents, c'est à cette même communication du nerf intercostal avec presque tous les nerfs du corps, qu'on doit attribuer les convulsions épileptiques dont cette maladie est accompagnée. Tels sont les effets que causent les vers par leur mouvement & leur irritation; lorsqu'ils séjournent long-temps

dans le corps , ils consomment une grande portion du chyle , de forte que l'enfant est presque toujours affamé , pâle , défait , constipé. Ils percent même quelquefois les intestins , & causent par ce moyen la mort au malade.

§. 4. A l'égard du diagnostic , on le tire aisément de ce qui précède , en y joignant l'âge , la nourriture , & le tempérament du sujet. Les enfans sont extrêmement sujets aux vers depuis un an jusqu'à quatorze , sur-tout lorsqu'ils usent d'alimens pituiteux & des fruits d'été ; non que ces fruits aient la vertu d'engendrer des vers , (2) comme on le croit communément , mais parce qu'ils contiennent les œufs d'une infinité d'insectes.

§. 5. Passons au pronostic. Les Ascarides sont les moins dangereux de tous les vers , mais ils ont le défaut de s'attacher à l'intestin rectum , & de causer une tenesme continuel & extrêmement incommode. Les Médecins sont fort partagés sur la nature des strongles & des cucurbitins ; on peut dire ce-

(2) Voyez l'Essai.

pendant qu'ils sont fort mauvais à cause des maladies qu'ils occasionnent, & qu'ils ne présagent rien de bon, si ce n'est dans les crises. Hippocrate (a) dit que c'est un bon signe lorsque le malade rend des vers ronds par les selles, ou sur le point que la maladie est prête d'être jugée; non pas qu'ils soient bons par eux-mêmes, mais parce qu'ils annoncent la crise. Que s'ils viennent à ronger les intestins, la perte du malade est infaillible.

§. 6. Après avoir vû la maniere dont les vers s'engendrent & se nourrissent dans le corps humain, il ne reste plus qu'à donner les moyens de les détruire: j'ai dit ci-dessus qu'ils s'insinuoient dans le corps avec les alimens, & qu'ils trouvoient un nid dans la pituite contenue dans le ventricule & les intestins. Les indications se réduisent donc 1°. à détruire ce nid, 2°. à les tuer & à les chasser du corps.

Les remèdes qui empêchent la génération de la pituite, & qui l'atténuent & la chassent, satisfont pleinement à la

(a) *Lib. Prænotionum.*

(b) *Lib. de indicationibus.*

premiere indication. Je mets de ce nombre 1°. les Alcalis fixes, entr'autres l'Alcahest de Glauber, & l'huile de tartre par défaillance: à la dose d'une goutte ou deux. 2°. Les différentes especes de savon, par exemple, celui de Venise. 3°. Les mercuriels, comme le mercure doux grossièrement broyé, de peur qu'il n'excite la salivation. 4°. Les substances aromatiques amères, comme l'écorce d'orange, la semence d'absinthe & de tanésie, le semen contra, &c. 5°. Enfin, les substances gommeuses & résolatives, comme l'opoponax, l'assa fœtida, le galbanum, &c. (20) Je mets au nombre des topiques, le fiel de bœuf mêlé avec l'onguent nervin qui possède une qualité extrêmement résolutive. On y ajoutera, si l'on veut, l'huile de tanésie, l'aloës en poudre, pour l'appliquer sur le bas-ventre en forme de liniment. Boerhaave est d'avis qu'on en use avec modération, pour prévenir les dysenteries qu'il a coutume d'occasionner.

Les Anthelmintiques satisfont pleinement à la seconde indication. On ap-

(20) Voyez l'Essai.

pelle ainsi les remèdes qui tuent & chassent les vers ; on peut les réduire en deux classes. La première contient ceux qui font mourir les vers. De ce nombre sont toutes les différentes espèces d'huiles , qui leur étant immédiatement appliquées obstruent leurs trachées, & les détruisent en peu de temps. On peut les employer en forme de potion ou de lavement après les avoir épurées. 2°. Les choses préparées avec le miel possèdent la même vertu , lorsqu'on les donne à jeun, & après avoir purgé le malade. 3°. Les substances que ces insectes ne peuvent digérer ; comme les osselets de poissons, la corne de cerf, la limaille de fer, &c. 4°. Les poisons destinés à tuer les vers, entr'autres le mercure, l'æthiops minéral donné avec un léger purgatif ; ou bien prenez, si vous voulez, de mercure doux, trois grains ; de scammonée, cinq grains ; de sucre blanc, six grains ; mêlez & donnez avec quelque peu de sirop violat. Viennent les vitriols métalliques, celui de Mars, par exemple, que l'on délayera avec du miel, & auquel on ajoutera quelque drogue purgative, pour en faciliter l'évacuation. 5°. Les

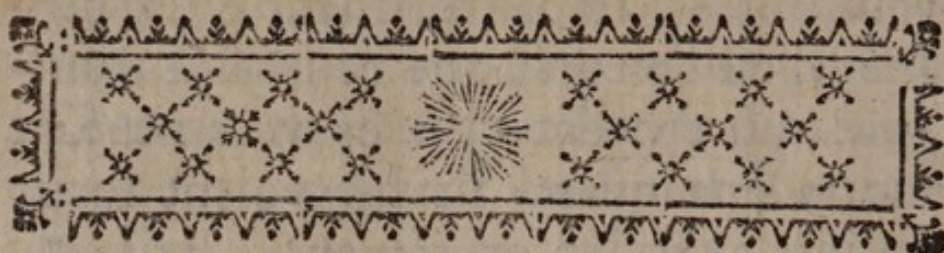
médicamens acides, comme l'esprit de vitriol, de souphre, &c. les médicamens salins, enr'autres le sel gemme. Ceux qui en voudront savoir davantage là dessus, peuvent consulter Rhedi & Baglivi.

2^o. La seconde classe renferme les remèdes qui chassent les vers hors du corps, du nombre desquels sont tous les purgatifs, sans exception, pourvu qu'on les prenne à jeun. Les amers n'agissent que par leur qualité purgative; en effet, tant s'en faut que la coloquinte, qui est la plus amère de toutes les substances purgatives, tue les vers, qu'elle les laisse vivre & multiplier sur ses feuilles & dans son fruit. On peut y joindre la scammonée, le jalap, l'agaric, &c. broyé avec du sucre. Les clystères & les linimens produisent encore de très-bons effets, sur-tout lorsque l'Enfant est à jeun. Que si l'on a soin avec cela de lui interdire les alimens qui engendrent ou nourrissent ces insectes, §. 2, il ne tardera pas à être guéri, & on lui verra rendre une quantité de vers vifs ou morts, ou en forme de mucosité avec ses excréments; car ils ne sont pas plutôt morts qu'ils se cor-

sur les maladies des Enfans. 617
rompent & se convertissent en muco-
sité, d'où l'on voit que ceux-là se trom-
pent qui croient que les vers ne sont
morts que quand ils les voient sortir
entiers avec les excréments.

F I N.





T A B L E

D E S M A T I É R E S

Contenues dans ce Volume.

A.

- A** Battement soudain de l'esprit & des forces dans l'angine , 356.
- Abscès. *Voyez* Furoncles.
- Accélération du mouvement , cause de la fièvre inflammatoire , 4.
- Acides végétaux & minéraux , propres dans les fièvres putrides , 145.
- Acides végétaux ou minéraux , ne sont d'aucune utilité dans la petite vérole crySTALLINE ; mais bien dans la confluente , 187. Ils sont propres pour corriger l'acrimonie alkalescente du sang : & sur-tout pour le scorbut , 323.
- Acrimonie , elle peut se trouver compliquée avec la viscosité inflammatoire , 70. Avec la dissolution du sang , 66. 67. Observation 77. Autre observation , 83.
- Acrimonie alkalescente , tend à dissoudre le sang , 70.
- Acrimonie putride , sa génération , 70. Comment elle se manifeste dans le scorbut , 323.

TABLE DES MATIERES. 619

Æthiops antimonial , ce que c'est , & sa composition , 411.

Aigrettes , (liqueurs) leur effet , 9.

Air : ses variations produisent différents effets sur les maladies , 178. 179.

Air froid : ses effets sur le corp humains , 2. 3.

Alexandre de Tralles , cité , 244.

Alimens nourrissans & délayans , hâtent la cure de la fièvre lente nerveuse , 100.

Alkalis volatils mêlés avec le sang récemment tiré , entretiennent sa fluidité , 61.

Alkalis : leur danger , 59.

Alkalils voatils sont pernicieux : pourquoi , 146.

Angine maligne , ou maux de gorge gangreneux , 329. Temps où elle regna épidémiquement en Angleterre , 330. Relation Météorologique , 331. Description de l'angine maligne de 1752 , 337. Manière dont ce mal s'annonce , 343. Symptômes du second & du troisième jour , 346.

Année 1752. Etat de sa constitution , 332 , & *suiv.*

Année abondante en pommes : cause d'une colique épidémique , 468.

Antimoine. Manière de faire l'essence ou vin d'antimoine de l'Auteur , 387 & *suiv.*

Antimoine pros crit il y a deux siècles , 390.

Regardé aujourd'hui comme la panacée universelle , 391. Observation sur ce sujet , 391

& *suiv.* Sa vertu est contenue dans la partie réguline , 394. Ce que c'est que ce regule , *ibid.*

& *suiv.* Difficulté de prouver l'existence des pointes dans le verre d'Antimoine , 406. La

qualité émétique de l'antimoine n'existe pas dans la partie réguline , 408. Observations sur

plusieurs préparations antimoniales , 412 & *suiv.*

Aphthes de couleur foncée : mauvais signes dans les péripneumonies malignes , 120. 121,

Les blanches & épaisses ne sont pas d'un meilleur augure , *ibid.*

- Arétée de Cappadoce, cité, 254. 264. 293. 296.
304.
Artères bronchiales s'ouvrent dans les cavités
de la trachée artère, 236.
Artous carotides : leur battement considérable
avec un pouls plein : signe mortel, 115. 116.
Asclépiade : sa méthode blâmée, 17.
Asclépiade : son observation sur l'usage de la
saignée, 319.
Asthme : symptômes des paroxysmes, 246.

B.

- B** Aglivi cité, 148. 243. 256.
Bain d'eau froide : effet qu'il cause, 23.
Bains des bras, des mains, des jambes, des
pieds ; très-bons dans les fièvres inflamma-
toires, 18.
Bains froids nuisibles aux tempéramens secs,
36. Observation qui le prouve, 37. Bons pour
les enfans foibles & rhachitiques, *ibid.*
Bains des pieds & des jambes utiles dans la pe-
tite vérole, 168.
Bains des mains & des bras, & même du tronc,
sont aussi quelquefois nécessaires dans la petite
vérole, 170.
Bains tièdes : leur effet, 11.
Bains tièdes convenables à ceux qui sont dans
le marasme, 35. 36.
Bellini cité, 148.
Beurre devient rance sur le feu, 10.
Bile : elle prédomine dans toutes les fièvres pu-
trides, malignes, pestilentiellles, 139. Ses
mauvais effets, si on ne l'évacue point, 140.
Bile verte & noire : son origine, 478. 479.
480. Observation, 483. Autre espèce de bile,
487.
Boerhaave cité, 1. 38. 68.

C.

- C**Amphre : puissant correctif de l'acrimonie des cantharides , 148. Excite la transpiration dans les fièvres putrides , *ibid.* Manière de le prescrire , 149.
- Celse préfère un médecin que l'on connoît à un étranger , 42.
- Celse cité , 17. 29. 42. 46. 47. 84. 98. 107. 246. 313.
- Celse rapporte la méthode d'Asclépiade , 17.
- Chaleur animale : son effet sur les sels contenus dans nos humeurs , 67. Expérience , 68.
- Chaleur : elle tend à coaguler la sérosité , 44.
- Cheval : (l'exercice du) recommandé , 515.
- Cholera morbus : c'est un effort de la nature pour se débarrasser de la bile âcre qui l'offense , 139.
- Chylista d'Hartmann , 398. 399.
- Cidre : lorsqu'il est bon , c'est un cordial dans les fièvres putrides , 154.
- Cinnabre d'antimoine , 411.
- Clystères laxatifs & émollients : leur utilité , 269.
- Clystères rafraîchissans : leur utilité , 14.
- Cœlius Aurelianus cité , 217. 319.
- Colique épidémique : sa description , 456 & *suiv.* Sa vraie cause , 466. Curation de cette maladie , 490 & *suiv.*
- Constitution de l'air qui a précédé les maux gangéneux , 431 & *suiv.*
- Cordiaux : (les) hâtent la cure de la fièvre lente nerveuse , 100.
- Corps : d'où dépend sa force , 33.
- Corps de baleine ont causé l'hæmoptysie , 292.
- Crise : moyen de l'aider , 15.
- Crises : il faut bien se garder de les troubler dans aucune maladie , 113.

D.

- D**Élayants : leur effet, 9.
 Délayants : leur utilité, 11.
 Délayants : manière de les prescrire, 16.
 Diaphorétiques (les) hâtent la cure de la fièvre lente nerveuse, 100.
 Diarrhée : bonne ou mauvaise suivant sa nature dans les fièvres lentes nerveuses, 108.
 Diarrhée critique : il est dangereux de l'arrêter, 143.
 Dissolution du sang : ce qu'il en résulte, 50.
 Nature du sang qu'on a tiré, 51. Ce qui peut causer cette dissolution, 56 & *suiv.* Elle accompagne souvent les fièvres malignes putrides, 66.
 Diurétiques ; ils ne sont point à négliger dans la petite vérole crySTALLINE, 186.

E.

- E**Au corrompue : moyen de la rendre moins mal saine, 326.
 Eau rendue , presque aussi claire qu'elle a été bûe : symptôme dangereux dans les fièvres aiguës, 10.
 Émétique antimonial, plus doux de Boerhaave, 442.
 Émétique favorise sûrement l'éruption de la petite vérole, 176. Autre bon effet qu'il procure, 177.
 Enfans : manière de les nourrir, 517 & *suiv.*
 Leurs maladies, & les moyens de les guérir, 557.
 Esquinancie : elle forme souvent une péripneumonie, 291.
 Essence d'Antimoine : manière de la préparer, 387. & *suiv.*
 Etat fébrile & ses gradations, 2.
 Evacuations : il faut y avoir recours aux com-

mencemens des fièvres malignes , putrides ,
138.

Exercice violent cause une simple fièvre , 2.

Exercice du cheval , recommandé comme un
excellent remède , 515.

Expectoration : est la crise favorable des péri-
pneumonies , 247. Ce qui la favorise , 248.

250. Moyens dont se servoient les anciens ,

251. Mauvaise expectoration , 254. Lors-
qu'elle est de sang vermeil , il faut saigner ,

256. 257. Observations d'Hippocrate , sur
l'expectoration , 266.

F.

Fibre rendre : maladies auxquelles elle expo-
se , 38.

Fibres : leur relâchement excessif ; maladies
qui en naissent , 39.

Fièvre , en général , ce que c'est , 33.

Fièvre la plus simple ; & ses gradations , 2.

Fièvre éphémère , 3.

Fièvre inflammatoire , 4.

Fièvre ; différentes choses qui peuvent l'au-
gmenter , 19.

Fièvre : il n'est pas toujours à propos de l'abat-
tre : pourquoi , 125.

Fièvre qui accompagne les gangrènes , cor-
rompt la masse du sang . 84. Observation ,
85.

Fièvres simples : Manière de les traiter , facile
à saisir , 5.

Fièvre catarrhale de 1743 , dégénéroît en pleu-
résie ou péripleurésie , 24.

Fièvres contagieuses , symptômes sous lesquels
elles paroissent , 135.

Fièvre d'esquinancie de 1752 , 337.

Fièvres intermittentes : leurs causes , 22. Dé-
rangemens qu'elles excitent dans l'œconomie
animale , *ibid.* & *suiv.* Elles prennent quel-
quefois l'apparence des fièvres quotidiennes

- & tierces , 24. Les fièvres intermittentes régulières du printemps deviennent salutaires , 26. Pourquoi fréquentes dans cette saison , 27. Traitement qui leur convient , 28 & *suiv.* Ces fièvres deviennent quelquefois inflammatoires , 29. Elles deviennent irrégulières par un mauvais traitement , ou une mauvaise diète , 31. Le régime chaud convient dans les fièvres intermittentes , 31. 32.
- Fièvres lentes & nerveuses : ce qui les occasionnent , 20. 21.
- Fièvre lente nerveuse , affecte seulement les sucs nerveux & lymphatiques , 89. Deux sortes de régime peuvent l'occasionner , *ibid.*
- Fièvre lente nerveuse : sa description , 91. 92. 93. 94. 95. 96. Ses causes , 97. Son traitement , 98. 99. La saignée y est nuisible , 102. Symptômes qui annoncent l'éruption miliaire , 105. Saignée nuisible alors. La sueur est favorable, pourvu qu'elle ne soit pas trop abondante , 105 , 106. Ce qu'il faut faire lorsqu'elles sont colliquatives , 106. Le quinquina est bon sur la fin de la maladie , 107. Causes conjointes des fièvres lentes nerveuses , 109.
- Fièvre maligne putride ; en quoi diffère de la fièvre lente nerveuse , 88. Elle peut être causée par deux sortes de régime , 89.
- Fièvres miliaires traitées , avec les cordiaux & les sudorifiques sont mortelles , 112.
- Fièvres pneumoniques , ou pleuro-péripneumoniques dans des personnes , dont le sang étoit âcre & dissout , 71. Phénomènes qu'elles présentent , *ibid.* & *suiv.*
- Fièvres putrides , malignes , pestilentielles : leur nature , 114. En quoi elles diffèrent des fièvres lentes nerveuses , 115. Leurs symptômes , 116 & *suiv.* Vers leur déclin il paroît souvent de grandes taches noires ou bleuâtres. Observation de l'Auteur , 121. 122. Pourquoi l'Auteur ordonne la saignée dans le commencement de ces sortes de fièvres , 126 & *suiv.*

DES MATIERES. 625

- suiv.* Indications qu'on peut se proposer pour le traitement de ces espèces de fièvres, 129
& suiv. Il doit être différent selon les tempéramens, 145.
 Fièvres quotidiennes, ainsi que les fièvres tierces & demi-tierces, règnent quelquefois en même temps que les pleurésies & les péri-pneumonies, 25.
 Fièvres quotidiennes & doubles-tierces, souvent les mêmes, demandent le quinquina, 28.
 Fièvre secondaire de la petite vérole; temps où elle paroît, 203. Ce qui l'occasionne, *ibid.* *& suiv.* Les doux purgatifs sont utiles dans cet état, 206, 207.
 Fièvres tierces du printemps, cessent souvent sans remèdes, 30.
 Fluides: examen de leur état, 43. *& suiv.*
 Fomentations émollientes; leur utilité, 18 & 19.
 Froid subit produit la fièvre, 5.

G.

- G** Alien saignoit jusqu'à défaillance, 5. 6.
 Gangrene accompagnée de fièvre aiguë, de délire, de soif excessive, de puanteur de l'haleine, annonce la corruption du sang, 84.
 Observation qui le prouve, 85 *& suiv.*
 Garotillo, mot Espagnol, appliqué au bruit que font en râlant les malades attaqués de l'angine, 347.
 Gorge, (maux de) 329, *& suiv.*

H.

- H** Émorrhagie qui paroît avec l'éruption de la petite vérole, est un symptôme très-mauvais, 66. Remèdes à employer dans ce cas, *ibid.*
 Hémorrhagies produites par l'acrimonie des humeurs, 53.

Hæmorrhous : serpent , dont la morsure dissout le sang , & cause une hémorrhagie universelle , 56.

Heinifius : en reconnaissance des services qu'il rendit à la Ville de Vérone durant la peste , on lui érigea une statue , 150.

Hippocrate cité , 46. 98. 139. 234. 237. 243. 247. 248. 249. 250. 251. 254. 256. 259. 260. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 294. 296. 301. 303. 312. 313.

Hippocrate : ses observations sur les pleurésies & péripneumonies , sont très-justes , 209. 210. Constitutions dans lesquelles ces maladies règnent , *ibid.*

Hoffmann cité , 138 , 291 , 295.

Houlier cité , 319.

Huiles deviennent rances sur le feu , 10.

Humeurs : meilleure maniere de les délayer , 18.

Humeurs du corps en se corrompant , acquièrent une qualité alkaline , 62.

Hydropisie : ce qui la produit , 34.

I.

INflamations péripneumoniques : ce qui les cause , 215.

Inoculation : le pus variolique n'agit pas sur tout le monde , 161. D'où vient que la petite vérole artificielle est moins maligne que la naturelle , 166.

Ivresse (l') occasionne la fièvre , 3.

Ivresse : moyen pour prévenir ses mauvais effets , 5.

K.

Kermès minéral est une espèce de foied'a r moine , 428 & *suiv.*

L.

- L**Angrish cité, 56.
Laxum & Strictum : cette doctrine des anciens bien entendue, peut avoir son utilité, 38.
 Leucophlegmatie : ce qui la produit, 34.
 Limonade : son utilité, 11.
 Limon : son suc est bon dans les fièvres putrides, 154.
 Liqueurs rafraîchissantes & délayantes : leur effet, 9.

M.

- M**aladie : ce qu'on entend par ce mot, 278.
 Malignes : épithète donnée aux fièvres, laquelle a souvent servi à couvrir l'ignorance, 125.
 Cette dénomination a cependant son fondement dans la nature, *ibid.*
 Marasme : ce qui le produit, 34. Régime qui convient dans ce cas, 35. 36. S'il survient à cet état une maladie aiguë, comment il faut la traiter, 36.
 Maux de gorge gangreneux, 329 & suiv. Voyez aussi ANGINE.
 Mead cité, 66. 189.
 Médecin : devoir du médecin, 98.
 Mercure : son usage continué à forte dose ; change le sang en une liqueur purement aqueuse, 57.
 Mercure de vie, 433. Huxham s'en est peu servi dans sa pratique, 434.
 Mery cité, 292.
 Monro cité, 189.

N.

- N**icholl, cité, 56.

O.

- O**bservations météorologiques, 331.
 Obstruction des pores & la transpiration supprimée, excitent une fièvre inflammatoire, 4.
 Opiats nuisibles dans la fièvre lente nerveuse, 100.
 Opiats nécessaires dans la petite vérole cristalline, 183. A trop forte dose ils causent un relâchement universel, 184.
 Orangeat : son utilité, 11.

P.

- P**araphrenesie : ce que c'est, 297.
 Pétéchies : leur caractère pour être bonnes ou mauvaises, 119. Le temps de leur éruption n'est point fixe, *ibid.* Elles disparaissent quelquefois vers l'onzième ou le quatorzième jour, 120.
 Petite vérole : effets de sa contagion, 64. 65. Le pourpre & l'hémorrhagie qui paroissent avec l'éruption, sont d'un mauvais pronostic, 66. Remèdes à employer dans ce cas, *ibid.* Etat du sang dans cette maladie, 70, 71.
 Petite vérole : lorsqu'elle attaque les personnes dont les fibres sont fortes & le sang riche ; elle est ordinairement suivie d'une fièvre inflammatoire violente, 156. La saignée est nécessaire, & doit être répétée, *ibid.* Symptômes sous lesquels elle s'annonce, *ibid.* & suivantes. Il ne faut pas saigner dans toutes les espèces de petite vérole ; par exemple lorsqu'il y a une fièvre lente, 157. Elle est quelquefois accompagnée de fièvre maligne ou pétéchiale, 158. Le régime chaud ou froid ne doit pas être employé indifféremment, 159. Toutes les petites véroles ne se ressemblent pas, *ibid.* Elle ne cause pas toujours la

fièvre, 160. Le pus variolique dans l'inoculation, n'agit pas sur tout le monde, 161. Petite vérole compliquée, 163. D'où vient pour l'ordinaire sa malignité, 165. Pour bien réussir dans le traitement, il faut avoir égard à la constitution du malade & de l'air. 166. Dès la première invasion dans les gens forts & plétorique; la saignée même réitérée est nécessaire, 167. Pour garantir la tête & la poitrine; le bain des pieds & des jambes est utile, 168. L'Auteur emploie aussi des cataplasmes, 169. Par cette méthode les boutons se portent aux extrémités, inférieures, *ibid.* La tête du malade ne doit pas être trop couverte 170. Lorsque la Fièvre continue, & que l'éruption ne se fait pas, on baigne les mains, les bras, & même le tronc, 170. Les cordiaux sont quelquefois utiles, 173. L'émétique favorise sûrement l'éruption, 176. Différences provenant des variations de l'air 178. 179. La salivation est salutaire, 179. 180.

Le plus grand danger de la petite vérole est, lorsqu'elle est dans son état, 190. Accidens qui surviennent alors, 191. Observations sur la manière dont il faut se comporter dans ces momens critiques, 192. Et ce qu'il faut faire, lorsqu'à l'approche de la fièvre secondaire le pouls est fréquent, dur, fort, 196. Temps où la salivation diminue: ce qui se passe alors: ce qu'il y a à faire, 197. Méthode à suivre lors de la dessiccation des pustules, 200. Le changement de linge est nécessaire, 201. C'est dans le période de la salivation que paroît la fièvre secondaire, 203. Les purgatifs sont nécessaires après la dessiccation des pustules, 206.

Petite vérole confluyente noire, est presque toujours mortelle, 188. Moyens à employer pour faire cesser le danger, *ibid.*

Petite vérole crySTALLINE ou lymphatique, ne vient jamais à maturité, 181. Elle est dange-

- reuse 182. La micturition qui n'est point excitée par les cantharides , est un mauvais signe , *ibid.* Symptômes qui accompagnent cette espèce de petite vérole , 183. Les opiaty y sont utiles , *ibid.* A trop forte dose ils causent un relâchement universel , 184. Les vésicatoires y sont nécessaires , 185. Les diurétiques aussi , lorsque la salivation commence à cesser , 186.
- Petites véroles de 1752 : leur nature , 336. Très-fatales au mois d'Août , 337 , 338.
- Péripneumonie : elle a différens degrés , 218. Elle diffère de la fausse , 219. Traitement qui lui convient , *ibid.* & *suiv.* Elle attaque quelquefois les deux lobes des poumons , 227. Régles sur la saignée dans cette maladie , 239 & *suiv.*
- Péripneumonie : cas où il faut revenir à la saignée , 242. 243. Cas où elle n'est plus nécessaire , *ibid.* Comment se fait la crise , 247. Moyens de faciliter l'expectoration , 248. 250. La matiere morbifique se jette quelquefois sur les parties inférieures : ce qu'il faut faire , 270 & *suiv.*
- Péripneumonie catarrhale , ne demande pas des saignées copieuses , 259. Remedes qu'il faut employer , *ibid.* & *suiv.*
- Péripneumonie fausse : ce que c'est , 219. Traitement qui lui convient , *ibid.* Sujets qu'elle attaque communément , 275. Ses causes , 276. On doit y employer la saignée avec précaution , 280. Suite du traitement , *ibid.* & *suiv.* Utilité des vésicatoires , 286. Ce qu'il faut faire lors de l'expectoration , 288 & *suiv.*
- Péripneumonie maligne : état où elle avoit mis le sang , 74. 75. Observation 77. Comment traitée & guérie , 80. 81. 82. Autre observ. 83.
- Péripneumonie putride , ne demande pas une seconde saignée , 262. Il faut mettre en usage des pectoraux qui résistent à la putréfaction , 262. & *suiv.*

Péripneumonies : les observations d'Hippocrate sur ces maladies, sont très-justes, 209, 210. Constitutions de l'air où elles règnent, *ibid.* D'où elles naissent, & comment elles se forment, 215. Elles sont très-communes dans les temps froids; pourquoi, 216.

Plénitude du sang : elle tient de la maladie, 46. Pléthore ou plénitude du sang : elle tient de la maladie, 46. La saignée y est très-utile, 47.

Pleurésie : ce que c'est, 290. Ses symptômes; & ce qui accompagne cette maladie, *ibid.* & *suiv.* Elle peut se changer en péripneumonie, 292. Réflexions sur la nature & les suites des pleurésies, 294. & *suiv.* Traitement qu'il faut suivre, 299. Division des pleurésies, 300. Méthode d'Hippocrate dans les pleurésies, 302. Celle de l'Auteur, 304. 305. Observation, 306. Ouverture de cadavre, 308. Réflexion sur ce sujet, 309. Méthode de traiter les pleurésies inflammatoires, 310 & *suiv.* Observation, 316.

Pleurésies & péripneumonies, ont été confondues, 217.

Pleurésies. Les observations d'Hippocrate sur ces maladies sont justes, 209. 210. Constitutions de l'air où elles règnent, *ibid.* Cette maladie est très-commune dans les temps froids. Pourquoi, 216.

Pommes : mauvais effet de leur suc crud, 474.

Pouls : sa foiblesse souvent causée par la grande plénitude des vaisseaux, 7.

Pourpre (le) qui paroît dans le temps de l'éruption de la petite vérole, est d'un mauvais pronostic, 66. Remedes à employer dans ce cas, *ibid.*

Purgation donnée mal-à-propos, rend souvent la fièvre irrégulière & dangereuse, 125.

Purgatif antimonial très-sûr de Maëst. sa préparation, 435.

Purgatifs : (légers) leur utilité, 14.

Putréfaction du sang : ce qu'il en résulte, 51
& suiv.

Q.

Quinquina : manière de l'administrer dans les fièvres quartes, 28. Souvent inutile, 32. Quinquina est bon sur le déclin de la fièvre lente, 107. Quinquina : manière dont l'Auteur le prépare pour toutes sortes de fièvres, 151. Ses vertus, 152. Quinquina bon contre le danger de la petite vérole confluente noire, 188. Manière de le prescrire, 189, 190.

R.

Rafraîchissants : leur effet, 9. Régule d'antimoine : il contient toute sa force, 394. Régule médicinal d'antimoine, n'a qu'une faible qualité émétique, 422. Ruland cité, 283.

S.

Saignée : ses bons effets dans les fièvres, 5. Galien, & d'autres anciens médecins, saignoient jusqu'à défaillance, 5, 6. Saignée, premier remède des fièvres inflammatoires, 6. Ce qui doit déterminer la quantité du sang qu'on tire, 7. Moyen de prévenir la syncope dans la saignée, 8. Saignée : son effet, 9. Saignée : cas où il faut l'employer, ou s'en abstenir, 41, 42. Saignée nuisible dans la fièvre lente nerveuse, 102. Saignée faite mal-à-propos, rend souvent la fièvre irrégulière & dangereuse, 125. Elle ne paroît pas indiquée dans les maladies purement contagieuses, 126. Saignée utile dans la petite vérole, 167, 171.

- Dans quel cas elle est nuisible, 175.
- Saignée : sa nécessité dans la péripneumonie, 219. & *suiv.* quand il faut la réitérer, 223. Elle ne convient pas dans quelques espèces, 228. Temps où il ne faut plus la répéter, 235. Elle n'a pas plus lieu lorsque l'abcès commence à se former, 240, & *suiv.*
- Saignée : si on ne la fait pas à temps dans la pleurésie, ce qu'il en arrive, 310.
- Salivation copieuse, sans aphthes très-favorable dans la fièvre lente nerveuse, 108.
- Salivation : elle est salutaire dans la petite vérole, 179. Elle est plus ou moins abondante, suivant l'état de l'atmosphère, 180. Lorsqu'elle est régulière il faut la soutenir, & ne la point troubler, 203. C'est dans ce période que paroît la fièvre secondaire, *ibid.*
- Sang coagulé par la chaleur : moyens d'y remédier, 10.
- Sang : sa consistance dans les fièvres quotidiennes, les tierces, les quartes, 27.
- Sang : sa consistance dans l'état de fièvre, 45.
- Sang affoibli & pauvre : son caractère, 48. Maladies qui en naissent, *ibid.* Ce qui peut causer cette dissolution, 55. & *suiv.*
- Sang : la chaleur & le mouvement accélèrent sa putréfaction, 67. Expérience de Boerhaave sur un chien, 68.
- Sang épais & riche : maladies qu'il peut causer, 212.
- Sang : sa viscosité ; maladies qui en est la suite, 215.
- Sang : sa qualité, & son apparence dans la péripneumonie, 229. & *suiv.* La pellicule épaisse du sang tiré, n'est pas toujours un mauvais symptôme, 233.
- Santé parfaite : en quoi elle consiste, 34.
- Santé athlétique est à craindre, a dit Hippocrate, & ensuite Celse, 46.
- Savonneuses : (liqueurs) leur effet, 9.
- Scorbut de mer, 71.

Scorbut de mer : ce qui le cause , 321. L'air & les bons alimens le guérissent , 322. Symptômes du scorbut , 323. Moyens de le prévenir , 324. Coutume louable des Romains , 327.

Scorbutiques dont le sang est dissout , 57. Observation singulière de M. Walter , 58.

Sels des animaux deviennent corrosifs par la chaleur fébrile , 9.

Sels animaux deviennent quelquefois alkalins, volatils & corrosifs du vivant de l'animal , 69.

Serpent hæmorrhous : sa morsure dissout le sang, & cause une hémorrhagie universelle , 56.

Solides , (délicatesse des) ou fibre tendre : maladies auxquelles elle expose , 38.

Solides : leur état doit être attentivement considéré dans les maladies, tant chroniques qu'aiguës , 41. Cet examen décide de la nécessité ou de l'inutilité de la saignée , *ibid.*

Soufre virulent & arsénical de l'antimoine : ce que c'est , 393.

Soufre doré d'antimoine , 424. Observation sur ce soufre , 426 & *suiv.*

Stephens : (Mlle) accidens causés par l'usage trop long de son remède. 59. Observation à ce sujet , *ibid.* & *suiv.* Ce remède donne à l'urine une qualité alkaline , 61.

Strictum & Laxum : Cette doctrine des anciens bien entendue , peut avoir son utilité , 38.

Sudorifiques : leur danger , 12.

Sueur générale & modérée , annonce une crise qui emporte la fièvre , 12. Remèdes pernicious employés pour l'exciter , *ibid.*

Sueur utile dans la fièvre lente nerveuse , 101 ; mais il ne faut pas la provoquer , 102.

Sueurs : leur suppression trop subite est suivie de symptômes fâcheux , 110.

Sueur : c'est la manière dont la nature opère le plus ordinairement la crise des maladies putrides , malignes , 144. Qualités qu'elle doit avoir pour être bonne , *ibid.*

Sueur utile dans quelques pleurésies , 317.

Sydenham. Réflexion sur cet Auteur, 124. 274.
279. 281. 287.

Syncope dans la saignée : moyen de la prévenir, 8.

T.

T Empérament : d'où dépend sa force, 33.
Tempérament sec : les bains froids ne lui conviennent pas, 36. Observation qui le prouve,

37.

Tension des fibres : ce qui la cause, 11.

Toux dans les péripneumonies : moyen de l'apaiser, 257. Les astringents sont nuisibles, *ibid.*

Transpiration arrêtée met dans un état fébrile, 2.

V.

V Anhelmont cité, 317.

Venins (les) corrompent & dissolvent le sang en peu de temps, 63.

Vents de nord-est : maladies qu'ils causent, 210.

Vents froids & secs : effets qu'ils produisent sur le corps humain, 210.

Vérole. (petite) *Voyez* Petite Vérole.

Vesicatoires : leur usage est dangereux au commencement des fièvres inflammatoires, 13.

Vesicatoires utiles dans la fièvre lente nerveuse, 103. Il ne faut pas se hâter de les fermer, 110.

Vesicatoires. Réflexions sur leur usage inconsidéré dans les fièvres putrides, 146.

Vesicatoires : leur usage désapprouvé au commencement de la petite vérole, 173. Cas où ils conviennent, 174. 175.

Vesicatoires : leur utilité dans la fausse péripneumonie, 286.

Vins blancs de France & du Rhin, fournissent une boisson très-salutaire dans toutes les dis-

636 TABLE DES MATIERES.

- férentes espèces de fièvre , 154.
Vin rouge est le meilleur de tous les cordiaux ;
il est utile dans les fièvres putrides , 153.
Vin d'Antimoine : Manière de le préparer , 387.
& suiv. On peut le donner avec succès , 445.
446. Cas où l'Auteur le donne , 450. 453.
Vin benit (*Vinum benedictum*) possède toutes
les vertus de l'antimoine , 284. Ses bons effets ,
ibid. & suiv.
Vipère : son venin corrompt & dissout le sang
en peu de temps , 63.
Virus pestilentiel dispose promptement les hu-
meurs à la gangrène , 63.
Vomissemens utiles dans les fièvres contagieu-
ses , 135 , 136 , 140.
Vomitifs , salutaires dans les fièvres intermit-
tentes , 28.

W.

W All cité , 189.

Fin de la Table des Matières.



A P P R O B A T I O N.

JAI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, l'*Essai sur les Fièvres*, & autres Ouvrages, traduits d'HUXHAM; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 12 Novembre 1763.

GUETTARD.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT: Notre amé LAURENT-CHARLES D'HOURLY, Imprimeur de M. le DUC D'ORLEANS, & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, des Livres qui ont pour titres: *Traitemens des Maladies internes traduits du Latin de Lagerme; ESSAI SUR LES FIEVRES, &c. traduit de l'Anglois de Huxham*; s'il Nous plaisoit lui

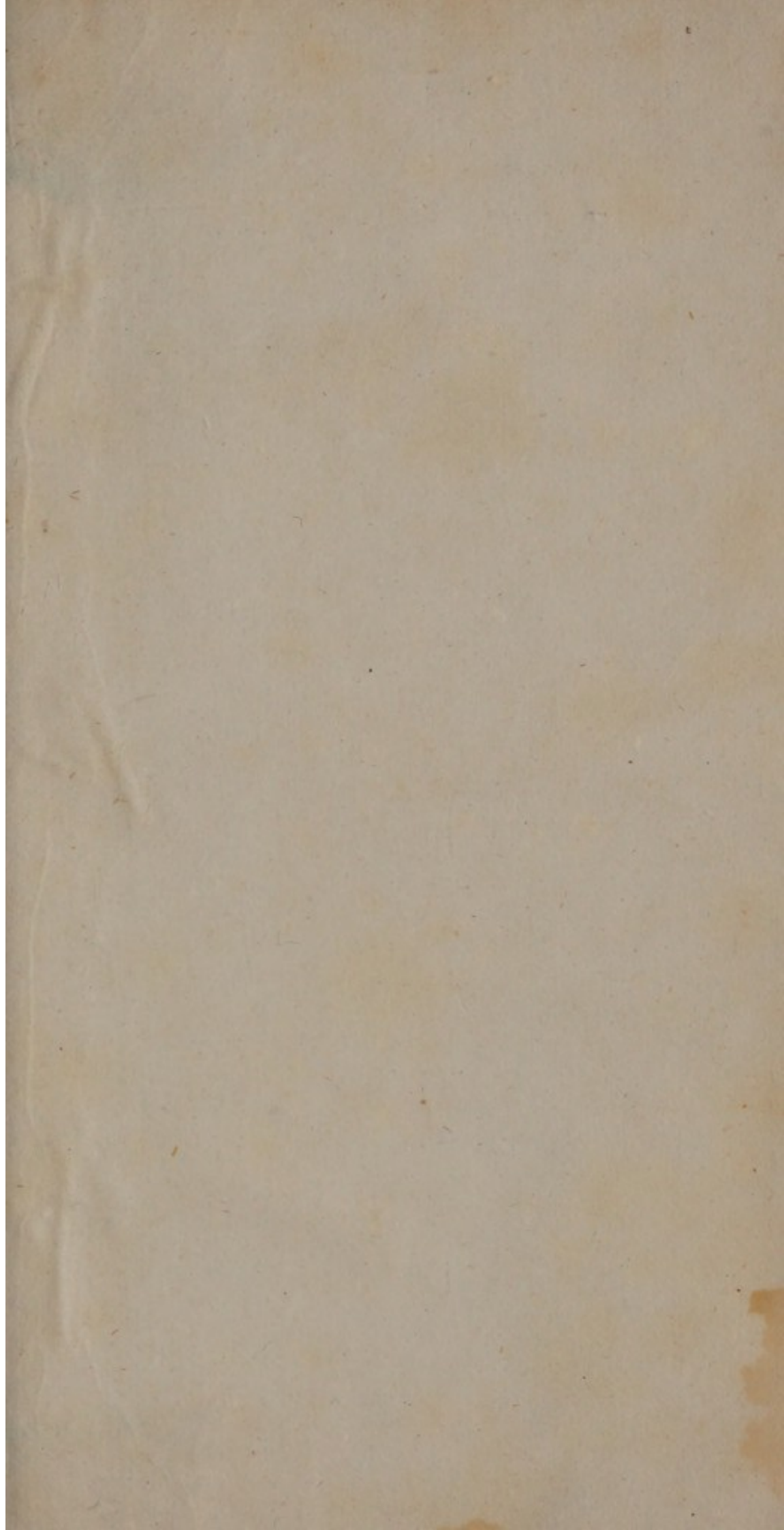
accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de réimprimer lesd. Livres autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de réimprimer, ou faire réimprimer, vendre, ou faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui auroit droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel desdites Présentes;

que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui aurout servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers - Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris, le treu-

tième jour du mois de Novembre, l'an de
grace mil sept cent soixante-trois, & de no-
tre Regne le quarante-neuvième. Par le
Roi en son Conseil. Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVI de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Impri-
meurs de Paris, n°. 1127, fol. 16, confor-
mément au Règlement de 1723. A Paris, ce
10 Décembre 1763.*

LE BRETON, Syndic.



Le 1er jour du mois de Mars 1793
Le 2e jour du mois de Mars 1793
Le 3e jour du mois de Mars 1793
Le 4e jour du mois de Mars 1793
Le 5e jour du mois de Mars 1793

Le 6e jour du mois de Mars 1793
Le 7e jour du mois de Mars 1793
Le 8e jour du mois de Mars 1793
Le 9e jour du mois de Mars 1793
Le 10e jour du mois de Mars 1793

La Garde Nationale

